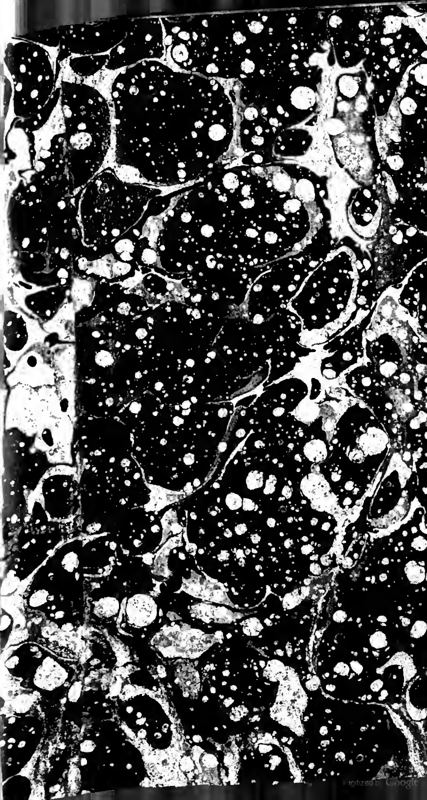



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
FONDO
DORIA
III
354
5
NAPOLI



LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

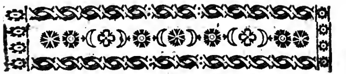
OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES MOEURS DE CE SIÈCLE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
CHEZ ARKSTÉE ET MERKUS,
M. DCC. LXVI.



AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

POUR suivre la méthode que j'ai observée à la tête des Volumes précédens, je dois avertir ici le Public, que, des LXX. DISCOURS, qui forment ce nouveau Tome, les LXVI. premiers ont paru en *Anglois* depuis le 8. d'*Août* jusqu'au 6 de *Decembre* 1712 ancien Stile, & que les IV. derniers sont du Mois de *Juin* 1714.

On voit par-là que l'Auteur, ou plûtôt les Auteurs de cet Ouvrage le discontinuerent l'espace de dix-huit Mois. Ils ne le re-

prirent, à ce qu'ils avouënt eux-mêmes qu'à la ſollicitation de leur Libraire, qui ne pouvoit ſoufrir que le nombre des Volumes fût impair. Ils eurent beau lui repréſenter que le nombre de Sept étoit remarquable par les ſept Planettes, par les ſept Sages de la *Grèce*, & par les ſept Merveilles du Monde, tout cela ne fit que blanchir; il revenoit toujours à la charge, que ce nombre étoit impair, & qu'il ne quadroit pas avec un Livre de ſi bon goût: De ſorte que pour le ſatisfaire, ils publierent un autre Volume, que nous donnerons, s'il plait à Dieu, dans la ſuite, afin que le nombre des Volumes ſoit pair dans la Traduction, auſſi-bien que dans l'Original.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Est natura Hominum novitatis avida.
PLIN. Hist. Nat. L. XII. Cap. 1.

Les Hommes sont naturellement avidés de la nouveauté.

MEs Compatriotes n'ont aucun panchant qui excite plus mon admiration que leur soif ardente pour les Nouvelles. Il y a cinq ou six Hommes d'Esprit qui vivent fort à leur aise du revenu qu'ils tirent de la curiosité du Public. Ils reçoivent tous les mêmes Avis du déhors, & souvent énoncez dans les mêmes termes; mais la maniere dont ils les assaisonnent est si différente; qu'il n'y a pas un seul Citoïen, zélé pour les intérêts de l'Etat, qui puisse abandonner tranquillement le Caffé, s'il n'a parcouru chacune de leurs Feuilles volantes. Ces différens Aprêts de Nouvelles sont si agréables au goût de mes Compatriotes, qu'ils

Sur les Nouvellistes & les Politiques des Caffez.

qu'ils ne les avalent pas seulement avec plaisir lors qu'elles sont toutes chaudes, mais lors qu'elles viennent à leur être servies toutes froides par ces profonds Politiques, qui honorent le Public de leurs Remarques sur chaque Article qui nous est envoïé des Païs étrangers. Le Texte nous est donné par une classe d'Ecrivains, & le Commentaire par une autre.

Mais quoique la même chose nous soit racontée dans toutes ces Feuilles volantes, & si l'occasion le requiert, dans plusieurs Articles de la même Gazette; quoi qu'au défaut des Lettres qui nous viennent des Païs étrangers, on nous repete la même Nouvelle de *Paris*, de *Bruxelles*, de la *Haie*, & de toutes les grandes Villes de l'*Europe*; malgré le nombre infini de Notes, d'Explications, de Reflexions & de diverses Leçons qu'on y ajoute, le tems nous paroit long & ennuieux jusques à l'arrivée d'une autre Male. Nous attendons avec impatience un détail plus exact, quelle sera la premiere démarche des Cours interessées, ou quelles seront les suites de celle qu'on a déja faite. Un vent d'Ouest tient toute la Ville en suspens & met la Conversation à bout.

Cette grande Curiosité doit son origine à nos dernieres Guerres, & si elle étoit bien dirigée, elle pourroit être fort utile à celui qui en est animé. D'où vient qu'un Homme, qui prend plaisir à la lecture de tout ce qu'il y a de nouveau, ne s'apliqueroit pas à cel-

celle de l'Histoire, des Voïages, & de tels autres Livres, où il trouveroit sans cesse dequoi repaître sa curiosité, avec plus de satisfaction & d'avantage qu'il n'en peut recueillir de toutes les Gazettes journaliéres? Un honête Artisan, qui languit tout un Eté après une Bataille, & qui se voit peut-être à la fin éloigné de son compte, en peut voir ici une demi douzaine dans un jour. Il peut lire tout ce qui s'est passé dans une Campagne, en moins de tems qu'il n'en met à parcourir les Nouvelles d'une seule Poste. Les Batailles, les Conquêtes & les Revolutions s'y trouvent entassées les unes sur les autres. La curiosité du Lecteur y est excitée & satisfaite à tout moment; ses passions y sont mises en jeu, & il voit presque d'un coup d'œil le succès ou le revers du Parti auquel il s'intéresse, sans rouler dans l'incertitude, & sans dépendre de la Mer & des Vents. En un mot, l'Esprit n'aspire pas ici en vain après la connoissance, & il n'est pas tourmenté de cette cruelle soif, qui est le partage de nos fameux Nouvellistes, & de nos grands Politiques des Caffez.

Tous les évenemens raportez dans l'Histoire, & qu'un Homme ignoroit, sont des Nouvelles pour lui; & je ne vois pas pour quelle raison un Chapellier de *Cheapside* s'intéresseroit plus aujourd'hui aux demêlez des Cantons Suisses, qu'il ne s'intéressoit autrefois à ceux de la Ligue. Du moins, je croi que tout le monde m'avouera, qu'il importe plus à un *Anglois* de savoir l'Histoi-

re de ses Ancêtres, que celles de ses Contemporains, qui vivent sur les bords du *Danube*, ou du *Boryſthene*. A l'égard de ceux qui ne sont pas de cet avis, je les renvoie à la Lettre suivante d'un Homme à Projets, qui auroit envie de tirer quelque avantage de cette merveilleuse curiosité qu'il voit dans ses Compatriotes.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Vous avez remarqué sans doute que
„ ceux qui fréquentent les Caffez, & qui
„ se plaisent à lire les Nouvelles, aiment
„ d'apprendre toute sorte de Faits, de quel-
„ que nature qu'ils soient, pourvû qu'ils
„ n'en aient jamais entendu parler. Une
„ Victoire, ou une Défaite, leur est égale-
„ ment agréable. Que le Pape ferme, ou
„ qu'il ouvre la bouche d'un Cardinal, ils
„ y trouvent leur compte également. Ils
„ sont charmez d'apprendre que la Cour de
„ *France* est allée à *Marli*, & qu'elle est
„ retournée à *Versailles*. Ils lisent les A-
„ vertissemens qu'on met au bas des Ga-
„ zettes, avec la même curiosité que les
„ principaux Articles; & ils ne goûtent pas
„ moins de plaisir à être informez qu'un
„ cheval pie, qui paissoit dans le voisinage
„ d'*Islington*, s'est égaré, que d'apprendre
„ qu'il y a eu une rude escarmouche en-
„ tre deux Corps de Cavalerie. En un mot,
„ ils chérissent tout ce qui s'appelle Nouvel-
„ les, quel qu'en puisse être le sujet ou,
„ pour mieux dire; ils ont un appétit dévo-
„ rant,

„ rant, mais sans aucun goût. Puis donc, „ Monsieur, que la grande source des Nouvelles, qui vient de la Guerre, est sur le „ point de tarir, & que nos Curieux ont contracté une soif si ardente pour tout ce qui „ leur paroit nouveau, j'ai examiné leur „ cas & le mien, & j'ai formé un Projet „ qui peut tourner à notre avantage commun. Je voudrois publier tous les jours „ une Feuille volante, où j'insererois tout „ ce qui se passe de plus considérable dans „ chaque petite Ville, Bourg, Village, ou „ Hameau, qui sont à dix Miles à la ronde, ou dans l'étendue du *Penny Post*. Je „ borne là mes Correspondances pour deux „ raisons; l'une est que le port des Lettres „ ne coûtera que peu de chose: & l'autre „ que je pourrai les recevoir tous les jours. „ Ainsi mes Lecteurs auront des Nouvelles toutes fraiches, & quantité d'illustres „ Citoïens, qui ne peuvent aujourd'hui dormir à leur aise, faute de savoir comment „ va le Monde, pourront à l'avenir se coucher tranquillement, puis que ma Feuille paroîtra tous les soirs à neuf heures „ précises. J'ai fait déja de bonne liaisons „ dans tous ces endroits, & j'en ai reçu „ des Nouvelles bien sûres.

„ Par mes derniers Avis de *Knight's-Bridge*, le 3. de ce Mois, on y avoit arrêté un Cheval, qui paissoit dans les prairies „ d'autrui, & qui n'étoit pas relâché, lorsque les Lettres en sont parties.

„ Nous apprenons de *Pankridge*, qu'on

„ y avoit célebré une douzaine de Maria-
„ ges dans la principale Eglise du Lieu;
„ mais on nous renvoie aux Lettres sui-
„ vantes pour nous dire les Noms des
„ Personnes intéressées.

„ On écrit de *Brompton*, que la Veuve
„ NIELLE avoit reçu plusieurs visites
„ de JEAN SEREIN; ce qui fournit
„ matiere à bien des spéculations dans ces
„ Quartiers-là.

„ Par une Barque de Pêcheur, qui a
„ touché en dernier lieu à *Hammersmith*,
„ on y a reçu des Avis de *Putney*, qu'un
„ certain Homme très connu dans cet en-
„ droit-là risque de n'être pas choisi pour
„ un des Anciens de l'Eglise; mais, com-
„ me cette nouvelle est venue par eau,
„ nous devons en attendre la confirmation
„ avant que d'y ajouter foi.

„ Les Lettres de *Paddington* ne disent
„ presque rien, si ce n'est que GUILLAU-
„ ME SIFLAR, le Châtreur de Cochons,
„ y avoit passé le 5 de ce Mois.

„ On écrit de *Fulham* que tout y con-
„ tinue sur le même pié. Au départ des
„ Lettres, le bruit y couroit qu'on ve-
„ noit de percer un Baril d'excellente
„ Biere à *Parson's Green*; mais cette Nou-
„ velle demande confirmation.

„ Voilà, Monsieur, un Echantillon des
„ Nouvelles dont j'ai dessein d'entretenir
„ la Ville, & je ne doute pas que mises dans
„ l'ordre, qu'on observe dans les Gazettes,
„ elles ne soient fort agréables à ces Lec-

„ teurs

„ teurs zélez pour l'intérêt du Public, qui „ prennent plus à cœur les affaires des au- „ tres que celles qui les regardent eux-mê- „ mes. Je compte qu'une Feuille volante „ ainsi tournée, qui nous instruira de ce „ qui se passe chez nous, ou aux environs „ de cette Métropole, nous fera plus uti- „ le que celle qui ne contient que des A- „ vis de *Zug* ou de *Bender*, & qu'elle nous „ dédommagera de cette rareté de Nou- „ velles, que nous avons sujet de craindre „ en tems de Paix. Si mon Projet a le „ bonheur de vous plaire, je vous en com- „ muniquerai bientôt un ou deux autres, „ & cependant je suis, avec tout le respect „ qui vous est dû, *&c.*

C.

II. DISCOURS.

Non usitatâ, nec tenui ferar
Pennâ, biformis per liquidum æthera
Vates; neque in terris morabor
  Longiùs, invidiâque major
Urbes relinquan. —— ——

Hor. L. II. Ode. XX. 1.

Mecene, la qualité de Poëte m'assure l'immortalité, je sens que mon Ame commence à se degager de ce corps pesant, pour passer dans celui d'un oiseau leger. Bien-tôt je me verrai au dessus de l'Envie, & je quitterai tout commerce avec les Humains. Bien-tôt detaché de la terre je m'élverai dans les airs d'un vol rapide & peu commun.

De la Reconnoissance envers les Hommes & envers la Divinité.

IL n'y a rien qui plaise davantage au cœur de l'Homme que l'exercice de la Gratitude. Il y trouve une si grande satisfaction, qu'elle peut lui servir de recompense. La pratique de ce Devoir n'est ni difficile ni pénible, comme celle de la plûpart des autres Vertus; mais elle est suivie de tant de plaisir, qu'une Ame noble & généreuse s'y abandonneroit volontiers, quand même il ne lui seroit pas imposé, ni soutenu d'aucune recompense pour l'avenir.

Si les Hommes se doivent de la reconnoissance les uns aux autres, combien plus n'en doivent-ils pas à leur Créateur? Non seulement cet Etre suprême nous honore de ses bienfatis; mais il est la source de tous ceux

ceux que nous recevons de nos semblables. Tous les avantages dont nous jouïssons, de quelque maniere qu'ils nous viennent, tirent leur origine de celui qui est † l'Auteur *de tout don parfait, le Pere des lumieres & des misericordes, & le Dieu de toute consolation.*

Si la Reconnoissance a tant de charmes pour celui qui l'exerce envers les autres; elle produit des effets encore plus sensibles, lors qu'elle a pour objet le souverain Monarque de l'Univers, cet Etre bien-faisant, qui nous a donné tout ce que nous possedons, & qui doit remplir un jour toutes nos esperances.

La plûpart des Ouvrages des anciens Poëtes du Paganisme étoient des Hymnes qui s'adressoient directement à leurs Divinitez, ou qui tendoient, d'une maniere indirecte, à célébrer leurs Attributs & leurs Perfections. Ceux qui connoissent les Ouvrages des Poëtes *Grecs* & *Latins* qui sont venus jusques à nous, trouveront cette remarque si bien fondée s'ils l'examinent de près, que je ne m'étendrai pas là-dessus. Il y a dequoi s'étonner que nos Poëtes Chrétiens n'aient pas tourné leur Esprit de ce côté-là, puis sur tout que l'idée que nous avons de l'Etre suprême est non seulement beaucoup plus vaste & plus noble que celle que pouvoit s'en former un Païen; mais qu'elle est aussi remplie de tout ce qui peut élever l'Imagi-

† S. JACQUES I. 17. & 2. Cor. I. 3.

magination, & fournir les pensées les plus sublimes.

PLUTARQE nous parle d'un Païen qui chantoit une Hymne à l'honneur de DIANE, & pui fondoit son Eloge sur ce qu'elle se plaisoit aux Victimes Humaines, & à divers autres actes de cruauté ou de vengeance; sur quoi un Poëte, qui se trouva présent à la cérémonie, & qui avoit, selon toutes les apparences, des idées plus justes de la Nature Divine, lui dit, d'un ton railleur, que, pour le recompenser de son Hymne, il souhaiteroit, de toute son ame, qu'il eût une Fille semblable à la Déesse, qu'il venoit de célébrer. En effet, il étoit impossible de loüer aucune de ces fausses Divinitez, suivant les idées du Paganisme, sans y mêler des impertinences & des contradictions.

Les *Juifs*, qui, avant le Christianisme, étoient le seul Peuple qui connût le vrai Dieu, ont montré aux Chretiens de quelle maniere ils devroient emploïer le divin talent dont je parle ici. Les grands Genies que cette Nation a produits, sans les regarder comme des Auteurs inspirez, nous ont transmis quantité d'Hymnes & de saintes Odes, qui pour la beauté de la Poësie, surpassent celles qui nous viennent des anciens *Grecs* & *Romanis*, autant que pour le sujet auquel ils les ont consacrées. C'est ce qu'il seroit facile de prouver, s'il étoit nécessaire.

J'ai déja communiqué au Public quelques

Piè-

Pièces de cette nature, qui ont été si favorablement reçues, qui j'en vais donner ici un autre dans le même goût.

* Excitez-vous, livrez vous, ô mon Ame,
Aux saints transports d'un zéle plein de flame:
Bénissez Dieu qui comble vos souhaits;
Vântez son Nom & sa Gloire immortelle,
Et conservez un souvenir fidelle
De son amour & de tous ses bienfaits.

Reconnoissez que Dieu, par sa clemence,
M'a pardonné jusqu'à la moindre offence;
Qu'il a guéri mes maux & mes langueurs;
Que, de la tombe en rachetant ma vie,
Il me la rend de sa grace suivie,
Et de ses biens dont je sens les douceurs.

Il me remet dans ma santé premiére,
Et je reprens une vigueur entiére,

L'Al-

* Voïez *Essai d'une nouvelle Traduction des Pseaumes, en Vers; avec quelques Cantiques par* M. TEROND, à Amsterdam 1715. J'ai mieux aimé inserer ici cette belle traduction du Pseaume CIII, qui a beaucoup de raport avec l'Hymne *Anglois* de mon Auteur, que de me hasarder à traduire moi-même celle-ci, dans la crainte qu'elle ne perdît trop de sa force & de sa beauté originale en passant par mes mains. Au reste Mr. FR. TEROND, que je viens de citer, & qui étoit né à *Valerangue*, dans les *Cevennes* au Mois de *Mai* 1639. est mort à la *Haie* le 19. d'*Avril* 1720.

L'Aigle n'a rien de plus vif, de plus fort,
Tout se ressent de son secours propice :
L'humble opprimé, que défend sa Justice,
Est à couvert de ceux qui lui font tort.

De ses desseins Dieu s'ouvrit à *Moïse*,
Et la Loi sainte en ses mains fut remise;
Tout Israël l'entendit publier.
Le Seigneur est doux, pitoyable & tendre,
Riche en tous biens, aimant à les répandre,
Promt au pardon, & lent à châtier.

Si pour dompter nos cœurs trop inflexibles,
Sa main sur nous porte des coups terribles,
De son couroux le terme est limité:
Et sa pitié ne permet pas qu'il dure,
Ni que jamais sa vengeance mesure
Ses châtimens à notre iniquité.

Qui se repent voit sa faute impunie;
Dieu laisse agir sa clémence infinie,
Qui de la Terre atteint jusques aux Cieux.
Aussi par elle, autant loin que l'Aurore
L'est du Couchant, autant & plus encore
Tous nos forfaits s'éloignent de nos yeux.

Le Seigneur sent tout ce que sent un Pere,
Son cœur s'émeut en voyant la misere

De qui l'implore & revere son nom.
Foibles, abjets, il sait ce que nous sommes,
Et se souvient qu'il a formé les Hommes
D'un vil amas, de poudre & de limon.

De leur beaux jours l'aparence superbe
Passe bientôt; ils ressemblent à l'herbe
Que la faux coupe & qui perd sa couleur:
D'un vif éclat brille une fleur nouvelle,
Un vent malin vient de passer sur elle,
La fleur n'est plus; l'Homme est tel que la
fleur.

Mais du grand Dieu la bonté secourable,
Lors que tout passe, à jamais est durable,
Et s'étendra sur ceux qui le craindront;
Sur leurs enfans qui de son Alliance,
Et de ses Loix cherchent l'intelligence,
Et sur tous ceux qui les observeront.

Le Toutpuissant, Monarque sage & juste,
A dans le Ciel placé son trône auguste;
Delà, par tout son Sceptre étend ses droits.
Tous les Humains, les Potentats eux-mêmes,
Sont gouvernez par ses ordres suprêmes;
Tout reconnoit son Empire & ses Loix.

O vous, doüez d'une vertu si grande,
Prêts d'obeïr à tout ce qu'il commande,

Prompts à porter par tout ses volontez;
Heureux Esprits, saintes Legions d'Anges,
Joignez vos chants, redoublez vos louanges,
Béniſſez Dieu sans cesse & l'exaltez!

Vous de ses mains vaste & pompeux Ouvrage,
Dont on entend en tous lieux le langage,
O Terre, ô Cieux, célébrez son saint Nom,
D'un doux accord qui jamais ne finisse.
Que tout en vous, ô mon Ame, bénisse
Un Dieu si grand, si glorieux, si bon!

C. **F. T.**

III. DIS-

III. DISCOURS.

——— ——— Ego, apis Matinæ
More modóque,
Grata carpentis thyma per laborem,
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.
Hor. L. IV. Ode II. 27.

Pour moi, dont le Genie n'a rien d'elevé, semblable à l'Abeille, qui picore le suc des Fleurs les plus exquises, je compose dans les bois & le long des ruisseaux de Tivoli *des vers qui me coutent beaucoup.*

Lettre allegorique sur l'Education, l'étude des Langues, la Poësie & les Ecrits de differentes Nations.

Les Lettres suivantes contiennent des reflexions qui paroitront de quelque conséquence pour les Savans, & pour ce qui regarde la vie domestique. Il y a dans la premiere une Allégorie si bien poussée, qu'elle ne peut être que fort agréable à ceux qui ont du goût pour ce qui est spirituel & joliment tourné.

Mr. le Spectateur,

„ L'autre jour que je me promenois dans „ un beau Jardin, & que j'y observois l'in-„ finie varieté de progrès dans les Plantes & „ dans les Fleurs, au delà de celui où elles

„ au-

„ auroient pû arriver sans la culture, je
„ vins naturellement à reflechir sur les a-
„ vantages de l'éducation, & sur la manie-
„ re dont on s'y prend aujourd'hui. Com-
„ bien de bonnes qualitez de l'Esprit, me
„ disois-je à moi-même, ne voit-on pas se
„ perdre, faute d'un pareil soin & d'une
„ égale adresse à les cultiver? Combien de
„ Vertus ne voit-on pas étoufées, par la
„ multitude des Herbes sauvages qu'on laisse
„ se croître avec elles? Quels beaux talens
„ ne voit-on pas tous les jours devenir in-
„ utiles, pour être placez dans un mau-
„ vais terroir? Qu'il est même rare que
„ les semences de Vertu produisent le bon
„ fruit que l'on en pourroit attendre, parce
„ qu'on neglige de cultiver, d'émonder &
„ de manier adroitement nos tendres incli-
„ nations & les principaux ressorts qui
„ nous font agir! Enfin ces spéculations
„ qui naissoient d'elles-mêmes m'entraine-
„ rent à conclurre qu'il y a une sorte de
„ Principe végétable dans l'Esprit de tous
„ les Hommes lors qu'ils viennent au Mon-
„ de. Dans les Enfans qui tetent, les se-
„ mences demeurent ensevelies & cachées,
„ jusqu'à ce qu'au bout de quelque tems
„ elles poussent des *Feuilles* intellectuelles,
„ qui sont les *Mots*. Dans une autre saison
„ les *Fleurs* commencent à paroître avec
„ toute la diversité des couleurs les plus vi-
„ ves, & tous les traits enjouez d'une Ima-
„ gination brillante; Le Fruit, qui se for-
„ me ensuite, est d'abord verd, acre, desa-
„ gréa-

,, gréable au goût, & ne sauroit être cueilli, jusqu'à-ce que meuri par le soin & la vigilance, il se découvre dans toutes les belles productions de la Philosophie, des Mathematiques, & d'un Raisonnement exact: Lors que ces fruits sont parvenus à une juste maturité, & qu'ils sont d'une bonne sorte, ils fournissent à l'Esprit la nourriture la plus solide. Je reflechis de nouveau sur les Feuilles intellectuelles, dont j'ai dit un mot, & je trouvai qu'il y avoit presque autant de varieté entre elles, qu'il en paroit dans le Cercle des Vegetaux. J'y aperçus aisément les Feuilles souples & brillantes, de l'*Italien*; la legereté & le mouvement perpetuel de celles du Tremble *François*; les Arbres toûjours verds des *Grecs* & des *Latins*, le Myrthe *Espagnol*, le Chêne *Anglois*, le Chardon d'*Ecosse*, le Lotier * d'*Irlande*, les feuilles épineuses du Houx *Allemand* & *Hollandois*, l'Ortie *Polonoise* & *Russienne*, outre une infinité de Plantes étrangeres venues d'*Asie*, d'*Afrique* & d'*Amerique*. Je vis plusieurs Arbres steriles, qui n'avoient que des Feuilles; sans aucune esperance de porter jamais ni Fleurs ni Fruit: Les Feuilles de quelques uns étoient aromatiques & d'une forme reguliere, au lieu que celles des autres

,, étoient

* C'est le Trefle sauvage jaune, que les *Irlandois* appellent *Shambrogue*, & dont ils mettent un brin sur leurs Chapeaux le jour de la Fête de S. PATRICE, qui est le Patron de l'Isle.

„ étoient de mauvaise odeur, & de forme
„ irreguliere. Je m'étonnai de voir une
„ troupe de vieux Botanistes bizarres, qui
„ passoient toute leur vie à contempler
„ quelques Feuilles séches qui viennent
„ d'*Egypte*, du Païs des *Cophtes*, d'*Arme-*
„ *nie*, ou de la *Chine*, pendant que d'autres
„ s'occupoient à recueillir, dans des Her-
„ biers à plusieurs gros Volumes, toutes
„ les Feuilles de quelque Arbe particulier.
„ Les Fleurs divertissoient de la maniere
„ du monde la plus agréable par la merveil-
„ leuse varieté de leurs figures, des cou-
„ leurs, & des odeurs, quoique la plûpart
„ séchassent bientôt, & qu'elles ne duras-
„ sent tout au plus qu'une année. Quel-
„ ques Fleuristes de profession en font leur
„ étude continuelle, & méprisent tous les
„ Fruits; on voit aussi de tems en tems un
„ petit nombre de Bourrus qui emploient
„ toute leur vie à cultiver une seule Tulippe
„ ou un Oeuillet carné: Mais le plus joli de
„ tous les amusemens est de bien choisir ces
„ Fleurs, de les mêler ensemble, & d'en
„ faire des Bouquets pour les présenter aux
„ Dames. On observe, que l'odeur des
„ Fleurs d'*Italie*, de même que celle de ses
„ autres Parfums, est trop forte & qu'elle
„ offense le cerveau; que l'odeur de celles
„ de *France*, quoique chamarrées de di-
„ verses couleurs vives & éblouïssantes, est
„ foible & passagere; que les Fleurs d'*Alle-*
„ *magne* & du *Nord* n'ont que peu ou
„ point d'odeur, ou qu'elle est quelquefois
„ des-

„ desagréable. Les Anciens avoient le se-
„ cret de perpetuer la beauté, & la cou-
„ leur de quelques unes de leurs plus bel-
„ les Fleurs, qui ont conservé leur éclat
„ jusques à ce jour, & que peu de Mo-
„ dernes ont l'art d'imiter. Ces fleurs se-
„ mées à propos font un charmant effet,
„ & peuvent servir d'ornement à un Fe-
„ stin; mais lors qu'on les aime trop &
„ qu'on les prodigue, c'est une espèce de
„ maladie. Il est rare de trouver une Plan-
„ te aussi vigoureuse que l'Oranger, & qui
„ donne tout à la fois des Feuilles d'un beau
„ Verd éclatant, des Fleurs d'une odeur
„ agréable & un Fruit delicieux. Je suis *&c.*

Mon cher SPECTATEUR,

LETTRE sur une Femme grondeuse.

„ Vous nous avez donné en dernier lieu
„ un excellent * DISCOURS sur la force
„ de la Coûtume, & sur le merveilleux effet
„ qu'elle a de nous rendre tout agréable. Je
„ ne saurois nier que je n'aie reçu pour plus
„ de deux sols d'instruction par la lecture
„ de ce Discours, & qu'il ne soit bien de
„ mon goût en général; mais, sans com-
„ pliment, j'ai de bonne foi quelque cha-
„ grin de voir que je ne puis croire avec
„ vous que la Coûtume a la vertu de nous
„ rendre tout agréable. En un mot, j'ai
„ l'honneur d'être associé à une jeune Dame,
„ qui est, en bon *François*, une des plus
„ célèbres Grondeuses qu'il y ait pour son
„ âge

* C'est le LXXII. du Tome IV.

„ âge. Deux Mois après que nous fûmes
„ ensemble, elle s'en donna librement au
„ cœur joie avec moi & avec mes Dome-
„ stiques; & quoi que je sois accoûtumé à
„ ce charivari depuis trois années, je ne sai
„ si c'est mà faute, mais je n'en suis pas
„ plus à mon aise que je l'étois dès les pre-
„ miers jours. J'ai raisonné là-dessus avec
„ ses Parens, qui medisent tous que sa Me-
„ re & sa grand'Mere étoient l'une & l'au-
„ tre de cette humeur: de sorte que je ne
„ dois pas attendre qu'elle en revienne;
„ puisque c'est un mal de Famille, & qu'il
„ roule dans le sang. Aïez la bonté de me
„ donner un petit mot d'avis sur mon état:
„ je ne vous demande pas que vous me le
„ rendiez agréable; ce seroit trop exiger de
„ vous: mais seulement que vous me four-
„ nissiez les moïens de le supporter avec
„ indifference. Je suis *&c.*

„ *P. S.* Pour rendre justice à cette pau-
„ vre Enfant, je dois vous avertir que no-
„ tre Mariage n'a pas été de son choix, non
„ plus que du mien; qu'à cause de cela mê-
„ me j'évite de lui donner aucun sujet de
„ plainte, & que nous vivons mieux en-
„ semble que ne font d'ordinaire ceux qui
„ se haïssoient avant que de s'épouser.
„ D'ailleurs, afin de ne manquer pas de
„ respect envers ceux qui nous ont donné
„ le jour, ma chere Moitié maudit mon
„ Pere & ma Mere, & je maudis les siens,
„ pour avoir fait notre Mariage.

Mr. le

Mr. le Spectateur,

„ Souvenez-vous, s'il vous plait, de faire imprimer ce Billet en *Italique*, afin que tout le monde y prenne mieux garde. Je n'ai autre chose en vûe que d'avertir tous ceux qui parlent en public, soit au Barreau, dans les Chaires de nos Eglises, ou dans toute autre Assemblée, que leurs Comparaisons ne sont pas toujours fort exactes. Il se commet de si grands abus à cet égard, que j'ai resolu de vous exposer à l'avenir tous ceux qui viendront à ma connoissance: Qu'on se le tienne pour dit. Dimanche dernier, un Prédicateur, que je ne nommerai pas, & qui voulut censurer ses Auditeurs, parce qu'ils étoient debout pendant qu'il lisoit les Prieres, les apostropha en ces termes: *On croiroit, à vous voir, que semblables à l'Elephant vous n'avez point de genoux.* Or j'ai vû moi-même, à la Foire de *S. Barthelemi*, un Elephant qui se mit à genoux pour recevoir sur son dos le spirituel Mr. Ragotin. Je suis *&c.*

Lettre sur les fausses Comparaisons de ceux qui parlent en public.

T.

IV. DIS-

IV. DISCOURS.

Atqui vultus erat multa & præclara minantis.

HOR. L. II. Sat. III. 9.

Cependant, à votre Air on s'attendoit à voir éclôre mille belles choses.

LA Lettre suivante, dont je regalerai aujourd'hui le Public, vient de la même Plume qui m'a écrit celle que j'ai inserée dans le I. DISCOURS de ce Volume, & où l'Auteur propose de publier une Gazette qui renfermera toutes les Nouvelles du voisinage de cette grande Ville, & tout ce qui se passe dans l'étendue de notre *Penny-Post.*

MONSIEUR,

Projet d'une GAZETTE, qui contiendra tous les bruits sourds qui courent par la ville, & qui se disent à l'oreille de tout le monde.

„ L'acueil favorable que vous avez fait „ à ma derniere Lettre, où j'ai broché „ mon nouveau Projet d'une Gazette, „ m'encourage à vous en communiquer „ deux ou trois autres de la même espèce. „ Il faut du moins que vous sâchiez, Mon„ sieur, qu'on vous regarde comme le * „ LOWNDES du Monde savant, & qu'on ne croit

* C'est un des plus habiles Arithmeticiens qu'il y ait en *Angleterre*, & qui, depuis le regne de *Charles* II jusques à présent, à presque toûjours été Secretaire de la Tresorerie. Il est aussi Membre de la Chambre

„ croit pas qu'aucun Projet d'Acte pour „ les Subsides puisse être admis, ni qu'il „ soit raisonnable jusqu'à-ce que vous l'aïez „ aprouvé, quoi que l'argent qui en doit „ revenir se leve sur nos propres Fonds, & „ qu'il soit destiné au service du Public.

„ J'ai pensé plus d'une fois qu'une *Ga-* „ *zette remplie de bruits sourds*, écrite tous „ les jours de Poste, & envoïée par tout „ le Roïaume, de même que le Manu- „ scrit de Mr. Dyer, de Mr. Dawkes, „ ou de tout autre Historien Epistolaire, „ pourroit être aussi bien reçue du Public, „ qu'avantageuse à l'Auteur. Par les Bruits „ sourds, j'entens ces Nouvelles qui se dé- „ bitent comme des Secrets, & qui procu- „ rent une double satisfaction à celui qui „ les reçoit, en ce qu'elles regardent la vie „ cachée des Particuliers, & qu'elles sont „ toûjours mêlées de quelque trait scanda- „ leux. Ces deux ingrediens recomman- „ dent un Article, d'une façon toute extra- „ ordinaire, aux oreilles des Personnes cu- „ rieuses. La Maladie des Grands qui oc- „ cupent les premieres Charges du Roïau- „ me, les Visites rendues ou reçues, entre „ Chien & Loup, par des Ministres d'E- „ tat, les Amours & les Mariages clan- „ destins, les Galanteries secrettes, les „ Per-

bre des Communes, où il est consulté comme un oracle sur la plûpart des Bills qui regardent les Taxes & chargé du soin de les dresser lui même. C'est à cette occasion qu'on l'a vû souvent nommé dans les Gazettes.

„ Pertes qui se font au Jeu, les Brigues „ pour les Emplois publics, avec leur bon „ ou leur mauvais succès, sont les mate- „ riaux sur lesquels je veux travailler. J'ai „ deux Personnes en main, dont chacune „ represente celles de son espèce, qui me „ doivent fournir tous les bruits sourds, „ que j'ai resolu de communiquer à mes „ Correspondans. L'une est Mr. *Pierre* „ Walsiger, descendu de l'ancienne „ Famille des Walsigers; & l'autre la „ vieille Madame Brouïne, qui a une „ Tribu si nombreuse de Filles dans nos „ deux grandes Villes de *Londres* & de „ *Westminster*.

„ Mr. Walsiger a un Petit Parloir „ dans la plûpart de nos Caffez. Si vous „ êtes seul avec lui dans une grande Cham- „ bre, il vous mène à l'un des coins, & „ vous parle à l'oreille. Je l'ai vû s'asseoir „ avec sept ou huit Personnes, qui lui „ étoient absolument inconnues, & après „ avoir regardé de tous côtez, s'il n'y avoit „ personne qui l'entendît, leur communi- „ quer à voix basse, & sous le sceau du se- „ cret la Mort d'une certain Seigneur à la „ Campagne, qui étoit peut-être dans ce „ moment à la Chasse du Renard. Si, „ lors que vous entrez dans un Caffé, vous „ y voïez un Cercle de Têtes qui se pan- „ chent vers le milieu de la Table, & fort „ près les unes des autres, il y a dix à pa- „ rier contre un que mon Ami Walsiger „ est du nombre. Il lui est arrivé une fois

„ d'a-

,, d'avoir publié le bruit du jour à huit heu-
,, res du matin au Caffé de *Garraway*, à
,, midi à celui de *Guillaume*, & avant deux
,, heures à celui de *Smyrne*. Lors qu'il a
,, lâché un Secret de cette maniere, j'ai eu
,, le plaisir de voir bien des Gens le repeter
,, de la seconde main à l'oreille les uns des
,, autres, & s'en dire eux-mêmes les Au-
,, teurs; car, afin que vous le sâchiez,
,, Monsieur, ce qui anime le plus à divul-
,, guer ces bruits sourds à l'oreille est l'en-
,, vie que chacun a de vouloir paroître
,, dans le Secret, & passer pour un Hom-
,, me qui voit plus de Personnes de con-
,, sideration qu'on ne s'imagine.

,, Après vous avoir donné le Caractère
,, de M. WALSIGER, il est juste d'en ve-
,, nir à la vieille Madame BROUÏNE, cette
,, vertueuse Femme, qui doit me commu-
,, niquer tout ce qui se passe de particu-
,, lier à la Toilette, avec tous les Secrets
,, & toute la Politique du beau Sexe. Vous
,, saurez donc que le petit Murmure de cette
,, Dame est d'une influence si maligne,
,, qu'il brûle comme un Vent d'Est, & qu'il
,, ternit toute Reputation sur laquelle il
,, souffle. Elle a un talent fort singulier à
,, faire des Mariages clandestins, & l'Hiver
,, dernier elle maria plus de cinq Dames de
,, qualité avec leurs Valets de pié. Son
,, souffle peut rendre enceinte une jeune
,, Demoiselle qui ne respire que la Vertu,
,, & infecter un jeune Homme très sain
,, de maux qu'on n'oseroit nommer. Elle

„ peut changer une Visite innocente en u-
„ ne Intrigue criminelle, & un Salut fait de
„ loin en un Rendez-vous. Elles peut ap-
„ pauvrir le Riche, & degrader le Noble.
„ En un mot, elle peut vous insinuer que
„ tels Hommes sont des Fripons ou des
„ Sots, jaloux ou de mauvaise humeur, ou,
„ si l'occasion le requiert, vous apprendre
„ les fautes de leurs Bisaïeules, & attaquer
„ la memoire d'honêtes Cochers qui ont été
„ dans leurs tombeaux depuis plus de cent
„ ans. Avec de tels secours, je ne doute
„ pas que je ne puisse fournir une très-jo-
„ lie Gazette. Si vous approuvez mon des-
„ sein, je commencerai à divulguer mes
„ bruits sourds dès la premiere Poste, &
„ je me flatte que tous mes Chalands m'en
„ sauront bon gré, puis que chaque Ar-
„ ticle sera un Mot dit à l'oreille, & qu'il
„ leur confiera un Secret.

„ Mais ce n'est pas le seul Projet qui me
„ roule dans la tête, j'en ai un autre qui
„ regarde la publication d'une Brochure, &
„ que je soumets à votre jugement. Vous
„ savez, Monsieur, qu'il y a divers Au-
„ teurs en *France*, en *Allemagne*, & en
„ *Hollande*, aussi-bien que dans notre Païs,
„ qui publient tous les Mois, ce qu'ils ap-
„ pellent une *Histoire des Ouvrages des Sa-
„ vans*, où ils nous donnent un Extrait des
„ Livres qui paroissent en plusieurs endroits
„ de l'*Europe*. Pour moi, j'aurois dessein
„ de publier tous les Mois, une *Histoire des
„ Ouvrages des Ignorans*. Diverses Produ-

„ ctions

„ ctions modernes de mes Compatriotes, „ dont plusieurs font très belle figure dans „ la Republique des Hommes sans Lettres, „ m'encouragent à cette entreprise. Peut- „ être que je passerai en revûe, dans cette „ brochure, une infinité de Pièces qui ont „ paru dans les Journaux Etrangers, & qui „ ne devoient pas être admises dans des „ Ouvrages ornez d'un si beau titre. Je „ pourrai de même y examiner certaines „ Pièces qui paroissent, de tems en tems, „ sous les Noms de ces Messieurs qui se „ complimentent les uns les autres, dans „ les Assemblées publiques, & qui se don- „ nent le titre de *Savans*. Nos Auteurs „ qui écrivent en faveur de quelques Par- „ ti, me fourniront aussi une grande varie- „ té de sujets, pour ne rien dire des Edi- „ teurs, des Commentateurs, & de tels „ autres, qui n'ont souvent aucun discer- „ nement. Je ne m'étendrai pas davanta- „ ge sur cet Article: mais si vous croïez „ que j'en puisse venir à bout, je m'y ap- „ pliquerai avec tout le soin & toute l'ar- „ deur que merite un Ouvrage si utile. „ Je suis &c.

C.

V. DISCOURS.

Αἰδὼς οὐκ ἀγαθὴ — — —

HES. Opera & Dies vſ. 315.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

HOR. L. I. Epiſt. XVI. 24.

Combien de Fous en cachant leur mal par une mauvaiſe Honte mettent obſtacle à leur gueriſon ?

JE ne pûs m'empêcher de ſourire à l'ouïe d'un Conte qu'on me fit hier ſur le chapitre d'un jeune Homme fort modeſte, qui, prié à diner chez un de ſes Amis, & peu accoûtumé à boire, n'eut pas le courage de refuſer aucune des Santez qu'on lui portoit; mais qui enflamé tout d'un coup par le Vin, choqua tout le monde, & jetta une bouteille à la tête du Gentilhomme qui le regaloit. C'eſt ce qui m'a donné occaſion de reflechir ſur les mauvais effets d'une modeſtie vicieuſe, & de me rappeller un Mot de BRUTUS, qui ſe trouve dans PLUTARQUE, je veux dire que *toute Perſonne qui n'a pas apris à refuſer certaines choſes a été bien mal élevée.* On peut dire que cette fauſſe Modeſtie a produit autant de Vices parmi les deux Sexes que l'Impudence la plus outrée, & qu'el-

qu'elle eſt d'autant plus déraiſonnable, qu'elle cherche plûtôt à ſatisfaire les autres qu'à ſe donner quelque plaiſir, & qu'elle eſt accompagnée d'un certain remords dans l'acte même, au lieu que les autres Habitudes vicieuſes ne le font ſentir qu'après coup.

Il n'y a rien de plus aimable que la vraie Modeſtie, ni de plus digne de mépris que la fauſſe. L'une garde la Vertu, & l'autre la trahit. La vraie Modeſtie a honte de faire quoi que ce ſoit qui repugne aux principes de la droite Raiſon: La fauſſe Modeſtie a honte de tout ce qui eſt oppoſé à l'humeur de la Compagnie. La premiere évite tout ce qui eſt criminel, & la ſeconde tout ce qui n'eſt pas à la mode. Celle-ci n'eſt qu'un inſtinct general & indeterminé; celle-là n'eſt que le même Inſtinct limité & borné par les regles de la Prudence & de la Religion.

Nous pouvons conclure que cette Modeſtie eſt fauſſe & vicieuſe, qui engage un Homme à faire quoi que ce ſoit de mauvais ou d'indiſcret, ou qui le détourne d'une demarche toute oppoſée. Combien d'Hommes ne voit-on pas, qui, dans les affaires de la vie civile, prêtent des Sommes au-delà de leurs forces, cautionnent pour des Gens qu'ils n'aiment guères, donnent des Lettres de recommandation à d'autres qu'ils ne connoiſſent point, procurent des Emplois à ceux pour qui ils n'ont aucune eſtime, vivent d'une maniere qu'ils deſaprouvent eux-mêmes, & tout cela, s'il vous

plait, parce qu'ils n'osent pas resister aux sollicitations, aux importunitez ou à l'Exemple ?

Cette fausse Modestie ne nous engage pas seulement à des actions indiscretes, mais souvent à de très-criminelles. Lors qu'on accusa XENOPHANE de timidité, parce qu'il ne vouloit pas jouer son Bien aux Dez; *J'avoue*, dit-il, *que je suis fort timide*, *car je n'ose pas faire une mauvaise action.* Au contraire, le faux Modeste se prête à tout, & il ne craint que de se singulariser dans la Compagnie où il se trouve. Il s'abandonne au Torrent; il dit & fait tout ce que l'on veut, quelque deraisonnable qu'il puisse être, pourvû que cela soit en vogue dans le Parti qui domine. Que plusieurs n'aient pas honte de parler ou d'agir d'une maniere indigne, & que celui qui se trouve avec eux ait honte de se gouverner par les principes de la Raison & de la Vertu, c'est la disposition la plus ridicule, quoi que très-commune, dont la Nature Humaine soit capable.

J'ai insinué d'ailleurs que la fausse Modestie empêche de faire ce qui est bon, & conforme aux Loix de l'Honneur & de la Bienséance. Mes Lecteurs en ont vû sans doute divers Exemples, qu'ils peuvent se rappeller ici. Pour moi, je ne m'arrêterai qu'à une seule reflexion, que je fais avec quelque peine; je veux dire que nos *Anglois* ont une espèce de Honte qui leur est particuliere dans tout ce qui se nomme Religion. Un

Homme

Homme bien élevé n'ose decouvrir ses veritables sentimens là-dessus, & il est souvent obligé de paroître plus Libertin qu'il n'est, s'il veut s'entretenir avec les Gens du bel air & à la mode. Notre Modestie excessive nous fait rougir de tous les Exercices de Pieté & de Dévotion. Ce Foible prévaut de jour en jour; en sorte que, dans plusieurs Familles bien nées, le Maître du Logis est si modeste, qu'il n'ose pas benir les viandes à sa Table, ni en rendre graces à Dieu; quoi que cela soit en usage parmi toutes les Nations qui nous environnent, & que les Païens eux-mêmes l'aient pratiqué. Nos Gentilshommes *Anglois*, qui voïagent dans les Païs Catholiques Romains, sont fort surpris de voir que les Personnes du plus haut rang se mettent à genoux dans leurs Eglises, & qu'elles ont leurs Devotions en particulier, hors des heures destinées au Service public. Dans ces Païs là, un Officier, ou un Homme d'esprit & qui aime le Plaisir, craindroit de passer non seulement pour impie, mais pour mal élevé, s'il se couchoit, ou se mettoit à table, sans avoir fait sa Priere. On observe le même exterieur de Riligion parmi tous les Reformez des Païs étrangers, & il se mêle si bien dans toute leur conduite, qu'un *Anglois* est tenté de les taxer d'Hypocrisie & d'Affectation.

Le peu de ce dehors religieux, qu'on remarque chez nous, peut venir à certains égards de cette Modestie qui nous est natu-

relle; mais on doit en attribuer la principale cause à cette foule de Sectaires, dont la Nation fut inondée au tems de la grande Revolte sous CHARLES I. Ils porterent l'Hypocrisie si loin, qu'ils avoient converti toute notre Langue en un véritable Jargon d'Enthousiasme, & qu'après le rétablissement de CHARLES II. on crut ne pouvoir jamais trop s'éloigner de la conduite & de la pratique de ces gens-là, qui s'étoient servis du manteau de la Religion, pour executer leurs desseins pernicieux. C'est ce qui nous fit donner dans l'extrémité opposée; la moindre apparence de Dévotion fut traitée de *Puritanisme*, & les beaux Esprits ou les Libertins, qui eurent la vogue sous ce Regne, la tournerent si bien en ridicule, avec tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle n'a presque osé paroître depuis ce tems-là. Nous sommes ainsi tombez peu-à-peu dans cette fausse Modestie qui a presque banni du milieu de nous toute apparence de Christianisme dans les démarches ordinaires de la Vie civile, & qui nous distingue de tous nos Voisins.

Quoi qu'on ne puisse jamais trop détester l'Hypocrisie, il me semble qu'on doit la préferer à l'Impieté ouverte. Elles sont toutes deux également dangereuses pour celui qui s'y abandonne; mais à l'égard des autres, l'Hypocrisie n'est pas si pernicieuse que l'Irreligion démasquée. Le juste milieu qu'on doit prendre est d'être Vertueux de bonne foi, & de laisser voir au monde que nous le sommes. Je ne sâche pas

pas qu'il y ait dans l'Ecriture sainte une Menace plus terrible, que celle qui est dénoncée contre ces faux Modestes, qui ont honte de se déclarer devant les Hommes sur un Point de si grande importance.
C.

VI. DISCOURS.

—— —— Quidquid dignum sapiente, bonoque est.
HOR. L. I. Epist. IV. 5.

Tout ce qui peut nous rendre plus sages & plus vertueux.

LA Religion peut être considerée sous deux Chefs generaux, dont l'un comprend ce que nous devons croire, & l'autre ce que nous devons pratiquer. Par les choses que nous devons croire, j'entens tout ce qui nous est revelé dans la Sainte Ecriture, & que les seules lumieres de la Raison ne pouvoient nous découvrir; par les choses que nous devons pratiquer, je veux dire tous ces Devoirs que la Raison, ou la Religion naturelle nous prescrivent. Je donnerai le nom de *Foi* aux premieres, & celui de *Morale* aux autres. De la FOI & de la MORALE.

Si nous examinons les Personnes les plus accoûtumées à reflechir, nous trouverons qu'il y en a plusieurs qui élevent tant la néceffité de la Foi, qu'ils en négligent la Morale; & qu'il y en a plusieurs autres qui se

forment une si haute idée de la Morale, qu'ils ne rendent pas à la Foi l'obéïssance qui lui est dûe. L'Homme parfait, ou qui tend à la perfection ne devroit négliger ni l'une ni l'autre. C'est ce qui paroitra de la derniere évidence, si l'on pese bien les avantages qui nous en reviennent, & qui feront le sujet de ce DISCOURS.

Quoi que les Devoirs du Chrétien se reduisent en genéral à la Morale & à la Foi, & que chacune ait ses prérogatives en particulier, la premiere l'emporte sur l'autre à divers égards.

1. Parce que presque toute la Morale, suivant l'idée que je viens d'en établir, est d'une nature fixe & immuable, & qu'elle durera dans toute l'éternité lors que la Foi ne subsistera plus & qu'elle sera changée en Conviction:

2. Parce qu'on peut être en état de faire plus de bien, & de se rendre plus utile au monde, par la Morale sans la Foi, que par la Foi sans la Morale:

3. Parce que la Morale donne une plus grande perfection à la Nature Humaine, en ce qu'elle tranquillise l'Esprit, qu'elle calme les Passions, & qu'elle avance le Bonheur de chacun en particulier:

4. Parce que la Règle pour la Morale est beaucoup plus certaine que celle de la Foi, puis que toutes les Nations civilisées du Monde s'accordent avec les Points essentiels de la Morale, autant qu'elles diffèrent sur ceux de la Foi:

5. Par-

5. Parce que l'Incredulité n'est pas d'une nature si maligne que le Vice, ou, pour envisager la même raison sous une autre vûe, parce qu'on convient en général qu'un Incrédule vertueux peut être sauvé, sur tout dans le cas d'une ignorance invincible; & qu'il n'y a point de salut pour un Croïant vicieux:

6. Parce que la Foi semble tirer sa principale, si ce n'est pas même toute sa vertu, de l'influence qu'elle a sur la Morale. Nous en serons bientôt convaincus, si nous examinons en quoi consiste l'excellence de la Foi, ou de notre créance à la Religion revelée.

1. Il me semble donc qu'elle consiste en premier lieu à expliquer divers Points de Morale, & à les porter à un plus haut dégré de perfection:

2. A nous fournir de nouveaux & de plus puissans motifs pour nous encourager à la pratique de la Morale:

3. A nous donner des idées plus justes de l'Etre suprême, & à nous le rendre plus aimable; à nous inspirer plus de tendresse pour les autres, & à nous procurer une connoissance plus exacte de nous-mêmes, soit par rapport à la grandeur ou à la bassesse de notre Nature:

4. A nous montrer la noirceur & la difformité du Vice, qui, dans le Systême Chrétien, est si énorme, que plusieurs de nos Théologiens nous représentent celui qui possede toutes les Perfections & qui en est

le souverain Juge comme un Etre qui hait autant le Peché, qu'il aime la Personne sacrée qui en a fait l'expiation.

5. La Foi est la Méthode ordinaire qui nous est prescrite pour rendre la Morale efficace & capable de nous obtenir le Salut.

Je n'ai touché ces divers Articles qu'en termes generaux: mais tout Homme accoûtumé aux Discours de cette nature peut aisément les étendre plus loin, & en tirer des conséquences qui peuvent lui être utiles dans la conduite de sa vie. Il y en a une qui est si palpable, qu'elle ne sauroit lui échaper; je veux dire que son Plan de Morale ne peut être exact, s'il n'est appuïé sur celui de la Foi Chrétienne.

D'ailleurs je poserai trois ou quarre Maximes, qui me paroissent naître de ce que je viens d'avancer:

I. Que nous devons bien prendre garde à n'établir pour un Article de Foi rien de tout ce qui ne sert pas à la confirmation ou au progrès de la Morale.

II. Qu'aucun Article de Foi ne peut être légitime & authentique, s'il affoiblit ou renverse les devoirs de la Religion, ou ce que j'ai appellé jusques-ici la Morale.

III. Que le Partisan le plus zélé de la Morale, ou de la Religion naturelle, ne sauroit craindre aucun danger de sa profession du Christianisme, tel qu'il est enseigné dans sa pureté par notre Eglise Anglicane.

IV. Que, dans tous les Articles douteux,

teux, il faudroit examiner, avant que de les admettre, toutes les conséquences facheuses qui en peuvent resulter, supposé qu'ils soient erronez.

Par exemple, sur la Dispute qu'il y a, si l'Eglise est en droit de persecuter les Hérétiques, il est certain que la Persecution remplit ceux qui la souffrent de haine, d'animosité & du ressentiment le plus vif; outre qu'on les engage à professer ce qu'ils ne croient pas, qu'on les prive des plaisirs & des avantages de la Societé civile, qu'on les dépouille de leurs biens, qu'on ternit leur reputation, qu'on ruine leurs Familles, qu'on leur rend la vie amére, & qu'on les fait expirer au milieu des supplices les plus cruels. A la vûe de ces terribles conséquences, avant que d'agir sur le Principe, d'où elles naissent, ou de le recevoir pour un Article de ma Religion, je voudrois qu'on m'en donnât d'aussi bonnes preuves que celles qu'on peut fournir d'une Verité mathématique.

Dans ce cas l'injure faite à notre Prochain est évidente; mais le Principe qui nous y anime est douteux & sujet à la dispute. L'une est une violation manifeste des plus légitimes devoirs de la Morale, au lieu qu'il est très-incertain si le zéle qu'un Homme témoigne pour ce qu'il croit la vraie Foi le justifiera. Si notre Religion produit la Charité aussi bien que le Zéle, je me flatte qu'elle n'en donnera jamais de si cruels Exemples. Pour conclusion, je di-

 rai

rai avec un excellent Auteur, que *nous avons assez de zèle pour nous haïr, mais que nous n'en avons pas assez pour nous aimer les uns les autres.*

VII. DISCOURS.

Decipimur specie recti. —— ——
Hor. A. P. vs. 25.

Nous nous laissons tromper par une Apparence de Bien.

REVE sur les ILLUSIONS que les Hommes se font.

NOs Défauts & nos Egaremens nous sont si peu connus, que nous les prenons pour des marques de notre Mérite. C'est ce qui nous tranquillise au milieu de leurs sinistres effets, qui nous anime à les produire, à les augmenter, & à nous en estimer davantage. De là vient qu'une infinité de Chimeres inconcevables, de Divertissemens ridicules & d'Actions extravagantes nous fournissent mille plaisirs, & nous exposent aux yeux des autres sous un point de vûe, dont nous croyons être en droit de nous glorifier. Il est certain qu'il y a quelque chose de si amusant pour l'heure dans cet état de vanité & de satisfaction mal-fondée, que les plus sages ont choisi un Monde chimerique pour décrire ses charmes, & qu'ils l'ont nommé *le Paradis des Fous.*

Peut-être que ce dernier trait paroitra une fausse pensée à quelques-uns, & qu'il pour-

pourroit souffrir un autre tour que celui que j'ai en vûe; mais je ne tâcherai pas ici de les ramener là-dessus, puis qu'il m'est arrivé en dernier lieu de tomber moi-même dans une Vision.

Il me sembla donc que je fus transporté sur une Montagne verdoïante, fleurie, & où l'on pouvoit monter aisément. L'ERREUR aux yeux louches, & l'OPINION vulgaire à plusieurs têtes, qui se mêloient de sortilege, & qui se faisoient aimer par leurs enchantemens, demeuroient au haut de cette Montagne, qui me parut fort large. Une infinité de Personnes venoient les aborder par deux sentiers differens. Quelques-uns, qui avoient l'air le plus hautain & le plus décisif, alloient tout droit à l'ERREUR, sans attendre aucun Guide; d'autres, qui étoient d'un naturel plus doux, s'adressoient d'abord à l'OPINION vulgaire, qui, après les avoir étourdis de leurs éloges, les envoïoit à l'ERREUR.

Lors que nous fumes arrivez au sommet de la Montagne, où l'OPINION habitoit, nous y vimes plusieurs Hommes qu'elle entretenoit, & qui s'y étoient rendus avant nous. Sa voix étoit agréable; elle répandoit une odeur agreable à mesure qu'elle parloit; & il sembloit qu'elle eût une Langue pour chacun d'eux en particulier: Aussitôt ils s'imaginoient qu'elle faisoit leur éloge, & qu'elle leur promettoit un Paradis, pour servir de recompense à leur Mérite. C'est ce qui nous obligea de la suivre, jusqu'à ce qu'el-

qu'elle nous introduisît dans ce bienheureux sejour. Nous remarquames d'ailleurs en chemin que tout le monde s'attribuoit de beaux talens, qu'ils se louoient eux-mêmes, ou les uns les autres, à cette occasion, & qu'ils blâmoient ceux qui n'en étoient pas ornez, ou qui ne les possedoient pas à un si haut dégré qu'eux.

Enfin nous approchames d'un Bereeau formé par des Arbres, dont les branches entrelacées les unes avec les autres faisoient un treillage épais. L'ERREUR assise à l'entrée dans un endroit que l'Art avoit un peu obscurci, étoit vêtue d'une Robe blanchâtre pour se déguiser & mieux ressembler à la VERITE'. Comme celle-ci est toûjours environnée d'une lumiere, qui éclate aux yeux de ses Adorateurs, & qui leur sert à découvrir les beautez de la Nature; de même l'autre s'étoit munie d'une Baguette magique, pour l'imiter en quelque chose, & plaire par des illusions. Après avoir levé sa Baguette, & murmuré quelques mots entre les dents, elle voulut nous regaler d'une Apparition glorieuse, Nous tournames d'abord les yeux vers l'endroit du Ciel qu'elle nous indiquoit & nous y vimes un objet bleuâtre & délié qui s'éclaircit peu à peu, de même que les brouillards se dissipent en Eté sur le haut des Montagnes lors que le Soleil avance dans sa carriere, jusqu'à ce que le Palais de la VANITE' parût à notre vûe.

Cet Edifice élevé sur des Nuages ondez, qui

qui lui servoient de fondement, n'étoit soutenu que par la Magie. Le chemin à travers lequel nous y montames étoit aussi varié que l'Arc-en-Ciel, & le Zéphir qui souffloit autour de nous charmoit les Sens. Les murailles de ce Palais n'étoient dorées qu'en apparence ; sa Voute formée en rond ressembloit à une de ces Vessies qui s'élévent sur l'eau, & ses Colomnes du plus bas rang, minces & legeres, étoient du bel Ordre *Corinthien*.

Arrivez à la Porte, qui n'étoit point gardée, & fondez sur leur prétendu mérite, nos Voïageurs y entrerent, sans vouloir attendre que personne les conduisît. Nous trouvames dans la Salle divers Phantômes, qui, aprés avoir roulé d'un côté & d'autre, se joignirent à ceux de la troupe, dont ils adoptoient les sentimens. Là parurent l'Honneur en décadence, qui n'avoit rien à produire de tous les Exploits de ses Ancêtres qu'un vieux Ecusson ; l'Ostentation, qui n'ouvroit la bouche que pour se donner des éloges, & la Galanterie, qui marchoit sur le bout des piez. Au fond de la Salle, sous un magnifique Dais, enrichi de tout ce qu'il y a de plus gai & de plus éclatant, il y avoit un Thrône, sur lequel étoit assise la Vanite, ornée de plumes de Paon, & que ses Adorateurs regardoient comme une autre Venus. Le petit Garçon, qui étoit auprès d'elle pour lui servir de Cupidon, & qui obligeoit tout le monde à se prosterner devant elle, se nommoit l'En-

l'ENTETEMENT. Il tournoit les yeux à diverses reprises vers lui-même, sans se mettre en peine des Objets qui l'environnoient, & il empruntoit ses armes de ceux-là même qu'il vouloit vaincre. Le Flèche qu'il tiroit contre le Soldat étoit garnie du Plumet de celui-ci; le Dard qu'il lançoit contre l'Homme d'esprit étoit ailé avec les Plumes, dont ce dernier écrivoit; & la pointe de celui qu'il décochoit contre les Riches, prévenus de leur mérite, étoit d'Or ou d'Argent; qu'il enlevoit de leurs Trésors. Il enlaçoit les Politiques dans des Filets tissus de leurs propres ruses; il amolissoit le cœur des Belles avec le feu qu'il prenoit de leurs yeux, & il enflamoit l'ambition des Orateurs avec les traits & les éclairs qui sortoient de leur bouche. Au pié du Thrône, on voïoit trois fausses GRACES; la FLATTERIE avec une Coquille de Fard à la main, l'AFFECTATION avec un Miroir, & la MODE, qui changeoit sans cesse la tournure de ses Habits. Celles-ci ne cherhoient qu'à maintenir les Conquêtes de l'ENTETEMENT, & chacune en particulier y emploïoit son artifice. La FLATTERIE donnoit de nouvelles couleurs à tout, l'AFFECTATION de nouveaux airs & des apparences, qui n'étoient pas communes, à ce qu'elle disoit, & la MODE ne se bornoit pas à cacher quelques défauts naturels, mais elle ajoutoit au dehors quelques beautez étrangeres.

Occupé à réflechir sur ce qui paroissoit à mes

mes yeux, j'entendis, dans la foule une Voix qui plaignoit le triste état des Hommes, ainsi balotez par le souffle de l'OPINION, déçus par l'ERREUR, animez par l'ENTETEMENT, & abandonnez à toutes les supercheries de la VANITE', jusqu'à ce que la HONTE & la PAUVRETE' les assaillent. Ce bruit ne fut pas plûtôt répandu, qu'il y eut un desordre genéral; enfin je vis sortir un venérable Vieillard d'un air grave & resolu, qu'on vouloit punir pour avoir formé ces plaintes. Il me parut disposé à ouvrir la bouche pour se défendre; mais je ne remarquai personne qui eût envie de lui donner audience. La VANITE' lui sourit d'un air dédaigneux; l'ENTETEMENT le regarda d'un œil plein de colere; la FLATTERIE, qui le reconnut pour LA FRANCHISE, se couvrit le visage d'un Masque & lui tourna le dos; l'AFFECTATION secoua son Eventail, lui fit la moue, & le traita d'*Envieux* ou de *Calomniateur*, & la MODE prétendit que c'étoit du moins un *Incivil*. Ainsi joué & méprisé de tous, il fut banni de l'Assemblée pour avoir mal-parlé de Gens de mérite qui figurent dans le Monde, & l'on résolut d'une commune voix d'en user toûjours de même à son égard par tout où on le trouveroit.

J'avois bien senti d'abord la verité de ses prémieres plaintes; mais j'étois en doute sur l'accomplissement de ses derniers mots, lors qu'il se fit tout d'un coup un grand bruit au déhors, & que nous vimes la Por-

te

te assiegée d'une foule de Harpies. La *Rage* & la *Défiance* entrerent aussitot, suivies du *Trouble*, de la *Honte* de l'*Infamie*, du *Mépris* & de la *Pauvreté*, La Vanite' disparut, avec son *Cupidon* & ses *Graces*; tous ses Sujets prirent la suite pour se cacher dans des Trous & de Petits Coins; mais, à ce que me dit un des assistans qui étoit auprès de moi, il y en eut plusieurs qui furent condamnez à demeurer en Prison ou dans des Caves, à vivre seuls ou avec peu de monde; c'est-à-dire à professer les Arts méchaniques les plus vils Emplois de la Vie civile. „ Mais ceux-ci *ajouta-t-il d'un air dédaigneux*, „ sont de ces Hom-„ mes qui voudroient habiter ce Palais, „ quoi que leur Mérite & leurs Richesses „ ne répondent ni à l'éclat du Lieu; ni à „ la dépense qu'on y doit faire. Nous avons „ deja vû plus d'une fois des Scènes pa-„ reilles à celle qui vient d'arriver; atten-„ dez que le tumulte soit passé, & vous ne „ manquerez pas de revoir bientôt la même „ magnificence". De crainte que cet Homme, qui me parut incorrigible, ne s'arrêtât ici, jusqu'a ce qu'on le saisît, je le remerciai de son avis & je gagnai la Porte, ou quelques-uns, effraiez par l'exemple des autres, s'étoient déja rendus, quoi qu'ils eussent d'abord méprisé les Plaintes de La Franchise; Mais dès qu'ils eurent touché le seuil de la Porte, ils furent bien surpris de voir que l'Illusion de l'Erreur étoit dissipée, & que tout l'Edifice étoit suspen-

suspendu en l'air sans aucun fondement solide. Nous apperçumes tout d'un coup qu'il n'y avoit qu'un saut très-dangereux qui pût nous tirer de-là, & je condamnai mille fois ma curiosité mal-entendue qui m'exposoit à un tel péril. D'ailleurs, à mesure que la bonne opinion qu'ils avoient d'eux mêmes diminuoit, il me sembla que le Palais s'abaissoit avec nous, qu'après s'être bornez au juste dégré d'*Estime* qui leur étoit dû, cet endroit de l'Edifice, où nous étions, toucha la Terre, & qu'il disparut à notre sortie. Je ne sai point au reste, si ceux que nous y laissames s'aperçurent de notre descente ; mais je ne le croïois point alors. Quoi qu'il en soit, mon Rêve finit ici, & il m'a donné occasion de reflechir toute ma vie sur les funestes effets qui naissent de l'*Erreur* & de la *Vanité*.

Mr. le Spectateur,

LETTRE sur les CIVILITEZ malséantes, qui se pratiquent dans les Eglises.

„ Je vous écris cette Lettre, pour vous „ prier de vouloir attaquer de nouveau un „ Abus insigne, qui est sur tout à la mode „ entre les Personnes les plus polies & les „ mieux élevées ; je veux dire les Cérémo„ nies, les Reverences, les Chuchoteries, „ les Souris, les Coups d'œil & de tête, „ avec les autres tours familiers de se saluer „ les uns les autres, qui se partiquent dans „ nos Eglises, qui nous enlevent un tems „ qu'on pourroit mieux emploïer, & qui „ paroissent tout-à-fait incompatibles avec

notre

„ notre devoir & le but qu'on doit se pro-
„ poser dans nos Assemblées religieuses.
„ J'avouë que ces salutations peuvent être
„ de la bienséance à la Comédie ; mais ce-
„ la même est une preuve qu'elles ne qua-
„ drent pas dans les Lieux destinez au cul-
„ te de la Divinité. J'ai observé moi-mê-
„ me plus d'une fois, dans les Païs Catho-
„ liques-*Romains*, que les Personnes de la
„ premiere qualité, les plus proches Parens
„ & les Amis les plus intimes, passent,
„ dans leurs Eglises, les uns près des au-
„ tres, sans donner presque aucun signe
„ qu'ils se connoissent, attentifs qu'ils sont,
„ ou qu'ils doivent être, à quelque chose
„ de plus serieux, & qui doit occuper uni-
„ quement leur Esprit. J'ai ouï dire que
„ les *Mahometans* ont aussi un respect fort
„ louable pour leurs Mosquées, & je ne
„ doute pas que l'exemple des uns ou des
„ autres à cet égard ne soit digne de notre
„ imitation.

„ Je ne saurois m'empêcher d'admirer ici
„ la Mémoire prodigieuse de ces Dévots ou
„ Dévotes, qui, au retour de l'Eglise, peu-
„ vent rendre un compte exact de la parure
„ de deux ou trois cens Personnes. Je ne
„ conçois pas même, eu égard à l'infinie va-
„ rieté des Habits, comment il est possible
„ que les deux heures, qu'on emploie d'or-
„ dinaire au Service public, suffisent pour
„ s'inculquer tout cela dans la tête, outre
„ le soin qu'ils ont les uns & les autres de
„ s'aquitter en même tems du devoir qu'e-

„ xige

„ xige le Lieu, & de pousser sans doute de „ vives Ejaculations vers le Ciel. Il y a „ un endroit du nouveau Testament, où il „ est dit que (*) *la Femme doit se couvrir la* „ *tête d'un voile, à cause des Anges;* c'est- „ à-dire, selon quelques Interprêtes, *à cau-* „ *se des jeunes Hommes.* Si cette explication „ est bien fondée, le passage ne quadre pas „ mal ici.

„ Lors que vous vous trouverez d'hu- „ meur à écrire sur un pareil sujet, n'ou- „ bliez pas, je vous en conjure, celui que „ je viens de toucher. Je suis &c.

T.

(*) 1. Corinthe XI. 10.

VIII. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
Hor. L. I. Sat. V. 44.

Il n'y a rien, à mon sens, de comparable à un Ami qui est de belle humeur.

Caractère de ce qu'on appelle un Homme agréable en Compagnie.

CElui qui est d'une humeur agréable en Compagnie a tant de pouvoir sur tous ceux qu'il divertit, qu'ils ne prennent pas garde à ses défauts, & qu'une certaine indolence, qui est inséparable de toutes ses actions, lui réussit beaucoup mieux, que la diligence & l'assiduité des autres qui n'ont

pas

pas le même talent qu'il possede DACINTHE manque de parole en toutes sortes d'occasions, legeres ou importantes; & lors qu'on l'a bien drapé sur cet indigne défaut, on conclut à la fin, *Après tout, c'est un Homme charmant.* DACINTHE est un Mari bourru & incommode; mais cela n'empêche pas que les Femmes qui le blâment là-dessus ne terminent leur critique en ces mots, *Après tout, c'est un Homme fort agréable.* DACINTHE n'est rien moins qu'exact sur le chapitre de l'Honneur, de la Civilité, ou de la Complaisance; mais tout cela ne mérite aucune attention; *car c'est un Homme fort divertissant.* Lors que cette qualité est accompagnée de sentimens nobles & vertueux; il n'y a rien qui plaise davantage; mais lors qu'elle est seule & qu'elle ne sert qu'à couvrir une foule de mauvaises qualitez, il n'y a personne que l'on doive éviter avec plus de soin que votre Homme de belle humeur. Cet Homme agréable noircira votre reputation par un trait satirique, il vous tournera en ridicule, il débauchera votre Femme ou votre Fille, & malgré tout cela, il est le bien venu par tout où il paroit. Il lui est assez ordinaire de ne penser qu'à sa propre satisfaction, sans avoir aucun égard à l'état ou à l'intérêt des autres, & de l'acheter même à leurs dépens, quelques chagrins qu'il leur en coûte. Ceux qui ne l'examinent pas ainsi de près risquent de se laisser entraîner à ses douces insinuations. L'Auteur de la Let-

tre

tre suivante porte la chose si loin, qu'il croit que les Libertez & les Privileges de l'*Angleterre* ont été à la merci d'un de nos Monarques par cela seul qu'il étoit de cette humeur agréable.

Mr. le SPECTATEUR,

,, Il n'y a point de foible où les Hommes tombent si naturellement que dans l'Orgueil, ni aucune Passion qui soit si variée: Elle paroit sous toutes sortes de formes. N'est-ce pas même une Question, si elle fait plus de bien que de mal au Monde, & s'il n'y a pas un Orgueil qu'on peut appeller vertueux & louable? Caractère de CHARLES II.

,, Cette Passion toute seule, mal dirigée, nous expose aux traits de la Flaterie; & celui qui veut bien se donner la peine de favoriser agréablement notre inclination ne manque jamais de s'insinuer dans notre Esprit, sur tout s'il est notre Superieur.

,, On pourroit en fournir divers Exemples, tirez de la conduite d'un de nos Monarques, & en donner un Recueil intitulé *Les bons Mots de* CHARLES II. Ce Prince, d'un naturel à se familiariser & d'un accès facile, aimoit beaucoup à voir & à être vû. Un si heureux temperament, qui flattoit au suprême degré la vanité de son Peuple, lui rendit un meilleur service auprés de ses fidèles Sujets, que toutes

„ ses autres Vertus, quoi qu'il en eût plusieurs; & il n'y a nul doute que, s'il eût voulu abuser de son pouvoir à cet égard, il n'eût pû obtenir d'eux tout ce qu'il auroit souhaité, quand même la chose auroit tourné à leur préjudice. Mais tout le monde sait que ce bon Prince, qui aimoit à pousser & à souffrir une Raillerie, ne fit aucun mauvais usage de son ascendant; qu'il preferoit le Plaisir à l'Ambition, & qu'il se piquoit de primer dans le Combat des Coqs, les Courses des Chevaux, les Bals & les Comédies. Il étoit si gai dans ces occasions, qu'il inspiroit la joie à tous ceux qui le voïoient. Il dîna plus d'une fois avec ses bons Citoïens de la Ville de *Londres* le jour que leur nouveau Maire est installé dans sa Charge, & il étoit de ce repas l'année que le Chevalier Robert Viner fut élevé à cet Emploi. Fidèle Sujet de Sa Majesté, qu'il aimoit tendrement, si vous voulez bien me passer ce terme, le Chevalier, ravi de l'honneur que son Prince lui faisoit, & qui, plus est échaufé par les Santez réïterées qu'il buvoit à la Famille Roïale, devint si bon Ami du Roi, qu'il poussa la familiarité un peu au delà des regles de la Bienséance. Le Roi, qui savoit très bien se demêler de toute sorte d'embarras, après avoir insinué quelque chose de son dessein à la Compagnie, s'évada tout doucement, pour éviter le Cérémonial, & aller joindre son Carosse

„ qui

„ qui l'attendoit dans la Cour de * l'Hôtel
„ de Ville. Mais le Maire ne s'en fut pas
„ plûtôt apperçu, qu'il courut après lui, le
„ saisit par la main, lâcha un Serment & lui
„ dit à haute voix, SIRE, *vous resterez a-*
„ *vec nous pour vuider une autre Bouteille.*
„ Le Monarque enjoué le regarda par-des-
„ sus l'épaule, avec un petit souris; car je
„ le vis alors, & il me semble que je le
„ vois encore. Il ajouta d'un air gracieux,
„ ce Vers de l'ancienne Chanson,

Tout Homme saoûl est aussi grand
qu'un Roi,

„ & retourna d'abord à la Salle du Fê-
„ stin, pour complaire à son Hôte.
„ Je vous ai rapporté ce trait, Mr. le SPE-
„ CTATEUR, parce que j'en fus moi-même
„ le témoin, comme je vous l'ai déja dit,
„ & vous ne devez pas le revoquer en dou-
„ te, quoi qu'un tel Exemple soit assez ra-
„ re. Mais vous allez voir par la suite
„ qu'un motif plus fort m'a engagé dans ce
„ recit. Ce même Lord Maire érigea la
„ Statue Equestre de son Monarque de bel-
„ le humeur à † *Stocks-Market*, & rendit
„ de très-grands services à la Couronne.
„ Ce fut aussi à l'enjoûement de ce bon
„ Prince que ses fidèles Sujets dûrent la re-
„ solution qu'il prit de fermer l'Echiquier,
„ & de saisir le bien qu'ils y avoient. Tout
„ le monde sait qu'il donna diverses preu-

* En Anglois, *Guild-Hall.*
† C'est un Marchée près de la Bourse.

„ ves de la bonté de son Naturel, & un „ très-habile Ecrivain, qui a publié son „ Caractère, a dit de lui fort joliment, „ *Qu'il n'avoit pas été Roi un quart-d'heure pendant son regne.* Il admettoit en sa „ presence des Idiots & des Fous, & j'ai „ vû des gens qui se vantoient de s'être „ batus à coups de poing, ou avec le Sabre, ou d'avoir pris du poison devant „ lui. En un mot, il étoit de si bonne „ humeur, qu'il n'y avoit pas une seule Ame qui osât se plaindre sous son Gouvernement. De là vient qu'il dissipoit, avec „ la plus grande facilité du monde, tous „ les soupçons qu'on pouvoit se former „ contre lui, & que le Peuple, qui le „ voïoit d'une humeur si agréable, ne craignoit rien de terrible de sa part. En consequence de la priere que vous avez faite „ en dernier lieu à vos Correspondans, je „ vous ai donné ces traits historiques de la „ Vie de Charles II., & je suis *&c.*

T.

IX. DISCOURS.

Omnia quæ fenfu volvuntur vota diurno
Pectore fopito reddit amica quies.
Venator defeffa toro cùm membra reponit,
Mens tamen ad filvas & fua luftra reddit.
Judicibus lites, aurigis fomnia currus,
Vanáque nocturnis meta cavetur equis.
Me quoque Mufarum ftudium fub nocte filenti.
Artibus affuetis follicitare folet.

CLAUD. Præf. L. III. *de raptu* PROSERP.

Tous les defirs occupent l'Efprit durant la veille, fe retracent dans le cerveau pendant le fommeil. Lors qu'un Chaffeur étendu dans fon Lit fe repofe de la fatigue du jour, fon Efprit retourne dans les Bois & court après le Gibier. Les Juges ne penfent la nuit qu'à des Procès, & ceux qui s'exercent à la Courfe ne voient que des Chariots & des Chevaux & ne fongent qu'à éviter l'Obelifque afin de remporter le prix. L'amour que j'ai auffi pour les Mufes ne me donne point de relâche, & me follicite la nuit à compofer des Vers.

JE m'amufois en dernier lieu à comparer cet endroit d'HOMERE, où il nous re- REVE fur une BALANCE qui

fert à découvrir le véritable poids de toutes choses, ou la juste valeur de tout ce que les Hommes estiment.

présente JUPITER, la Balance à la main, pesant les Destinées d'HECTOR & d'ACHILLE, avec celui de VIRGILE, où le même Dieu est introduit occupé à peser les Destins de TURNUS & d'ENÉE. Je remarquai, à cette occasion, que la même maniere de penser & de s'exprimer regnoit dans tous les Païs Orientaux, comme on peut le voir dans ces beaux passages de la sainte Ecriture, où il est dit, * que le grand Roi de *Babylone* avoit été *pesé à la Balance*, le jour avant sa mort, *& trouvé leger;* ** que Dieu *pese les Montagnes au Crochet & les Côteaux à la Balance;* † qu'*il met le poids aux Vents;* qu'*il balance les Nuées* & les tient en équilibre; § qu'*il pese les esprits*, ou les actions des Hommes, & toutes leurs calamitez dans une Balance. J'ai observé ailleurs que MILTON avoit en vûe ces Exemples, ou quelques autres du même tour, dans cette belle Description, où il represente l'Archange & l'Esprit malin prêts à se livrer bataille, lors que la Balance parut au Ciel, & que les suites de ce Combat y étant pesées, ils furent obligez de se retirer.

Plusieurs de ces amusantes idées s'emparerent si bien de mon Esprit, avant que de m'endormir, que leur mélange avec les autres excita dans mon Imagination un Rêve fort singulier. Il me sembla que rentré dans mon Cabinet, j'étois assis sur mon Fauteuil,

* DAN. V. 27. ** ESA. XL. 12.
† JOB. XXVIII. 25. & XXXVII. 16.
§ *Prov.* XVI. 2.

teuil, où je m'étois abandonné à cette agréable Speculation, & que ma Lampe brûloit devant moi, comme à l'ordinaire. Occupé ici à méditer sur divers sujets de Morale, & à examiner la nature de plusieurs Vices & Vertus, qui servent de matiere aux DISCOURS que je donne tous les jours au Public, je crus voir des Balances d'or suspendues par une Chaîne de même métal au-dessus de la Table où je m'appuïois, lors que tout d'un coup il y eut des Poids jettez par monceaux de l'un & de l'autre côté. Aprés un serieux examen de ces Poids, je trouvai qu'ils marquoient la juste valeur de tout ce que les Hommes estiment. Pour en faire un essai, je mis le poids de la Sagesse dans un Bassin, & celui des Richesses dans l'autre; mais celles-ci parurent d'une si grande legereté, que le Bassin, où étoit leur poids, s'éleva tout d'un coup & alla toucher le fleau.

Avant que de passer outre, je dois avertir mes Lecteurs que ces Poids ne faisoient pas sentir leur pesanteur naturelle, jusqu'à ce qu'ils fussent mis dans les Balances d'Or, & qu'il m'étoit impossible de connoître lesquels étoient pesans ou legers, pendant que je les tenois à la main. Je l'éprouvai diverses fois: Par exemple, après avoir mis, dans un des bassins, le Poids de l'Eternité, j'eus beau placer dans l'autre ceux du Tems, de la Prosperité, de l'affliction, de l'Abondance, de la Pauvreté, de l'Intérêt, du Succès, avec plusieurs autres, qui paroissoient

soient fort pesans à la main, ils furent incapables de remuer le bassin opposé, & ils n'auroient jamais pû en venir à bout, quand même on y auroit joint le poids du Seleil, des Etoiles & de la Terre.

Je n'eus pas plûtot vuidé les bassins, que je mis dans l'un les Poids d'une infinité de Titres d'Honeurs, de Pompes, de Triomphes, avec plusieurs autres de la même nature. Je vis ensuite auprès de moi un petit Poids brillant, que je mis par hazard dans l'autre bassin; mais je fus bien surpris de voir qu'il contrepesoit tous les autres, & que la Balance étoit dans un exact équilibre. Je voulus examiner le Nom gravé sur ce petit Poids, & je trouvai que c'étoit la Vanité. Il y en avoit divers autres, qui me parurent d'une égale pesanteur, & qui servoient de contrepoids l'un à l'autre. J'en fis l'épreuve à l'egard de quelques-uns; par exemple, entre l'Avarice & la Pauvreté, les Richesses & le Contentement, *&c.*

J'apperçus outre cela divers Poids de la même figure qui sembloient correspondre l'un à l'autre; mais qui placez dans les deux bassins devinrent tout d'un coup très-differens. Tels étoient ceux de la Religion & de l'Hypocrisie, de la Pedanterie & du Savoir, de l'Esprit & de la Vivacité, de la Superstition & de la Pieté, de la Gravité & de la Sagesse, avec plusieurs autres.

A la vûë d'un Poids sur lequel il y avoit des lettres gravées de part & d'autre, curieux

rieux de savoir ce que c'étoit, j'y lûs d'un côté ces mots, *Suivant le stile des Hommes*, & au-dessous, CALAMITEZ; On voïoit de l'autre côté ces paroles, *Dans le langage des Dieux*, & au-dessous BENEDICTIONS. Je trouvai même que la valeur intrinseque de ce poids alloit beaucoup plus loin que je n'aurois cru, & qu'il l'emportoit sur ceux de la Santé, des Richesses, de la bonne Fortune, & de plusieurs autres, qui paroissoient plus pesans á la main que celui-là.

Il y a un Proverbe en *Ecosse* qui dit qu'*une Once de Naturel vaut une livre d'Acquis*, & dont la verité me parut bien sensible, lors que je vis la différence qu'il y avoit entre le Poids des Talens naturels & celui du Savoir que l'on aquiert par l'Etude. L'observation que je fis sur ces deux Poids m'ouvrit un vaste champ pour de nouvelles découvertes; car quoi que le Poids des Talens naturels pesât beaucoup plus que celui du Savoir, il pesa cent fois plus qu'à l'ordinaire, dès qu'ils furent mis tous deux ensemble dans le même bassin. J'observai la même chose à l'égard de la Foi & de la pratique des Vertus morales; car quoi que le dernier Poids l'emportât sur l'autre separément, il acquit mille fois plus de pesanteur par sa jonction avec le premier, qu'il n'en avoit tout seul. Cet étrange Phénomène parut en d'autres Cas, tels qu'entre l'Esprit & le Jugement, la Philosophie & la Religion, la Justice & l'Humanité, la solidité des Pensées & la clarté du Stile & une infinité d'au-

tres Couples, qu'il feroit trop long de rapporter ici.

Comme, dans un Rêve, on mêle prefque toûjours le grave ou le ferieux avec le badin ou le ridicule, il me fembla que je fis plufieurs autres Experiences d'un ordre plus enjoué. Par exemple, je trouvai qu'un Octavo *Anglois* pefoit fort fouvent plus qu'un Folio *François*; & qu'un ancien Auteur, *Grec* ou *Latin*, l'emportoit fur une Bibliotheque entiere de Modernes. Je mis enfuite un de mes DISCOURS qu'il y avoit fur la Table, dans un des baffins, & une Pièce de deux fous dans l'autre. Mes Lecteurs ne me demanderont pas quelle fut l'iffue de cette Experience, s'ils veulent bien fe rappeller la premiere que j'ai rapportée ci-deffus. Ce n'eft pas tout, je mis les deux Sexes dans la Balance, mais puis qu'il eft de mon intérêt de les ménager l'un & l'autre, on me pardonnera bien fi je n'en dis pas le refultat. D'ailleurs l'occafion étoit fi belle que je ne pûs m'empêcher de mettre dans l'un des baffins, les Principes d'un *Tory*, & dans l'autre ceux d'un *Whig*; mais en qualité d'Homme qui a toujours obfervé une exacte neutralité dans cet Ouvrage, on me difpenfera de reveler ce qui m'en parut, quoi qu'après avoir examiné l'un des Poids, j'y trouvai le mot * TEKEL gravé deffus en lettres capitales.

Je fis plufieurs autres Experiences de la même nature, & quoi qu'il ne me refte pas affez

* Ou *Thekel*, Voïez DAN. V. 27.

assez de place pour les inserer dans ce Discours, peut-être y aura-t-il quelque occasion de les publier une autre fois. J'ajouterai seulement ici qu'à mon reveil j'eus du chagrin de voir mes Balances d'Or evanouies; mais je resolus d'en tirer cette Leçon pour l'avenir; c'est à-dire qu'au lieu de mépriser ou d'estimer aucune chose sur ce qui en paroit au dehors, de regler mon estime & l'envie de les posseder sur leur valeur intrinseque.

C.

X. DISCOURS.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti; caret invidendâ
Sobrius aulâ.
Hor. L. II. Ode. X. 5.

Qui sait mepriser la mediocrité plus precieuse que l'Or, content d'une vie sobre & commode, qui le met à couvert du mépris & de l'Envie, ne veut pour logement ni une maison pauvre & malpropre, ni un vaste & magnifique Palais.

Sur les effets de la PAUVRETE' & des RICHESSES.

JE goûte un plaisir incroïable à trouver dans un ancien Auteur *Grec* ou *Latin*, quelque passage qui n'a pas été observé, ou que je n'ai vû cité aucune part. Telle est cette belle Sentence de Theognis, qui dit

que *les Richesses font disparoitre le Vice*, & que *la Pauvreté obscurcit la Vertu*, ou pour la traduire mot à mot, qu'*entre les Hommes, il y en a quelques uns dont les Vices sont couverts par les Richesses, & d'autres dont les Vertus sont cachées par la Pauvreté.* Il n'y a personne qui ne se puisse rappeller divers Exemples de Gens riches, qui ont divers défauts, qu'on ne releve pas, ou plûtôt qu'on ne voit point du tout, par cela même qu'ils sont riches. D'un autre côté, je ne croi pas qu'on puisse trouver une description plus naturelle d'un pauvre Homme, dont le Mérite est englouti par la Pauvreté, que dans cet endroit de l'ECCLESIASTE, où il est dit: * *Il y avoit une petite Ville, avec peu d'habitans, contre laquelle est venu un grand Roi, qui l'a environnée, & qui a bâti de grands Forts contre elle: Mais il s'y est trouvé un pauvre Homme sage qui l'a delivrée par sa prudence, & nul ne s'est souvenu de ce pauvre Homme-là. Alors j'ai dit, la prudence vaut mieux que la force; & cependant la prudence de ce pauvre homme a été negligée, & l'on n'entend point parler de ses faits.*

Un milieu entre les deux entremitez semble être la situation la plus avantageuse pour acquerir la Sagesse. La Pauvreté occupe trop nos pensées à la recherché de ce qui peut soulager nos besoins, & les Richesses les emploient trop à jouïr du superflu; de sorte que, pour me servir des paroles de COWLEY dans une autre occasion, *il est difficile qu'un Homme*

* Chap. IX. 14, 15, 16.

me ne détourne jamais les yeux de la Verité, lors qu'il est toûjours engagé dans une Bataille ou dans un Triomphe.

Si nous regardons la Pauvreté & les Richesses comme capables de produire des Vertus & des Vices dans l'Esprit de l'Homme, on peut remarquer qu'il y en a des unes & des autres qui naissent de la Pauvreté, mais qui différent des Vertus & des Vices qui doivent leur origine aux Richesses. L'Humilité & la Patience, l'Industrie & la Temperance sont très-souvent les bonnes qualitez d'un Pauvre. L'Humanité & le Naturel bienfaisant, la Magnanimité & l'Honneur sont aussi souvent le partage du Riche. D'ailleurs, la Pauvreté est presque toûjours accompagnée d'Envie, de Fraude, d'une Complaisance aveugle & rampante, de Murmures, de Soucis & d'Inquietudes. Les Richesses exposent un Homme à l'Orgueil & à la Débauche, à une sotte Vanité & à un grand attachement aux Plaisirs du Monde. Ainsi un état mitoïen, comme je l'ai déja insinué, est le parti le plus sûr & le plus avantageux pour s'éclairer l'Esprit & se former à la Vertu. C'est là-dessus qu'AGUR fondoit sa Priere, qui est si pleine de sagesse qu'elle nous a été conservée dans la Sainte Ecriture. * *Je t'ai demandé deux choses*, disoit-il à Dieu, *ne me les refuse pas durant ma vie. Eloigne de moi la Vanité & le Mensonge: ne me donne ni pauvreté ni richesses; nourri-*

C 7 *moi*

* Prov. XXX; 7, 8, 9.

moi du pain de mon ordinaire ; De peur que je ne te renie dans l'abondance, & que je ne dise, Qui est *l'Eternel? de peur aussi que devenu pauvre, je ne dérobe, & que je ne prenne* en vain *le Nom de mon Dieu*.

ARISTOPHANE, dans une de ses Comedies, a mis en œuvre une charmante Allégorie, que je vais rapporter ici en abregé. Quoi qu'elle ne semble renfermer d'abord qu'une Satire contre les Gens riches, il y a quelques endroits, où l'on trouve une espèce de Comparaison entre la Pauvreté & les Richesses, qui approche de celle que nous venons de voir.

,, CHREMYLE, qui étoit un Vieillard, ,, honnête Homme & fort pauvre, eut en- ,, vie de laisser de grands biens à son Fils. ,, Il consulta là-dessus l'Oracle d'APOL- ,, LON, qui lui répondit de suivre le pre- ,, mier Homme, qu'il trouveroit à la sortie ,, du Temple. Le Personnage qu'il rencon- ,, tra étoit aveugle & paroissoit un Vieil- ,, lard sordide; mais, après l'avoir suivi ,, de lieu en lieu, il trouva enfin que c'é- ,, toit PLUTUS, le Dieu des richesses, qui ,, venoit du logis d'un Avare. PLUTUS lui ,, dit qu'étant petit Garçon il avoit sou- ,, vent déclaré tout haut, que devenu ma- ,, jeur il ne distribueroit les richesses qu'- ,, aux honnêtes Gens, que là-dessus JU- ,, PITER, qui craignit les fâcheuses con- ,, séquences de cette resolution; le priva de ,, la vûe; & le laissa courir par le Monde ,, dans

„ dans l'état où il le voïoit. CHREMYLE
„ obtint avec assez de peine qu'il allât chez
„ lui, où il trouva une vieille Femme cou-
„ verte de haillons, qui avoit été sa fidèle
„ Compagne depuis bien des années, &
„ qui se nommoit la PAUVRETE'. Sur ce
„ que cette bonne Vieille refusa de se re-
„ tirer aussi vite qu'il auroit voulu, il la
„ menaça de la chasser, non seulement de
„ la Cabane, mais aussi de toute la *Gre-*
„ *ce.* La PAUVRETE' plaide alors sa Cau-
„ se avec beaucoup de vigueur, & repré-
„ sente à son ancien Hôte, que, si elle
„ est forcée à sortir du Païs tous les Mé-
„ tiers, les Arts & les Sciences seront
„ bannis avec elle; & que, si tout le mon-
„ de étoit riche, il n'y auroit plus la Pompe,
„ les Ornemens & les Commoditez de la
„ Vie qui faisoient souhaiter les Richesses.
„ Elle parle ensuite de tous les avantages
„ qu'elle procure à ses Adorateurs, soit
„ à l'égard de la santé ou de l'activité, en
„ ce qu'elle prévient la Goûte, l'Hydropi-
„ sie, la Pesanteur & l'Intemperance. Mais,
„ quelque bonnes raisons qu'elle alléguât
„ pour soutenir ses droits, elle se vit enfin
„ reduite à décamper. CHREMYLE pensa
„ d'abord aux moïens de redonner la vûe
„ à PLUTUS, & le conduisit pour cet effet
„ dans le Temple d'ESCULAPE, qui étoit
„ célèbre pour des Miracles de cette na-
„ ture. Le succès répondit à son attente;
„ PLUTUS recouvra la vûe, & il ne man-
„ qua pas d'en faire aussitôt un bon usage:

il

„ il enrichit tous ceux qui se distinguoient
„ par leur pieté envers les Dieux, & par leur
„ justice envers les Hommes; & tout au
„ contraire il dépouilla de ses biens les Im-
„ pies & les mal-honnêtes Gens. Cela pro-
„ duit plusieurs incidens agréables jusqu'à
„ ce qu'enfin, dans le dernier Acte, MER-
„ CURE vient faire de grandes plaintes, de
„ la part des Dieux, sur ce qu'ils n'avoient
„ point reçu d'Offrandes ni de Victimes, de-
„ puis que les Gens de bien étoient deve-
„ nus riches. Un Prêtre de JUPITER con-
„ firme la même chose, & ajoute que, de-
„ puis cette innovation, il est reduit à la
„ derniere mendicité, & qu'il ne sauroit
„ plus vivre de sa charge. CHREMYLE, qui
„ dès le commencement de la Pièce avoit
„ paru dévoué au service des Dieux, pro-
„ pose à la fin une démarche, qui fut adop-
„ tée de tous ceux qui étoient devenus ri-
„ ches aussi-bien que lui, c'est-à-dire que
„ PLUTUS seroit porté en grande cérémo-
„ nie dans le Temple, & qu'on l'installe-
„ roit à la place de JUPITER.

Cette Allegorie enseignoit deux choses aux *Athéniens*; l'une, que la Providence ne mérite pas d'être blâmée dans la distribution des biens temporels; & l'autre, que les Richesses tendent à corrompre les bonnes mœurs de ceux qui les possedent.

C.

XI. DIS.

XI. DISCOURS.

Inter cuncta leges & percontabere doctos,
Qua ratione queas traducere lentiter ævum:
Ne te semper inops agitet, vexetque cupido;
Ne pavor, & rerum mediocriter utilium spes.
HOR. L. I. Epist. XVIII. 96.

Sur toutes choses instruisez-vous par la lecture & par la conversation des Savans de quelle manière vous pourrez passer doucement vos jours, sans vous laisser ni enflammer par des desirs toujours insatiables, ni troubler par la crainte ou par l'espérance de choses, qui ne sont que médiocrement utiles.

APRE'S avoir tâché, dans † un de mes derniers DISCOURS, de faire voir l'excellence de la Foi, je vais considerer ici les moïens capables de la fortifier & de l'enraciner dans nos cœurs. Ceux qui se plaisent à la lecture des Livres de Controverse, écrits de l'un & de l'autre côté de la Question sur des Articles de Foi, n'arrivent presque jamais à une Habitude fixe & immuable de cette Vertu. Ils sont convaincus un jour des importantes Véritez qu'elle nous enseigne, & ils admettent le lendemain quelque Idée qui les ébranle, ou qui les renverse. Le Doute qu'on avoit dissipé

Des moïens qui peuvent contribuer à nourir la Foi dans le cœur des Hommes.

* C'est le VI. de ce Volume.

pé revient à la charge suivi de nouvelles difficultez, parce que l'Esprit agité par les flots de la Dispute oublie les raisons qui l'avoient d'abord calmé, & qu'il se tourmente à la vûe de quelque ancienne Objection, qui paroit sous une autre forme, ou qu'un autre Adversaire lui propose. Comme il n'y a rien de plus louable que la recherche de la Verité, il n'y a rien aussi de plus déraisonnable que de passer toute notre vie, sans nous déterminer sur des Articles qui nous sont de la derniere importance. Il faut avouer qu'il y a bien des choses qui ne demandent pas notre décision; mais dans les Cas qui doivent servir à la conduite de notre vie, c'est la plus haute de toutes les absurditez de balancer & de n'embrasser pas le sentiment qui paroit le plus sûr & le plus probable.

La premiere Regle donc que je poserai est celle-ci, que pleinement convaincus de la vérité de quelque Article, soit par la lecture, la méditation ou les discours des autres, nous ne devons plus le revoquer en doute à l'avenir. Peut-être oublierons nous les Argumens qui nous ont persuadez; mais nous devons toûjours nous souvenir de la force qu'ils ont eu sur nous, & garder notre conviction précedente. Il n'y a rien là qui ne se pratique dans les Arts ou les Sciences ordinaires; & il n'est pas même possible d'en user autrement, eu égard à la foiblesse & aux bornes étroites de nos Facultez intellectuelles. Ce fut ainsi que LA-

TI-

TIMER, un de ces glorieux Martyrs qui établirent la Réformation en *Angleterre*, en usa dans la célèbre Conference qu'il y eut, entre quelques uns des plus habiles Protestans & Catholiques Romains, sous la Reine MARIE. Persuadé que l'âge avoit affoibli son Esprit, & qu'il lui étoit impossible de se rappeller toutes les raisons qui l'avoient convaincu de la Vérité, ce venérable Vieillard laissa à ses Confreres, qui jouïssoient de toute la vigueur de leurs talens, naturels & acquis, le soin de disputer avec leurs Antagonistes, & de les confondre par l'évidence de leurs Raisonnemens. Pour lui, il se borna à repéter les Articles, qu'il croïoit de tout son cœur, & dans la profession desquels il étoit resolu de mourir. C'est ainsi que les Mathématiciens argumentent sur une Vérité qu'ils ont deja démontrée, quoi que la Démonstration ait échappé à leur memoire. Cette Règle est d'une absolue necessité pour les Esprits foibles, & même à certains égards pour les plus habiles.

En deuxiéme lieu je conseille à ceux-ci de fixer dans leur mémoire, & d'avoir toûjours prêts au besoin, les Argumens qui leur paroissent les plus forts, pour soutenir les Articles de leur créance, & que toutes les difficultez & les chicanes des Incrédules ne sauroient jamais ébranler.

En troisiéme lieu, il n'y a rien qui fortifie mieux la Foi que la pratique de la Vertu. Elles se produisent naturellement l'une

l'au-

l'autre. Un Homme est bientôt convaincu de la verité de la Religion, lors qu'il trouve qu'il n'est pas opposé à son intérêt de la croire véritable. Le plaisir qu'il en reçoit dès cette vie, & le bonheur qu'il en attend pour l'avenir, ne peuvent que le disposer d'une maniere très-puissante à y ajouter foi, puis que tout le monde avouë que *nous sommes bien aises de croire ce que nous souhaitons.* Il est certain qu'un Homme de bon sens, qui examine la Religion avec impartialité, ne peut que l'embrasser d'abord; mais il est aussi certain que la Foi se nourrit dans nos cœurs, & qu'elle y acquiert plus de force par la pratique des bonnes œuvres, que par la simple speculation des Dogmes.

Il y a une quatriéme voie qui est encore plus efficace qu'aucune des précedentes, je veux dire l'Habitude qu'on se forme d'adorer l'Etre suprême, soit par des actes réïterez de l'Esprit, ou des éjaculations mentales, ou par le Culte exterieur qu'on lui rend. L'Homme pieux ne croit pas seulement qu'il y a une Divinité; mais il la touche en quelque maniere. Il en a des sensations actuelles; son Experience concourt avec sa Raison; il la voit de plus en plus dans le commerce familier qu'il entretient avec elle, & peu s'en faut que dès cette vie sa Foi ne soit changée en pleine Conviction.

La derniére méthode que je prescrirai, pour animer la Foi dans nos cœurs est la fréquente retraite, accompagnée d'une médi-

ditation religieuse. Lors qu'on pense à quelque chose dans les ténèbres de la nuit, quelque forte impression que l'Esprit en reçoive, elle risque de s'évanouïr, d'abord que le jour paroit autour de nous. L'éclat de la lumiere & le bruit du monde, qui frappent à toute heure nos Sens, & qui nous empêchent d'être attentifs, effacent peu à peu de l'Esprit ces Idées qui s'y étoient gravées, avec tant de force, durant le silence & l'obscurité de la nuit. Un Homme trouve la même difference à son égard dans une Foule & dans une Solitude; l'Esprit est ébloui au milieu de cette varieté d'Objets qu'il apperçoit dans une grande Ville; il ne sauroit méditer sur ce qui l'intéresse le plus. Les soins ou les plaisirs de la Vie se mêlent avec toutes nos pensées, & une infinité de mauvais Exemples servent en quelque maniere à justifier nos desordres. Dans la retraite, tout nous dispose à être serieux. Les Ouvrages des Hommes nous occupent dans les Cours & dans les Villes, & ceux de Dieu nous entretiennent à la Campagne. Les uns sont du ressort de l'Art, & les autres de celui de la Nature. La Foi & la Pieté naissent d'elles-mêmes dans l'Esprit de tout Homme raisonnable, qui voit les traces du Pouvoir & de la Sagesse de Dieu dans tous les Objets qui l'environnent. L'Etre suprême a donné les meilleures Preuves qu'il y ait de son existence, dans la formation du Ciel & de la Terre; & tout Homme de bon sens qui est éloigné du bruit & du tracas des af-

affaires du monde, ne peut que les appercevoir. ARISTOTE dit que, si un Homme, qui auroit vécu sous terre, & qui n'y auroit vû que des Ouvrages de l'Art, ou de pur Méchanisme, venoit en suite à paroitre au grand jour, & contempler toutes les glorieuses merveilles du Ciel & de la Terre, il ne manqueroit pas de prononcer d'abord que c'est l'Ouvrage de cet Etre parfait que nous appellons Dieu. Le Psalmist ravi en admiration, à la vûe de cette magnificence, s'est exprimé d'une maniere très-sublime & très-poëtique en ces termes; * *Les Cieux racontent la gloire de Dieu, & le Firmament publie les ouvrages de ses mains. Un jour annonce cette verité à un* autre *jour; & une nuit en donne la connoissance à une* autre *nuit. Il n'y a point de langue, ni de* différent *langage, par qui leur voix ne soit entendue. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, & leurs paroles* se sont fait entendre *jusques aux extrêmités du monde.* Voici de quelle maniere § Mr. ROUSSEAU a paraphrasé ce Psaume dans ses *Odes Sacrées.*

Les Cieux instruisent la Terre
A réverer leur Auteur;
Tout ce que leur Globe enserre.
Celebre un Dieu Créateur.

Quel

* Psau. XIX. 1--4. dans la Version ordinaire des Reformez, & XVIII. dans celle de Mr. DE SACI, que l'on a suivie.

§ Voïez le Tome I. pag. 5. de ses Oeuvres Imprim. à *Rotterdam* en 1716.

Quel plus ſublime Cantique
Que ce Concert magnifique.
De tous les celeſtes Corps?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords!

De ſa puiſſance immortèle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le Jour au Jour la revèle,
La Nuit l'annonce à la Nuit.
Ce grand & ſuperbe Ouvrage
N'eſt point pour l'Homme un langage.
Obſcur & myſterieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante Voute.
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil, qui dans ſa route
Eclaire tous les Humains.
Environné de lumiere
Cet Aſtre ouvre ſa carriere
Comme un Epoux glorieux,
Qui, dès l'Aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du Néant.

Il

Il prend sa course, & s'avance
Comme un superbe Géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes Oeuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie:
Elle assûre notre voie:
Elle nous rend triomphans.
Elle éclaire la Jeunesse,
Et fait briller la Sagesse
Dans les plus foibles Enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puissant, inspire-moi
Cette Crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi
Loi sainte, Loi desirable,
Ta richesse est préferable
A la richesse de l'Or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune Abeille
Compose son cher trésor.

Mais

Mais sans tes clartés sacrées,
Quei peut connoitre, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien consumer, par ta flame,
Ceux que je vois dans mon Ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de la Grace.
Et de ses eaux abreuvé
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Este le Dieu qui m'a sauvé.

XII. DISCOURS.

Et vera incessu patuit Dea. —— ——
Virg. Æneid. I. 409.

Sa démarche la fit reconnoître pour une veritable Déesse.

Des avantages, que l'on peut tirer de la DANSE bien reglée.

Lors qu'Ene'e, le Heros de Virgile, est égaré dans les Bois, & qu'il ne connoit point du tout la Terre, où il vient d'aborder, une Dame, vêtue en Habit de Chasse, l'acoste, & lui demande, s'il a vû passer par-là une jeune Femme, mise à peu près comme elle? Soit qu'elle poursuivît du Gibier, ou qu'elle s'occupât à quelque autre Exercice dans le Bois, à l'exemple des Chasseuses, le Heros lui répond, avec tout le respect dû à l'éclat de sa beauté, qu'il n'a point vû la Personne qu'elle cherche, mais qu'il la reconnoit pour une Déesse, & il la prie de vouloir servir de Guide à un Etranger. Dès qu'elle parut, son air manifesta qu'elle étoit quelque chose au dessus de la Neture Humaine; mais, quoi qu'elle fût d'une extraction divine, le Poëte ne la fait connoitre pour la Déesse de la Beauté qu'après qu'elle a marché quelques pas. En effet, c'est alors que tous les charmes d'une Personne agréable se déploient dans toute leur étendue, que chaque membre & chaque trait se distingue d'une façon toute par-

ticu-

ticuliere. De la vient que je suis grand admirateur de la belle Danse. Comme l'Art imite la Nature, on peut dire que la Danse l'imite à l'égard de sa plus haute perfection, & lors qu'elle est la plus charmante. Le but de la Danse tend à relever la Beauté; & c'est aussi pour cela que toutes les Contortions & les Postures grotesques causent plûtôt de la peine qu'elles ne donnent du plaisir: Mais tout ce qui est excellent en soi-même est toujours exposé à la Contrefaction & à l'Imposture. Si l'on voit, dans la Poësie, des Esprits lourds & laborieux qui s'occupent à fabriquer des Anagrammes & des Acrostiches, on trouve aussi de prétendus Danseurs, qui s'imaginent en savoir plus que tout le monde, parce qu'ils font des sauts extraordinaires. Ceux-ci mériteroient à peu-près la même recompense que celui qui avoit acquis l'art de jetter à travers le trou d'une Aiguille un Grain de blé, & qui en reçut un plein Boisseau, afin qu'il eût dequoi s'exercer. La maniere dont on danse sur nos Théatres est très-fautive à cet égard, & je ne conçois pas qu'on se flatte de plaire aux Spectateurs par des Postures, qui les gêneroient eux-mêmes, s'ils les faisoient. Mr. Prince leur pourroit donner de meilleures leçons là-dessus, s'il étoit encouragé. Dans toutes les Danses, qu'il invente, il a toujours égard au Caractère de ceux qui les pratiquent. Il ne cherche pas à plaire par des tours inouïs, mais par des mouvemens conformes au ge-

nie de ceux qu'il représente. Il donne à des Païsans & à des Malôtrus des graces qui s'accordent avec leur grossiereté, ou qu'ils prendroient eux-mêmes pour des graces: En effet, j'ai vû de ses Danses qui pourroient insinuer des idées goguenardes à des Poëtes Comiques. Elles ont plû au goût de certaines gens, qui sont incapables de connoitre d'où vient leur excellence, par cela même qu'elles suivent la Nature; au lieu que les Contortions leur déplaisent, sans qu'ils en puissent deviner la cause, par cela même qu'elles repugnent à la Nature.

Lors qu'on reflechit sur l'avantage inexprimable qu'il y a d'atteindre à quelque perfection dans cet Art, on ne peut que s'étonner de voir jusques à quel point on le néglige. La Lette suivante a quelque chose de fort naturel là-dessus, & c'est pour cela que je la donne ici au Public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je suis Veuf, & je n'ai qu'une Fille, „ qui, dès ses premieres années, avoit beaucoup de penchant à folâtrer. Pour toute „ éducation, je ne pûs lui donner d'abord „ qu'une espèce de Gouvernante, qui eût „ soin de veiller sur ses démarches, & de „ l'accompagner par tout. Obligé d'ailleurs „ à être souvent dehors pour mes affaires, „ j'appris de mes Voisins que notre Servante admettoit en mon absence les jeunes „ Valets du voisinage à se divertir dans la „ Mai-

„ Maison, pendant que ma Fille s'amusoit
„ à badiner & à courir dans la Rue. Je la
„ surpris même une fois, lors qu'elle avoit
„ onze ans, occupée à jouer à la fossette
„ avec de jeunes Garçons. Cela me fit
„ resoudre à la mettre en Pension dans u-
„ ne bonne Ecole, & à lui associer une jeu-
„ ne Demoiselle fort sensée, dont je paiai
„ la Pension sur le même pié, pour lui ser-
„ vir de fidéle Compagne. Je ne m'infor-
„ mai d'elle que de tems en tems, & il me
„ suffisoit d'apprendre qu'elle se portoit
„ bien, & qu'elle étoit à l'abri des perils
„ auxquels la Jeunesse est d'ordinaire expo-
„ sée. Mais après bien des instances, je fus
„ engagé en dernier lieu à me trouver à un
„ de leurs Bals. Je ne saurois vous expri-
„ mer le trouble de mon cœur, lors que
„ je vis ma Fille, qui avoit atteint sa quin-
„ ziéme année, sortir de sa place pour
„ danser: Je n'avois senti de ma vie une in-
„ quiétude pareille à la mienne; & je ne
„ croi pas qu'elle eût pû aller plus loin, si
„ j'eusse risqué de perdre tout ce que j'ai au
„ monde. Cependant ma Fille s'avança de
„ l'air le plus agréable & le plus modeste
„ que j'eusse jamais vû, & après avoir jet-
„ té sur moi un regard respectueux, com-
„ me si elle me craignoit plus que tout le
„ reste de l'Assemblée, je lui fis un signe
„ de la tête, qui parut la rassûrer. Alors
„ ma Folâtre d'autrefois, devenue aujour-
„ d'hui une de plus gracieuses Personnes
„ du beau Sexe, prit un air de majesté qui

 „ in-

„ inspiroit le respect le plus soumis : Lors
„ qu'elle se tourna vers moi, & qu'elle me
„ vit ravi en extase; il lui échappa le plus jo-
„ li sourire du monde, & j'observai, dans
„ tous ses mouvemens, qu'elle étoit char-
„ mée de voir son Pere satisfait. Vous pou-
„ vez vous représenter, Mr. le SPECTATEUR,
„ mieux que je ne saurois vous le dire, tous
„ les différens aspects d'une jeune Demoi-
„ selle qui danse, & qui étale toutes ses
„ beautez, dans la vûe sur tout de plaire
„ à celui qui l'a mise au monde. Non, je
„ ne croi pas que l'Amant de ma Fille
„ puisse jamais sentir la moitié du plaisir
„ que je goûtai ce jour-là. Il ne me seroit
„ jamais venu dans l'esprit qu'un Art, qui
„ m'avoit toujours paru ridicule & mépri-
„ sable en lui-même, eût pû élever ceux
„ qui l'exercent à une si grande perfection.
„ Il n'y a point de Méthode, à coup sûr,
„ qui approche de celle-ci, pour donner à
„ de jeunes Filles un sentiment de ce qu'el-
„ les valent & de leur dignité; & je suis
„ persuadé qu'il ne sauroit y en avoir aucu,
„ ne si abregée pour communiquer cette
„ valeur aux autres. Pour ces Danseuses,
„ qui sont d'une gaieté insipide, ou d'une
„ hardiesse folâtre, cela vient plûtôt de leur
„ mauvais naturel, que du défaut de l'Art.
„ J'avouë que ma Fille a gagné mon esti-
„ me par la maniere dont elle danse, & que
„ j'ai autant de considération pour elle, que
„ j'en aie eu pour sa Mere; de qui elle a
„ herité ces bonnes qualitez qui brilloient
„ sur

„ fur fon vifage lors qu'elle danfoit. Il eft
„ certain, quoi que je le dife moi-même,
„ que, dans un quart-d'heure, elle fit pa-
„ roître les principes d'une Vierge modef-
„ te, d'une tendre Epoufe, d'une genereufe
„ Ami, d'une bonne Mere, & d'une Maf-
„ treffe indulgente. Auffi n'oublierai-je
„ rien pour lui procurer un Epoux qui
„ foit digne d'elle. Vous m'avez ramené
„ de mes préjugez, & j'admire avec vous
„ un Art, fur lequel j'avois cru que vous
„ badiniez *, lors que vous en recomman-
„ diez la pratique. Je dois même donner
„ un Bal jeudi prochain pour ma Fille, &
„ s'il vous plait de venir au Logis, vous la
„ verrez danfer, ou vous danferez vous-
„ même avec elle, fi vous voulez bien lui
„ faire cet honneur. Je fuis *&c.*

† PHILOTECNE.

Il y a déja quelque tems que j'ai parlé d'un Traité que M. WEAVER a écrit là-deffus, & qui doit être publié au premier jour, à ce que j'ai ouï dire. Ma Thèfe y eft mife dans toute fon évidence; & je fuis convaincu, aprés en avoir fait la lecture, que, fi cet Art étoit affujeti à certaines regles, ce feroit une voie méchanique d'infpirer tout doucement une bonne Education & de graver même la Vertu dans quelques

 Efprits,

* Voiez Tome I. DISC. LIV.

† Nom tire du *Grec*, pour dire *un Pere qui aime fes Enfans*.

Esprits, qui ne la recevroient pas si bien par aucune autre méthode.

Je défie tout Homme qui verroit danser MARIAMNE, quelque penchant qu'il eût à la sensualité, d'avoir aucune pensée criminelle à son égard, & de n'être pas au contraire plein d'estime & de respect pour elle. Je fus la semaine derniere dans le Cabinet d'une Dame, où je vis une grande Poupée, qu'elle coife de cent manieres différentes, pour montrer ce que la varieté des ornemens est capable de produire sur le même Visage. La Danse produit un effet, qui n'est pas moins admirable, en la Personne de MARIAMNE.

CLOE' est fort jolie, mais elle n'est guére moins sotte. Elle a l'oreille très-bonne, & la taille bien prise; mais cette Innocente sourit si mal à propos, & cherche à plaire avec une affectation si ridicule, qu'on voit la Niaise depuis la tête jusqu'aux piez lors qu'elle danse. Car il faut que vous sachiez que, tout commun que cet Art paroit, jamais Homme n'a été bon Danseur, qu'il n'ait eu du bon Sens. Si cette Maxime est vraie, je laisse à mes Lecteurs à juger quelle idée ils doivent avoir de ces Impertinens qui voltigent, qui cabriolent, qui gambadent, qui pirouetent, qui font le saut de la Carpe & mille autres sauts perilleux, ou tours de souplesse, que divers Animaux peuvent mieux faire qu'un Homme, au lieu d'apprendre en perfection ce que la Figure Humaine seule est capable d'executer.

On

On trouvera peut-être assez étrange qu'un Philosophe tel que moi, qui ne semble estimer que la Vertu, recommande, avec tant de soin, ce que les Gens les plus sensez traitent de bagatelle; mais, avec la permission de ces Messieurs, je croi qu'ils n'ont pas bien examiné la chose, & que c'est pour cela même qu'ils la blâment. Je dois ajouter d'ailleurs, pour ma justification, que je tâche d'amener au service de l'Honneur & de la Vertu tout ce qu'il y a dans la Nature capable de nous procurer quelque plaisir innocent. Peut-être ne seroit-il pas difficile de pouver que le Vice tend par lui-même à détruire le Plaisir, & que la Vertu nous y conduit par elle-même. Si l'on se bornoit aux seuls Plaisirs reguliers dans la jouïssance des Biens de ce Monde; cette Vérité n'auroit pas besoin de preuves; tous les Hommes la sentiroient, & chacun trouveroit qu'il y a une liaison intime entre tout ce qui est véritablement beau & digne de louange, depuis le sentiment le plus élevé de l'Ame jusques au geste le plus indifférent du Corps.

T.

XIII. DISCOURS.

At quodcunque meæ poterunt audere Camœnæ,
Seu tibi par poterunt, seu, quod spes abnuit, ultra;
Sive minus; certèque canent minus; omne vovemus
Hoc tibi, nec tanto careat mihi carmine Charta.

TIBUL. L. IV. Carm. I. 24.

Je vous consacre tout ce que ma Muse pourra m'inspirer de grand & de sublime, soit que mes vers egalent votre merite, ou le surpassent, ce que je n'ai pas lieu d'esperer, ou enfin n'en approchent pas, ce qui arrivera surement; je vous le consacre, afin de ne pas perdre un si beau sujet.

Portrait de MANILIUS, qui est d'une humeur bien faisante & genereuse.

L'Amour des Louanges est une Passion profondément enracinée dans le cœur de toutes les personnes extraordinaires, & ceux qui en sont le plus touchez semblent avoir une plus grande portion de cette particule de la Divinité, qui nous distingue de toutes les Créatures d'un ordre inferieur. Dieu lui-même se plait à recevoir nos louanges & nos actions de graces, parce qu'alors nous

nous adorons ses Divins Attributs, & que nous nous acquitons d'une bonne partie de notre devoir, pendant que de l'autre côté nous déplorons nos vices & nos égaremens. C'est une remarque très juste, que l'on ne méprise les Elogés que lors qu'on cesse de les mériter. Nous avons encore deux Panegyriques, l'un de CICERON & l'autre de PLINE, en faveur des plus illustres de tous les Empereurs de l'ancienne *Rome*, qui ne pouvoient goûter qu'un plaisir extrême à l'ouïe de ce que les personnes les plus desintéressées ne peuvent lire aujourd'hui, après tant de siecles, qu'avec la plus grande admiration. CESAR ne cherchoit qu'à se faire approuver de tout le monde, puis qu'il comptoit avoir assez vêcu lors qu'il eut acquis assez de gloire. D'autres ont sacrifié leur vie pour obtenir une reputation qui ne devoit commencer qu'après leur mort. Mais le plus haut degré de bonheur où l'on puisse aspirer ici-bas est non seulement d'acquérir une estime universelle par son mérite & des qualitez superieures, mais aussi d'en jouïr pendant sa vie. Si le nombre des Vicieux l'emporte de beaucoup sur celui des honnêtes Gens, je me flatte qu'il en est de même que des peines ordonnées par les Loix civiles, qui en ménacent les infracteurs, plutôt pour détourner les Hommes du Crime, que pour chatier les Criminels. D'ailleurs, cela peut venir de ce que les bons Exemples sont rares, ou de la perversité de notre Nature, qui nous engage plûtôt à suivre le Mal

que le Bien, le Vice que la Vertu. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins juste qu'il est agréable, quand ce ne seroit que pour varier un peu, de représenter quelquefois la Nature Humaine par son bel endroit ou ce qu'elle a de brillant, aussi-bien que par son mauvais côté, ou ce qu'elle a de sombre & d'odieux. Peut-être que l'estime de ce qui est digne de nos éloges produira plus d'effet sur nous, que l'aversion de ce qui est blâmable; puis que l'une nous dirige d'abord à ce que nous devons faire, au lieu que l'autre nous indique seulement ce que nous devons éviter.

Je ne saurois offrir à notre imitation un Exemple qui soit plus de mon goût que celui de MANILIUS. Je tâcherai de lui rendre la justice qui lui est dûë; mais les bornes, que je me suis prescrites, ne me permettent pas de le suivre dans tous les différens états de son illustre vie. Après avoir donc laissé à part les manieres adroites, polies, franches & insinuantes qu'il mit en usage pour s'élever aux Emplois, dont il a été honnoré, & qui servent aujourd'hui de relief à l'aise & à l'abondance dont il jouït, je ne le considererai que dans sa vie privée. C'est de là qu'il regarde avec plaisir les vagues à travers lesquelles il est arrivé à cet heureux Port; où il s'occupe à la pratique de toutes les Vertus, que la grande connoissance, qu'il a des Hommes, lui a fait voir leur être les plus utiles. C'est ainsi qu'il n'est pas moins glorieux dans l'un que dans

dans l'autre état, en particulier qu'il l'étoit en public; quoi qu'il soit plus difficile de briller dans la retraite, que dans l'embarras & l'agitation des affaires. Ceux qui se trouvent engagez dans celles-ci, de même que certains Corps agitez avec violence, acquierent un nouvel éclat, que la rapidité du mouvement leur donne, & qu'ils perdent souvent lors qu'il tombent dans le repos; mais s'il continue ensuite, c'est une preuve de leur valeur intrinseque, & que, pour briller, ils n'ont pas besoin d'aucune aide exterieure.

La Liberalité de Manilius va si loin, qu'elle passeroit presque dans un autre pour une grande Profusion; vous diriez même qu'il en adopte l'excés, & qu'il ressemble à une Riviere, qui plus elle se déborde, plus elle rend la Campagne fertile: Mais il goûte trop de plaisir à faire du bien, pour se mettre hors d'état de continuer. C'est aussi pour cela qu'il observe chez lui une sage Economie, la source abondante de tous ces Ruisseaux qu'il distribue au long & au large. Il regarde avec mépris ceux qui attendent la mort, pour exercer leur généroſité; il est charmé de voir lui même, ce qu'il donne & d'être l'Executeur de sa bien veillance; pendant que ceux qu'il console, quil protege & qu'il aide prient pour sa lougue vie & pour la continuation de leur bonheur. Ses services embrassent toutes sortes de conditions; il connoit les voies les plus propres pour s'élever au niveau des Personnes du plus

haut rang ; & son bon naturel l'oblige de se familiariser avec celles du rang le plus bas & de pourvoir à leurs besoins. On peut dire de lui ce que Pindare exhorte sa Muse à publier de Theron. *Jurez que* Theron *a fait serment qu'aucun de ceux qui l'approchent ne seroit pauvre. Jurez que personne n'a jamais eu tant de grace ni d'art à distribuer liberalement les Dons de la Fortune.*

Jamais Atticus ne réussit mieux à gagner l'estime & l'amitié de tout le monde, & n'observa un plus exact équilibre entre deux Partis opposez. Quoi qu'il n'embrasse ni l'un ni l'autre avec ardeur, il est non seulement admiré, mais, ce qui est beaucoup plus rare, il est aimé & caressé de tous les deux ; & je n'ai vû personne jusques ici, de quelque âge ou de quelque Sexe qu'il puisse être, qui n'ait été d'abord frappé du mérite de Manilius. Il y en a plusieurs qui sont approuvez de quelques-uns en particulier, pendant que tout le reste du Genre Humain les regarde avec froideur & avec Indifférence ; mais il est le seul qui ait le bonheur d'être toujours content & de plaire aux autres, de se faire admirer par tout où il se trouve & qu'on regrete là où il n'est pas. Il en est de son Mérite comme des Tableaux de Raphael, qu'on ne peut voir sans admiration, ou du moins qu'on n'oseroit desaprouver, si l'on veut qu'on nous attribue quelque goût pour la Peinture. L'Envie & la malice ne trouvent pas leur intérêt à le noir-

noircir. Il est aussi difficile à un Ennemi de le colomnier, qu'à un Ami d'en faire un trop grand éloge. Vouloir attaquer sa réputation, c'est chercher sûrement à perdre la sienne: & le seul moïen qu'il y ait, pour lui faire tort, est de lui refuser les louanges qu'il mérite.

Il est indigne de lui de s'amuser à éblouir les yeux par la magnificence de ses Habits; sa parure est honnête, simple, sans affectation & l'emblême de son Esprit; il sait que l'Or & la Broderie ne peuvent rien ajouter à l'idée qu'on a de son Mérite, & qu'il donne du lustre à l'Habit le plus simple, pendant que le plus riche ne sauroit lui en donner aucun. Il est toûjours le principal Personnage dans toutes les Compagnies où il se trouve. Il s'attire d'abord les yeux de tout le monde, comme si la lumiere qui tombe sur lui formoit plus d'éclat, que celle qui environne tous les autres.

Ceci me rappelle une Avanture du fameux BUSSY D'AMBOISE, qui, dans un jour de Cerémonie à la Cour, où tout le monde voulut paroître avec la derniere magnificence, ne mit lui-même qu'un Habit tout simple, & orna ses Valets de la plus riche Livrée qu'il pût trouver, dans l'esperance que cela même & sa bonne conduite le distingueroient à son avantage de tous les autres Seigneurs de la Cour. En effet le succès répondit à son attente; il s'attira les yeux de tout le monde, & les autres sembloient être des Gens de sa suite, pendant qu'il avoit seul

seul l'air d'un Homme de qualité & de distinction.

Dans quelque état ou dans quelque occasion que Manilius paroisse, à l'exemple d'Aristippe, il est toûjours le même, aisé, content & d'une humeur égale; mais il y a une chose en quoi il ne ressemble point à Aristippe, qui est, que ses Desirs ambitieux sont si bien reprimez qu'il se borne à jouir tranquillement de ce qu'il posséde. Tout lui fournit une occasion si juste & si naturelle de dire mille choses obligeantes, qu'on ne sauroit croire qu'il ait fait pour cela le moindre effort.

On diroit qu'un bon Genie l'inspire, & n'inspire que lui, tant ses penséees sont naïves & à la portée de tout le monde. Il n'y a rien qui approche du plaisir qu'on goûte à l'entendre parler, si ce n'est la satisfaction qu'on ressent à voir l'air civil & attentif avec lequel il prête l'oreille aux discours des autres. Ses regards sont un éloge tacite de ce qui est bon & solide, ou un desaveu de ce qui est mauvais ou impertinent. Il fait paroitre libre & familier sans risquer de se rendre incommode, & avoir de la prudence sans qu'on puisse le taxer de finesse ou de ruse. Le serieux de sa Conversation est toûjours égaïé par quelque trait d'Esprit ou de bonne humeur, & son enjoûement est mêlé de quelque chose d'instructif, aussi bien que d'agréable. Vous êtes donc sûr avec lui de n'être pas gai aux dépens de la Rai-

fon,

son, ni serieux au préjudice de la bonne Humeur; mais, par un heureux mêlange de son tempérament, l'une & l'autre vont toûjours ensemble, ou se succedent tour à tour. En un mot, toutes ses démarches sont également éloignées de la contrainte & de la négligence, & il vous inspire du respect lors même qu'il vous gagne le cœur.

Il est si doux & si affable, qu'on ne peut le croire sujet à ces violentes Passions, qui ne manquent presque jamais d'éclater au dehors par tout où elles se trouvent: mais son temperamant tient un juste milieu entre l'indolence & l'excessive sensibilité. Il est civil & retenu, lors que ses affaires lui permettent de suivre son inclination; mais on le voit toûjours ferme & vigoureux, lors qu'il s'agit de servir son Prince, sa Patrie, ou ses Amis.

Z.

XIV. DIS-

XIV. DISCOURS.

Detrahere aliquid alteri, & hominem hominis incommodo suum augere commodum, magis est contra naturam, quàm mors, quàm paupertas, quàm dolor, quàm cætera que possunt aut corpori accidere, aut rebus externis.

Cic. L. III. de Offic. c. 5.

Ravir le bien de quelqu'un, & se mettre plus à son aise par l'incommodité d'un autre, est plus opposé à la Nature que la Mort, que la Pauvreté, que la Douleur, & que tous les autres accidens qui peuvent survenir au Corps, ou à ce qui est hors de nous.

Des bonnes & des mauvaises QUALITEZ de ceux qui sont dans les EMPLOIS publics.

Je suis persuadé qu'il y a peu d'Hommes d'un esprit généreux, qui se missent en peine de s'élever à de grands Emplois, s'ils ne cherchoient plûtôt l'occasion de rendre service à leurs Amis & aux Personnes de mérite, que de se procurer à eux-mêmes des honneurs & des richesses. Les plus beaux revenus d'un Emploi pour un honnête Homme sont les moïens qu'il lui fournit de faire du bien.

Les Officiers subalternes, ou les principaux Commis de ceux qui possedent les premieres Charges de l'Etat, en qualité d'Instrumens par lesquels les derniers agissent, ont plus

plus souvent occasion d'exercer la bienveillance & la genérosité, que leurs Maîtres eux-mêmes. Puis qu'on les avertit de la moindre petite affaire qui est du ressort de leur Superieur, s'ils ont quelque principe de Vertu, la pauvreté de celui qui s'adresse à eux leur doit tenir lieu de recommandation, & la justice de sa Cause doit suffire pour les engager à le servir. Un Homme de cette trempe, qui est dans les affaires, devient le Bonheur du Public: Il protege la Veuve & l'Orphelin; il assiste celui qui n'a point d'Amis, & il donne conseil à l'Ignorant: Il ne rejette pas les prétentions de celui qui n'a pas l'art de les bien exposer; & il ne refuse pas de rendre un bon office à un Homme, parce qu'il n'a pas les moïens de lui païer son droit. En un mot, quoi que, dans toutes ses procedures, il observe les regles de la Justice & de l'Equité, il trouve mille occasions pour exercer toute sorte d'actes de genérosité & de compassion.

Celui qui est d'une humeur aigre & farouche, ou qui a quelque passion qui le rend incommode à tous ceux qui l'approchent, est incapable d'un Emploi de cette nature. Un air brusque & rébarbatif déconcerte les Personnes timides, ou celles qui ont de la modestie. L'Orgueilleux décourage ceux qui sont de basse extraction, & qui auroient le plus besoin de son assistance. L'impatient ne veut pas se donner le loisir d'écouter celui qui l'instruit de son affaire. Un Subalterne, avec une ou plu-

sieurs

sieurs de ces mauvaises qualitez, est regardé quelquefois comme une Personne très-propre pour éloigner les Importuns de son Maître; mais c'est une espèce de mérite qui ne peut jamais expier l'Injustice qui en resulte souvent.

Il y a deux autres qualitez vicieuses, qui rendent un Homme incapable d'un tel Emploi. La premiere est une Expedition lente & tardive, qui l'engage à commettre un nombre infini de Cruautez sans dessein. Un Homme qui sert le Public doit suivre à toute rigueur la Maxime qu'on établit pour la conduite ordinaire de la vie, c'est-à-dire qu'il ne doit jamais renvoïer au lendemain ce qu'il peut faire aujourd'hui. S'il remet d'un jour à l'autre ce que son devoir l'oblige d'executer au plûtôt, il est injuste tout le tems qu'il y apporte quelque délai. La promtitude à rendre un bon office est très-souvent aussi avantageuse à celui qui le sollicite que le bon office lui-même. En un mot, si un Homme comparoit les inconveniens qu'un autre souffre par ses longueurs, avec les frivoles motifs qui l'animent & les avantages qu'il en peut recueillir, il ne tomberoit jamais dans un défaut qui cause d'ordinaire un préjudice irreparable à celui qui se repose sur lui, & auquel il pourroit aisément remedier à peu de fraix.

L'autre qualité vicieuse dans un Homme d'affaires est d'être interessé. Tel st celui qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, reçoit au delà de ce qui lui est dû

&

& des émolumes attachez à sa Charge. On a beau donner à ce surplus le titre de gratification, de marque de reconnoissance, d'honnéteté faite pour être expedié plûtôt, ce ne sont que des termes specieux sous lesquels la corruption se cache. Un honnête Homme regardera toûjours cette pratique comme injuste, & il sera plus satisfait d'une médiocre fortune acquise avec honneur, que d'un grand Bien, où l'extorsion & la rapine auront eu quelque part. Si tous nos Officiers s'acquitoient de leurs Emplois avec cette probité rigoureuse, on ne verroit pas, dans tous les siècles, des Gens accumuler des trésors immenses, quoique leur habileté n'aille pas quelquefois au-delà de celle d'un simple Artisan. Je suis persuadé que cette corruption vient sur tout de ce qu'on met dans les Charges les premiers qui s'offrent eux-mêmes, ou ceux qui passent pour être subtils & rusez; au lieu qu'on ne devroit les destiner qu'à ceux qui ont été bien élevez, & qui se sont appliquez à l'Etude & à la Vertu.

On a observé, depuis long-tems, que les Gens de Lettres qui s'adonnent aux affaires s'en acquitent avec plus d'honneur que les Gens du monde. La principale raison qu'on en peut alléguer est, si je ne me trompe, qu'un Homme qui a emploïé sa jeunesse à la lecture s'est accoûtumé à voir que la Vertu est louée, & que le Vice est flétri. Tout au contraire un Homme qui a passé sa vie dans le Monde y a vû souvent triom-

pher

pher le Vice & décourager la Vertu. L'Extorsion, la Rapine & l'Injustice qui sont couvertes d'infamie dans les Livres, donnent souvent du relief dans le Monde; au lieu que différentes qualitez que les Auteurs célèbrent, comme la Genérosité, la Candeur & le bon Naturel, appauvrissent & ruïnent un Homme: Ceci ne peut qu'avoir un effet proportionné sur les Hommes, dont les penchans & les principes sont également bons & vicieux.

Il y auroit du moins cet avantage à emploïer, dans les affaires, des Gens de Lettres & habiles, que la prosperité leur siéroit beaucoup mieux qu'a d'autres, & que nous ne verrions pas tant de Personnes indignes s'éveler si tôt à des Fortunes énormes.

C.

XV. DISCOURS.

Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.
MART. L. II. Epig. LXXXVI.

Il est indigne de s'occuper à des bagatelles épineuses, & de se fatiguer beaucoup pour expliquer des niaiseries.

Remarques sur une

DEPUIS quelques années, j'ai eu le chagrin de me voir fort éloigné de mon comp-

compte, lors qu'après avoir examiné la nouvelle Edition d'un Auteur classique, j'ai trouvé plus de la moitié du Volume rempli de différentes Leçons. Au lieu d'une savante Note que j'attendois sur un Passage douteux d'un Poëte *Latin*, j'y ai simplement appris que, dans tels ou tels anciens Manuscrits, à la place d'un *&* on lisoit un *ac*, ou quelque autre découverte de la même importance. Lors qu'une diverse Leçon nous donne un nouveau sens, ou qu'elle est plus élégante, l'Editeur fait très-bien de la noter; mais lors qu'il se borne à nous entretenir de la différente maniere dont un Mot est orthographié, & qu'il ramasse les bévûes de vint ou trente Copistes, cela ne sert qu'à faire perdre le tems aux Lecteurs habiles & qu'à causer de l'embarras aux ignorans. Je me suis représenté bien des fois la rage où seroit un ancien Auteur *Latin*, s'il voïoit toutes les absurditez, à l'égard du sens & de la construction Grammaticale, qu'on attribue par l'une ou l'autre de ces diverses Leçons. Dans l'une il parle Galimathias; dans l'autre il emploie un Mot qui n'a jamais été en usage. En effet, il n'y a presque pas un Solecisme où le meilleur Ecrivain ne soit tombé, s'il nous est permis de suivre quelqu'un des Manuscrits que le laborieux Editeur à jugé a propos de consulter pour l'execution de son dessein.

CHANSON, pour se moquer de la pedanterie & du mauvais goût de quelques COMMENTATEURS.

Je ne doute pas que les Dames & les Messieurs du bel air ne soient fort curieux d'ap-

Car l'Inconstante & la Perfide,
M'aïant montré tous ses atraits,
Les varie chacun & par-là m'intimide,
Avec plus de cent mille traits.

DIFFERENTES LEÇONS.

STANCE I. Vers 1. *& rebelle*,] Dans un Manuscrit de la Bibliotheque du Chevalier COTTON, la Particule conjonctive *&* se trouve écrite en deux lettres separées ainsi *et*; mais, dans presque tous les autres Manuscrits, elles sont jointes ensemble. C'est aussi pour cela que nous l'avons observé de même dans cette nouvelle Edition.

Vers 2. -- *se fixer*--] Quoi qu'ALDE, SCALIGER & quelques autres aient lû *se ficher*, il y a toutes les apparences du monde que c'est une bevûe de Copiste, puisque tous les Manuscrits, qui me sont tombez entre les mains, ont *se fixer* qui est plus naturel en cet endroit, & qui répond mieux au stile de toute la Pièce.

Vers 4.- *la rigueur.*] Le Manuscrit du *Vatican* lit *la vigueur*; mais c'est encore ici une méprise du Copiste, qui a confondu une lettre avec une autre, à cause de la ressemblance de leur figure; ce qui arrive très-souvent.

STANCE II. Vers 2.-- *un œil*.-] SCIOPPIUS, SAUMAISE, & plusieurs autres Critiques célèbres lisent *un air*; mais j'ai sui-

vi la Leçon ordinaire, qui est fondée sur la plûpart des Manuscrits.

Vers 3. -- CLORIS --] Quelques Manuscrits ont PHILIS; mais la cacophonie, ou le mauvais son de la même syllabe qui choque l'oreille, est une preuve convaincante qu'on doit retenir CLORIS.

STANCE III. Vers 1.- *je soupire*] Le Manuscrit *d'Allemagne* lit, *je me pâme*; mais la Rime ne permet pas qu'on adopte cette Leçon.

Vers 2. *Pour l'Enchantereſſe* BEAUVOIR;] Il y a divers Manuscrits qui ont, *Chanteuse de* BEAUVOIR, & le célébre MATHANASIUS les a suivis; mais, n'en déplaise à ce Maître-Fat, les plus anciens & les meilleurs lisent de même que nous.

Vers 3. *A tous momens* --] Quelques-uns lisent, *A tout moment*, & j'aurois de la peine à déterminer lequel vaut le mieux; puis que chacune de ces Leçons est appuïée sur de grandes Autoritez.

Vers 4.-- *de l'avoir.*] Les ETIENNES Pere & Fils, ont lû, *de la voir*; mais, quoi que plusieurs Savans aient embrassé leur opinion, je ne saurois l'adopter. Il me semble du moins qu'un Amant passionné souhaite quelque chose de plus que la vûe de sa Maîtresse; & le dernier Couplet insinue qu'il n'étoit pas privé. Du reste, de quelque maniere qu'on lise, le son des mots est le même quand on les prononce; & c'est peut-être de là qu'est née la différence qu'on voit dans les Manuscrits.

STAN-

STANCE IV. Vers 2. *M'aïant montré tous ses atraits*,] Il y a ici deux grandes varietez: Les uns lisent, *M'aïant fait voir &c.* & les autres, *M'aïant décoché tous ses Traits.* La premiere Leçon m'est suspecte, à cause de la rime qu'il y a entre cet Hemistiche & le dernier Vers de la III. Stance; defaut, dont l'Auteur me paroit incapable, eu égard à l'exactitude qui regne dans toute la Pièce. Pour la seconde Leçon, je n'oserois l'adopter; parce que la *varieté*, qui est ensuite attribuée à ces *traits*, ne leur quadre pas trop bien, dès qu'ils sont décochez; & que d'ailleurs le même mot se trouve, dans tous les Manuscrits, à la fin du quatrième Vers; ce qui est contre les règles de la bonne Poësie. La Leçon, que j'ai admise, n'est guère plus de mon goût; parce que *montré*, joint avec *attrais*, dans le même Vers, forme un son rude qui choque l'oreille. Ainsi je laisse à chacun la liberté de prendre celle des trois qui l'accommodera le mieux, si tant est qu'il n'y en ait pas une quatrième, inconnue jusques-ici à nos plus habiles Critques.

Vers 4. *Avec plus de cent mille traits.*] La moitié des anciens Manuscrits ont *dix mille.* D'où je conjecture que ce nombre étoit d'abord écrit en chifres, & que les Copistes y ont aujouté ou retranché un Zero, par inadvertence. Je laisse aux Savans à déterminer lequel des deux est le plus probable; quoi que le plus grand nom-

bre me paroisse plus conforme au genie d'un Amant, à qui l'Hyperbole ne coûte rien.

C.

XVI. DISCOURS.

Ε'ν ἐλπίσιν χρὴ τοὺς σοφοὺς ἔχειν βίον.
EURIP. in *Ione* & ap. STOB. Serm. CIX.

Il faut que les Sages vivent dans l'esperance d'un meilleur sort.

Des effets de l'ESPERANCE en general, & en particulier de celle qui est fondée sur la Pieté.

LE tems présent ne fournit guère assez d'occupation à l'Esprit Humain. Les Objets qui causent de la peine ou du plaisir, qui excitent l'amour ou l'admiration, ne sont pas si fréquens dans la Vie qu'ils puissent tenir l'Ame dans une action continuelle, & donner un exercice immédiat à ses facultez. Pour remédier à ce défaut, en sorte que l'Esprit ne manque jamais d'occupation, & qu'il ait toujours de quoi penser, il est revêtu de certaines facultez qui peuvent rappeller le passé, & même anticiper sur l'avenir.

Cette merveilleuse Faculté, qu'on nomme la Memoire, regarde toujours en arriere, lors qu'il n'y a point d'objet qui nous occupe l'Esprit. Elle est comme un de ces Endroits, où plusieurs Animaux laissent une

une partie de leurs vivres, & d'où ils les font remonter dans la gueule, pour les ruminer, lors qu'ils manquent de nouvelle pâture.

Si la Mémoire sert à remplir le vuide où l'Esprit se trouve, & lui fournit des idées du passé, afin qu'il aît toujours de quoi s'entretenir, nous avons d'autres facultez qui le remuent, & qui l'occupent de l'avenir, je veux dire l'Esperance & la Crainte.

Par le moïen de ces deux Passions nous nous transportons dans l'avenir, & nous pensons actuellement à des choses qui sont enfoncées dans les profondeurs impénétrables du tems le plus reculé. Nous souffrons le Mal, & nous jouïssons du Bien, avant qu'ils existent; nous pouvons faire avancer le cours du Soleil & des Etoiles, ou les perdre de vue en nous promenant dans les espaces immenses de l'Eternité, lors que le Ciel & la Terre ne seront plus.

Qui peut s'imaginer, pour le dire en passant, que l'existence d'une Créature, dont les pensées vont au-delà du têms, soit renfermée dans des bornes si étroites? Mais je ne raisonnerai dans ce DISCOURS que sur l'Esperance,

Les plaisirs que nous goûtons dans ce Monde sont en si petit nombre & si passagers, que l'Homme seroit le plus miserable de toutes les Créatures, s'il n'étoit doué de cette Passion, qui lui donne quel-

que avant-goût d'un Bonheur qui peut lui arriver un jour. *Nous devrions espérer tout ce qui est bon*, dit l'ancien Poëte LINUS, *parce qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre & que les Dieux ne soient en état de nous accorder*. L'Esperance anime toute notre vie, & tient l'Esprit éveillé au millieu de sa plus grande indolence. Elle produit la serenité & la bonne Humeur. C'est une espèce de chaleur vitale, qui recrée & rejouït l'Ame, sans qu'elle y fasse attention. Elle adoucit la peine & rend le travail agréable.

Outre tous ces avantages qui naissent de l'Esperance, il y en a un autre qui n'est pas des moindres, je veux dire la vertu qu'elle a de nous empêcher de faire trop de cas du bonheur présent. La Reponse de CESAR est connue de tout le monde. Lors qu'il eut distribué tout son bien à ses Amis, un d'eux lui demanda ce qu'il s'étoit reservé pour lui-même; à quoi ce grand Homme répondit, en un seul mot, l'*Esperance*. Sa Mognanimité naturelle l'empêchoit d'estimer ce qu'il possedoit actuellement, & tournoit toutes ses pensées sur quelque chose de plus considerable qu'il avoit en vûe. Je ne doute pas que mes Lecteurs ne tirent, de cet Exemple, une Leçon de Morale, & qu'ils ne s'en fassent l'application à eux mêmes sans mon secours.

L'ancienne Fable de la Boëte de PANDORE, que plusieurs Savans croient avoir été formée sur la tradition de la Chute du premier

mier Homme, fait voir que les Païens regardoient cette vie comme un triste & malheureux état sans l'Esperance. Ils nous disent donc, suivant leur Théologie, que Pandore offrit une grande Boëte à notre premiere Pere, qui ne l'eut pas plûtôt ouverte, qu'il en sortit toutes les Calamitez & les Maladies, auxquelles le Hommes sont sujets depuis ce tems-là; mais que l'Esperance s'attacha si bien au couvercle qu'elle y fut de nouveau refermée.

J'ajouterai ici deux Remarques. L'une est qu'il n'y a point de Vie si heureuse que celle qui est pleine d'Esperance, sur-tout lors que cette Esperance est bien fondée, & qu'elle regarde un Objet d'une nature sublime, capable de rendre heureuse la Personne qui en jouït. Cette Proposition doit être de la derniere évidence pour ceux qui considerent à quoi se bornent les plaisirs temporels de l'Homme du monde le plus heureux, & qu'ils ne sauroient jamais lui donner une satisfaction pleine & entiere.

Ma seconde Remarque est qu'une Vie sainte & religieuse est celle qui abonde le plus en une Esperance bien fondée, qui roule sur des Objets capables de nous rendre parfaitement heureux. Cette Esperance, dans un Homme qui a de la pieté, est beaucoup plus ferme, & plus sûre que celle d'aucun Bien temporel, en ce qu'elle est soutenue non seulement par la Raison, mais aussi par la Foi. Elle a toujours les yeux fixez sur cet état, qui em-

porte, dans son idée, le Bonheur le plus entier & le plus exquis.

J'ai déja dit que l'Esperance en général adoucit les amertumes de la Vie, & qu'elle rend notre condition présente supportable, si ce n'est pas même agréable; mais l'Esperance religieuse a bien d'autres avantages. Elle soutient non seulement l'Esprit au milieu des souffrances, mais elle fait qu'il en a de la joie, en ce qu'elles peuvent servir à le conduire au but où il tend.

L'Esperance religieuse a d'ailleurs cet avantage au-dessus de toutes les autres qu'elle peut ranimer, pour ainsi dire, un Homme qui est entre les bras de la Mort, le remplir de joie & de consolation, & quelquefois même l'élever jusques à l'extase & au ravissement. Il triomphe dans son agonie, pendant que son Ame s'envole avec joie vers le grand Objet qu'elle a toujours eu en vûe, & qu'elle abandonne son Corps dans l'attente d'une Resurrection glorieuse, qui les réunira tous deux ensemble.

Je conclurrai cet Essai par les termes emphatiques du Psalmiste, animé d'une vive esperance, soit à l'égard de lui même, ou de celui qu'il représentoit, au millieu des perils & des adversitez qui l'environnoient. * *J'ai toujours eu*, dit-il, *l'Eternel devant moi; par ce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. A cause de cela, mon cœur s'est rejouï, ma Langue a témoi-*

* Psau. XVI. 8-11.

moigné ma joie, & ma chair reposera en esperance. Car tu ne laisseras point mon ame dans le sepulcre, & tu ne permettras pas que ton Saint éprouve la corruption. Tu me feras connoître le chemin de la vie: en ta presence il y a un rassasiment de joie, & à ta droite des plaisirs qui dureront toujours.

C.

XVII. DISCOURS.

——— ——— ——— ea sola voluptas,
Solaménque mali. ——— ———
VIRG. Æneid. III. 661.

C'est-là le seul plaisir qui lui reste & qui soulage son mal.

IL y a quelque tems que je reçus un Projet accompagné d'une Préface, où l'Auteur raisonne à perte de vûe sur le nombre infini d'Objets de Charité qu'on voit dans une Nation, & où il averit les Riches, qui sont affligez de quelque maladie, d'avoir égard aux Pauvres qui souffrent le même mal & de borner leur tendresse à ceux-là, puis qu'il leur est impossible de secourir tous ceux qui en ont besoin. Il avoit été guéri lui-même d'un cruel mal aux yeux, par l'operation que lui fit le Chevalier

Sur la CHARITE' que les Riches attaquez de certains maux devroient faire aux Pauvres, qui se trouvent dans les mêmes Calamitez.

GUILLAUME READ; & comme c'est une Personne de qualité qui a du bien, pour témoigner à Dieu sa reconnoissance d'une si grande faveur, il resolut d'entretenir trois pauvres Aveugeles pendant toute leur vie. Ce malheur est si triste, & d'un autre côté si peu ordinaire, qu'il semble qu'une Fondation pour l'entretien de tous les Pauvres qui en sont affligez, pourroit être aisément établie, avec le secours d'un petit nombre de Gens charitables joints aux Riches qui se trouvent dans le même cas. Quoi qu'il en soit, le Projet de l'Auteur doit sa naissance à un très-bon Motif, & si nous nous partagions tous en différentes Classes, dont chacune s'appliquât à quelque acte de Générosité en particulier, ce seroit le vrai moïen de fortifier les nœuds de la Societé civile & d'encourager la Vertu. Puis que la recherche des mêmes plasirs est le fondement ordinaire du commerce & de la familiarité que les Hommes ont entre eux; il me semble que les mêmes disgraces devroient produire à peu-près le même effet. Si tous les Riches que la Goute estropie, pour avoir vêcu dans l'aise, l'abondance & la luxure, vouloient secourir ce petit nombre de Pauvres qui en sont attáquez sans que la débauche y ait aucune part, ou ceux qu'une vie laborieuse, qu'un malheureux coup, qu'une chute, ou que les autres accidens de la Vieillesse ou de la Maladie ont rendus impotens; si, dis-je, de tels Gouteux vouloient fournir aux besoins de ceux qui se trou-

trouvent reduits au même état, le sentiment d'une pareille conduite seroit le meilleur Julep, le Cordial le plus efficace & le Remede le plus anodin qu'ils pûssent prendre, pour calmer les vives douleurs qu'ils essuïent dans les attaques d'un Mal si cruel. On peut dire la même chose de tous les autres Maux, soit qu'ils regardent le Corps ou l'Esprit. La Charité ainsi partagée ne manqueroit pas d'attirer les bénédictions du Ciel sur tout un Peuple; & si l'amour du Monde ne rendoit les Hommes insensibles à l'union qu'il doit y avoir entre eux, ils ne trouveroient pas injuste qu'un Pauvre accablé de maux & de misere tirat sur un Echevin malade ou toute autre Personne riche, un Billet conçu à peu-près en ces termes.

Mr. RICHARD,

„ Vous avez la Goute & la Pierre, a-
„ vec soixante mille Livres sterlin de Ca-
„ pital; J'ai la Pierre & la Goute, mais
„ pas un sol en poche: Je prierai Dieu
„ pour vous, s'il vous plait de donner au
„ Porteur la somme de vingt Chelins, &
„ vous obligerez infiniment &c.

LAZARE ESPERENDIEU.

Mes Lecteurs appercevront bien d'eux-mêmes la justice d'une pareille Correspondance, qu'ils peuvent varier à l'infini sans que j'entre dans ce détail. Mais ils ne trouve-

veront pas mauvais que je leur communique la Lettre suivante, qu'un Homme d'érudition, revenu à ses études, après en avoir été détourné quelque tems, me paroit avoir écrite. La Cure, dont il bénit Dieu, mérite les plus beaux éloges qu'il puisse donner à l'Operateur.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur les plaisirs & les avantages de la VUE.

„ Occupé en dernier lieu à reflechir sur „ vos admirables DISCOURS, où vous traitez des* *Plaisirs innocens de l'imagination*, „ j'examinai auquel de tous nos Sens nous „ devons la plus grande partie & les plus „ importans de ces plaisirs, & je conclus „ bientot que c'étoit à la Vûe. En effet, „ c'est la Reine de tous les Sens, & la Mere de tous les Arts & de toutes les Sciences, qui ont banni la grossiereté de nos „ mœurs, & qui donnent à l'Esprit cette „ délicatesse, opposée au mauvais Goût du „ grand & du petit Vulgaire. La vûe est „ l'obligeante Bienfaictrice, qui nous donne les sensations les plus agréables que „ nous recevions de toutes les différentes „ & merveilleuses productions de la Nature. C'est à la Vûe que nous devons les „ surprenantes découvertes de la hauteur, „ de la grandeur & du mouvement des Planetes; aussi-bien que de leurs différentes „ revolutions autour du Soleil, le Centre „ commun de la lumiere, de la chaleur &

„ du

* Voïez Tome IV, P. 247--217

„ du mouvement qu'elles ont. La vûe „ s'étend même jusques aux Etoiles fixes, „ & nous fournit de bonnes preuves que „ chacune d'elles est un Soleil qui se meut „ sur son axe, dans le centre de son Tour- „ billon, & qui sert aux mêmes usages que „ le nôtre, à l'égard des Planetes qui en „ dépendent. La Vûe ne se borne pas ici „ dans ses recherches; elle perce, à travers „ l'immense étendue des Cieux, jusques à „ la *Voie Lactée*, où elle distingue une in- „ finité de nouveaux Mondes, dont cha- „ cun a son Soleil, avec le juste nombre „ de ses Planetes. Lors qu'elle est hors „ d'état d'aller plus loin, elle s'en remet à „ l'Imagination, qui pousse les découver- „ tes jusqu'à ce qu'elle ait rempli tout ce „ vaste Univers d'une infinité de pareils „ Systêmes.

„ La Vûe instruit le Ciseau du Sculp- „ teur & du Statuaire à animer, pour ainsi „ dire, le bois & la pierre: elle guide aussi „ le Pinceau du Peintre, afin qu'il donne „ en quelque sorte du relief & du mouve- „ ment aux Figures qu'il trace sur le Ca- „ nevas. Si d'un côté la Musique doit son „ origine à une autre cause, puis que JU- „ BAL en découvrit les premiers rudimens „ à l'ouïe de la cadence que les coups de „ son Marteau faisoient sur l'Enclume; on „ peut dire de l'autre que la Vûe n'a pas „ seulement reduit ces sons grossiers dans un „ ordre artificiel & harmonieux; mais qu'el- „ le communique cette Harmonie aux en-

„ droits les plus reculez du monde sans le
„ secours du Son. C'est à la Vûe que nous
„ devons toutes les découvertes de la Phi-
„ losophie, aussi bien que les divines Images
„ de la Poësie, qui transportent ceux qui li-
„ sent HOMERE, MILTON & VIRGILE.

„ Après que la Vûe a donné de la poli-
„ tesse au monde, elle nous fournit les plai-
„ sirs les plus agréables & de plus longue
„ durée. Que l'Amour, que l'Amitié, que
„ la Tendresse paternelle & filiale, que les
„ Devoirs du Mari & de la Femme annon-
„ cent la joie que la Vûe procure lors
„ qu'on vient à se retrouver après une lon-
„ gue absence. On ne tariroit pas, si l'on
„ vouloit specifier en détail tous les plaisirs
„ & les avantages de la Vûe, celui qui la
„ possede les trouve, les sent & en jouït à
„ chaque moment qu'il en fait usage.

„ Puis que nos plus grands Plaisirs & la
„ plûpart de nos Connoissances viennent
„ de la Vûe, on ne doit pas s'étonner que
„ la Providence ait pris un soin tout par-
„ ticulier du siege où elle reside, c'est-à-
„ dire de l'Oeuil, qui semble fait avec plus
„ d'art que les Organes des autres Sens. Ce
„ petit Globe d'une fabrique merveilleuse
„ est composé de Muscles, de Membranes
„ & d'Humeurs. Ses mouvemens sont di-
„ rigez, d'une maniere admirable, par les
„ Muscles, ses Humeurs sont transparen-
„ tes pour donner passage aux raïons de lu-
„ miere, & d'une figure propre à leur cau-
„ ser une refraction reguliere; pendant que

„ la

„ la surface interne de la tunique, nommée
„ *Sclerotes*, est noire pour empêcher que
„ ces raïons ne se confondent par la refle-
„ xion. Il y a dequoi s'étonner lors qu'on
„ pense à la diversité des Objets que l'Oeuil
„ est capable de recevoir tout à la fois, ou
„ dans un instant, & à l'exactitude avec la-
„ quelle il peut juger d'abord de leur situa-
„ tion, de leur figure & de leur couleur.
„ Il veille contre les dangers qui nous en-
„ vironnent, il guide nos pas, & il admet
„ tous les Objets visibles, dont la beauté
„ & la varieté servent à nous instruire aussi
„ bien qu'à nous divertir.

„ Eu égard à tous ces plaisirs & à tous
„ ces avantages que la Vûe nous procure,
„ il n'y a nul doute que la perte n'en soit
„ accablante. MILTON, qui le savoit par
„ experience; nous en donne une idée fort
„ vive dans le troisiéme Livre de son *Pa-
„ radis perdu*, & dans sa Tragédie intitulée
„ SAMSOM AGONISTÉS.

„ Puis donc que la jouïssance de la Vûe
„ est un si grand bien, & que sa perte est
„ un malheur si déplorable, quel cas ne
„ doit-on pas faire de l'habileté de cet O-
„ perateur qui peut redonner l'une & remé-
„ dier à l'autre? Par ma fréquente lecture
„ des Avertissemens, qui se trouvent dans
„ nos Gazettes & dans les autres Feuilles
„ volantes qui se publient ici toutes les se-
„ maines, & qu'on peut regarder presque
„ toujours comme ce qu'il y a de plus es-
„ sentiel, j'ai eu la joie de voir que le fa-

„ meux

„ meux Dr. Grant, Oculiste extraordi-
„ naire de Sa Majesté la Reine Anne, a
„ redonné la vûe à plusieurs centaines de
„ mes Compatriotes en moins de quatre
„ années de tems. Quelques uns même
„ qui étoient nez aveugles, comme Jones
„ de *Newington*, l'ont acquise par son
„ moïen. J'ai été guéri moi-même d'une
„ foiblesse dans les yeux qui approchoit de
„ l'aveuglement, & je suis disposé à croire
„ tout ce que l'on peut dire de l'habileté de
„ cet Operateur, qui n'est pas moins adroit
„ que charitable à l'égard de ceux qui ne
„ sont pas en état de le païer. Mais les
„ bornes prescrites à une Lettre m'empê-
„ chent d'en venir au détail de ses Cures;
„ ce que j'en ai dit suffira pour encourager
„ ceux qui peuvent avoir besoin de son se-
„ cours, & qui peuvent se flatter d'être gué-
„ ris, pendant qu'un si habile Oculiste que
„ le Dr. Grant est encore en vie. Je
„ suis, *&c.*

T. PHILANTHROPE.

XVIII. DIS-

XVIII. DISCOURS.

Quid? si quis vultu torvo ferus, & pede nudo,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem?
Virtutémne repræsentet morésque Catonis?
Hor. L. I. Epist. XIX. 12.

Eh quoi? si quelqu'un s'avisoit d'imiter l'air sauvage de Caton, *s'il paroissoit comme lui en public avec un regard farouche, des pieds nus, une robe simple & courte, auroit-il pour cela le merite & la vertu de* Caton?

Mr. le SPECTATEUR,

CARACTERES de certains Hommes, qui se vantent de leurs défauts, où qui n'osent pas avouer leurs bonnes qualitez.

„ DEPUIS que je me trouve à la Campagne, j'emploie presque tout mon tems à la lecture, ou à méditer sur ce que j'ài lû. Votre Feuille volante, que j'y reçois tous les jours, fait une si grande impression sur mon Esprit, que mes pensées roulent & se confondent avec les vôtres. Il y a un Sujet que vous n'avez pas touché jusques-ici, & qui mériteroit bien d'exercer votre Plume, je veux dire la satisfaction que certaines Personnes trouvent à se vanter de leurs propres défauts. Un Auteur célébre s'imagine que ce Foible est l'opposé de l'Envie, quoi que, selon mes idées, il pourroit en vènir. Il n'y a rien de si commun que d'entendre des Hommes de ce Caractère

„ par-

„ parler d'eux-mêmes, relever leur Méri-
„ te par ce qui le diminue, se louer de
„ ce qui devroit faire leur honte, & se
„ reconnoitre coupables de quelques peti-
„ tes inadvertences, afin qu'on leur attri-
„ bue un genie superieur & des talens tout
„ extraordinaires. Ils se piquent mal à
„ propos de ne savoir point danser, ni fai-
„ re des armes, ni monter à cheval: ils
„ témoignent un injuste mépris pour les
„ Voïages & les Langues modernes, dont
„ ils avouënt ne s'être jamais embarrassez
„ la tête. Cet Eloge satirique, qu'ils font
„ d'eux-mêmes, mérite bien sans doute
„ quelques-unes de vos reflexions.

„ Un de ces beaux Esprits de ma con-
„ noissance croit devoir oublier l'heure ou
„ le jour d'un Rendez-vous, & quelque-
„ fois même que vous lui aïez parlé. Ce-
„ pendant, lors que vous les voïez, ils s'ex-
„ cusent & se flattent que vous leur par-
„ donnerez, puis qu'ils ont la plus malheu-
„ reuse memoire du monde. L'autre jour,
„ l'un d'eux se leva de sa Chaise en sur-
„ saut & dit, avec quelque confusion,
„ *Oh, oh, à présent que j'y pense, je dois*
„ *aller trouver mon Procureur*, *Mr.* CHI-
„ CANNEAU, *pour quelque affaire; mais si*
„ *c'est aujourd'hui ou demain, ma foi, c'est*
„ *ce que je ne sai pas*, Malgré tout cela,
„ il le savoit si bien, qu'il se rendit chez
„ lui à l'heure précise. Le bon est que ces
„ Oublieurs sont d'autant plus coupables,
„ qu'ils ont souvent la mémoire fort heu-
„ reu-

„ reuse, & qu'ils le découvrent eux-mêmes „ par inadvertence. J'en connois deux ou „ trois qui possedent sur le bout du doigt „ la plûpart de nos Tragédies modernes.

„ Il y a peu de tems qu'invité à diner „ chez un de mes Amis, je priai un des „ Conviez, qui passe pour un des meilleurs „ Ecuïers trenchans qu'il y ait, de vouloir „ me servir d'un Plat de Rôti qui étoit à sa „ portée; mais, comme si cela dérogeoit „ à ses autres bonnes qualitez, il en eut „ quelque honte, & me protesta que de sa „ vie il n'avoit sû découper; quoi qu'on le „ puisse convaincre qu'il désosse, qu'il é- „ ventre, qu'il depouille & qu'il découpe „ avec une dexterité merveilleuse. Ce n'est „ pas que je prétende qu'un Homme, qui „ a de la Naissance, du Bien & de l'Edu- „ cation, aspire aux qualitez d'un simple „ Artisan, ni qu'il tâche d'exceller dans „ les petites operations manuelles; Non, „ je n'ai pas un tel but; mais je voudrois „ qu'on ne se fît point une honte de ce „ qui est louable en soi-même. Vous voïez „ des Gens qui poussent ce mauvais Cara- „ ctère si loin, qu'ils fondent leur préten- „ tion au bel Esprit sur la négligence & „ la mal-propreté de leurs Habits.

„ Je ne saurois m'empêcher de relever „ ici un Foible tout différent de ceux-là, „ quoi qu'il vienne de la même source, je „ veux dire celui de certains Hommes as- „ sez médiocres, qui prétendent se mettre „ en parallèle avec les plus grands Genies,

„ par

„ par la jouïssance de quelques petits avantages que les derniers n'ont pas. Du reste, j'ai vû un jeune Homme, qui a dû bon sens, se féliciter de ce qu'il ignoroit le *Grec*, l'*Hébreu* & les autres Langues Orientales; & soutenir même que leur connoissance fait plus de tort que d'honneur, quoi que, dans le fond, il ait du chagrin de ne pas les posseder. A la rencontre de tous ces beaux Messieurs, qui blâment ce qu'ils n'entendent pas, je les ménace de vous en porter mes plaintes, persuadé que vous ne souffrirez pas qu'on méprise impunément ce que l'on ignore. Je suis &c.

S. P.

XIX. DISCOURS.

— quæ res in se neque consilium neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.
TER. Eunuch. Act. I. Sc. I. 12.

Il ne faut pas s'imaginer qu'une chose qui n'a en soi ni raison ni mesure, puisse être conduite ni par mesure, ni par raison.

Sur les Personnes amoureuses, qui demandent conseils,

ON a observé depuis longtems que les Ministres d'Etat, qui cherchent plûtôt les bonnes graces de leur Prince que ses véritables intérêts, s'accommodent à son humeur & à ses passions dans tous les Conseils

seils qu'ils lui donnent. Celui à qui une Personne amoureuse demande conseil doit suivre la même politique, à moins qu'il ne veuille perdre son amitié. Il y en a divers Exemples fort singuliers. Hipparque étoit sur le point de se marier avec une Femme débauchée; mais resolu de ne rien faire sans l'avis de son Ami Philandre, il le consulta là-dessus. Philandre lui dit librement sa pensée, & lui dépeignit sa Maîtresse avec de si vives couleurs, que le lendemain matin il en reçut un Cartel, & qu'avant midi il en fut percé d'un coup d'Epée à travers le corps. Célie se conduisit avec plus de prudence en pareil cas; elle sollicita Leonille à lui dire franchement ce qu'elle pensoit d'un jeune Homme qui la recherchoit en mariage. Cette bonne Amie, pour lui rendre service, lui dit, sans rien déguiser, qu'elle le regardoit comme le plus indigne.... Là-dessus Célie, qui s'apperçut du mauvais caractère qu'elle en alloit donner, l'interrompit & la pria de garder le silence, puis qu'il y avoit plus de quinze jours qu'ils étoient mariez en secret. Il est certain qu'une Fille ne demande guères de tels avis qu'après avoir acheté ses Habits de nôces. Lors qu'elle a fait son choix, elle envoie à ses Amies, pour la seule formalité, la permission de choisir pour elle; à peu près de même que nos Rois permettent au Doïen & au Chapitre d'une Cathédrale de proceder à la nomination d'un Evêque.

sans avoir aucune envie de le suivre.

Si l'on examine les ressorts cachez & les mo-

motifs qui portent les gens, dans ces occasions, à demander un Avis, qu'ils n'ont pas envie de suivre, on trouvera, si je ne me trompe, qu'un des principaux vient de ce qu'ils sont incapables de garder un Secret qui leur donne tant de plaisir. Une jeune Fille languit de dire à sa Confidente qu'elle espere de se marier bientôt, &, pour s'entretenir du joli Monsieur qui occupe toutes ses pensées, lui demande, d'un air fort grave, ce qu'elle voudroit lui conseiller dans une affaire si délicate. Pourquoi croïez-vous, si cela n'étoit, que MELISSE, qui n'avoit pas mille Livres sterlin de Capital au monde, couroit dans tous les Quartiers de la Ville pour demander à ses Amies, si elles lui conseilloient d'épouser Mr. de VILLENEUVE qui lui faisoit l'amour avec un revenu de cinq mille Livres sterlin par an. Ce qu'il y a d'admirable, en cette occasion, est d'entendre la jeune Demoiselle proposer ses doutes, & de voir l'embarras où elle est pour les surmonter.

Je ne dois pas oublier ici une pratique assez ordinaire parmi les plus vains Individus de notre Sexe, qui demandent souvent conseil à un Ami, à l'egard d'une riche Heritiere qu'ils ont en vue, quoi qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils l'obtiennent jamais. Il n'y a pas long-tems que mon Ami Mr. HONEYCOMB, qui approche de soixante ans, me prit à quartier, & qu'il me demanda, d'un air le plus grave du monde, si je lui conseillois d'épouser Modemoiselle DE So-

LI-

LIGNAC, qui pour le dire en passant, est une des plus riches Heritieres qu'il y ait en Ville. A l'ouïe de cette question, je le regardai fixement entre les deux yeux; mais il se mit d'abord à me rendre un compte exact de tous les Joïaux & de tout le Bien de la Demoiselle, & il ajouta qu'il ne vouloit point se déterminer dans une affaire de cette consequence sans avoir mon approbation. Sur ce qu'il attendoit ma réponse, je lui dis que, s'il pouvoit obtenir le consentement de la Demoiselle, il auroit toûjours le mien. C'est peut être le dixiéme Mariage, sur lequel Mr. HONEYCOMB a consulté ses Amis, sans qu'il en ait jamais ouvert la bouche à la Personne intéressée.

Je me suis engagé dans cette matiere à l'occasion de la Lettre suivante, que j'ai reçue d'une jeune Demoiselle, qui paroit ne manquer pas de talens, & qui, s'il en faut juger par ce qu'elle m'écrit, est prête à demander conseil. Mais, pour ne perdre pas l'honneur de ses bonnes graces, ni la haute opinion qu'elle a de ma Prudence, je me bornerai à publier ici sa Lettre, sans y faire aucune Réponse.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une jeune Demoiselle, qui donne le Caractère.

„ Voici, en peu de mots, de quoi il s'agit.
„ Mr. BELAIR est le Gentilhomme le mieux
„ fait & le mieux tourné qu'il y ait dans
„ toute la Ville. Il est fort grand, quoi
„ qu'il ne le soit pas trop. Il danse com-
„ me

de son A- ,, me un Ange. Il a la bouche faite je ne
mant Mr. ,, sai comment, mais c'est la plus belle que
BELAIR. ,, j'aie vû de ma vie. Il rit toûjours, car
,, il a infiniment de l'esprit. Ah, si vous
,, saviez de quelle maniere il roule ses Bas!
,, Il a mille jolies Inventions, & je suis per-
,, suadée que, si vous le voïez, vous ne
,, pourriez que l'estimer. Il a d'ailleurs beau-
,, coup de savoir, & il parle en *Latin* auf-
,, si vite qu'en *Anglois*. Je souhaiterois que
,, vous le vissiez danser. Du reste le pauvre
,, Mr. BELAIR n'est pas favorisé des Biens
,, de la Fortune; mais en est-il la cause, &
,, peut-il y remédier? Avec tout cela, mes
,, Parens sont assez déraisonnables pour me
,, rompre toûjours la tête de sa misere, &
,, me vouloir dégoûter de lui, parce qu'il
,, n'est pas riche. Mais il possede ce qui
,, vaut mieux que les richesses, puis qu'il
,, a le cœur bon & de l'esprit, qu'il est mo-
,, deste, civil, d'une taille avantageuse, bien
,, élevé, bel Homme, & je lui suis très-
,, obligée des Civilitez qu'il m'a rendues
,, depuis le premier moment que je l'ai vû.
,, J'oubliois de vous dire qu'il a les yeux
,, noirs, & qu'ils me paroissent quelquefois
,, couverts de larmes, lors qu'il les tourne
,, sur moi. Mes Parens vont si loin, qu'ils
,, voudroient me rendre incivile à son é-
,, gard. J'ai une bonne Dot, de laquelle
,, ils ne sauroient me priver, & j'aurai qua-
,, torze ans le 29. du Mois d'*Août* prochain:
,, de sorte que je veux m'établir dans
,, le Monde le plûtôt qu'il me sera possible,

,, &

„ & Mr. BELAIR a le même but. Le
„ malheur eſt que tous ceux que je conſul-
„ te ici ſont les ennemis de ce pauvre
„ Homme. Perſuadée que vous êtes ſage
„ & prudent, je m'adreſſe à vous, & ſi
„ vous me donnez quelque bon Avis, je
„ ne manquerai pas de le ſuivre. Je ſou-
„ haiterois de tout mon cœur que vous
„ le pûſſiez voir danſer, & ſuis *&c.*

B. D.

„ Il eſt grand admirateur de vos Specu-
„ lations.

C.

XX. DISCOURS.

—— — Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.
HOR. A. P. verſ. 40.

Celui qui aura pris un Sujet proportionné à ſes Forces, ne manquera ni d'expreſſions, ni de clarté, ni de methode pour le bien traiter.

La METHODE eſt néceſſaire dans la Converſation, auſſi-bien que dans les Livres.

ENTRE les Diſcours que je donne tous les jours au Public, il y en a quelques-uns qui ſont écrits avec ordre & méthode, & d'autres qui forment ces ſortes de Compoſitions irregulieres qu'on nomme des *Eſſais*. A l'égard des premiers, j'ai tout mon

mon Plan dans la tête avant que je le couche sur le papier. A l'égard des autres, il me suffit d'avoir plusieurs pensées sur un Sujet, sans m'embarrasser de les ranger sous certains Chefs généraux, d'où elles paroissent naître les unes des autres. SENEQUE & MONTAIGNE sont des Modèles dans ce dernier genre d'écrire; de même que CICERON & ARISTOTE excellent dans le premier. Lors que je lis un Auteur plein de genie qui écrit sans méthode, il me semble que je suis dans un Bois rempli de quantité de magnifiques Objets, qui s'élevent l'un parmi l'autre dans la plus grande confusion du monde. Lors que je lis un Discours méthodique, je me trouve, pour ainsi dire, dans un Lieu planté d'Arbres en échiquier, où placé dans ses differens Centres je puis voir toutes les Lignes & les Allées qui en partent. Dans l'un on peut roder une journée entiere, & decouvrir à tout moment quelque chose de nouveau; mais après avoir bien couru; il ne vous reste qu'une idée confuse du total: Dans l'autre, l'Oeil embrasse toute la Perspective, & vous en donne une idée si exacte, qu'il n'est pas facile d'en perdre le souvenir.

L'irregularité & le manque de Méthode ne sont pardonnables que dans les Hommes d'un grand savoir ou d'un beau genie, qui d'ordinaire abondent trop en pensées pour être exacts, & qui, à cause de cela même aiment mieux jetter leurs Perles à pleines mains devant un Lecteur que se donner la peine de les enfiler.

Là

La Méthode est avantageuse dans un Ouvrage, & pour l'Ecrivain & pour son Lecteur. A l'égard du premier, elle est d'un grand secours à son Invention. Lors qu'un Homme a formé le plan de son Discours, il trouve quantité de pensées qui naissent de chacnn de ses Points capitaux, & qui ne s'étoient pas offertes à son Esprit lors qu'il n'avoit examiné son Sujet qu'en gros. D'ailleurs ses pensées mises dans tout leur jour & dans un ordre naturel, les unes à la suite des autres, en deviennent plus intelligibles, & découvrent mieux le but où elles tendent, que jettées au hasard sur le papier, sans ordre & sans liaison. Il y a toujours de l'obscurité dans la confusion, & la même Periode, qui placée dans un endroit auroit servi à éclairer l'Esprit du Lecteur, l'embarrasse lors qu'elle est mise dans un autre. Il en est à peu près des Pensées dans un Discours méthodique comme des Figures d'un Tableau, qui reçoivent de nouvelles graces par la situation où elles se trouvent. En un mot, les avantages qui reviennent d'un tel Discours au Lecteur correspondent à ceux que l'Ecrivain en retire. Il conçoit aisément chaque chose, il y observe tout avec plaisir, & l'impression en est de longue durée.

La Méthode n'est pas moins requise dans la Conversation ordinaire que dans un Ecrit, lors qu'on veut parler pour se faire entendre. A l'ouïe de mille débats qu'il y a tous les jours dans nos Caffez, je voi que

mes Compariotes auroient grand besoin de Méthode pour ranger leurs pensées. De dix Questions qui se traitent dans ces Ecôles de Politique, il n'y en a pas une qui ne disparoisse au bout de trois ou quatre Periodes. Il en est de nos Disputeurs comme de la Sèche, qui pour se garantir de quelque Poisson ennemi qui la serre de trop près, noircit toute l'eau qui l'environne, jusqu'à-ce qu'elle devienne invisible. Celui qui ne sait pas mettre ses pensées en ordre a toujours, pour me servir de l'expression de la * *Pharmacopée* qu'on attribue au Dr. GARTH, *une abondance sterile de mots*; c'est-à-dire que le Fruit se perd au milieu de la quantité excessive des feuilles.

Mr. BROLLIO est le plus irregulier Disputeur que j'aie vû de ma vie. Il a justement assez de lecture pour le rendre de la derniere impertinence; il sait former des doutes; mais il n'en resoud aucun. C'est dommage qu'il ait tant de savoir, ou qu'il n'en ait pas beaucoup plus. Avec ces talens, il s'érige en Philosophe exemt de préjugez; il trouve quantité de choses à blâmer dans le Gouvernement de son Païs, & il donne de justes soupçons qu'il ne croit pas une Vie à venir. En un mot, il est un Athée aussi déterminé qu'il le puisse être par rapport à son genie. Il a étudié une demi-douzaine de Lieux communs, sur lesquels il

* Voïez la Note, qui est au bas de la Page 188, du III. Tome.

il ne manque jamais de faire tomber la conversation, quelque éloignée qu'elle en soit: Par exemple, quoi qu'il s'agisse de *Douai* ou de *Denain*, il y a dix à parier contre un qu'il attaquera la Bigoterie du Peuple & la Friponnerie des Prêtres. De là vient qu'il est admiré de tous ceux qui ont moins de sens que lui, & qu'il est méprisé de tous ceux qui en ont davantage. Il n'y a personne en Ville que Mr. Brollio craigne tant que mon Ami Le Sage. Celui-ci, qui connoit sa maniere d'argumenter & jusqu'où va sa Logique, ne le voit pas plûtôt abandonner la Qestion, qu'il l'arrête tout court, & qu'il lui demande, *Que s'ensuit-il de là? Nous tombons d'accord de tout ce que vous venez d'avancer; mais qu'est-ce que cela fait à la Question dont il s'agit?* J'ai vû quelquefois Mr. Brollio parler dimi-heure de suite avec une merveilleuse éloquence & d'un air triomphant, lors que mon Ami Le Sage l'a rendu tout d'un coup muet, par la seule priere qu'il lui à fait de dire à la Compagnie quel étoit son but & ce qu'il vouloit prouver. En un mot, Mr. Le Sage a l'Esprit net & méthodique; mais il parle peu, & il a le même avantage sur Mr. Brollio qu'auroit un petit Corps de troupes reglées sur une Milice nombreuse qui n'est pas disciplinée.

C.

XXI. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— ——— ——— ——— usus,
Quem penes arbitrium est, & jus & norma - -
Hor. A. P. vers. 71.

L'Usage est le Maitre absolu qui gouverne le monde.

Projet d'un Magasin public pour y conserver toutes les MODES, anciennes & modernes.

Mr. le Spectateur,

„ Un de mes Amis, qui devoit acheter bien des ajustemens pour sa Famille, m'obligea en dernier lieu de parcourir avec lui toutes nos Boutiques. Il étoit d'une si grande exactitude à cet ègard & si curieux de voir tout ce qu'il y avoit de plus nouveau, qu'il m'ennuïa beaucoup; mais incapable de le ramener je le suivis par tout, & la varieté de ces Objéts me remplit l'Esprit d'une enchainure de pensées fort amusantes.

„ Lors qu'on examine les Modes en détail, qui ne s'étonneroit de voir les differentes Parures que la Vanité a mises en vogue, le nombre infini de Personnes qu'elle entretient, & la circulation d'Argent qu'elle produit ? C'est ainsi que Dieu pourvoit à la subsistance de ceux qui veulent travallier, & qu'il tourne les Folies des uns à l'avantage des autres. Les Frangers, les Rubaniers, les Goe-

„ feu-

„ feuses, & plusieurs autres Ouvriers, qui
„ seroient inutiles dans un état simple &
„ naturel, viennent tous de la même source;
„ mais on n'en voit guères de ceux-ci
„ qui soient jamais fort riches; parce que
„ la Vanité, sur laquelle ils sont fondez,
„ les ruine par son inconstance. La Mode
„ est si variable, que le train des affaires
„ qui rouloit aujord'hui dans un Canal
„ passe demain dans un autre: de sorte que
„ plusieurs Membres de la Societé séchent
„ sur pied ou fleurissent tour à tour.

„ Quoi qu'il en soit, après avoir visité
„ les Boutiques, nous nous rendimens au
„ Cabaret, ou mon Ami me parut si content
„ de ses Empletes, que je n'osai point
„ l'entretenir de mes reflexions morales,
„ de peur qu'il ne les prît pour une Censure:
„ Ainsi je voulus bien m'accommoder
„ à son foible & raisonner avec lui sur
„ l'usage des Modes.

„ Nous nous rappellames ici jusqu'où va
„ la tyrannie de nos Sens, les vives impressions
„ que font sur nous les Objets
„ qui nous plaisent, la part que les Habits
„ ont à nous rendre agréables, & combien
„ il dépend de nous de paroitre tels.

„ Nous observâmes que les Hommes se
„ reduisent en Societez, que les Societez
„ sont formées de differens Ordres de Personnes,
„ & que ces Ordres se distinguent
„ par leurs Habits, afin qu'on aît pour chacun
„ les égards qui lui sont dûs.

„ Nous reflechimes sur les avantages &

,, sur les desavantages qui reviennent aux ,, Hommes de la porpreté ou de la négligence de leurs Habits. On voit quelquefois le plus timide parler en Compagnie ,, d'un air fort libre, persuadé qu'il est mis ,, d'une maniere honnête & decente, qu'un ,, Sot revêtu d'un Habit magnifique y est ,, d'abord écouté avec attention, jusqu'à ce ,, que sa foiblesse l'ait trahi; & qu'un Homme de bon Sens, qui paroit en Habit négligé, y est reçu froidement, jusqu'à ce ,, qu'il ait donné diverses preuves de son ,, mérite. Nous en pouvions fournir l'un ,, & l'autre tant d'exemples, que ce Pere ,, qui conseille à son Fils dans un Livret ,, qu'il a publié, de se mettre d'une maniere qui soit plûtôt au dessus qu'au dessous ,, de son état, nous parut avoir raison.

,, Enfin nous crumes le Sujet d'une si ,, grande importance, qu'on devroit, selon ,, nous, bâtir un Edifice exprès pour y ,, conserver les Modes de même qu'il y a ,, des Cabinets de Médailles & d'autres Curiositez. On pourroit donner à ce Bâtiment la figure du Buste d'une Femme, ,, comme est * celui qu'on voit tout auprès d'une des Pyramides d'*Egypte*, & ,, l'élever sur des Colomnes, dont les ornemens auroient un juste rapport avec le ,, dessein de tout l'Ouvrage. Par exemple ,, le Sculpteur représenteroit de la Frange ,, sur la base, de la Dentelle sur la frise, & ,, des

* Il est taillé dans le Roc, & il a 26. piez de haut,

„ des Boucles de cheveux, ou des Favoris, „ avec des nœuds de Ruban par deſſus, autour de la Corniche. Cet Edifice ſeroit „ diviſé en deux Apartemens, un pour chaque Sexe, garnis l'un & l'autre de planches, ſur leſquelles on mettroit des Boëtes, qui contiendroient le détail avec tous „ les termes propres des Modes, rangées „ dans le même ordre que les Livres d'une „ Bibliotheque, & qu'on fermeroit avec „ des portes à deux batans. D'ailleurs on „ y verroit des Poupées ſur des Piédeſtaux, „ habillées ſelon les différentes Modes qui „ ont été en vogue, & ſur chaque Piédeſtal on marqueroit le tems auquel chaque „ Mode a fleuri. D'un autre côté, toute „ Perſonne qui inventeroit une Mode apporteroit, dans ce Magaſin public, ſa „ Boëte, enrichie au frontiſpice, ſoit en „ relief ou en peinture, d'une Deviſe amoureuſe ou badine, afin d'attirer plûtôt les yeux des Spectateurs, comme les „ Livres dorez ſur tranche & ſur le dos. „ Mais pour avoir ſoin de toutes ces choſes, il faudroit établir un Garde Magaſin, „ qui fût un Gentilhomme expert dans la „ maniere de ſe mettre; & cet Emploi donneroit un ſubſiſtance honorable à quelque „ Damoiſeau qui auroit dépenſé tout ſon „ bien à ſuivre les Modes.

„ Les raiſons, qui nous faiſoient eſperer d'obtenir l'approbation du Public, étoient I. Que toute Perſonne d'un rang „ aſſez diſtingué pour introduire une Mo-

„ de, & qui a quelque defaut, soit naturel „ ou accidentel, que les Habits ou les Or- „ nemens peuvent cacher, peut trouver, „ dans ce Magasin, de quoi y remedier de „ la maniere la plus agréable; & que tous „ ceux qui ont quelque trait de beauté dans „ le visage, ou le corps d'une belle tour- „ nure, peuvent y être fournis de tout ce „ qui est capable de leur donner du relief.

„ II. Que comme la plûpart de nos jeunes „ Gens ne vont dans les Païs Etrangers que „ pour se former le goût aux belles manie- „ res & à l'art de se bien mettre, l'établis- „ sement de notre Magasin les retiendroit „ chez nous & nous épargneroit de bonnes „ Sommes d'argent qui sortent du Roïau- „ me. Peut-être même que la Balance de „ Mode en *Europe*, qui panche aujour- „ d'hui du côté de la *France*, inclineroit „ de notre côté à l'avenir, & qu'il seroit „ aussi naturel aux *François* de passer en „ *Angleterre*, pour y mettre la derniere „ main à leur Education, qu'il l'a été „ aux *Anglois* d'aller en *France* dans cette „ vûe.

„ III. Au lieu que plusieurs Savans, qui „ auroient pû rendre de grands services au „ Public, ont emploïé de longues & péni- „ bles recherches, avec une profonde litte- „ rature, à nous expliquer & à décrire les „ Habillemens des Anciens sur quelques „ passages obscurs, ils seront délivrez à l'a- „ venir de cet embarras, & le monde ne „ gemira plus sous le poids de leurs gros

„ &

„ & inutiles Volumes. En effet notre Ma-
„ gasin sera une collection d'Archives,
„ qu'on pourra consulter pour l'intelligen-
„ ce de ces endroits obscurs, & l'on ne
„ s'en fiera plus aux Etymologies savantes,
„ qui pourroient insinuer à ceux qui vien-
„ dront après nous que le Vertugadin n'é-
„ toit en usage que parmi les Dames ver-
„ tueuses, & que le Falbala ne servoit
„ qu'à la Danse & au Bal.

„ IV. Puis que les Personnes fort âgées
„ critiquent d'ordinaire l'extravagance des
„ Modes qui regnent à la fin de nos jours,
„ & qu'elles grondent leurs Enfans de ce
„ qu'ils les suivent, on peut se flatter qu'el-
„ les reviendront de cette humeur chagri-
„ ne, lors qu'on pourra tirer de notre Ma-
„ gasin les Modes qui étoient en vogue
„ dans leur jeunesse, les produire pour no-
„ tre justification, & leur faire voir qu'il
„ n'en coûtoit pas moins, sous la Reine E-
„ LISABETH, pour blanchir & goderonner
„ une Fraise, qu'il en coûte aujourd'hui
„ pour nos Cravates ou pour nos Fichus.

„ Resolus d'avoir des égards tout extra-
„ ordinaires pour les Etrangers, & de les
„ animer à venir se perfectionner chez nous
„ dans une Science qui fait le talent propre
„ des beaux Messieurs, nous avertirons ici le
„ Public que l'inscription, qu'on doit pla-
„ cer sur le frontispice de notre Magasin, se-
„ ra conçue en termes d'une Langue savan-
„ te. Il y aura d'ailleurs un Tableau sur la
„ Porte, au milieu duquel on verra un Mi-

„ roir de Toilette & un Fauteuil. A l'un
„ des côtez du Miroir, on representera des
„ Boëtes à mouches, des Pelotes & de pe-
„ tites Bouteilles; à l'autre, des Sachets à
„ poudre, des Houpes, des Peignes & des
„ Brosses: Au delà de ces Objets, on dé-
„ couvrira des Epées, dont les bouts seront
„ cachez, avec de beaux Nœuds de Ruban
„ d'or; Aux deux côtez du Tableau, il
„ y aura des Eventails à demi ouverts, l'un
„ à la suite de l'autre, jusqu'à-ce qu'ils se
„ rencontrent au sommet & qu'ils forment
„ une espèce d'Arcade au-dessus de tout le
„ reste: Enfin on mettra cette jolie Inscrip-
„ tion au bas:

Adeste, ô quotquot sunt, Veneres, Gratiæ, Cupidines,
En vobis adsunt in promptu
Faces, Vincula, Spicula:
Hinc eligite, sumite, regite.

C'est-à-dire, " Venez ici, tout ce qu'il
„ y a de Beautez, de Graces & d'Amours;
„ vous y trouverez des Flambeaux, des
„ Liens & des Traits; vous n'avez qu'à
„ choisir, à les prendre & à gouverner le
„ Monde." Je suis *&c.*

A. B.

Je ne puis regarder le Projet de mon Ami que comme un bon moïen de mettre dans tout leur jour les Personnes ambitieu-

ses

ses de faire valoir le talent qu'elles ont pour les Bagatelles. Afin même de l'executer avec succès, je voudrois qu'il y eût des Directeurs de la Compagnie qu'on établiroit pour les Modes: mais leur choix me paroit de si grande importance, que je n'oserois en décider tout seul; ainsi mes Correspondans m'obligeroient beaucoup s'ils vouloient m'envoïer une Liste de ceux qu'ils jugent capables d'un si haut Emploi. Si chacun des principaux Caffez de la Ville me nommoit deux ou trois de tous les Orateurs, qu'on y admire, je leur promets de les insérer de bonne foi dans ma Liste. Mais je les avertirai ici qu'on doit préferer les vieux Damoiseaux, quoi qu'on les suive si peu aujourd'hui à l'égard de la maniere de se mettre; qu'il est d'une absolue nécessité de leur joindre tous ceux qui s'accommodent au tems, & qui, sans aucune persuasion, ou vûe d'intérêt, changent avec la foule, dans la seule crainte de n'être pas à la Mode. Tous ceux qui, d'une humeur trop facile & trop complaisante, s'abandonnent au Vice à contrecœur, & qui, faute de courage pour suivre leurs propres lumieres, se laissent conduire à des Guides qu'ils desaprouvent, tous ceux-là, dis-je, sont capables de ce bel Emploi. Ceux qui ont de la repugnance à vieillir, ou qui feroient tout ce qui est opposé au cours & à l'ordre des choses, pour s'attacher à la Mode, ont aussi droit d'y aspirer. En un mot, ceux qui, sans aucun mérite apparent, devien-

nent esclaves de la Mode, ne peuvent qu'avoir des talens cachez, qui brilleroient peut-être s'ils étoient élevez à un tel Poste; il faut donc qu'on y ait égard dans la Liste qu'on dressera. Enfin toute Personne qui aura la bonté de m'envoïer une Liste de Gens de ce Caractère, ou de tout autre qui en approche, est priée de vouloir me l'expedier d'aujourd'hui en quinze, & je leur en ferai fort redevable. Au reste, il est bon d'avertir le Public que la Place du Medecin de la Compagnie, qui doit avoir inspection sur les Modes, est déja retenue en faveur d'un Sujet très-digne, & qui a toutes les qualitez requisez.

T.

XXII. DISCOURS.

—— —— Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis:
Concubitu prohibere vago: dare jura maritis.
HOR. A. P. vs. 396.

Dans les premiers âges on ne connoissoit d'autre sagesse que celle qui enseignoit à distinguer le Bien public de celui des particuliers, à ne pas confondre le profane avec le sacré, a defendre la communauté des Femmes, à préscrire des Régles aux gens mariez.

Des agrémens qui se trouvent &

IL y a une infinité de Maris qui m'écrivent pour se plaindre de la vanité, de l'orgueil

gueil, & sur tout de la mauvaise humeur de leurs Femmes. Je ne sai comment cela va, mais il me semble entrevoir dans leurs Lettres, qu'ils sont eux-mêmes la cause de leurs chagrins; & je n'ai presque jamais vû aucun Mariage malheureux, que l'Epoux n'ait contribué à le rendre tel, soit manque de prudence ou de retenuë. Il est certain que nous faisons d'ordinaire l'Amour en des termes & avec des sentimens, si éloignez de la Nature, qu'ils sont en partie tragiques & en partie Romanesques. De là vient qu'on s'imagine de goûter dans le Mariage des plaisirs qui ne s'y trouvent pas; qu'on regarde la Personne aimée comme une source intarissable de joie & de bonheur, qu'on ne la croit point sujette à la bizarrerie, aux infirmitez de l'âge, à l'impatience, a la tristesse, ou aux maladies, & que les foiblesses attachées à la Nature Humaine font souvent tout son crime.

Que l'on doit chercher dans le MARIAGE.

Dans tous les états de la Vie, en particulier dans son Domestique & dans le Mariage, on doit être disposé à se faire un plaisir de tout, & à se contenter de ce qui s'y trouve. Pour acquerir cette disposition, il n'y a qu'à considerer les choses dans leur juste point de vûe, telles que la Nature les a formées, & non pas telles que notre Imagination ou nos Cupiditez les souhaiteroient. Celui donc qui ne prend une jeune Femme que dans l'esperance de goûter tous les jours de nouvelles douceurs se trouve bien éloigné de son compte; sa Passion n'est pas plû-

plûtôt satisfaite, qu'elle se ralentit: il ne découvre plus dans son Epouse les charmes & le mérite qu'il y voïoit d'abord: Il tombe dans l'indifférence, le degoût, le chagrin & le desespoir. Mais celui qui joint la Raison à la Passion, qui regarde l'Objet qu'il aime comme exposé a toutes les infirmitez de la Nature Humaine, soit à l'égard du Corps ou de l'Esprit, & capable de lui attirer de nouveaux soucis, en lui procurant de nouvelles relations; celui là, dis-je, ne peut que s'accommoder à son état & aux circonstances où il se trouve. Il est propre à devenir le Pere, l'Ami, l'Avocat ou le Tuteur de ceux qui ne sont pas encore au Monde, & il est sensible à tous les devoirs qui resultent du Mariage. Un tel Homme peut avoir pitié des Enfans qui crient; mais il n'en gronde pas; & lors qu'il les entend courir au-dessus de sa Chambre, il est plus satisfait de leur joie, qu'il n'est détourné par leur bruit. J'ài ouï dire à Mr. Justinien, qu'occupé dans son Cabinet, à debrouiller une Affaire des plus épineuses, il croit que son attention redouble, lors qu'il entend ses Enfans, pour l'amour desquels il n'épargne aucune travail, sauter & se divertir dans la Chambre voisine. D'un autre côté, Mr. Piapan ne sauroit mettre sa Perruque, ni ajuster sa Cravate devant le Miroir, à cause du bruit que font ces maudites Nourrices & ces piailleurs d'Enfans; il lâche quelque Ironie sur les plaisirs du Mariage; il monte en Carosse & s'enfuit au

Caf-

Caffé, pour être à l'abri de tout ce tintamarre.

Suivant que le Mari a le cœur disposé, toutes les circonstances de sa vie lui donnent du chagrin ou du plaisir. Lors que son affection est bien placée, & qu'elle est soutenue par de justes égards au Devoir, à l'Honneur & à l'Amitié, que son état exige; il n'y a ni faveurs ni disgraces de la Fortune, qui ne lui procurent quelque plaisir inconnu à celui qui n'est pas marié.

Tout Homme qui aime son Epouse & ses Enfans, & qui tâche de faire le meilleur usage qu'il peut de sa tendresse, goûte du plaisir à l'occasion des choses les plus indifférentes, au lieu que celui qui n'a pas renoncé aux manieres du Monde, ni aux fausses Galanteries de la Ville, est chagrin & se dépite à la vûe de tout ce qui l'environne. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, on ne sauroit jouer un plus sot personnage que celui d'entretenir ses Amis des douceurs ou des embarras de son Domestique. Hier même, sans chercher plus loin, un tendre Epoux me pria d'aller dîner chez lui. A notre arrivée au Logis, sa Femme nous raconta que leur petit Garçon, à l'ouïe de leur Pendule, qui venoit de sonner deux heures, avoit dit que son Papa se rendroit bientôt pour dîner. Pendant que le Pere extasié le tenoit entre ses bras, & qu'il ne cessoit de le baiser, la Mere m'apprit qu'il n'avoit alors que quatre ans accomplis. Ensuite ils se disputoient à qui l'auroit,

on

on me le présenta, & l'on ne manqua point de repéter son observation sur l'heure du jour. Averti par leurs regards, qu'ils souhaiteroient de m'entendre dire quelque chose là dessus, je dis au Pere que la remarque de son petit Garçon étoit une preuve certaine qu'il feroit un jour un grand Historien & un fameux Chronologiste. Quoi qu'ils ne soient pas Bêtes, ni l'un ni l'autre, ils reçurent mon Compliment & ma Prédiction avec toute la reconnoissance possible. Je fus bien regalé à dîner, & mes Hôtes m'entretinrent de plusieurs autres Dits notables de leur Héritier présomptif, qui n'auroient guères plû à un autre moins adonné que moi à reflechir ; Mais accoutumé aux speculations, je ne pûs qu'admirer le bonheur de ceux à qui les moindres bagatelles procurent de grandes esperances, de la joie & des triomphes. D'un autre côté, j'ai connu un Sot d'un mauvais naturel, dont l'embonpoint faisoit presque tout le mérite, & qui, pour n'avoir pas cette heureuse disposition, traitoit tout le monde chez lui de Benêts & l'Innocens, de ce qu'ils racontoient des choses qui étoient au pié de la lettre au dessus de sa portée.

Malgré tout cela, je ne saurois nier qu'il ne se trouve des Femmes de si méchante humeur, qu'on doit être muni d'un fonds tout extraordinaire de patience & de Philosophie pour vivre avec elles. Lors que celles-ci rencontrent des Maris d'un esprit violent, qui n'ont ni Savoir ni Modera-

tion,

tion, elle risquent d'être souvent batues; mais * un de nos fameux Jurisconsultes croit que *ce Remede ne doit être emploïé qu'à l'extremité*, pour me servir de ses propres termes. D'ailleurs, puis qu'il faut tirer quelque usage spirituel de toutes sortes d'afflictions, je conseillerois à ceux qui ont épousé des Femmes grondeuses de se former à la Vertu par l'exercice de la Patience dans leur domestique. SOCRATE, qui de l'aveu de tout le monde, est le Chef indubitable de la Secte, qu'on nomme les *bequetez de la Poule*, reconnoissoit devoir une grande partie de sa Vertu à l'exercice que sa Femme lui donnoit tous les jours. On peut recueillir de très-bonnes Leçons des sages Reponses qu'il faisoit à ceux qui avoient moins de force d'Esprit que lui sur ce chapitre. Lors qu'un de ses Amis, indigné de la maniere dont sa Femme en usoit à son égard, lui eut demandé, comment un Homme aussi bon que lui pouvoit vivre avec une Créature si violente? Il lui répondit, *Que ceux qui apprennent à se tenir fermes à cheval, s'accoûtument à monter les Chevaux les plus fougueux, & qu'après en être venus à bout, ils ne craignent pas d'être desarçonnez lors qu'ils en montent d'autres moins retifs.* Il a dit plus d'une fois à l'un ou à l'autre, qui lui parloit du même sujet, *Mon cher Ami, vous êtes, redevable à* XANTIPPE, *de ce que je souffre si bien vos emportemens dans*

* Nommé BRACTON.

dans la Dispute: Il disoit aussi en pareille accasion, *Ma Poule glousse beaucoup, mais elle m'amène des Poulets : Ceux qui logent dans une Rue fort passante ne sont pas detournez par le bruit des Charretes.* Je voudrois, s'il est possible, qu'un Homme de bon sens se contentât de celle qui lui est tombée en partage, quand même ce seroit une Criailleuse, puis que, s'il ne peut la rendre meilleure, il peut lui-même en devenir meilleur.

Mais, au lieu de poursuivre mon dessein & de m'étendre sur les agrémens & sur les attraits de l'amour conjugal, je m'amuse à rapporter des faits qui tournent à son préjudice. Quoi qu'il en soit, je suis bien persuadé que tout ce qu'il y a d'agréable dans la Vie Humaine est assaisonné d'un nouveau relief dans l'état de Mariage. Celui qui aime sa Famille, & qui a quelque sujet de joie ne peut que la sentir redoubler lors qu'il se dit à lui-même. *Quel bonheur ne sera-ce pas pour ma Femme & pour mes Enfans?* D'un autre côté, s'il est exposé à quelque embarrrs ou à quelque peril, il peut s'en consoler, dans la pensée que sa Femme & ses Enfans en sont à l'abri. Il y a quelque chose dans cet état qui augmente les plaisirs, parce que d'autres y ont part; & qui dissipe les chagrins, parce que d'autres en sont exemts. Tous ceux qui sont mariez & qui ne goûtent pas cette aimable douceur vivent dans une molle & fade indolence; ou bien ils se voient obligez à toute heure d'en venir à des paro-

les-

les aigres, à des reproches sanglans & à des quérelles envenimées. En un mot, l'état de Mariage, accompagné ou privé de la tendresse mutuelle qui lui convient, est l'Emblême le plus exact du Paradis ou de l'Enfer que nous puissions trouver dans cette Vie.

T.

XXIII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— ——— ——— uti non
Compositus meliùs cum *Bitbo Bacchius*. In jus
Acres procurrunt, magnum spectaculum uterque.

HOR. L. I. Sat. VII. 19.

Nos deux Champions, aussi bien appariez que les Gladiateurs Bithus & Bacchius, *entrent en Lice. Tous deux s'avancent dans la Sale avec un ardeur, qui attire l'attention de tout le monde.*

C'Est un divertissement assez agréable de reflechir sur les differentes idées que diverses Personnes ont de la même chose. Si des Hommes du Vulgaire estiment souvent certaines choses, que ceux d'un rang plus élevé méprisent; il y a bien des choses que ceux-ci estiment, & dont les premiers ne font aucun cas. Par exemple, les Gens du com-

Reflexions sur le démélé qu'il y eut à *Utrecht* en 1712. entre les Valets de Mr. le C. de RECHTEREN & ceux de

Mr. MESNAGER.

commun sont fort étonnez d'entendre parler de ces Disputes solemnelles qui arrivent entre les Grands sur les pointilles d'une Cerémonie publique, & de voir que des affaires de conséquence soient interrompues à l'occasion de ces formalitez, qu'ils regardent comme des bagatelles & des niaiseries. Je suis charmé de la décision d'un Portier, qu'on trouve dans une Pièce de Mr. SOUTHERN, & qui est fondée sur le chagrin d'une Dame vertueuse, qui avoit épousé un second Mari, pendant que le premier étoit encore en vie. Celui-ci, qu'on croïoit mort, revenu chez lui après une longue absence, excite un noble embarras pour l'endroit tragique de la Pièce. La Nourrice & le Portier s'entretiennent des difficultez qu'il y auroit en pareil cas, ce dernier s'imagine qu'il seroit aisé d'y remedier, & il le décide par le vieux Proverbe, qui dit que *le premier Contractant doit reprendre sa Jument.* Il ne s'est rien passé de mes jours qui ait tant surpris & confondu la plûpart de mes bons Compatriotes, que la Dispute survenue entre le Comte de RECHTEREN, & Mr. MESNAGER, qui occupe les plus habiles Politiques de diverses Nations, & qui tient même en suspens toutes les affaires de l'*Europe*.

Hier, à mon arrivée dans un de nos Caffez, je prêtai l'oreille à ce qui se disoit à la Table voisine, qui étoit environnée de Politiques d'un ordre inferieur, dont l'un, après avoit lû les Nouvelles avec beaucoup d'attention, s'é-

s'énonça en ces termes: „ Je crains fort
„ *dit-il*, que cette malheureuse rupture sur-
„ venue à *Utrecht* entre quelques Valets de
„ pié ne retarde la Paix de l'*Europe*. Dieu
„ veuille que le Pape n'y jouë pas son rôle
„ sous main! Le saint Pere est très-habile à
„ fomenter la Division, comme les pauvres
„ *Cantons Suisses* viennent de l'éprouver à
„ leurs dépens. Si les Domestiques de Mr....
„ *Comment l'appellez vous*? n'en veulent pas
„ venir à un Accord amiable, je ne vois
„ pas qu'on puisse terminer cette quérelle
„ sans une Guerre de Religion.

„ Pour moi, *dit alors un Benêt qui étoit*
„ *assis auprès de lui*, si j'étois à la place du
„ Roi de *France*, j'aurois honte de prendre
„ le parti d'aucun de ces Valets, soit de
„ l'un ou de l'autre côté: Ne voilà-t-il
„ pas toutes les affaires de l'*Europe* acro-
„ chées, parce qu'un Valet de Mr. MES-
„ NAGER a eu la tête un peu meurtrie. Si le
„ Comte de RECTRUM leur avoit donné
„ d'abord de quoi boire Chopine, tout auroit
„ été calmé & l'on n'en parleroit plus; mais
„ on dit que c'est un Homme qui a du
„ sang aux ongles, & qui n'aime pas qu'on
„ lui fasse la mouë.

Là-dessus un troisième, qui n'avoit pas
encore ouvert la bouche, déclare, "Qu'il
„ étoit bien aise que les Plénipotentiaires de
„ nos Princes Chrétiens examinassent à
„ fond ce démêlé, puis que les Valets de
„ pié n'avoient jamais porté l'effronterie si
„ loin qu'aujourd'hui, & qu'il seroit charmé
„ de

„ de les voir dégradez dans le Traité d'*U-*
„ *trecht*, si cela se pouvoit sans aucun pré-
„ judice aux affaires publiques.

Un quatrième, qui étoit assis à l'autre bout de la Table, & qui sembloit prendre à cœur les intérêts du Roi de *France*, leur dit, " qu'ils n'avoient pas une juste idée de
„ la chose, & que le Roi très-Chrétien ne
„ ressentoit pas cet affront parce qu'on l'a-
„ voit fait aux Laquais de Mr. MESNA-
„ GER; car, *ajouta-t-il*, dequoi lui ser-
„ vent ces Laquais? Mais c'est parce qu'on
„ a insulté ses Sujets: Vous saures donc
„ qu'il paroitroit bien étrange qu'un *Fran-*
„ *çois* eut le nez ensanglanté, & que son
„ Monarque n'en prît aucune connoissan-
„ ce. Il est obligé en honneur à les défen-
„ dre contre toutes sortes d'hostilitez, & si
„ les *Hollandois* poussent l'audace, à l'é-
„ gard d'une Tête couronnée, jusqu'à
„ donner des coups de poings ou de piez à
„ quelqu'un de ceux qu'il portege, il est en
„ droit d'en demander hautement la repa-
„ ration."

Cette distinction mit la Dispute sur un nouveau pié, & fut approuvée de la plûpart des Auditeurs, jusqu'à ce qu'un petit Homme plein de feu, qui se déclara pour la Maison d'*Autriche*, traita cruellement le Roi de *France*, sur ce qu'il encourageoit ses Sujets à faire la mouë à leurs Superieurs, & qu'il les déroboit ensuite à la punition dûë à leur insolence. Il ajouta que les *François* étoient si adonnez aux Grimaces,

que,

que, si l'on n'en arrêtoit l'usage au Congrès d'*Utrecht*, il n'y auroit plus moïen d'aller en Ruë en tems de Paix, sur tout s'ils demeuroient maîtres des *Indes* Occidentales. Il soutint même avec beaucoup de chaleur que si les Alliez étoient de son avis, ils obligeroient le Roi de *France* à brûler ses Galeres, & à permettre l'exercice de la Religon Reformée dans ses Etats, avant qu'ils remissent leurs Epées dans le fourreau. Enfin il traita Mr. MESNAGER, d'Homme de néant & d'Etourdi.

La Dispute s'échaufoit de plus en plus, & je ne sai où elle auroit abouti, si un jeune Homme de vingt à vingt-deux ans, qui me parut avoir étudié en Droit, n'eut pris la Cause en main, & n'eut prononcé que le Comte de RECHTEREN & Mr. MESNAGER ne s'étoient pas bien conduits dans cette affaire. „ Mr. le Comte „ de RECHTEREN, *dit-il*, auroit dû déposer sous serment que ses Domestiques „ avoient été insultez les premiers par ceux „ de Mr. MESNAGER, & alors Mr. „ MESNAGER n'auroit pas manqué de „ lui rendre justice, soit en chassant les cri- „ minels de sa Maison, ou de toute autre „ maniere, qu'il auroit trouvé la plus con- „ venable; car, afin que vous le sachiez, „ si quelqu'un me fait la mouë, je ne dois „ pas lui casser les dents pour cela. D'ail- „ leurs, à l'occasion de l'assaut livré, ou „ des coups donnez à ses Domestiques, Mr. „ MESNAGER auroit pû intenter un Pro-

„ cès à Mr. DE RECHTEREN; mais sur
„ le pié où l'affaire est aujourd'hui, je
„ crois que ces Messieurs devroient s'en
„ rapporter à des Arbitres. ".

J'entendis là-dessus bien d'autres decisions, qui ne valoient guère mieux que celle-là; & tout ce que j'en pûs conclurre fut, que la Question débatue ne surpassoit pas moins la capacité de ces honnêtes Raisonneurs que la mienne.

O.

XXIV. DISCOURS.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant.
LUCR. Lib. III. 20.

Comme les Abeilles qui sucent toutes sortes de Fleurs dans les Bois.

Reflexions sur le DISCOURS XXII.

LORS que j'ai publié quelque DISCOURS qui s'accorde avec le Goût général, & qui cause un plaisir extraordinaire, il ne manque jamais de m'attirer bon nombre de Lettres. Le XXII. où j'ai donné quelques avis à la Confrairie des *Bequetez de la Poule*, m'a déja procuré divers Correspondans; & je n'en saurois deviner la raison, à moins que ce ne soit, parce qu'il est d'un usage universel, & sur tout d'une grande utilité pour les pauvres Maris. Un hon-

honnête Artisan, qui date sa Lettre de *Cheapside*, m'en remercie au nom de ses Confréres, qui se voient toutes les fois que leurs Femmes veulent bien leur en donner la permission, & qui restent ensemble jusqu'à ce qu'elles trouvent à propos de les envoïer chercher. Il m'avertit d'ailleurs que mon DISCOURS a été d'une merveilleuse consolation à tous les Membres de sa Coterie, & il me demande en grace de m'étendre un peu plus sur le chapitre de SOCRATE, & de les informer sous quel Regne il vivoit, s'il étoit Citoïen ou Courtisan, s'il enterra XANTIPPE, avec plusieurs autres particularitez; puis qu'à juger de lui par ses propos sententieux, il ne peut qu'avoir été bon Chrétien, & doué d'une grande sagesse. Un autre, qui se signe BENJAMIN DUPÉ, m'écrit, que marié à une Grondeuse impitoïable, il avoit tâché de la radoucir par toutes les voies légitimes, que j'ai spécifiées dans le même Discours, & qu'outré de colere il avoit souvent passé les bornes, comme BRACTON le permet en pareil cas; mais qu'il étoit résolu de la supporter à l'avenir en *Stoïcien*, & de la regarder comme une Maîtresse qu'il nourrit pour lui enseigner la Philosophie. Un troisiéme qui se nomme FEUARDENT, approuve tout ce Discours, excepté les derniers mots, où je dis que l'état du Mariage est un Paradis ou un Enfer. Il lui en a coûté un sou pour m'écrire par la voie du *Penny-Post*, & m'avertir que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais

plûtôt, appuïé sur l'experience qu'il en a faite lui-même, un état mitoïen, qui répond à l'idée qu'on nous donne du Purgatoire.

Le beau Sexe m'a honoré aussi de ses réflexions sur le même Discours. Une Dame, qui s'appelle Euterpé, & qui paroit avoir de l'étude, me demande si je veux introduire la Loi *Salique* dans toutes les Familles, & d'où vient qu'il n'est pas à propos qu'une Femme, qui a de l'habileté & du savoir tienne le Gouvernail, lors que le Mari est foible & ignorant? Un autre d'un Caractère tout opposé, qui se donne le nom de Xantippe, m'avouë qu'elle suit l'exemple de cette Femme de Socrate; qu'elle est mariée à un Homme fort studieux, qui n'a nulle connoissance des affaires du Monde, qu'elle est ainsi obligée d'en prendre soin elle-même, & de l'animer de tems en tems, de peur qu'il ne se rouille, & qu'il ne se rende incapable de converser avec les Vivans.

Après ce petit Extrait de quelques-unes des Lettres que j'ai reçuës à cette occasion j'en vais publier ici une toute entiere.

Mr. le Spectateur,

Lettre d'une Dame sur le Caractère de son Epoux qui étoit un *Jean-Joanne.*

„ Vous nous avez donné un Portrait
„ fort naïf de cette sorte d'Epoux qu'on
„ nomme un *Bequeté de la Poule*; mais je
„ ne sâche pas que vous aïez rien dit de ce-
„ lui qui est d'un Caractère tout différent
„ & qu'on appelle, en divers endroits de
„ notre

„ notre Isle, un *Jean-Jeanne*. J'ai le mal-
„ heur d'être unie, pour le reste de mes
„ jours, avec un Homme de cette espèce,
„ qui est au pié de la lettre plus Femme que
„ je ne le suis. Il a été élevé sous les yeux
„ d'une tendre Mere, qui ne le perdit pas
„ de vûe, jusqu'à ce qu'elle en eut fait u-
„ ne aussi bonne Ménagere qu'elle-même.
„ A peine y avoit il deux ans qu'il étoit
„ sorti des mains de sa Nourrice, qu'il
„ pouvoit confire des Abricots & faire des
„ Gelées. Il lui étoit défendu de s'expo-
„ ser à l'air, de crainte qu'il ne s'enrheu-
„ mât; lorsqu'il auroit dû être à la Chasse
„ & courir après un Daim, il étoit aux co-
„ tez de sa Mere, pour apprendre à l'assai-
„ sonner, ou à le mettre en pâte, & ba-
„ dinoit à faire des Bateaux de papier avec
„ ses Sœurs, dans un âge qui permet aux
„ autres Gentilshommes de passer la Mer
„ & de visiter les Païs étrangers. Il a la
„ main la plus blanche que vous aïez vûe
„ de vos jours, & il feuillette la Pâte
„ mieux qu'aucune Femme de toute l'*An-
„ gleterre*. Ces qualitez le rendent un
„ miserable Epoux: Il est toujours dans
„ la Cuisine, & il ne cesse de gronder a-
„ vec la Cuisiniere. Il est mieux informé
„ de ce qui regarde la Taille du Lait,
„ que des Comptes du Receveur de ses
„ rentes. Je suis indignée lors qu'il trou-
„ ve à redire à quelque Plat qui n'est pas
„ de son goût, & qu'il instruit ses Amis
„ qui dînent avec lui de la meilleure Ma-

„ rinâde qu'il y ait pour les Noix, ou de
„ la meilleure Sauce pour une Cuisse de
„ Venaison. Malgré tout cela, il est très-
„ bon Mari, & il ne m'a jamais grondée
„ qu'une seule fois en sa vie, á l'occasion
„ d'un Plat de Canards sauvages qui étoient
„ un peu trop rôtis; mais j'aimerois mieux
„ qu'il fût d'une humeur chagrine, & qu'il
„ me traitât rudement quelquefois, que de
„ le voir si effeminé, & se mêler de bien
„ des choses qui ne sont point du tout de
„ son ressort. Puis que vous nous avez
„ donné le Caractère d'une Femme qui
„ porte les Culotes, je vous prie de nous
„ dépeindre au naturel un Mari qui por-
„ te la Jupe. D'où vient, s'il vous plait,
„ qu'un Caractère Feminin ne feroit pas
„ aussi ridicule dans un Homme que l'est
„ un Masculin dans notre Sexe? Je suis
„ *&c.*

Z.

XXV. DIS-

XXV. DISCOURS.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit: ——— ——— ——— ———

HOR. A. P. Vers. 191.

N'employez point le Ministere d'un Dieu, si cet Expedient n'est nécessaire pour denouer l'intrigue.

Contre les JUGEMENS temeraires sur les biens & les maux qui arrivent aux Hommes.

ON ne sauroit jamais se rendre coupable d'un plus grand manque de Charité, que d'attribuer aux châtimens du Ciel les afflictions que les autres endurent. Celui qui se regarde comme l'Objet de la vengeance divine aggrave son mal, & ceux qui l'envisagent sous un si terrible aspect cessent d'avoir pour lui la compassion qui lui est dûe. Cette manie de tourner chaque Infortune en un Jugement du Ciel vient des fausses idées qu'on a de la Religion, qui produit, de sa nature, une bienveillance universelle pour tous les Hommes, & qui interprête le plus favorablement qu'il se peut tous les accidens qui leur arrivent. Ce n'est pas ainsi la Religion qui aigrit le Naturel d'un Homme, mais c'est son mauvais Naturel qui aigrit sa Religion: Ceux qui sont d'une humeur triste & mélancolique, ou envieuse & maligne, quelque genre de vie qu'ils menent, découvrent la trempe naturelle de

leur Esprit dans toutes leurs pensées, leurs paroles & leurs actions. De même que les Vins les plus délicats ont souvent quelque goût du terroir où ils croissent, ainsi les meilleures pensées doivent souvent quelque chose de particulier à la tournure de l'Esprit qui les produit. Lors que la Sottise ou la Superstition se joignent à ce mauvais Naturel, il n'est pas au pouvoir de la Religion même d'empêcher que la Personne, qui est de cette humeur, ne paroisse, d'un Caractère absurde & ridicule.

Une vieille Fille, dont je chacherai le Nom sous celui de * NEMESIS, est une des plus expertes que j'aie vû de ma vie à découvrir les Jugemens de Dieu. Elle peut vous dire quel peché reduisit en cendres la Maison d'un tel, ou renversa tous ses Greniers. Si vous lui parlez d'une jeune Dame, qui a eu le malheur de voir flétrir sa beauté par la petite Verole, il lui échappe un profond soupir, & elle vous dit, que, lorsque cette Dame avoit un beau visage, elle se regardoit toujours dans le Miroir. Si vous lui annoncez quelque bonne Fortune arrivée à une Demoiselle de sa connoissance, elle souhaite qu'elle puisse prosperer entre ses mains; quoi que sa Mere en ait usé cruellement avec une de ces Niéces.

Ses

* C'étoit la Déesse de la Vengeance chez les Païens. Ce mot Grec signifie aussi *Indignation* & même une Indignation accompagnée d'envie.

Ses reflexions roulent d'ordinaire sur des Personnes qui avoient de grands biens; mais qui n'en ont presque pas joui, à cause de quelque defaut qui se trouvoit dans leur conduite, ou dans celle de leurs Peres. Elle peut vous donner la raison pourquoi un tel mourut sans Enfans; pourquoi un tel autre fut enlevé à la fleur de son âge: pourquoi une telle fut malheureuse dans le Mariage qu'elle contracta: pourquoi un tel se cassa la jambe dans un certain endroit du Païs, de la Ville ou de la Maison, & pourquoi un autre fut tué d'un coup de Sabre, plûtôt que d'un coup d'Epée ou de quelque Arme différente. Elle a un Crime pour chaque Malheur qui peut arriver à quelqu'une de ses Connoissances, & lors qu'elle entend parler d'un Vol ou d'un Meurtre, elle insiste plus sur la vie dereglée de la Personne souffrante, que sur l'attentat du Voleur ou de l'Assassin. En un mot, elle est si bonne Chrétienne, que tout ce qui lui arrive à elle-même est une Epreuve, & que tout ce qui arrive à son prochain est un Jugement du Ciel.

La seule description de ce Foible, dans la Vie ordinaire, suffit pour le tourner en ridicule; mais lors qu'il paroit sous la pompe & la dignité du Stile, il est très-capable d'amuser & d'effraïer l'Esprit du Lecteur. Herodote & Plutarque font souvent intervenir les Jugemens du Ciel aussi mal à propos que la Sibylle, dont je viens de parler; quoi que la maniere dont

ils les énoncent attire du respect & de la venération au Foible même. Il est vrai que la plûpart des Historiens, soit Chétiens ou Païens, ont donné dans cette idée superstitieuse, & qu'ils ont parlé des mauvais succès, des malheurs imprevûs, ou des accidens funestes, comme s'ils avoient été admis dans les secrets de la Providence, & qu'ils eussent connu tous les ressorts cachez qu'elle emploie à gouverner le Monde, ou penetré dans toutes ses vûes. On croiroit en particulier que plusieurs de nos Historiens ont eu diverses Revelations de cette nature. Nos anciens Moines ne souffrent presque jamais qu'aucun de leurs Princes finisse en paix ses jours, s'il avoit tâché de diminuer le pouvoir & les richesses que l'Eglise possedoit en ce tems-là. Les Heritiers legitimes de GUILLAUME *le Conquerant* sont presque tous punis dans le quartier de la *nouvelle Forêt*, où il avoit détruit les Eglises & les Monasteres. En un mot, lisez la Chronique d'un Auteur de cette trempe, & il vous semblera que vous avez sous les yeux une Histoire des Rois d'*Israël* ou de *Juda*, dont les Historiens étoient actuellement inspirez, & sur qui Dieu, par un effet tout particulier de sa Providence, repandoit ses Jugemens ou ses Benedictions, suivant qu'ils favorisoient l'Idolâtrie ou son veritable Culte.

Cette maniere de juger des malheurs d'autrui ne me paroit pas seulement opposée à la Charité à l'égard de celui qui les souffre,

mais

mais très-présomtueuse à l'égard de la Divinité qui les permet. Si la Vertu est souvent infortunée dans ce Monde, & si le Vice y triomphe, c'est une preuve convaincante d'une Vie à venir; puis que cela repugne à la nature d'un Etre tout bon & tout sage; à moins qu'on ne suppose que cette distribution indifférente des biens & des maux, qui sert à executer ici bas les desseins de la Providence, sera rectifiée avec usure dans une autre Vie. Il ne faut donc pas attendre que le feu tombe toujours du Ciel sur les Coupables, ni que l'Eternel, lors qu'on voit le Crime triomphant ou la Vertu opprimée en certaines Personnes, arme son bras & l'emploie pour la défense de l'un ou de l'autre. Il suffit qu'il y ait un Jour déterminé, auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

La temerité qu'il y a de prétendre que les Malheurs temporels sont des Jugemens du Ciel, qui servent à punir certains Crimes, ne peut qu'être sensible par ces deux Considerations. L'une est qu'à parler en général, il n'y a point de Calamité ni d'Affliction, qu'on suppose être envoïée à un méchant Homme comme un Jugement du Ciel, qui n'arrive quelquefois aux Personnes vertueuses & d'une Pieté reconnue. Lors que l'Athée DIAGORE étoit sur un des Vaisseaux *Atheniens*, il s'éleva une furieuse Tempête, qui obligea les Matelots de lui dire que c'étoit une juste punition du Ciel

contre eux, de cequ'ils avoient pris à bord un Homme aussi impie que lui. DIAGORE les pria de tourner les yeux sur les autres Vaisseaux de la Flote qui se trouvoient dans le même cas, & leur demanda si DIAGORE étoit à bord de chacun de ces Vaisseaux. Nous sommes tous en bute aux mêmes Calamitez, & sujets aux mêmes Accidens; & lors que nous voïons quelqu'un de notre Espèce gemir sous le poids de quelque Affliction particuliere, nous devrions penser qu'elle vient plûtôt du sort attaché à la Nature Humaine, que de l'état criminel de celui qui la souffre.

L'autre Considération, qui doit reprimer nos jugemens temeraires à cet égard, roule sur ce qu'il nous est impossible de savoir ce qu'il faut nommer des Calamitez ou des Benedictions. Combien d'Accidens n'y a-t-il pas, qu'on a pris pour des Malheurs, & qui ont tourné à l'avantage & au profit de ceux à qui ils sont arrivez? Combien de mauvais succès n'y a-t-il pas eu, qui, par leurs suites, ont prevenu la ruïne d'un Homme? Si l'on pouvoit découvrir les effets de chaque chose, il nous seroit permis de prononcer hardiment sur ce qu'on doit appeller Bonheur ou Malheur, Benediction ou Malediction; mais vouloir décider sur ce que l'on ne voit qu'en partie, & dont l'on n'observe que les bords, c'est une temerité & uue folie insupportable. L'avanture de BITON & de CLEOBIS, si celèbre dans le Paganisme, qu'elle est citée par tous les ar-

anciens Auteurs *Grecs* & *Latins*, qui ont écrit sur l'immortalité de l'Ame, peut nous fournir ici une très-bonne Leçon. Ces deux Freres, Fils d'une Dame qui étoit Prêtresse de JUNON, traînerent le Char de leur Mere au Temple de cette Déesse dans une occasion solemnelle, & en l'absence de ceux à qui cette fonction appartenoit. La Mere eut une si grande joie à la vûe de leur Amitié filiale, qu'elle pria la Déesse de leur accorder le plus beau Don qu'elle pût faire aux Hommes. Là-dessus l'un & l'autre furent saisis d'un profond sommeil, & le lendemain matin on les trouva morts dans le Temple. Cette Avanture n'auroit pas manqué de passer pour un Jugement du Ciel, si elle fut arrivee après un acte de desobeïssance, & il n'y a nul doute que les Historiens, qui nous en auroient parlé, ne l'eussent dépeinte sous cette idée.

O.

XXVI. DISCOURS.

—— —— Nam cùm proſtrata ſopore
Urget membra quies, & mens ſine pondere ludit,
Quicquid luce fuit, tenebris agit. ———
Petron. Satyr. C. 104.

* *Lors qu'un profond ſommeil nous ferme la paupiere,*
L'eſprit, ſe trouvant libre, agit ſans la matiere,
Il retrace dans l'ombre à notre Entendement,
Les objets qu'à nos Sens préſente la lumiere.

Reflexions ſur la nature de l'AME à l'occaſion des Rêves.

QUoi qu'il y ait divers Auteurs, qui ont écrit ſur les Songes, ils les ont preſque tous regardez comme des Revélations de ce qui eſt arrivé en certains Païs fort éloignez du nôtre, ou comme des Préſages de ce qui doit arriver dans la ſuite. Je les vai conſiderer ici ſous une toute autre vûe, en ce qu'ils peuvent nous donner quelque idée de l'excellence de nos Ames, & nous inſinuer qu'elles ſont indépendantes de la matiere.

En premier lieu, nos Rêves nous fourniſſent de bonnes preuves de l'Activité qui eſt

* Voïez Tome II. p. 45. du PETRONE *Latin & François*, ſuivant le M. S. trouvé à *Belgrade* en 1688, nouv. Edition in 8. 1709.

est naturelle à l'Ame, & qu'il n'est pas au pouvoir du Sommeil d'éteindre ou de ralentir. Lors qu'on est las & accablé par la fatigue du Jour, cette Partie agissante de nous-mêmes est toujours occupée & infatigable. Lors que les Organes des Sens manquent du repos qu'il leur faut, & que le Corps n'est plus en état d'agir de concert avec cette Substance spirituelle à laquelle il est uni, l'Ame déploie toutes ses Facultez, & continue dans l'action jusqu'à ce que son Associé soit de nouveau en état de lui faire compagnie. On diroit que les Rêves servent de relâche & de passe-tems à l'Ame, lorsqu'elle est débarrassée du soin de sa Machine, & qu'elle en a disposé entre les bras du Sommeil.

En deuxiéme lieu, les Rêves prouvent l'agilité & la perfection des Facultez de l'Ame, lors qu'elles sont dégagées du Corps. L'Ame est embarrassée & retenue dans ses operations, lors qu'elle agit de concert avec un Associé qui est si pesant & si lourd dans ses mouvemens. Mais dans les Rêves elle acquiert une vivacité & une allégresse étonnante. Ceux qui sont lents à parler font de beaux discours sur le champ, & ils s'expriment avec facilité en des Langues, dont ils n'ont presque aucune teinture. Les Personnes graves abondent en Plaisanteries, & les Stupides en Reparties & en Pointes d'Esprit, Quoi qu'il n'y ait rien de si pènible à l'Esprit que l'Invention, il opere avec une si grande activité dans les Rêves, que

que nous ne ſentons pas même qu'il ſoit occupé. Par exemple, nous avons tous rêvé quelquefois ſans doute, que nous liſions des Papiers, des Livres ou des Lettres; auquel cas l'Invention eſt ſi prompte, que l'Eſprit en eſt la Dupe, & qu'il prend ſon Ouvrage pour celui d'un autre.

Je citerai à cette occaſion un paſſage du Livre intitulé *Religio Medici*, où l'ingenieux Auteur rend compte de ſes penſées lors qu'il rêvoit ou qu'il étoit éveillé. * *Dans le Sommeil*, dit-il, *nous nous ſurpaſſons, en quelque maniere, nous-mêmes, & il ſemble que le Corps n'eſt pas plûtôt endormi, que l'Ame s'éveille. Si le Sommeil lie nos Sens & les tient engourdis, on peut dire qu'il délie & met en liberté la Raiſon; puis que nos Idées durant la Veille n'approchent pas de la vivacité de nos Imaginations durant le Sommeil. L'Aſcendant de ma Nativité étoit le Signe aqueux du* Scorpion: *Je ſuis né à l'Heure Planetaire de* Saturne, *& je crois tenir quelque choſe du naturel froid qu'on attribue à cette Planete: Je ne ſuis point du tout facetieux, ni diſpoſé à la joie & la gaieté des bonnes Compagnies; malgré tout cela, je puis compoſer, dans un Rêve, une Comedie entiere, la voir jouër moi-même, en ſentir les traits piquans, & ſi bien éclater de rire, que je m'éveille en ſurſaut. Si ma Memoire étoit auſſi fidèle que ma*

* Voiez page 222, &c. de la Traduction *Latine* de cet Ouvrage, dont l'Original eſt écrit en *Anglois*. Il eſt cité dans le II. Vol. du SPECTATEUR. p. 504

ma Raison est alors feconde, je n'etudierois jamais que dans mes Rêves, & je prendrois ce tems-là pour mes exercices de Pieté; mais la Mémoire, en ce qu'elle a de plus grossier ou de machinal, a si peu de prise alors sur les idées abstraites de l'Entendement, qu'elle oublie l'Intrigue de la Pièce & le fil de la Narration, dont elle ne rapporte à l'Esprit, quand on est éveillé, que des lambeaux & des traits confus.-- C'est ainsi qu'on voit quelquefois des Gens, à l'heure de la Mort, parler & raisonner beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, parce que l'Ame, sur le point d'être détachée des liens du Corps, agit plus selon sa nature, & pense alors d'une maniere qui est au dessus de l'Humanité.

On peut observer en troisiéme lieu que les Passions affectent l'Esprit avec plus de force durant le Sommeli que pendant la Veille. C'est aussi alors que la Joie & le Chagrin donnent les sentations de plaisir ou de douleur plus vives qu'en tout autre tems. De même la Piété qui s'éleve dans l'Esprit comme l'excellent Auteur que je viens de citer l'insinue, s'enflame d'une façon toute particuliere, & devient plus ardente quand le Corps est plongé dans le Sommeil. L'Experience de chacun l'instruira là-dessus, quoi quil soit très-probable que ceci varie selon la différence du temperament. Je finirai cet Article par deux Problêmens, dont je laisse la solution à mes Lecteurs. 1. Supposé qu'un Homme fût toûjours heureux dans ses Rêves, & malheu-

reux quand il veille, & que sa Vie fût également partagée entre ces deux états, savoir, s'il seroit plus heureux que malheureux, ou tout au contraire ? 2. Supposé qu'un Homme se crût Roi quand il dort, & un Mendiant lors qu'il veille, & qu'il eût les mêmes idées, sans aucune interruption, la nuit & le jour, savoir, s'il seroit au pié de la lettre un Roi ou un Mendiant, ou plûtôt s'il ne seroit pas l'un & l'autre ?

Il y a une autre Circonstance, qui nous donne, ce me semble, une fort haute idée de la nature de l'Ame, à l'égard de ce qui se passe dans les Rêves, je veux dire ce nombre infini & cette grande varieté d'idées qui s'y élevent alors. Si cet Etre actif & qui veille toûjours n'étoit sensible en ce tems-là qu'à sa propre existence, dans quelle affreuse & cruelle solitude ne se trouveroit-il pas aux heures du Sommeil ? Si l'Ame sentoit qu'elle est seule quand le Corps est endormi, de la méme maniere qu'elle y est sensible dans la veille, que le Tems lui paroit long & ennuïeux, comme il lui arrive souvent lors qu'elle songe &,, qu'el-
,, le se croit dans une pareille solitude obli-
,, gée à faire un long voïage sans la moin-
,, dre compagnie !

—— —— —— —— * semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam ! —— —— —— ——

Mais

* VIRGIL. Æneid. IV. 466.

Mais je n'ai fait cette observation qu'en passant. Mon but principal est de remarquer cette merveilleuse Faculté de l'Ame qui la met en état de produire de quoi s'entretenir dans ces occasions. Elle converse avec une infinité d'Etres qui lui doivent leur origine, & se représente dix mille Scènes qu'elle a inventées. Elle est elle-même le Théatre, les Acteurs & le Spectateur. Ceci me rappelle dans l'Esprit une Pensée qui me plait infiniment, & que PLUTARQUE attribue à HERACLITE, je veux dire *Que tous les Hommes qui veillent sont dans le même Monde; mais que chacun d'eux, lors qu'il est endormi, se trouve dans un nouveau Monde de sa façon.* L'Homme qui veille est dans le Monde naturel, & celui qui dort se retire dans un Monde artificiel qui lui est particulier. Il me semble que ceci nous insinue quelque grandeur naturelle de l'Ame, qu'il est plus aisé d'admirer que d'expliquer.

Je ne dois pas ômettre ici un Argument pour l'excellence de l'Ame, que j'ai vû cité comme pris de TERTULLIEN, & qui est fondé sur le pouvoir, qu'elle a de prédire l'avenir par les Songes. Tous ceux qui reçoivent l'Ecriture sainte, ou qui ont le moindre petit grain de Foi historique ne sauroient douter qu'il n'y ait eu plusieurs de ces Prédictions, puis qu'il s'en trouve une infinité d'Exemples dans les Auteurs, anciens & modernes, sacrez & prophanes. Si ces Présages ob-

XXVIII. DISCOURS.

——— Βαζυῤῥεῖται μέγα σθένος Ὠκεανοῖο.
Hom. Iliad. Φ. vers. 195.

La violence des vagues de l'Ocean profond.

Monsieur,

„ A la lecture de votre * Essai sur les Plaisirs de l'Imagination, j'ai vû que la *Grandeur* est une des trois sources que vous en alléguez. C'est ce qui m'a decouvert la raison pourquoi, de tous les Objets qui me sont tombez sous les yeux, il n'y en a point qui frappe tant mon Imagination que la vûe de la Mer ou de l'Ocean. Je ne saurois voir le mouvement de ce prodigieux amas d'eaux, même dans un Calme, sans un plaisir accompagné de surprise; mais lors qu'elles sont agitées par une Tempête, & que l'Horison n'offre de tous côtez que des flots écumans & des Montagnes liquides, je ne saurois décrire l'agreable horreur que cet Objet excite dans mon Esprit. L'Ocean agité est, si je ne me trompe, le plus grand Objet, qu'un Homme, qui s'y trouve dessus, puisse voir en mouvement, & qui, par une suite nécessaire, donne à son Imagination le plaisir le plus „ re-

Sur la *Grandeur*, qui est une des sources des Plaisirs de l'IMAGINATION.

* Voïez Tome IV. p. 247, &c.

„ relevé qui puisse naître de la grandeur.
„ J'avouë qu'il m'est impossible de regarder cette vaste étenduë de matiere fluide,
„ sans penser à la main qui l'a versée, & qui a creusé des abîmes capables de la recevoir. Un tel Objet me fait venir dans l'Esprit l'idée d'un Etre tout-puissant, & me prouve son existence d'une maniere aussi convaincante qu'une Démonstration métaphysique. L'Imagination vient au secours de l'Entendement, & par la grandeur de l'Objet sensible, elle y produit l'idée d'un Etre qui n'est renfermé ni par le Tems ni par l'Espace.

„ Plusieurs Voïages, que j'ai faits par Mer, m'ont exposé à bien des Tempêtes, qui m'ont souvent rappellé dans la mémoire les Descriptions que les anciens Poëtes en donnent. LONGIN approuve sur tout une de ces Descriptions qui se trouve dans HOMERE, parce que le Poëte ne s'y est pas amusé à certaines petites circonstances, que des Auteurs d'un genie inferieur, qu'il nomme, avoient relevées en pareil cas, & qu'il y a ramassé toutes celles qui sont les plus propres à épouvanter l'Imagination, & qui arrivent aussi dans le fort d'une Tempête. C'est pour cela même que je préfere le Description, que le Psalmiste nous a donnée, d'un Vaisseau battu de l'Orage, à toute autre, que j'aie lû de ma vie; * *Ceux qui descendent*, dit-il, *sur*

„ *Mer*

* Psau. CVII. dans la Version ordinaire des Réformez,

„ *Mer dans les Navires, & qui travaillent*
„ *au milieu des grandes eaux, ont vû les œu-*
„ *vres du Seigneur & ses merveilles dans la*
„ *profondeur des abîmes. Il a commandé, &*
„ *aussi-tôt il s'est levé un Vent qui a amené*
„ *la tempête, & les flots de la Mer se sont*
„ *élevez. Ils montoient jusqu'au Ciel, & des-*
„ *cendoient jusqu'au fond des abîmes: leur a-*
„ *me tomboit en défaillance à la vûe de tant*
„ *de maux. Ils étoient troublez & agitez*
„ *comme un Homme qui est yvre; & leur*
„ *prudence étoit toute renversée. Ils criérent*
„ *au Seigneur du milieu de leur affliction, &*
„ *il les tira de l'extremité où ils se trouvoient.*
„ *Il changea cette tempête en un Vent doux; &*
„ *les flots de la Mer se calmérent. Ils se re-*
„ *jouïrent de ce que ses flots s'étoient calmez;*
„ *& il les conduisit jusqu'au Port où ils vou-*
„ *loient arriver.*

„ Je ne saurois m'empêcher de dire à
„ cette occasion que le Systême du Psalmi-
„ ste est bien plus consolant & plus raison-
„ nable que celui du Paganisme, qui se
„ trouve dans VIRGILE & les autres Poë-
„ tes, où une de leurs Divinitez excite un
„ Orage, qu'une autre vient calmer. Si
„ nous n'avions égard qu'au sublime de cet-
„ te Piéce, quelle idée plus noble & plus
„ relevée peut-on se former de l'Etre su-
„ prême, qui confond & qui demêle ain-
„ si les Elemens, qui trouble & qui calme
„ ainsi la Nature? „ Les

mez, & CVI. dans celle de Mr. de SACI, que l'on a suivie, vers. 23-30.

„ Les grands Peintres ne s'amuſent pas
„ ſeulement aux Païſages des Jardins, des
„ Bois & des Prairies; mais ils emploient
„ ſouvent leurs pinceaux à nous tracer des
„ Tempêtes & la Mer agitée: Je voudrois
„ que vous ſuiviſſiez leur Exemple. Si ce
„ leger Craïon peut trouver place dans vos
„ Ecrits, je l'accompagnerai de la nouvelle
„ Traduction en Vers du Pſeaume, que j'ai
„ déja cité, ou du moins d'une partie, c'eſt
„ à-dire depuis le Verſet 23. juſques au 36.
„ incluſivement.

† Il en eſt qui s'expoſent
Sur les flots inconſtans;
Qui dans leurs projets oſent
Braver l'Onde & les Vents.

C'eſt alors qu'au milieu
Des vagues perilleuſes,
Ils peuvent voir de Dieu
Les Oeuvres merveilleuſes.

S'il appelle l'Orage,
Il vient, trouble les airs;
Son indomptable rage
Bouleverſe les Mers.

Il les éleve en monts;
Juſqu'au Ciel élancée
L'Onde aux gouffres profonds
Tombe plus courroucée.

L'on

* Voïez *Eſſai d'une nouvelle Traduction des Pſaumes, en Vers.* Par Mr. TEROND. Ed. *de la Haye* 1712.

L'on tourne, l'on chancelle,
Comme on fait dans le vin;
La peur devient mortelle,
L'art du Pilote eſt vain.
Ces pauvres malheureux,
Prêts de perir, s'écrient,
Dieu repond à leurs vœux,
Auſſi-tôt qu'ils le prient.

Il parle à la Tempête,
La tanſe, & d'un ſeul mot
La fait taire & l'arrête,
Et rend le calme au flot.
Sur leur front raſſuré
L'Allegreſſe vient luire;
Juſqu'au port deſiré,
Dieu daigne les conduire.

Que jamais ils n'oublient
De ſi rares bienfaits;
Qu'en tous lieux ils publient
La gloire de ſes faits.
Qu'ardens à celebrer
Ses bontez nompareilles,
Ils faſſent admirer
Aux plus grands ſes merveilles!

Sa main tarit la ſource
Des plus profondes eaux,
Et ſeche dans leur courſe
Les rapides ruiſſeaux.

Il punit les méchans;
Leurs riantes vallées,
Et leurs fertiles champs
Sont terres desolées.

Des ruisseaux, des rivieres,
Sa main conduit le cours;
Les deserts, les bruïeres
Reçoivent leur secours.
C'est pour des indigens,
Qu'il rend ces lieux fertiles;
Et leurs bras indigens
Y bâtissent des Villes.

O.

XXVIII. DISCOURS.

Heu, quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
VIRG. Æneid. III. 317.

Helas! quel cruel accident vous a privée d'un si cher Epoux? ou quel bonheur vous est survenu, qui soit digne de vous, & qui puisse vous dedammager d'une si grande perte?

Recit d'une triste Avanture, arrivée ... ieus

IL m'arrive souvent de courir d'un Livre à un autre pour me remplir l'Esprit de quantité d'idées, & me disposer à mes occu-

cupations journalieres. Après avoir employé une heure à cet exercice, il en reste toujours quelque chose qui sert à nourrir l'Imagination. Les Livres qui me plaisent le mieux sont les Histoires, fondées sur une bonne Autorité. L'Esprit de l'Homme aime naturellement la Justice, & lors que nous lisons une Histoire, où le Criminel, indigne de la moindre compassion, est puni à la fin, l'Ame goûte un certain plaisir à voir sa droiture vangée de l'insulte que le Crime y fait. C'est ce qu'on sentira mieux par le recit d'un triste Evenement, que par toutes mes réflexions générales.

CHARLES *le Hardi* Duc de *Bourgogne*.

,, Lors que CHARLES, Duc de *Bourgogne*, surnommé le *Hardi*, possedoit de ,, vastes Domaines, engloutis aujourd'hui ,, par le pouvoir exorbitant de la *France*, il ,, combla de faveurs & de bien CLAUDE RHYNSAULT, qui étoit *Allemand*, ,, & qui l'avoit servi dans ses Guerres contre les insultes de ses Voisins. Une grande partie de la *Zélande* étoit alors sujette ,, au Duc, Prince d'une bonté & d'une Justice tout-à fait singuliere. RHYNSAULT, ,, qui n'avoit d'autre talent que son Courage, fut assez dissimulé pour en imposer ,, à son Maître, qui le regardoit comme ,, une Personne d'honneur & d'une fidelité à ,, toute épreuve, sans avoir aucun défaut ,, qui l'empêchât d'observer les règles de la ,, Justice. Son Altesse, prevenue de cette ,, maniere en sa faveur, lui donna le Gouvernement de sa Capitale de *Zélande*, qui

 ,, vint

„ vint alors à vaquer. A peine RHYN-
„ SAULT fut pourvû de cet Emploi, qu'il
„ jetta les yeux sur SAPPHIRA, Femme
„ d'une grande beauté, & qui étoit mariée
„ à un riche Marchand de la Ville, nom-
„ mé PAUL DANVELT. Outre la
„ forte inclination qu'il avoit pour les
„ Femmes, il ne manquoit pas d'adref-
„ se pour s'insinuer dans leur Esprit. Il
„ connoissoit le plaisir qu'il y a de pos-
„ seder le cœur d'une Belle; mais il igno-
„ roit absolument les bienséances, les dou-
„ ceurs & les délicatesses qui accompa-
„ gnent une honnête Passion dans les A-
„ mes bien-nées. Avec tout cela, il avoit
„ assez de monde, pour entendre le Lan-
„ gage qui réussit d'ordinaire auprès des
„ plus foibles du beau Sexe, & il savoit
„ exprimer de la bouche une Passion qu'il
„ ne sentoit pas dans le cœur. Il étoit
„ du nombre de ces esprits brutaux, qui
„ peuvent trouver du goût à violer l'In-
„ nocence & la Beauté, sans avoir un grain
„ de pitié ou de tendresse pour l'Objet qui
„ les charme. L'ingratitude est un Vice
„ inséparable de l'Homme lascif; & la
„ jouïssance d'une Femme lorsqu'on ne
„ cherche qu'à satisfaire une Passion dont
„ on se trouvoit incommodé, est toujours
„ suivie du dégoût & de l'aversion. RHYN-
„ SAULT, resolu de venir à bout de son
„ dessein, mit tout en œuvre pour s'in-
„ troduire chez la Femme de DANVELT;
„ mais instruite de son Caractère & de ses
„ vûes,

„ vûes, elle n'oublia rien pour éviter le
„ piege qu'il lui tendoit. Convaincu qu'il
„ ne réussiroit jamais par les voies ordinai-
„ res, il emprisonna le Mari, sous ombre
„ qu'il entretenoit correspondance avec les
„ Ennemis du Prince, & qu'il s'étoit en-
„ gagé à leur livrer la Ville. Le succès re-
„ pondit à son attente: Le jour avant ce-
„ lui qu'on avoit fixé pour l'exécution du
„ prétendu Criminel, la Femme du mal-
„ heureux DANVELT parut dans la Sale du
„ Gouverneur, où abattue à ses piez, elle
„ lui embrassa les genoux & implora sa cle-
„ mence. RHYNSAULT, pour cacher le
„ plaisir qu'il sentoit a la voir, prit un air
„ severe, & lui ordonna, avec une autori-
„ té affectée, de se lever & de le suivre
„ dans son Cabinet; après lui avoir deman-
„ dé si elle connoissoit le Caractère d'une
„ Lettre qu'il tira de sa poche, & dit à hau-
„ te voix, *Si vous voulez rendre service à*
„ *votre Mari, il faut que vous m'instrui-*
„ *siez, sans aucun deguisement, de tout ce*
„ *que vous savez de cette Conspiration, &*
„ *que vous me nommiez ses Complices; puis*
„ *que tout le monde est persuadé qu'il vous*
„ *aime trop pour vous avoir rien caché là-*
„ *dessus.* Il ne fut pas plûtôt arrivé dans
„ son Cabinet que tous ses Domestiques
„ s'en éloignerent, & qu'il manda la De-
„ moiselle, pour lui donner audience. A-
„ lors il prit un air doux & affable, il de-
„ vint Suppliant lui-même, & la railla d'u-
„ ne affliction, dont il lui étoit si facile de

„ se délivrer. Persuadée de son mauvais „ dessein, elle tâcha de l'en détourner par „ de vives raisons, &, les yeux baignez de „ larmes, le conjura d'avoir égard à l'in- „ nocence de son Mari. L'Impudicité, de „ même que l'Ambition, s'empare de tou- „ tes les facultez de l'Esprit & du Corps, „ & les engage à la servir. Les pleurs de „ la Demoiselle, l'amertume de son ame, „ la jonction de ses mains & la véhemence „ de son discours lui donnoient autant de „ différentes attitudes, qui relevoient les „ traits de sa beauté, & enflamoient de plus „ en plus les desirs criminels du Gouver- „ neur. Cette unique Passion avoit étouffé „ en lui tout principe d'Humanité; ainsi il „ lui déclara en termes formels, qu'il se „ croiroit malheureux jusqu'à-ce qu'il l'eût „ possedée, qu'elle ne pouvoit racheter la „ vie de son Mari qu'à ce prix-là, & qu'el- „ le devoit se déterminer à prononcer la „ Sentence de Vie ou de Mort, entre ce „ moment & le lendemain à midi. Après „ ce cruel avis, lors qu'il la vit assez émue „ & dans un état propre à insinuer aux „ yeux du Vulgaire que leur entretien avoit „ roulé sur tout autre chose, il appella ses „ Gens pour la conduire à la Porte. Acca- „ blée de douleur, elle se rendit à la Pri- „ son, où elle découvrit à son Mari tout „ ce qui venoit de se passer, & le rude „ combat qu'elle avoit soutenu entre sa „ tendresse pour lui & la fidelité qu'elle „ devoit à sa couche. L'Epoux, honteux

„ d'a-

„ d'avouer ce que la crainte lui suggeroit à l'approche de la Mort, laissa échaper quelques mots, qui lui foisoient entendre qu'il ne la croiroit pas deshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette permission indirecte de lui sauver la vie, qu'il n'avoit pas le courage d'abandonner pour maintenir son honneur, elle prit congé de lui.

„ Le lendemain matin l'infortunée SAPPHIRA alla trouver le Gouverneur, & conduite dans un Appartement écarté, se remit à sa discretion, RHYNSAULT loua ses charmes, se flatta d'avoir un commerce libre avec elle dans la suite, & lui dit, d'un air gai & plein de transports amoureux, d'aller retirer son Mari de la Prison: *Mais*; ajoûta-t-il, *mon aimable Beauté ne doit pas être fâchée si j'ai pris des mesures, afin qu'à l'avenir il ne soit pas un obstacle à nos Rendez-vous.* Ces derniers mots lui présagerent le triste sort de son Mari, qu'elle trouva executé par ordre du Gouverneur, lors qu'elle se fut rendue à la Prison.

„ SAPPHIRA, qui avoit toujours paru couverte de larmes, & qui n'avoit fait que gemir durant cette rude épreuve, ne poussa ni plainte ni soupir à la vûe d'un si cruel spectacle, qui la rendit immobile sous le poids de sa douleur. Après qu'elle se fut retirée à son Logis, & qu'elle eut imploré le secours de celui qui van-

„ ge

„ ge tôt ou tard l'Innocence opprimée, elle
„ resolut d'aller trouver le Duc en secret.
„ La beauté de sa Personne & cet air respec-
„ table que donne l'Affliction, qui neglige
„ en même-tems les formalitez, lui en ren-
„ dirent l'accès facile. Arrivée en sa pre-
„ sence, elle s'énonça en ces termes: *Voi-*
„ *ci, grand Prince, une Malheureuse, qui*
„ *est lasse de vivre, quoi qu'elle ait vécu*
„ *jusques ici dans l'Innocence & dans la pra-*
„ *tique de ses devoirs. Vous ne sauriez re-*
„ *medier à ses Infortunes; mais vous pouvez*
„ *les vanger. Si la protection des Malheu-*
„ *reux & la punition des Coupables est une*
„ *tâche digne d'un grand Prince, j'offre au*
„ *Duc de* Bourgogne *un ample sujet de sou-*
„ *tenir sa haute reputation, & de laver l'in-*
„ *famie repanduë sur la mienne.*

„ Elle n'eut pas plûtôt achevé ce Dis-
„ cours, qu'elle remit au Duc un Memoire
„ qui contenoit le recit de sa triste Avantu-
„ re. Il le lut avec tous les mouvemens
„ que l'Indignation & la Pitié peuvent ex-
„ citer dans un Prince jaloux de son honneur
„ par rapport à la conduite de ses Officiers,
„ & qui aime la prosperité de ses Sujets.

„ RHYNSAULT fut donc mandé à la
„ Cour, & confronté avec SAPPHIRA,
„ en présence de quelques-uns des Mem-
„ bres du Conseil, & du Prince lui-même,
„ qui lui demanda, s'il connoissoit cette De-
„ moiselle? Dès que RHYNSAULT pût re-
„ venir de sa surprise, il dit au Duc qu'il
„ l'épouseroit, si Son Altesse vouloit bien

„ re-

„ regarder cette démarche comme une ju-
„ ste reparation de son Crime. Le Duc en
„ parut content, & fit d'abord celébrer le
„ Mariage. Il dit ensuite au Gouverneur
„ *Vous en êtes venu jusque-là, forcé par mon*
„ *Autorité; mais je ne croirai jamais que*
„ *vous aïez de la tendresse pour elle, à moins*
„ *que vous ne lui fassiez une Donation de tout*
„ *votre Bien, pour en jouïr après votre mort.*
„ Aussitôt que ces deux Actes furent ex-
„ pediez, le Duc, qui en fut le témoin,
„ se tourna vers la Demoiselle, & lu dit,
„ *Il ne me reste plus à present qu'à vous met-*
„ *tre en possession du Bien que votre Mari a*
„ *eu la bonté de vous donner*; & là dessus
„ il commanda que Rhynsaut fut incef-
„ samment executé.

T.

XXIX. DISCOURS.

Ægritudinem laudare, unam rem maxime detestabilem, quorum est tandem Philosophorum?

Cic. Tuscul. Quæst. L. IV. c. 25

Quels sont donc ces Philosophes qui louent la Tristesse & le Chagrin, une des choses les plus détestables qu'il y ait au monde?

IL y a un Siecle ou environ que tous ceux qui vouloient passer pour religieux en *Angle-*

La Tristesse & le Chagrin ne sont

pas de l'essence de la PIETE qui inspire toujours la bonne Humeur.

gletrre & suivre la Mode qui étoit alors en vogue, devoient affecter un air aussi dévot qu'il étoit possible, & s'abstenir de toutes les apparences de joie & de plaisanterie, qu'on regardoit comme un marque certaine de reprobation & d'un Esprit charnel. L'Homme saint, attaqué d'ordinaire du mal de Rate & d'une profonde mélancholie, avoit l'air triste & abattu. * Un de nos plus habiles Ecrivains, qui a été un des plus beaux Ornemens du Monde savant, m'a diverti plus d'une fois par le recit d'une avanture qui lui étoit arrivée dans sa jeunesse. Sorti tout fraichement de l'Ecôle, farci de *Grec* & de *Latin*, il se voïoit en état d'aller étudier à l'Université. Ses Parens même jugerent à propos qu'il y allât tenter fortune à une Election qui devoit se faire dans un College, dont un fameux Ministre Indépendant étoit le Chef. Il se rendit ainsi auprès de ce Docteur, pour en être examiné, suivant la coutûme. Il fut reçu à la Porte par un Valet, fidéle Disciple de cette sombre Génération alors à la Mode, qui le conduisit, avec un grand silence & un air fort serieux, à travers une longue Galerie obscurcie en plein midi & qui n'étoit éclairée que d'une simple Chandelle. Après une courte station dans cet endroit lugubre, il fut mené dans une Chambre tendue de noir, où il s'entretint quelque tems de ses propres pen-
sées

* Je ne sai si l'Auteur ne voudroit point parler de Mr. LOCKE, qui mourut le 28 d'*Octobre*, (vieux style) 1704.

sées à la clarté d'une Bougie, jusqu'à ce qu'enfin le Principal sorti d'une Chambre interieure parut avec une demi-douzaine de Bonnets de nuit sur la tête, & une sainte horreur sur le visage. Frappé de ce spectacle, le jeune Homme trembla depuis la tête jusqu'au piez; mais sa crainte fut bien redoublée, lors qu'au lieu de s'entendre interroger sur les Humanitez, il se vit examiné sur les progrès qu'il avoit fait dans la Grace. Son *Latin* & son *Grec* ne lui servoient de rien; il falloit qu'il rendît compte de l'état de son Ame, à quelle occasion il s'étoit converti; dans quel jour du Mois & à quelle heure du jour cela étoit arrivé; de quelle maniere il avoit poussé cet Ouvrage, & en quel tems il l'avoit consommé? Tout l'Examen fut recapitulé & se reduisit à cette seule Question savoir *S'il étoit bien preparé pour mourir?* Elevé chez des Parens sensez, qui lui avoient donné d'autres Principes, il fut si effraïé à la vûe de cette solemnité, & sur-tout à l'ouïe de la derniere demande, qu'après être sorti de cette Maison de deuil, on ne pût jamais l'engager à subir un second Examen, incapable d'en essuïer les terreurs.

Quoi que ce dehors affecté d'une Dévotion extraordinaire soit presque banni de chez nous, il y a bien des Gens, qui, par une tristesse naturelle, de fausses idées qu'ils ont de la Pieté, ou la foiblesse de leur Esprit, se plaisent a mener une vie desagréable, & s'abandonent au Chagrin & à la

Mélancholie. Des craintes superstieuses & des scurupules mal fondez les privent des plaisirs de la Conversation, & de tous les agrémens de la Societé qui ne sont pas moins innocens que dignes de recherche; comme si la Joie n'étoit que pour les reprouvez, & que la Gaieté de l'Esprit dût être interdite à ceux-là seuls qui y ont le plus de droit.

SOMBRIEU est un de ces Misanthropes. Il se crôit obligé en conscience d'être pâle, triste & melancholique. Il s'imagine qu'un subit éclat de rire est une violation du Vœu fait à son Bâtême. Une Raillerie innocente l'émeut autant qu'un Blasphême. Parlez-lui d'un Homme qui vient d'obtenir quelque Titre d'honneur, il leve les mains & les yeux au Ciel; si vous lui décrivez une Cerémonie publique, il secoue la tête; si vous lui montrez un Equipage leste, il se félicite de ce qu'il n'en a point. Tous les petits ornemens de la Vie ne sont que Pompe & que Vanité. La joie est une Folie & les traits d'Esprit tendent à la Profanation. Il se scandalise de ce que la Jeunnesse est pleine d'ardeur, & de ce que les Enfans aiment le badinage. Il assiste au Festin d'un Bâtême, ou à des Nôces, comme à la Cerémonie d'un Enterrement; Il soupire à la fin d'un Conte agréable, & la dévotion le saisit lors que le reste de la Compagnie est en traint de s'égaïer. Après tout, SOMBRIEU a de la pieté, & sa conduite n'auroit pas été malséante, s'il

eût vêcu durant les grandes Persecutions de l'Eglse Chrétienne.

D'ailleurs je ne voudrois pas taxer d'Hypocrise les Personnes de ce Caractère, comme on le fait trop souvent, puis qu'il faudroit connoitre les secrets des cœurs pour attribuer ce Vice à un autre, s'il n'y en a des preuves qui reviennent à une Demonstration. D'un autre côté, l'on voit tant de Personnes d'une mérite distingué entraînées par une longue habitude à s'affliger de cette maniere, qu'elles sont plûtot dignes de compassion que de nos reproches. Je souhaiterois, avec tout cela, qu'elles voulussent bien examiner, si une telle conduite n'éloigne pas les Hommes d'une Vie sainte & religieuse, puis qu'ils se la représentent alors comme un état peu sociable, qui étouffe la Joie & le Plaisir, qui obscurcit toute la face de la Nature, & qui leur ôte même le goût de leur propre Existence.

J'ai déja fait voir †, dans quelques-uns de mes DISCOURS que la Pieté contribue beaucoup à la bonne humeur & que cette disposition d'esprit, dans une Personne vertueuse, est non seulement la plus aimable, mais la plus digne de nos Eloges. En un mot, ceux qui nous donnent de la Pieté une idée si triste & si mélancholique ressemblent aux Espions, que MOÏSE envoïa pour decouvrir la Terre de promission & qui, par leur mauvais rapport, décou-

† Voïez Tome IV. p. 127--133.

gerent le Peuple d'y entrer. Mais ceux qui nous font voir la Joie, la Gaiete & la bonne Humeur, qui naissent de cet heureux état, ressemblent aux Espions qui rapportent des Grapes de Raisin & des Fruits délicieux, pour animer le Peuple à la conquête du charmant Païs qui les produisoit.

Un célèbre Auteur Païen a écrit un Discours, pour montrer que l'Athée, qui nie l'existence d'un Dieu, le deshonore moins que celui qui apres avoir admis son existence, le suppose cruel & terrible. *Pour moi*, ajoute-t-il, *j'aimerois mieux qu'on dit à mon égard, que* PLUTARQUE *n'a jamais été; que si l'on disoit que* PLUTARQUE *étéoit d'un mauvais naturel, capricieux ou inhumian.*

Si nous en croïons nos Logicins, l'Homme est distingué de tous les autres Animaux, par la faculté qu'il a de rire. Son Esprit est capable de joie, & il y est naturellement disposé. La Vertu ne doit pas être emploïée à detruire les Affections de l'Esprit, mais à les regler. Elle peut moderer & restraindre la joie, mais elle n'a pas été destinée à la bannir du cœur de l'Homme. La Pieté retrecit le Cercle de nos Plaisirs; mais elle y souffre assez d'étendue pour s'y égaïer, & pour y être à son aise. La contemplation de l'Etre suprême & la pratique des Vertus Chrétiennes tendent si peu à bannir la Joie du cœur, qu'elles en font les sources intarissables. En un mot, une Pieté solide rejouït & tranquillise l'Ame: il est vrai

qu'elle exclut toute sorte de conduite legere, toute sorte de joie vicieuse & dereglée ; mais en échange elle produit une serenité continuelle, un enjoûement qui n'est jamais interrompu, un desir habituel de plaire à tout le monde, & une satisfaction que rien ne peut nous ravir.

O.

XXX. DISCOURS.

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
  Per damna, per cædes, ab ipso
  Ducit opes animumque ferro.
      HOR. L. IV. Ode IV. 57.

Semblable à un Chêne, que l'on taille à coups de hache, dans les épaisses Forêts du Mont Algide, *elle met à profit ses pertes, & tire de ses playes mêmes une nouvelle vigueur.*

ENGAGE' par ma Profession à examiner toutes sortes de Personnes, il n'y en a point que j'observe avec tant de plaisir que celles qui ont quelque chose de singulier ou de nouveau dans leur Caractère & leur genre de vie. C'est pour cela même que je me suis amusé souvent à speculer sur *Reflexions sur les Juifs.*

sur la race des *Juifs*, dont j'ai trouvé grand nombre dans la plûpart des Villes considérables où j'ai été durant le cours de mes Voïages. Dispersez dans tous les Païs du Monde où il y a quelque Commerce, ils sont devenus les Instrumens par le moïen desquels les Nations les plus éloignées conversent les unes avec les autres, & presque tout le Genre Humain est lié ensemble dans une correspondance universelle. Il en est d'eux comme des Chevilles & des Clous qu'on emploie dans un grand Edifice, & qui sont d'une absolue néceffité pour en joindre toutes les parties, quoi que leur valeur intrinseque soit fort peu de chose.

Pour éviter les Lieux communs sur leur chapitre, je les envisagerai sous trois différentes vûes; 1. à l'égard de leur Nombre, 2. à l'égard de leur Dispersion; & 3. à l'égard de leur attachement à la Loi *Mosaïque*. Je tacherai de faire voir ensuite quelles sont les Causes, naturelles ou surnaturelles, qu'on peut alléguer de ces trois Evénemens si dignes de remarque.

1. Il y a bien des Gens qui croient que les *Juifs* sont aujourd'hui en aussi grand nombre qu'ils l'étoient autrefois dans le Païs de *Canaan*.

Cela ne peut que surprendre, si l'on pense au terrible carnage qui s'en fit sous quelques-uns des Empereurs *Romains*, & que les Historiens font monter à plusieurs Centaines de mille Hommes tous dans une seule

seule Guerre, sans parler d'une infinité de Massacres & de Persecutions qu'ils ont essuiées en *Turquie*, & dans tous les Etats Chrétiens du Monde. Leurs Rabins, pour représenter un si cruel dégat, nous disent, suivant leur maniere hyperbolique de s'exprimer, qu'il y eut tant de sang versé de la Nation sainte, qu'il s'en forma des Torrens, qui entrainerent plus d'une Lieuë en Mer des Rochers qui avoient trois cens piez de circonference.

2. La seconde chose digne de remarque dans ce Peuple est leur Dispersion. Il y en a de prodigieux Essains dans tout l'Orient, & il s'en trouve dans les Provinces les plus reculées de la *Chine*: Ils sont repandus entre la plûpart des Nations de l'*Europe* & de l'*Afrique*, & l'on en voit plusieurs Familles dans les *Indes* Occidentales, pour ne rien dire de ces Peuplades qui habitent sur les frontiers du Païs où a regné le Prete-Jean, & dans les parties interieures de l'*Amerique*, si nous devons ajouter foi à leurs propres Ecrivains.

3. Leur ferme attachement à la Loi de Moïse n'est pas moins remarquable que leur grand nombre & leur Dispersion, si l'on observe sur tout qu'ils ont été persecutez & méprisez dans tous les Païs du Monde. Cela paroit encore plus digne d'admiration, si l'on a égard à leurs fréquentes Apostasies, lors qu'ils vivoient sous leurs Rois, dans le Païs de *Canaan* & à la vûe de leur Temple.

Si

Si nous examinons ensuite quelles peuvent être les Causes naturelles de ces trois Particularitez qui regardent les seuls *Juifs* je ne saurois attribuer leur grand nombre qu'à leur travail assidu, à leur abstinence, à leur exemption de porter les armes, & sur tout à l'ardeur, qu'ils ont pour le Mariage; puis qu'ils regardent le Célibat comme un état maudit, & qu'ils se marient avant l'âge de vingt ans, dans l'esperance que le *Messie* sortira de leurs reins.

Leur Dispersion n'est pas si difficile à expliquer. Accoûtumez au desordre & aux seditions, pendant que *Jerusalem* subsistoit, avec son Temple, ils furent souvent chassez de leur ancien Païs: ils ne l'ont pas été moins de fois des autres, où ils s'étoient habituez; ce qui ne peut que les avoir dispersez au long & au large, reduits à chercher leur vie par tout, où ils pouvoient la gagner. D'ailleurs, ils courent les Mers & les Terres pour le trafic, & presque par tout ils sont déclarez incapables de joüir d'aucun Bien fonds ou d'aucun Emploi; ce qui les met hors d'état de fixer leur demeure dans quelque Coin du Monde.

Cette Dispersion n'auroit pas manqué, selon toutes les apparences, de ruiner leur Culte religieux, s'il ne s'étoit maintenu par la force de ses Loix: Car ils sont obligez de vivre tous en un Corps, &, autant qu'il est possible, dans la même Enceinte, de se marier entre eux, & de ne manger point de chair que des Bêtes, dont ils ont répandu

pandu le sang, ou qui ne soit préparée à leur maniere. C'est ce qui les empêche de s'entretenir à table avec les autres Nations, & de jouïr du plus agréable commerce de la Vie, &, par conséquent, c'est ce qui les prive des moïens les plus naturels d'embrasser le Christianisme.

Enfin, si l'on cherche les raisons que la Providence peut avoir euës à tous ces égards, on trouvera que la Multitude innombrable des *Juifs*, leur Dispersion, & leur attachement à leur Culte ont founi à tous les Siecles & à toutes les Nations du Monde les Preuves les plus convaincantes de la Foi Chrétienne; non seulement en ce que ces trois Particularitez ont été prédites d'eux; mais aussi en ce qu'ils sont eux-mêmes les Dépositaires de ces Prédictions & de toutes les autres Propheties qui tendent à les confondre. Leur Multitude nous fournit une assez grande nuée de Témoins, qui confirment la verité de l'ancienne Alliance. Leur Attachement à leur Culte met ce Témoignage au dessus de toute exception. Si tout le Corps des *Juifs* avoit embrassé le Christianisme, nous aurions pû croire que toutes les Propheties du Vieux Testament, qui se rapportent à la venue & à l'histoire de notre bien-heureux Sauveur, avoient été forgées par les Chrêtiens, & nous les aurions regardées, de même que les Prédictions des *Sibylles*, comme faites après

les

les Evenemens qu'elles prétendoient nous revéler.

T.

XXXI. DISCOURS.

—— —— —— Sed gratum unicum,
Quem pariter uti his decuit aut etiam amplius,
Quod illa ætas magis ad hæc utenda idonea est.
Terent. Heaut. Act. I. Sc. I. 79.

Mon fils unique, qui devroit avoir part à tout cela autant ou même plus que moi, étant d'un âge à faire plus de depense.

Mr. le Spectateur,

Défauts de certains PERES qui aiment les plaisirs, & qui ne veulent pas que leurs Fils en prennent aucun.

„ Ceux d'entre les Anciens, qui ont „ été les plus exacts à remarquer le „ genie & le temperament des Hommes, „ par l'examen des différentes inclinations „ qui regnent durant tout le cours de la „ Vie, ont permis certains desirs & certai„ nes passions à chaque Age, suivant les „ circonstances, la maniere de vivre & la „ fortune de chacun. De là vient qu'ils é„ toient si faciles à pardonner les excès „ où l'on pouvoit donner à tous ces égards: „ Ils avoient une tendre indulgence pour la „ legereté des Enfans; ils supportoient „ avec bonté l'ardeur & l'enjouëment de la „ bouil-

„ bouillante Jeunesse; ils moderoient avec
„ prudence l'ambition & l'impatience de
„ l'Age viril, & ils attribuoient charita-
„ blement l'avarice des Vieillards à leur
„ manque de goût pour toute autre chose.
„ De pareilles Condescendances n'étoient
„ pas moins avantageuses à la Societé civi-
„ le qu'obligeantes à l'égard des Particu-
„ liers; puis qu'en maintenant la bienséance
„ & la regularité dans tout le cours de la
„ Vie, ils soutenoient la dignité de la Na-
„ ture Humaine, qui souffre le plus de vio-
„ lence quand l'ordre des choses est ren-
„ versé, & qui n'est jamais si avilie, ni si
„ ridicule, que lors que la Vieillesse tâche
„ de s'orner de cette pompe exterieure &
„ de cet éclat qui ne servent qu'à relever
„ la fleur de la Jeunesse.

„ Je me suis engagé insensiblement dans
„ ces reflexions à la vûe de PAULIN, que
„ je viens de rencontrer: Il est dans son
„ année climacterique, & malgré tout cela,
„ il se met de la derniere magnificence,
„ il a un Equipage des plus lestes, & il
„ s'abandonne à toutes sortes de plaisirs,
„ pendant que son Fils unique est privé des
„ recréations les plus innocentes de la
„ Vie, & que, pour dissiper son chagrin,
„ il se promene souvent dans le Parc de St.
„ *James*, accompagné d'un vieux Dome-
„ stique de son Pere, qui lui sert d'Ami
„ & de Directeur.

„ Il faut qu'un Homme ne reflechisse
„ point du tout, & que ce soit un prodige
„ d'in-

„ d'inadvertence, si lors qu'il ne peut re-
„ noncer lui-même aux plaisirs de la Vie,
„ pour lesquels il n'a presque aucun goût
„ & que la foiblesse de l'age lui rend in-
„ sipides, il ne voit pas que son Fils, re-
„ duit à vaincre les passions qui l'animent,
„ a une tâche bien plus difficile à remplir.
„ Il me semble donc qu'il seroit de la pru-
„ dence de ne refuser aucun divertissement
„ honnête à un jeune Homme, eu égard à
„ son patrimoine & au rang qu'il doit tenir
„ dans le Monde. J'ai observé plus d'une
„ fois que de jeunes Gens de qualité qui
„ s'abandonnent à quelque excès en revien-
„ nent par un principe d'honneur attaché à
„ leur naissance, & pour sauver leur repu-
„ tation: C'est ainsi le premier pas qui les
„ conduit à Vertu. Il y en a plusieurs qui
„ se sont endettez jusqu'aux oreilles, qui
„ sont devenus des Libertins ou des Fi-
„ loux, par cela seul qu'on les tenoit trop
„ à l'étroit. Le Pere qui accorde à son
„ Fils une dépense proportionnée à son é-
„ tat évite le dernier de ces maux, qui pas-
„ se dans le Monde pour le plus grand des
„ deux. Mais un tout autre usage a si bien
„ prévalu, que j'en ai vû quelques uns leur
„ refuser ce qui étoit d'une absolue necessi-
„ té pour leur donner une Education con-
„ venable à leur état.

„ Le Pauvre ANTONIN est un tri-
„ ste Exemple de cette mauvaise condui-
„ te. Il ne manquoit pas de talens na-
„ turels; mais son Pere étoit un Fat, qui

„ se

„ se piquoit deGalanterie à un si haut point,
„ qu'il ne pouvoit souffrir la vûe de ce Fils
„ qui avançoit en âge, & qui sembloit le
„ chasser de la compagnie du beau monde,
„ ni même entendre parler de lui en sa
„ présence. J'ai souvent cru que ce Pere
„ se faisoit un plaisir secret de s'imaginer
„ qu'après sa mort, on se rappelleroit son
„ idée, & qu'on loueroit ses manières no-
„ bles & généreuses, lors qu'on viendroit
„ à les comparer à la rusticité & à l'igno-
„ rance de son Successeur. Il est certain
„ qu'un Homme peut être si rempli d'a-
„ mour propre, qu'il n'a aucun égard qu'à
„ lui-même, & qu'il oublie jusqu'à ses En-
„ fans. Vous pouvez donner plus d'éten-
„ due à ce vaste sujet, & me croire &c.

T. P.

XXXII. DISCOURS.

* Οὗτός ἐστι γαλεώτης γέρων,
MENAND. Fragm. ex Eunucho.

Ce Vieillard est aussi couvert de taches qu'un petit Lezard.

UNE faveur accordée à propos fait presque autant d'honneur à celui qui l'ac- *Caractère d'un Général An-*

* Voïez p. 70. de l'Edition de Mr. LE CLERC, à *Amsterdam* 1709.

à quelqu'un, tout cela étoit auſſi-bien reçu que ce que des Ames vulgaires auroient trouvé plus ſolide. Les affaires s'expedioient fort vite chez lui, & comme il n'avoit qu'à rendre juſtice à chacun, il n'étoit jamais fatigué de la requête importune d'un Client aſſidu, qui demandât un Emploi, deſtiné à un autre quoi qu'abſent. Lors qu'il y avoit quelque Officier d'un mérite extraordinaire, il prioit le Roi de l'emploïer à la Cour, ou quelque autre part, juſqu'à-ce qu'il y eut une Place vacante à l'Armée, où il pût l'élever à ſon tour. Il avoit d'ailleurs un ſecret merveilleux pour ſe délivrer de ceux qui n'étoient bons qu'à *faire alte*, comme il s'exprimoit. Il mettoit dans ce rang-là tous ceux qui, contens de n'avoir aucun Vice à ſe reprocher, n'avoient point d'ardeur pour la belle Gloire. Il les adreſſoit au Roi, qui leur donnoit des Emplois, où la diligence & la bonne foi les plus communes ſuffiſoient pour s'acquiter de leur devoir. S'il en venoit à une Bataille, il n'y avoit point d'endroit foible dans le Corps où il ſe trouvoit, puis que tous les Soldats avoient autant de ſoin de ſa Perſonne, & autant d'honneur à perdre que lui-même. Chaque Officier pouvoit repondre de ce qui ſe paſſoit là où il étoit, & la préſence du Général n'étoit jamais néceſſaire qu'à l'endroit où il s'étoit d'abord poſté, à moins qu'il ne ſurvînt quelque accident imprévû par les efforts extraordinaires de l'Ennemi; quoi qu'il n'arrivât jamais par la faute de

 ſes

ſes Troupes. Il eſt certain que le deſordre augmente dans le Monde à proportion qu'il y a des Perſonnes indignes qui occupent les Emplois.

En effet, on peut dire que la plûpart des maux qui arrivent à la Societé viennent de ce que les Grands diſtribuent leurs faveurs ſans aucun diſcernement, plûtôt par caprice que par raiſon. Tout ce que les Perſonnes modeſtes & vertueuſes peuvent faire, pour obtenir des choſes qui ſont d'une abſolue neceſſité pour le ſervice du Public, c'eſt de trouver le foible de quelque Grand, & de s'y accommoder. Sous le regne de DON SEBASTIEN, Roi de *Portugal*, ou bientôt après, le premier Miniſtre n'admettoit perſonne qui n'eût l'air d'une profonde ſageſſe & d'une gravité toute extraordinaire. Pour donner des marques plus ſenſibles de l'une & de l'autre, la manie alloit ſi loin à cet égard, que tous les Courtiſans, qui ſe rendoient à ſon lever, devoient être munis d'une paire de Lunettes ſur le nez, attachées avec un ruban noir autour de la tête, & qu'aucun n'y étoit admis ſans cette parure. Un Officier qui ſervoit dans l'Artillerie, honnête Homme, mais un peu bruſque & qui ne connoiſſoit pas l'air du bureau, ne pût jamais obtenir audience, ni même l'entrée du Logis juſqu'à ce qu'ennuïé de tous les refus du Portier, il s'aviſa de parroitre en Habit fort obſcur, avec un grand ſerieux & deux paires de Lunettes ſur le nez. Alors toutes les portes s'ouvrirent, & il fut conduit,

duit, en grande cerémorie, d'une Chambre à l'autre jusques au Cabinet du Ministre d'Etat. Arrivé en sa presence, il lui dit qu'il étoit un tel Officier de l'Artillerie, qu'il n'avoit aucun mauvais dessein dans le personnage qu'il jouoit, & qu'il avoit pris cet expedient pour l'avertir qu'on avoit besoin de Brouettes & de Pioches. Le tour ne déplut pas au Ministre, qui en sourit du bout des lèvres, & l'honnête Officier fut reconduit hors de la Maison avec le même Cerémonial.

Le Pape LEON X. aimoit sur toutes choses à voir des Fous, des Bizarres, des Sots & des Boufons, quoi que d'ailleurs il eût du bon sens & un goût exquis pour les belles Lettres. Je ne sai si c'étoit par un principe de vanité qu'il se plaisoit avec des Hommes d'un genie inferieur au sien, ou par quelque autre motif; mais il poussoit la marote si loin à cet égard, que tout son plaisir consistoit à trouver de nouveaux Fous, à les mettre en jeu, & à faire éclater tout leur ridicule. Cependant un Prêtre, qui étoit de ses anciens Amis, vêtu d'une maniere décente & conforme à son état, ne pût jamais obtenir la permission de le voir, jusqu'à ce que reduit à sortir de *Rome*, il y retourna, quelque tems après, dans un Equipage si grotesque, soit à l'égard de ses propres, habits, ou de ceux de ses Domestiques, que tous les Courtisans se disputoient à qui auroit le bonheur de l'indroduire auprès de sa Saintetés. Le Pa-

pe lui même se flattoit, à l'ouïe de sa venue, d'un plaisir d'autant plus doux, que ce nouveau Bizarre prétendoit avoir des choses de la derniere importance à lui communiquer, & qu'il ne pouvoit reveler qu'à lui seul. Il n'y avoit rien qu'on pût refuser à un Homme de cette trempe; mais dès qu'ils furent ensemble, il se decouvrit & lui parla en ces termes:

,, Ne soïez pas surpris, très saint Pere,
,, de ce qu'au lieu d'un Sot & d'un Ridicule, dont vous comptiez de vous moquer, vous voïez un ancien Ami, qui a trouvé cet expedient pour vous aborder & vous avertir de votre propre Folie. Y a-t-il rien qui puisse mieux vous convaincre de la maniere indigne dont vous traitez le Genre Humain, que cet embarras même aquel j'ai été reduit pour vous entretenir? C'est un degré de Folie que de se plaire à la voir dans les autres, & c'est la plus grande de toutes les insolences que de se rejouïr des malheurs attachez à la Nature Humaine. C'est une Humilité crimimelle, dans une Personne aussi habille que Votre Sainteté de croire que vous ne sauriez primer que dans la compagnie des petits Esprits, des Bourrus, des Sots & des Boufons. Si Votre Sainteté veut se divertir en Homme raisonnable, il s'en offre une belle occasion; vous n'avez qu'à vous débarrasser de tous ces Impertinens que vous avez favorisez jusques-ici, les dépouiller de toutes les ri-

„ richesses & de tous les Honneurs, dont „ vous les avez comblez, & les distribuer „ aux Humbles, aux Verteux & aux Débonnaires. Si elle n'est pas sensible aux „ intérêts de la Religion & de la Vertu, je „ la supplie avec tout cela, de prendre garde que, pour sa propre sûreté, il n'est „ pas de le prudence de pousser le badinage „ si loin. Quand on voit le Pape de si belle humeur, il est à craindre que les Peuples ne se moquent enfin de plusieurs choses, qu'ils avoient toûjours regardées avec „ une extrême veneration. S'ils s'accoûtument une fois à rire de nos Cérémonies, ils traiteront de bagatelles tout ce „ qui se passe lors que Votre Sainteté célèbre la Messe *in Pontificalibus*, qu'elle prend „ tantôt un Bonnet, & tantôt un autre, à „ la lecture de certains mots, qu'elle change de Pantoufles, qu'on lui aporte son „ Bâton, au milieu d'une priere, & qu'on „ lui ôte une Chasuble pour le revêtir d'une autre. Comptez, Saint Pere, que, „ cela posé, on ne croira pas à l'avenir qu'une tête en soit plus sage pour être chauve, & que les Ignorans eux-mêmes diront que l'action d'aller nud-piez ne sert „ de rien pour gagner le Paradis. Le Bonnet rouge & le Capuce risquent de tomber dans la même disgrace; & le Vulgaire nous soutiendra que nous n'avons point „ d'autorité sur eux, si elle ne doit sa force „ à nos preuves & à la Sainteté de nos „ mœurs.

T.

XXXIII. DISCOURS.

—— —— —— —— —— —— nimis uncis
Naribus indulgens. —— —— —— ——

Pers. Sat. I. Verf. 40.

Vous pouffez la raillerie trop loin.

IL y a plus de fix Mois que mon Ami Mr. Honycomb m'avoit dit qu'il mouroit d'envie d'écrire un Discours de la nature des miens & de l'inferer dans mon Ouvrage; Mais je n'ai reçu fa Lettre que ce matin, & je vais la donner au Public, après y avoir corrigé quelques petites fautes d'Orthographe.

Mon cher Spectateur,

Surl'Amitié conjugale des Hommes & des Femmes.

„ Il y a deux ou trois jours que je me „ trouvai dans une Compagnie fort agréa„ ble, où il y avoit de Jeunes Gens de l'un „ & l'autre fexe. On y parla de quel„ ques-uns de vos Discours, qui rou„ lent fur l'Amitié conjugale, & lon y „ difputa pour favoir, fi le nombre des „ méchans Maris ne l'emporte pas fur ce„ lui des mechantes Femmes. Un Gen„ tilhomme, qui fervoit d'Avocat aux Da„ mes, en prit occafion de nous dire ce qui „ s'étoit paffé à un fameux Siége en *Alle-*

„ *ma-*

„ *magne*, & que j'ai lû depuis dans mon „ *Dictionaire Historique*, à peu près en ces „ mots: * Lors que l'Empereur Conrad „ III. assiegea Guelphe Duc de *Bavie-* „ *re* dans *Hensberg*, & que cette Ville fut „ sur le point de se rendre, les Femmes, „ qu'il y avoit, supplierent l'Empereur „ qu'il leur permît d'en sortir avec ce qu'el- „ les pourroient emporter. Sa Majesté „ Impériale, qui crut que leur charge n'a- „ boutiroit pas à grand' chose, y donna „ les mains; mais elle fut bien surprise de „ voir que chacune en sortit avec son Ma- „ ri sur le dos. L'Empereur ému, à la „ vûe de ce spectacle, en versa des lar- „ mes, &, après avoir comblé d'éloges la „ tendresse de ces Femmes, il pardonna à „ leurs Maris, & reçut même le Duc dans „ ses bonnes graces.

„ A l'ouïe de cette Avanture, les Da- „ mes nous demanderent, d'un air triom- „ phant, Si nous croïions en conscience „ qu'il y eut aucune Ville dans la *Grande-* „ *Bretagne* dont les Hommes, en pareil „ cas, se voulussent charger de leurs Fem- „ mes; ou plûtôt, s'ils ne seroient pas bien „ aises de trouver une si bonne occasion „ pour s'en debarrasser? Là-dessus mon A- „ mi Gaillard, qui s'érigea en Ora- „ teur de notre Sexe, repondit qu'ils se- „ roient très blamables, s'ils ne rendoient

* MORERY appelle ce Duc Henri *le Superbe* & la Ville, *Hensberg*. D'ailleurs il rapporte la chose un peu differemment

„ pas un tel service aux Femmes, puis sur „ tout que leur force seroit plus grande, & „ leur fardeau plus leger. Vous savez „ que les Soirées commencent à être lon- „ gues: Nous avions déja passé une partie „ de cellé-ci à des entretiens de cette natu- „ re, lors que nous en vinmes à cet ancien „ & louable Jeu, qu'on appelle des Que- „ stions & des Commandemens. Je n'eus „ pas plûtôt l'Autorité Roïale en main, „ que j'enjoignis à toutes les Dames, sous „ peine d'encourir mon indignation, de „ nous dire de bonne foi, ce que chacune „ d'elles auroit emporté & cru de plus gran- „ de valeur, si elles se fussent trouvées „ dans cette Ville assiegée, & qu'on leur „ eût accordé la même grace qu'aux Fem- „ mes qui y étoient? Ma Demande fut sui- „ vie de plusieurs Reponses enjouées, qui „ servirent à nous divertir jusqu'à ce qu'on „ se retirât. Mais j'eus la tête si pleine de „ toutes ces idées, qu'il en resulta le Rê- „ ve suivant presque aussi-tôt que je fus „ endormi.

„ Il me sembla donc que je voïois une „ de nos Villes, que je ne nommerai pas „ pour certaines raisons, investie de tou- „ côtez par une grande Armée, & reduit „ si à l'étroit, que les Habitans furent obli „ gez de capituler. Mais ils ne pûrent ja- „ mais obtenir d'autres termes que ceux „ que l'Empereur CONRAD avoit accor- „ dez à la Ville de *Hensberg*, c'est-à-dire „ que les Femmes mariées en sortiroient

„ avec

„ avec tout ce qu'elles pourroient emporter. On ouvrit aussitôt les Portes de la Ville, & l'on vit paroître une rangée de Femmes, qui se suivoient les unes après les autres, & qui chanceloient sous le poids de leur fardeau. Curieux d'examiner ce qu'elles portoient, je me plaçai, dans le Camp des Ennemis, sur une Eminence destinée au Rendez-vous général. La premiere, qui vint s'y délasser, avoit un grand Sac sur les épaules, qu'elle mit à terre avec beaucoup de soin, & qu'elle ne manqua pas d'ouvrir au plus vite; mais lors que je croïois en voir sortir son Epoux, je ne le trouvai rempli que de Porcelaine de la Chine. La seconde parut d'une maniere plus décente avec un jeune Homme bien-fait sur le dos: Je ne pûs m'empêcher d'abord de louer sa tendresse conjugale; mais je fus bien étonné d'apprendre qu'elle avoit laissé le bon Homme au Logis, & qu'elle avoit porté son Galand. Je vis la troisième à quelque distance, avec un petit Museau froncé, qui lorgnoit par dessus son épaule, & que je prenois pour celui de son Mari, jusqu'à ce qu'à son arrivée Je l'entendis nommer sa Friponne, qui se trouva en effet sa chere Guénon. La quatrième portoit un gros Ballot de Cartes, & la cinquième un Chien de *Boulogne*, son petit *Cupidon*, qui l'embarrassoit moins que n'auroit fait son Epoux, qui étoit un peu lourd. La sixiéme étoit la Femme d'un

„ riche Usurier, chargée d'un Sac plein „ d'Or; elle nous dit que son Epoux étoit „ fort âgé; que suivant le cours de la Na- „ ture, il ne vivroit pas long tems, & que, „ pour lui donner des preuves de sa ten- „ dresse, elle avoit bien voulu sauver ce „ que le pauvre Homme aimoit plus que sa „ Vie. La septième nous aborda avec son „ Fils aîné sur le dos, qui étoit le plus „ grand Débauché, à ce que l'on nous dit, „ qu'il y eût dans toute la Ville; mais si „ cheri de sa Mere, qu'elle avoit abandon- „ né son Epoux, avec plusieurs Filles & „ Garçons d'un très-bon naturel, pour l'a- „ mour de ce malheureux.

„ Je ne finirois pas si je m'arrêtois à „ décrire toutes les Femmes qui m'appa- „ rurent dans cette étrange Vision, avec „ leurs differentes attitudes & leur équippa- „ ge. Tout le terrain, autour de moi, fut „ couvert de Paquets de Rubans, de Bro- „ cards, d'Etoffes brodées, & de mille autres „ Galanteries, qui auroient suffi pour rem- „ plir toutes les Boutiques d'une Ruë. Une „ de ces Femmes, dont le Mari n'étoit pas „ des plus pesans, le portoit sur les épaules „ avec un gros Paquet de Dentelle de „ *Flandres* sous le bras; mais surchargée „ de ce double fardeau & incapable de les „ sauver l'un & l'autre, elle se débarras- „ sa du bon Homme & conserva le Paquet. „ En un mot, je ne trouvai qu'un seul Mari „ entre tout cet amas de Bagage; c'étoit un „ Savetier vigoureux, qui talonna sa Fem-

„ me

„ me tout le tems qu'il fut sur son dos, &
„ qui avoit à peine, à ce que l'on nous dit,
„ passé un jour de sa vie, sans lui donner la
„ Discipline avec son tire pié.

„ Pour le dernier de mes Articles, je
„ vous dirai mon cher Ami, une plaisante
„ imagination qui me vint dans ce Rêve.
„ Je crus voir une douzaine de Femmes
„ occupées à sauver un Homme: Je ne pûs
„ discerner d'abord qui c'étoit, mais à leur
„ approche je découvris la brieveté de vo-
„ tre Museau. D'ailleurs toutes ces Fem-
„ mes declarerent que c'étoit à cause de
„ vos Ouvrages, & non pas de votre Per-
„ sonne, qu'elles vous sauvoient, & à con-
„ dition que vous continueriez le SPECTA-
„ TEUR. Si vous croïez que ce Rêve y
„ puisse être admis, il est bien à votre ser-
„ vice, de même que celui qui sera tou-
„ te sa vie, soit qu'il veille, ou qu'il dor-
„ me, &c.

GUILL. HONYCOMB.

Les Dames verront, par cette Lettre, que mon Ami *Honycomb* est tel que je l'ai souvent representé, je veux dire un de ces Hommes d'esprit & de ces agréables Débauchez à la vieille mode, qui s'exerce à railler sur le Mariage, & qui a tenté plus d'une fois en vain d'y parvenir lui-même. Avec tout cela je ne saurois congedier sa Lettre sans observer que le trait d'Histoire, sur lequel il l'a bâtie, fait hon-

I 6 neur

neur au Sexe, & qu'il n'a pû l'attaquer sans avoir recours au Songe & à la Fiction.

O.

XXXIV. DISCOURS.

——— ——— ——— Huc natas adjice septem,
Et totidem juvenes, & mox generosque nurusque;
Quærite nunc, habeat quam nostra superbia causam.

OVID. Metam. L. VI. Vers. 182.

Ajoutez-y sept Filles & autant de Garçons, ensuite les Gendres & les belles-Filles: Demandez après cela, quel est le sujet de notre gloire.

MONSIEUR,

Le Bonheur du MARIAGE à deux égards particuliers.

„ VOus êtes si bien versé dans l'Histoire & la Vie de SOCRATE, que „ vous avez lû sans doute qu'il discourut „ un jour, avec tant de succès & de force, „ sur les agrémens de l'Amour conjugal, „ que tous les jeunes Hommes, qui étoient „ de ses Auditeurs, resolurent de se marier „ à la premiere occasion, & que tous les „ Hommes mariez prirent aussitôt la poste „ pour aller rejoindre leurs Femmes. Je „ ne doute pas que vos DISCOURS, où „ vous

„ vous avez tracé de si agréables pintures
„ du Mariage n'ayent produit à cet égard
„ un très-bon effet en *Angletterre*. Nous
„ vous sommes obligez du moins, de ce
„ que vous avez banni la sotte & imperti-
„ nenté coûtume qui regnoit depuis long
„ tems & qui engageoit les prétendus beaux
„ Esprits de la Ville à se moquer de leurs
„ Peres & de leurs Meres, & à les tourner
„ en ridicule. Pour moi, je suis né d'un
„ légitime Mariage, & je suis fort aise que
„ tout le monde le sâche : C'est pour cette
„ raison-là même, entre plusieurs autres,
„ que je me croirois le plus sot de tous les
„ Hommes, si je m'avisois de soutenir que
„ le Cocuage est inseparable du Mariage
„ ou d'emploïer les termes de *Mari* & d'*E-*
„ *pouse* comme des termes injurieux. Je
„ vais même plus loin, Monsieur, & j'a-
„ vouë, à la face de toute la terre, que
„ je suis marié ; J'ai d'ailleurs assez d'ef-
„ fronterie pour n'avoir pas honte de ce
„ que j'ai fait.
„ Entre les divers plaisirs qui accompa-
„ nent cet état, & que vous avez décrits
„ dans quelques-uns de vos DISCOURS,
„ il y en a deux que vous n'avez pas rele-
„ vez, & dont ceux qui traitent le même
„ sujet ne prennent guère connoissance.
„ Vous aurez bien observé, dans vos Mé-
„ ditations sur la Nature Humaine, qu'il
„ n'y a rien de si agréable à l'Esprit de
„ l'Homme que le Pouvoir ou la Domina-
„ tion, & c'est ce dont je me crois ample-

„ ment pourvu, en qualité de Pere de Fa„ mille. Je suis toûjours occuppé à donner „ des ordres, à prescirire certains devoirs, à „ entendre les plaintes des uns & des au„ tres, à administrer la Justice, à distribuer „ des recompenses & des châtimens; &, „ pour me servir des termes du Centenier „ de l'Evangile, **je dis a l'un: allez* là, „ *il y va; & à l'autre : venez* ici!, *&* „ *il y vient; & à mon esclave, faites cela,* „ *& il le fait.* En un mot, je regarde ma „ Famille comme une Souveraineté Pa„ triarchale, dont je suis en même tems le „ Roi & le Prêtre. Tous les grands Gou„ vernemens ne sont autre chose qu'un a„ mas de ces petites Roïautez particuliers, „ & c'est pour cela que j'envisage les Maî„ tres de Famile comme de petits Lieute„ nans de Gouverneur, qui président sur „ les differens petits Corps & les divers Pe„ lotons de leurs Compatriotes. Si d'un „ côté je trouve un plaisir sensible à regir „ mon Domestique, de l'autre, je me crois „ non seulement plus utile à la Societé, „ mais aussi plus illustre & plus heureux „ qu'aucun jeune Homme en *Angleterre*, „ de mon rang & de condition, qui n'est „ pas marié.

„ Il y a un autre bien qui resulte du Ma„ riage, que j'ai obtenu, je veux dire le „ plaisir d'avoir nombre d'Enfans. Je ne „ puis que les regarder comme une grande „ benediction du Ciel. Lors que j'ai mon „ pe-

* S. MATTH. VIII. 9.

„ petit troupeau sous les yeux, je me re-
„ jouïs d'avoir fait cette addition à mon Es-
„ pèce, à ma patrie & à ma Religion, ou
„ d'avoir produit un tel nombre de Creatu-
„ res raisonnables, d'Habitans & de Chré-
„ tiens. Je me plais à me voir ainsi perpe-
„ tué, & puis qu'aucune Production n'est
„ comparable à celle d'une Créature Hu-
„ maine, je tire plus de Vanité d'avoir con-
„ tribué à dix de ces glorieuses Productions,
„ que si j'avois bâti cent Pyramides à mes
„ fraix & dépens, ou publié autant de Vo-
„ lumes remplis de tout l'Esprit & de tout
„ le Savoir du monde. Quel relief l'Ecri-
„ ture sainte ne donne-t-elle pas à HAB-
„ DON, un des Juges d'*Israël*, lorsqu'elle
„ dit * qu'*il avoit quarante Fils & trente*
„ *petits-Fils, qui montoient sur soixante-dix*
„ *Anons*, suivant la magnificence des Païs
„ Orientaux? De quelle joie le cœur de
„ ce bon Vieillard ne devoit-il pas être in-
„ ondé, lors qu'il voïoit une si belle pro-
„ cession de ses descendans, & une si nom-
„ breuse Cavalcade sortie de ses reins. Pour
„ moi, je goûte un plaisir tout extraordi-
„ naire dans ma Salè, lors que je passe en
„ revûe une demi-douzaine de mes petits
„ Garçons montez à cheval sur des Can-
„ nes, & autant de petites Filles qui s'a-
„ musent à instruire leurs Poupées; lors
„ qu'il y a de l'émulation entre eux, &
„ qu'ils tâchent de faire quelque chose pour
„ obtenir mes bonnes graces & mon appro-
„ ba-

* *Juges*, XII. 14.

„ bation. Je ne saurois douter que celui qui „ m'a béni d'une si nombreuse lignée ne „ me fournisse les moïens de pourvoir à „ leur subsistance; & qu'il ne seconde les „ efforts que j'y emploie. Il y a d'ailleurs „ un soin que je puis accorder à tous, c'est-„ à-dire de les élever dans la crainte de „ Dieu. Je croi que le Chevalier FRAN-„ ÇOIS BACON a observé que, dans une „ Famille où il y a plusieurs Enfans, l'ainé „ est souvent gâté par l'esperance d'un Hé-„ ritage considerable, & le plus jeune, par-„ ce qu'il est le Favori du Pere & de la „ Mere; mais que l'un ou l'autre de ceux „ du milieu, qu'on n'a jamais flatté, s'éle-„ ve dans le monde & surpasse tous les au-„ tres. Quoi qu'il en soit, il est de mon „ devoir d'inspirer à tous mes Enfans la „ même industrie & les mêmes principes „ d'honneur. Par-là j'ai sujet d'esperer que „ l'un ou l'autre de mes Garçons se pous-„ sera dans le monde, soit à l'Armée, ou „ sur la Flote, ou dans le Négoce, ou „ dans quelqu'une des trois savantes profes-„ sions; Du moins je suis convaincu, par „ une longue Experience & des observa-„ tions réïterées, malgré le paradoxe qu'y „ trouvent la plûpart de ceux avec qui je „ converse, qu'un Homme qui a plusieurs „ Enfans & qui leur donne une bonne Edu-„ cation établira mieux sa Famille dans le „ Monde & pour plus long tems, que ce-„ lui qui n'a qu'un seul Garçon, quoi qu'il „ lui laisse tout son bien. C'est pour cela

„ que

„ que je me divertis quelquefois à trouver „ un Général, un Amiral, ou un Echevin „ de *Londres*, un Théologien, un Mede„ cin, ou un Avocat, entre mes petits Gar„ çons, quoi qu'ils portent encore la Ro„ be. D'un autre côté, à la vûe des airs „ maternels qui paroissent dans mes petites „ Filles quand elles badinent avec leurs „ Poupées, je me flatte que leurs Maris & „ leurs Enfans seront heureux d'avoir de „ telles Femmes & de telles Meres.

„ Si vous êtes Pere, vous ne trouverez „ pas cette Lettre tout-à fait ridicule; mais „ si vous êtes jeune Homme, vous n'en„ tendrez pas ce qu'elle veut dire, & vous „ la jetterez peut-être au feu. Quelque „ sort que vous lui destiniez, soïez per„ suadé qu'elle vient de celui qui est avec „ sincerité, *&c.*

O. * PHILOGAME.

* Ce mot Grec signifie *celui qui aime le Mariage*.

XXXV.

XXXV. DISCOURS.

Non habeo denique nauci Marsum Augurem,
Non vicanos Haruspices, non de Circo Astrologos,
Non Isiacos Conjectores, non Interpretes somniûm:
Non enim sunt ii aut scientia, aut arte Divini,
Sed superstitiosi Vates, impudentesque Harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat:
Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias,
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam;
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt,
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

Ennius, *Telamone*, ap. Cicer. Lib. I. de Divinat. c. 58

* *Enfin, je ne fais nul cas, ni des Augures du Païs des* Marses, *ni des Haruspices de Village, ni des Astrologues du Cirque, ni des Prêtres d'*Isis, *qui se donnent pour Dévins, ni des Interprêtes des Songes; car tous*

* J'ai suivi la Traduction de Mr. l'Abbé REGNIER DESMARAIS.

tous ces gens là n'ont ni art ni connoissance qui puissent les éclairer sur rien. Ce sont des ignorans, des fainéans & des fous que la misere gourmande : Ils ne savent par où aller, & ils veulent montrer le chemin à tout le monde. Ils promettent des monts d'or, & en même tems ils demandent une dragme. Qu'ils le prennent par avance sur les richesses qu'ils promettent & qu'ils fassent avoir le reste.

Contre les Erreurs des Superstitieux, & en particulier contre les Interpretations des SONGES.

CEux qui soutiennent que les Hommes seroient plus miserables que les Bêtes, si leurs Esperances se bornoient à cette Vie, observent, entre autres choses, que les Brutes ne sentent que le mal présent, au lieu que les Hommes s'affligent par le souvenir du passé, & par la crainte de l'avenir. Cette crainte est si naturelle à nos Esprits, que, si l'on supputoit, à la fin de nos jours, tous nos chagrins & toutes nos inquietudes, il se trouveroit en général que nous avons plus souffert par l'appréhension des maux qui ne sont jamais arrivez, que par le sentiment de ceux que nous avons essuiez. On peut ajouter à cela, qu'entre les maux qui nous arrivent, il y en a plusieurs qui paroissent plus terribles de loin que de près.

Cette impatience naturelle de connoître l'avenir, & de savoir ce qui nous arrivera dans la suite, a été l'origine de quantité d'Arts & d'Inventions ridicules. Quelques-uns fondent leurs prédictions sur les Signes de la main, ou les traits du visage; d'autres

sur

sur les signes que la Nature a imprimez en quelque endroit du corps, ou sur la maniere dont on écrit : Quelques-uns lisent la bonne ou la mauvaise fortune des Hommes dans les Astres, comme d'autres l'ont cherchée dans les entrailles des Bêtes, ou dans le vol des Oiseaux. Les meilleurs Esprits ont été plus ou moins sensibles à ces craintes chimeriques & à ces présages de l'avenir, fondez sur l'examen des operations les plus communes de la Nature. Y a-t-il rien de plus surprenant que de voir CICERON, qui brilloit plus qu'aucun autre dans le Barreau & dans le Senat de la République *Romaine*, & qui d'ailleurs occupé à écrire dans son Cabinet éclipsoit tout les Philosophes de l'Antiquité, y a-t-il rien, dis-je, de plus surprenant que de le voir, dans le College des Augures, observer, avec une attention religieuse, de quelle maniere les Poulets bequetoient les grains de blé qu'on leur donnoit?

Quoi que ces extravagances ne soient plus admises aujourd'hui par les Philosophes & les Savans, il y a une infinité de Personnes foibles & ignorantes qui en sont encore les esclaves. Entre les gens du commun, on voit cent & cent diverses manieres de prédire l'avenir, qui sont trop frivoles pour en donner le détail; ils font mille observations sur les Jours, les Nombres, les Sons & les Figures, qu'ils regardent comme autant de Présages & de Pronostics. En un mot, tout fournit des Oracles au Superstitieux:

tieux: A peine trouve-t-il une Paille, ou un morceau de Fer rouillé sur son chemin, par un simple effet du Hazard.

On ne sauroit concevoir jusqu'où va le nombre des Sorciers, des Devins & des Bohemiennes, qui sont répandus dans les Provinces, les Villes & les Bourgs de la *Grande Brétagne*, sans parler de ceux qui se mêlent de dire l'horoscope; & des Astrologues, qui vivent fort à leur aise de la Curiosité de plusieurs Habitans de *Londres* & de *Westminster*.

Entre toutes les prétendues manieres de Divination, il n'y en a point qui amuse tant que celle qui est fondée sur les Songes. Il est vrai que, dans * un de mes derniers DISCOURS, j'ai observé qu'en des Cas fort extraordinaires, Dieu a prédit quelquefois l'avenir à certaines Personnes durant leur sommeil; mais, puis que mon but est ici de combattre les Erreurs populaires, je dois m'atacher à faire voir la sottise & le ridicule de ces Superstitieux, qui, dans le train le plus commun de la Vie, s'appuient sur des choses d'une nature aussi frivole, chimerique & incertaine que les Rêves. Pour y bien réussir, je n'ai qu'à publier la Lettre suivante, écrite d'un Quartier de la Ville, qui a toûjours été la demeure de quelque célèbre Pronostiqueur, & où, de tems immémorial, tous ceux qui ont perdu l'Esprit, ont accoûtumé de se rendre pour ob-

* C'est le XXVI. de ce Volume.

obtenir leur guérison ou être informez de l'avenir.

Au * *Moor-Fields le* $\frac{4}{15}$ *d'Octobre* 1712.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Apès avoir examiné long-tems s'il ne
„ manque aucun Métier dans cette grande
„ Ville & parcouru tous les Ordres & tou-
„ tes les Professions, je n'y trouve point
„ d'*Oneirocritique*, ou, pour le dire en
„ *François*, d'Interprête des Songes. Fau-
„ te d'une Personne si utile, il y a quantité
„ d'honnêtes gens fort embarrassez à cet é-
„ gard, qui rêvent d'un bout de l'année à
„ l'autre, sans en être plus avancez pour
„ cela. Je me flatte d'avoir toutes les qua-
„ litez requises pour cet emploi, puis que
„ j'ai étudié à la Chandelle toutes les Rè-
„ gles qu'on a données d'un si bel Art,
„ Mon grand-Oncle du côté de ma Fem-
„ me étoit un Montagnard d'*Ecosse*, qui a-
„ voit la seconde vûe, c'est-à-dire qui pre-
„ voïoit l'avenir par certaines visions qu'il
„ avoit en plein jour, ou durant la veille.
„ J'ai quatre doigts & deux pouces à une
„ Main, & je suis né dans la plus longue
„ nuit de toute l'Année. Mon Nom de Bâ-
„ tême & mon Surnom commencent & fi-
„ nissent par les mêmes lettres. Je loge au
„ *Moor-*

* C'est une Place dans la Ville de *Londres*, où sont les petites Maisons, qu'on appelle *Bedlam* ou *Bethlem*.

„ *Moor-Fields* dans une Maison, où, de-
„ puis cinquante ans, il y a toujours eu
„ quelque fameux Dévin.

„ Si vous aviez fréquenté, autant que
„ moi, les Femmes de la Ville, vous sau-
„ riez qu'il y en a plusieurs qui, tous les
„ jours du monde, à la vûe ou à l'ouïe
„ de quelque chose d'inopiné, s'écrient,
„ *Voilà mon Songe accompli*; & qui ne peu-
„ vent s'aller coucher en repos le lende-
„ main, jusqu'à ce qu'il soit arrivé quelque
„ chose qui leur serve à expliquer les Vi-
„ sions de la nuit précedente. Il y en a d'au-
„ tres qui s'affligent de ce qu'elles ne peu-
„ vent rattraper les circonstances d'un Rê-
„ ve, dont elles étoient fort émues pendant
„ qu'il duroit. En un mot, il y en a plusieurs
„ qui ne pensent le jour qu'à ce qu'elles ont
„ rêvé la nuit. En faveur donc de ceux de
„ mes Compatriotes, soit Hommes ou
„ Femmes, qui ont quelque curiosité à cet
„ égard, je leur dirai en premier lieu quel
„ a été le sujet de leurs Rêves quoi qu'ils
„ s'imaginent de ne rêver jamais. En
„ deuxième lieu, à l'ouïe d'une seule cir-
„ constance d'un Rêve, je le déveloperai
„ tout entier, & enfin je leur déclarerai
„ nettement la bonne ou la mauvaise Fortu-
„ de que leurs Rêves présagent. S'ils ne leur
„ annoncent quelque chose de bon, je ne
„ demanderai rien pour ma peine; mais
„ aussi je ne doute pas que ceux qui me
„ consultent ne soient assez raisonnables
„ pour m'allouer une juste portion de quel-

„ que

„ que bel Heritage, Profit ou Emolument
„ que je leur découvrirai de cette maniere.
„ Je n'exige pas la moindre chose des Pauvres, si ce n'est que leurs Noms soient
„ inserez dans mes Avertissemens publics
„ pour certifier la vérité de mes Interprétations. A l'égard des Personnes de qualité ou autres qui se trouvent indisposées,
„ & qui ne veulent pas comparoitre elles-mêmes, elles n'ont qu'à m'envoïer de
„ leur Urine, dont la seule vûe me suffit
„ pour expliquer leurs Songes. J'ai un Jour
„ fixe dans la semaine pour les Amans; &
„ j'interpréte en gros pour toutes les Femmes qui ont soixante ans passez, sur le
„ pié d'un demi Ecu par semaine, avec le
„ surplus ordinaire en cas qu'elles aient
„ quelque bonne fortune. Enfin j'ai diverses Chambres garnies, que je loue à un
„ prix raisonable, pour ceux qui n'ont
„ pas la commodité de rêver à leur aise
„ chez eux. D'ailleurs, je ne suis pas muet.

O. TITUS * TROPHONIUS.

* C'est le Nom d'un fameux Dévin de l'Antiquité, que les Païens disoient être fils d'APOLLON, & qui rendoit des Oracles.

XXXVI.

XXXVI. DISCOURS.

Candida perpetuo residet, Concordia, lecto,
  Tamque pari semper sit Venus æqua jugo.
Diligat illa senem quondam: Sed & ipsa marito,
  Tunc quoque cùm fuerit, non videatur anus.

Mart. Lib. IV. Epig. XIII.

Que la douce Concorde regne toujours dans leur Lit nuptial! Que la Déesse Venus *soit toujours favorable à un si heureux Couple! Que l'Epouse aime toujours son Mari, lors même qu'il sera vieux, & qu'elle ne paroisse jamais vieille à son Epoux, quand elle sera fort avancée en âge!*

Reflexions sur le MARIAGE avec le Portrait d'ERASTE & de LÆTITIA, de BLONDINE & de PIMPAN.

L'Essai qui suit vient du même Auteur, à qui le Public est redevable de quelques excellens Discours, qui sont marquez au bas de la lettre X.

„ J'ai lû quelque part une Fable qui suppose que le *Bien* est le Pere de l'*Amour*. „ Il est certain qu'on doit être à l'abri de la „ crainte des besoins & de la pauvreté, a- „ vant qu'on puisse rechercher toutes les „ douceurs & tous les agrémens de cette „ Passion. Malgré tout cela, nous voions „ un nombre infini de gens mariez qui n'y

„ font pas fenſibles, au milieu de toute l'a-
„ bondance où ils vivent.

„ Pour rendre un Mariage heureux, il
„ ne ſuffit pas que les Humeurs des Par-
„ ties intereſſées quadrent enſemble: J'en
„ pourrois allegner cent Couples, qui
„ n'ont pas le moindre ſentiment d'Amour
„ l'un pour l'autre, quoi qu'ils ſoient d'u-
„ ne humeur ſi reſſemblante, que s'ils n'é-
„ toient pas deja mariez, tout le monde les
„ deſtineroit à former cette union.

„ L'eſprit de l'Amour a quelque cho-
„ ſe de ſi fin & de ſi delicat, qu'il ſe diſſi-
„ pe ſouvent & s'envole, par quelques pe-
„ tits accidens, auxquels les Perſonnes ne-
„ gligentes & impolies ne font jamais at-
„ tention, juſqu'à-ce qu'il n'y a plus moïen
„ de le recouvrer.

„ Rien n'a plus contribué à le bannir de
„ l'état du Mariage, qu'une trop grande
„ familiarité & la violation des règles de
„ la Bienſéance. Quoi que j'en puiſſe don-
„ ner des Exemples à divers égards, je ne
„ m'arrêterai qu'à celui de la Parure. Les
„ beaux Meſſieurs & les Belles de la Ville,
„ qui ne s'ajûſtent que dans la vûe de s'attra-
„ per les uns les autres, croient n'avoir plus
„ beſoin de cet appas dès que le ſuccès a
„ repondu à leur attente. Mais outre la
„ mal-propreté, qui n'eſt alors que trop
„ commune, il y a pluſieurs autres défauts,
„ que je ne me ſouviens pas d'avoir vû rele-
„ ver que dans une de nos Comédies moder-
„ nes, où, ſur ce qu'une Femme de Cham-

„ bre

„ bre *Françoise* veut se deshabiller & s'ha-
„ biller en presence de l'Amant, qui est le
„ Heros de la Pièce, & sur ce qu'elle dit à
„ sa Maîtresse que cela étoit fort ordinaire
„ en *France*, la Dame lui repond qu'elle
„ n'avoit jamais entendu parler de cette
„ Mode, & qu'elle est une *Angloise* assez
„ impolie, pour ne vouloir jamais appren-
„ dre à s'habiller en presence de son Epoux.

„ Il y a quelque chose de si grossier dans
„ la conduite de certaines Femmes, qu'el-
„ les perdent l'amitié de leurs Maris pour
„ des fautes, dont un Homme, qui est
„ d'un bon naturel, ou bien élevé, ne sait
„ comment les avertir. Je crains même
„ que les Dames ne soient en général plus
„ coupables à cet égard que les Hommes,
„ & que, dans les premiers épanchemens
„ de leurs amours, elles ne trouvent un
„ goût si doux & si agréable, qu'elles s'i-
„ maginent enfin qu'il est presque impos-
„ sible de s'en lasser.

„ Il faut tant de délicatesse & de pruden-
„ ce pour entretenir l'amitié après le Ma-
„ riage, & pour rendre la conversation tou-
„ jours vive & agréable au bout de vingt
„ ou trente ans, que je ne vois rien qui
„ puisse mieux y contribuer, qu'un serieux
„ effort de se plaire l'un à l'autre, & qu'un
„ bon sens superieur de la part du Mari.
„ J'appelle ici un Homme de bon sens ce-
„ lui qui entend les affaires du Monde &
„ qui a quelque étude.

„ Une Femme regle beaucoup l'estime

„ qu'elle a pour un Homme sur la figure „ qu'il fait dans le Monde, & sur le Cara- „ ctère qu'on lui donne entre ses Amis. Puis- „ que le Savoir est le principal avantage „ que nous aïons sur les Femmes, il me „ semble qu'un Homme riche est aussi in- „ excusable de n'avoir point étudié, qu'u- „ ne Femme qui ne sait pas de quelle ma- „ niere elle doit se comporter dans les occa- „ sions les plus ordinaires de la vie. C'est „ ce qui éloigne les deux Sexes l'un de „ l'autre : une Femme est chagrine & sur- „ prise de ne trouver rien de plus dans „ la conversation d'un Homme que dans „ le commun babil de son propre Sexe.

„ Quelque petit engagement au moins „ dans les affaires sert nonseulement à „ mettre les talens d'un Homme dans tout „ leur jour, & à lui prescrire un Rôle, dont „ une Femme ne peut guère bien se mêler ; „ mais il lui fournit de frequentes occa- „ sions pour ces petites absences, qui, mal- „ gré toute l'inquietude apparente qu'elles „ peuvent causer, font au bout du compte „ quelques-uns des meilleurs remedes qu'il „ y ait pour entretenir l'Amitié & le Dé- „ sir.

„ Les Femmes sont si bien convaincues „ qu'elles n'ont rien qui merite de leur at- „ tacher l'Homme tout entier, & de les „ rendre l'unique objet de ses travaux, „ qu'elles meprisent souverainement celui „ qui, pour me servir de leur expression fa- „ vorite, est toujours pendu à leur ceinture.

„ * LÆ-

,, * Lætitia est jolie, modeste, plei-
,, ne de tendresse, & ne manque pas de bon
,, sens; elle est mariée à † Eraste, qui
,, est dans un Emploi civil, & qui a du
,, goût pour les belles Lettres. Dans tou-
,, tes les Maisons qu'elle frequente, elle a
,, le plaisir d'entendre louer quelque action
,, généreuse de son Epoux, ou quelque bon
,, Mot qu'il a dit. Depuis leur mariage,
,, Eraste se met d'une maniere plus ga-
,, lante qu'il ne faisoit auparavant, & dans
,, toutes les Visites où il se trouve avec
,, Lætitia, il n'a pas moins de com-
,, plaisance pour elle que pour toutes les
,, autres Dames. Je l'ai vû relever son E-
,, vantail, qu'elle avoit laissé tomber, avec
,, toute l'ardeur & la civilité d'un Amant.
,, Lors qu'ils vont prendre l'air ensemble,
,, il ne pense qu'à cultiver les talens de son
,, Epouse, &, à la faveur d'un tour d'es-
,, prit, qui lui est particulier, il lui fait en-
,, trevoir bien des choses, dont elle n'avoit
,, aucune idée. Ravie de cette nouvelle Scè-
,, ne qui se developpe à ses yeux, Læti-
,, tia ne se plait qu'à la compagnie de cet
,, Homme qui lui donne de si agréables in-
,, structions. De là vient non seulement
,, qu'elle a de jour en jour plus de ten-
,, dresse pour lui, mais qu'elle est infini-
,, ment plus contente d'elle-même. Dans
,, tout ce qu'elle dit ou observe, Eraste
,, trouve une certaine justesse ou une cer-

 ,, tai-

* Ce mot Latin signifie *joie*, *allégresse*.
† Ce mot Grec signifie *Amant*, ou *Ami*.

„ taine beauté, dont elle ne s'étoit pas ap-
„ perçue: de sorte que, par son moïen,
„ elle découvre en elle-même cent bon-
„ nes qualitez, qu'elle n'avoit jamais cru
„ posseder. Il est d'ailleurs d'une com-
„ plaisance la plus ingenieuse du monde,
„ &, par des insinuations fort éloignées,
„ il a le secret de lui faire dire presque
„ tout ce qu'il veut, qu'il reçoit toujours
„ comme si cela venoit d'elle-même, &
„ dont il lui attribue tout l'honneur.

„ ERASTE a un goût exquis pour la
„ Peinture, & il mena l'autre jour son E-
„ pouse voir des Tableaux qui devoient se
„ vendre en public. Je visite quelquefois
„ cet heureux Couple, & je me trouvai
„ chez eux la semaine derniere. Nous nous
„ promenames dans la Galerie aux Peintu-
„ res, avant diner; & ce fut alors qu'E-
„ RASTE m'addressa la parole en ces termes:
„ *J'ai emploïé depuis peu*, me dit-il, *quel-
„ que argent à de nouvelles acquisitions: Voïez-
„ vous cette Pièce de* VENUS *&* d'ADONIS,
„ *je l'ai achetée sur le goût de* LÆTITIA;
„ *elle m'a coûté soixante Guinées, & ce ma-
„ tin l'on m'en a offert cent.* Je tournai d'a-
„ bord les yeux vers LÆTITIA, & je vis
„ la joie éclatter sur son visage, pendant
„ qu'elle jetta, sur ERASTE, un regard le
„ plus tendre & le plus animé que j'aie vû
„ de ma vie.

„ BLONDINE a épousé PIMPAN;
„ elle n'a pû résister à son Juste-au corps
„ chamarré & à son magnifique Nœud d'E-
„ pée;

„ pée; mais elle a la mortification de le
„ voir méprisé de tous ceux qui ont quelque
„ mérite. PIMPAN n'a pas autre chose
„ se à faire après diner, qu'à resoudre s'il
„ rognera ses Ongles au Caffé de St. JAMES,
„ à celui de WHITE, ou chez lui.
„ Depuis son mariage, il n'a rien dit à
„ BLONDINE, qu'Elle ne pût avoir appris
„ aussi bien de sa Femme de Chambre.
„ Avec tout cela il a grand soin de maintenir
„ l'insolente & maligne Autorité d'un E-
„ poux. Quoi que ce soit qu'elle avance,
„ il ne manque jamais de contredire, de la
„ regaler d'un serment, par voie de Préfa-
„ ce, & d'ajoûter d'abord, *Il faut avouer*,
„ *ma Chere, que vous parlez le plus sotte-*
„ *ment du monde*, BLONDINE avoit natu-
„ rellement le cœur aussi disposé à la ten-
„ dresse conjugale, que le peut être celui
„ de LÆTITIA; mais, comme il n'y a
„ guére plus d'Amitié, après qu'on a
„ perdu l'estime, on auroit de la peine à
„ décider aujourd'hui, si l'infortunée BLON-
„ DINE hait ou méprise plus ce Fat, avec
„ lequel elle est obligée de passer le reste
„ de ses jours.

X.

XXXVII. DISCOURS.

Defendit numerus, junctæque umbone phalanges.

Juv. Sat. II. 46.

Ils se défendent par leur grand nombre & par leurs Escadrons.

Contre les MENSONGES de Parti, ou des *Whigs* & des *Torys*.

IL y a quelque chose de fort sublime, quoi que très singulier, dans l'idée que PLATON nous donne de l'Etre suprême, lors qu'il dit que *la Verité est son Corps, & la Lumiere son Ombre*. Suivant cette Definition, il n'y a rien de plus opposé à sa nature que l'Erreur & le Mensonge. Les *Platoniciens* avoient une si juste idée de l'aversion que Dieu a pour tout ce qui est faux ou erroné, qu'ils croïoient que la Verité n'est pas moins necessaire que la Vertu, pour rendre une Ame capable de jouïr du Bonheur dans une autre Vie. C'est pour cela même que, si d'un côté ils recommandoient les Devoirs de la Morale pour disposer la Volonté à rechercher ce Bonheur à venir, de l'autre, ils prescrivoient diverses Speculations & l'étude de certaines Sciences pour rectifier l'Entendement. De là vient que PLATON a nommé les Démonstrations Mathématiques des Medecines qui purgent l'Ame, en ce qu'elles sont les moïens les plus

plus efficaces pour la delivrer de l'Erreur, & lui donner du goût pour la Verité, qui est la pâture naturelle de l'Entendement, comme la Vertu est la prefection & le bonheur de la Volonté.

Divers Auteurs ont fait voir en quoi consiste la malignité du Mensonge, & depeint au naturel l'atrocité de ce Crime. J'en examinerai ici une espèce, qu'on n'a guère approfondie, & qui regarde le Mensonge en faveur d'un Parti. Ce Vice regne aujourd'hui chez nous avec tant de licence, qu'un Homme, qui ne travaille pas à répandre un certain Systême de Mensonges, passe pour un Homme sans Principes & sans Religion. Les Caffez s'en nourrissent, la Presse en est suffoquée, & de célèbres Auteurs en vivent. Lors que des Amis sont ensemble à vuider Bouteille, leur conversation en est si farcie, qu'un Mensonge de Parti est devenu un entretien aussi à la mode, que le peut être une jolie Chanson ou un Conte agréable: Il est vrai que la moitié de nos grands Causeurs perdroient le caquet, si cette source de leurs discours venoit à tarir. Avec tout cela, il resulte un avantage de cette abominable pratique: Je veux dire qu'on a si peu d'égard aujourd'hui aux apparences même de la Verité, que les Mensonges s'en vont en fumée, & qu'ils commencent à ne blesser personne. Lors qu'un Inconnu nous fait quelque recit, qui tourne au préjudice ou en faveur d'un Parti, nous examinons d'abord s'il est *Whig* ou *Tory*, & nous con-

cluons de là que cet honnête Homme n'a d'autre chose en vûe que de suivre la Mode, ou de signaler son zèle, sans se mettre en peine de la Verité. On croit aujourd'hui qu'un Homme n'a pas le sens commun, s'il ajoute foi aux rélations des Ecrivains de Parti: Ses Amis même secouent la tête à l'ouïe de son innocence, & ils ne s'en forment pas d'autre idée que celle d'un Instrument qui est mis en œuvre par des gens plus rusez que lui, ou d'un Simple bien intentionné. Lorsque la mode étoit de couver un Mensonge, & d'attendre une occasion extraordinaire pour le publier, alors il portoit coup, & il ne rendoit pas un petit service à la Faction qui le mettoit en usage; mais aujourd'hui chacun est sur ses gardes, & l'artifice a été emploïé trop souvent pour pouvoir réussir.

Je me suis étonné bien des fois de voir que des Hommes de probité, qui auroient honte de dire quelque chose de faux pour leur propre intérêt, adoptent si vîte un Mensonge qui est avancé par leur Faction, quoiqu'ils le reconnoissent pour tel. Comment est-il possible que des Gens, qui ont des principes de Vertu dans tout ce qui les regarde eux-mêmes, deviennent des Menteurs insignes lors qu'il s'agit de leur Parti? Si l'on examine la chose de près, on verra qu'il y a trois raisons de cette conduite; mais on s'appercevra en même tems qu'elles sont insuffisantes pour justifier une pratique si criminelle.

En

En premier lieu les Hommes se flattent que la turpitude d'un Mensonge, & par consequent sa punition, peut être fort diminuée, si ce n'est pas même tout à-fait abolie, par le grand nombre de ceux qui s'en rendent coupables. Quoi que le poids d'un Mensonge fût trop pesant pour les épaules d'un seul, ils s'imaginent qu'il devient plus leger, lors qu'il est distribué entre plusieurs. Mais ils se trompent beaucoup à cet égard; sur quelque foule de gens que le Crime se repande, il se multiplie plûtôt qu'il ne se partage. Chacun est criminel à proportion de l'offense qu'il commet, & non pas du nombre de ceux qui y tombent avec lui. Le Crime & la peine qu'il merite sont un fardeau tout aussi pesant sur la tête de chaque Individu d'une foule coupable, qu'ils le seroient sur chaque Particulier, qui n'auroit pas un seul complice. En un mot, il en est du Crime à cet égard comme de la Matière, qu'on peut diviser à l'infini, mais dont chaque portion a toute l'essence de la Matière, & renferme autant de parties qu'en avoit le tout avant qu'on le divisât.

En deuxiéme lieu, quoi que le nombre de ceux qui débitent un Mensonge ne les exempte pas du Crime, il peut, dit-on, les garantir de la honte qui en revient. Elle se perd & s'évanouït en quelque maniere, lors qu'elle est partagée entre plusieurs milliers; de même qu'une Goute de la teinture la plus noire s'éclipse & disparoit quand elle est mêlée & confondue dans une grande

quantité d'eau: La teinture y reste toujours, mais on ne sauroit la découvrir. Il n'y a nul doute que ce ne soit un puissant motif pour animer ceux qui péchent en faveur d'un Parti, & qui n'évitent pas tant le Crime parce qu'il fait brêche à leur Vertu, que parce qu'il met en danger leur Réputation. Pour montrer la foiblesse de ce vain raisonnement, qui pallie le Crime sans le bannir, il suffit d'observer que tout Homme qui se laisse entraîner par-là se déclare d'abord un infame Hypocrite, qu'il prefere les apparences de la Vertu à sa réalité, & qu'il n'agit point suivant les lumieres de sa Conscience, ni suivant les principes de l'Honneur & de la Religion.

Le troisiéme & le dernier grand Motif qui engage les Hommes à divulguer une Erreur populaire, ou, comme je l'ai déja intitulée, un Mensonge de Parti, quoi qu'ils soient convaincus de sa fausseté, c'est l'envie de rendre service à une Cause que chaque Parti est en droit de regarder comme la meilleure. La foiblesse de ce Principe a été si souvent démontrée, & l'on en est si bien persuadé en général, qu'un Homme qui l'adopte ne peut qu'avoir renoncé à tous les Principes de la Religion naturelle ou du Christianisme. S'il est permis de travailler à ce que chacun nomme l'intérêt de sa Patrie par les Calomnies les plus noires & les Mensonges les plus crians, il n'y a point de Nation au Monde qui ait tant de bons Patriotes que la nôtre. Lors qu'on voulut en-

engager POMPE'E à ne mettre pas en Mer dans une Tempête, où il risquoit sa vie, il répondit, *Il est nécessaire que je parte, mais il n'est pas nécessaire que je vive.* Chacun de nous devroit se dire, dans le même esprit: Il est de mon devoir de n'avancer aucun Mensonge, quoi qu'il ne soit pas de mon devoir de posseder un tel ou un tel Emploi. Un des anciens Peres de l'Eglise a porté le scrupule si loin à cet égard, qu'il a déclaré qu'*il ne voudroit pas dire un Mensonge, quand il compteroit de gagner le Paradis par-là*; ou, s'il vous plait d'adoucir un peu cette Expression, qu'il ne voudroit pas dire un Mensonge pour tous les biens du Monde, puis qu'il hazarderoit de perdre beaucoup plus qu'il ne pourroit gagner.

O.

XXXVIII. DISCOURS.

Quis non invenit, turbâ quod amaret in illa?
OVID. Art. Amat. L. I. 175.

Qui est ce qui, dans cette grande foule, n'a pas trouvé un Objet digne de son amour?

Mon cher SPECTATEUR,

„ PUIS que * ma derniere Lettre a été „ bien reçue du Public, j'ai dessein de „ con- LETTRE de M. *Honeycomb* sur

* Voïez le XXXIII. DISC.

le chapitre des FEMMES.

„ continuer ma Correspondance avec vous „ sur ces charmantes & maudites Créatures „ les *Femmes*. Vous savez que ma principale étude, qui ne va pas fort loin, les „ regarde: Je n'ai jamais jetté les yeux sur „ un Livre que pour l'amour d'elles. J'ai „ trouvé même en dernier lieu deux traits „ d'Histoire; & qui sont admirables pour un „ *Spectateur*; & qui ne manqueront pas de „ plaire beaucoup, s'ils viennent à passer „ par vos mains. J'ai lû le premier par hazard dans un Livre *Anglois* intitulé HERODOTE, qui étoit sur une Fénêtre „ de mon Ami FEU-ARDENT, un matin que je lui rendis visite. Il s'ouvrit „ heureusement à l'endroit que je vais vous „ rapporter. Il nous dit que c'étoit la mode en *Perse* d'y avoir tous les ans, plusieurs Foires, où l'on exposoit en vente „ toutes les Filles qui étoient nubiles. Les „ Hommes qui avoient besoin de Femmes „ s'y rendoient: Chacune étoit cédée au „ plus haut Encherisseur, & l'argent qui „ provenoit de leur Vente s'emploïoit à „ l'usage que vous apprendrez dans la suite. „ De cette maniere les plus riches avoient „ le choix de tout, & enlevoient les plus „ grandes Beautez. Les autres se distribuoient entre les Pauvres, & ceux qui „ n'avoient pas les moïens de païer une „ Belle. Plusieurs de ces derniers épousoient les Agréables, sans qu'il leur en „ coûtât un sou; à moins que quelqu'un ne „ s'avisât d'en offrir quelque chose, & alors

„ ce-

„ celui qui en offroit le plus l'emportoit.
„ Mais il faut que vous sâchiez, mon Ami,
„ qu'en *Perse*, de même que chez nous il
„ y avoit autant de Laides que de Belles
„ ou d'Agréables, & qu'ainsi, après que
„ les Magistrats s'étoient défaits d'une bon-
„ ne partie, il leur en restoit encore quan-
„ tité sur les bras. Pour s'en débarrasser,
„ ils donnoient aux Laides l'argent qu'ils
„ avoient reçu de la vente des Belles: de
„ sorte qu'un pauvre Homme, qui n'avoit
„ pas de quoi obtenir une Beauté, se
„ voïoit reduit à épouser une Femme riche;
„ & notez; s'il vous plait, qu'on accor-
„ doit toujours la meilleure Dot à la plus
„ Laide. Mon Auteur ajoute que tout Ma-
„ ri pauvre étoit obligé de bien vivre avec
„ sa Femme, ou, en cas qu'il se repentît
„ de son marché, de la rendre avec sa Dot
„ à la Foire suivante.

„ Je souhaiterois à cette occasion que
„ vous voulussiez établir en idée une pa-
„ reille Foire dans la *Grande Bretagne*.
„ Qu'il feroit divertissant de vous y voir
„ associer des Dames de qualité avec des
„ Porteurs de Chaise & des Savetiers, ou
„ nous dépeindre des Seigneurs & des Cor-
„ dons bleus ravis de conduire par la main
„ en grande cerémonie des Filles de nos
„ petits Marchands & de nos Fermiers!
„ Quoi qu'à vous dire le vrai, eu égard à
„ l'amour des richesses, qui domine plus
„ dans notre Isle qu'il ne regnoit en *Perse*,
„ je craindrois beaucoup qu'il n'y eût quel-

„ ques

„ ques-uns de nos Seigneurs les plus di-
„ stinguez qui choisiroient les meilleurs
„ Partis, & qui disputeroient entre eux à
„ qui emporteroit la plus riche de toutes
„ nos Laides; & qu'au contraire nos Beau-
„ tez les plus célèbres ne fussent achetées
„ par des Heritiers extravagans, des
„ Joueurs, ou des Prodigues. Quelles jolies
„ reflexions ne feriez-vous pas sur la bonne
„ Politique des *Persans*, qui avoient soin,
„ par ces Mariages, d'embellir les princi-
„ paux de l'Etat, & de rendre les Person-
„ nes de ceux qui gouvernoient les plus a-
„ gréables? Mais vous êtes un Ecrivain si
„ habile & si judicieux, que je vous en
„ laisse l'execution.

„ Le second trait d'Histoire que je vous
„ ai promis, se trouve aussi dans un Livre.
„ Il y est dit qu'un Général des *Tartares*
„ après avoir mis le siege devant une Ville
„ forte de la *Chine*, & l'avoir emportée
„ d'assaut, voulut exposer en vente toutes
„ les Femmes qu'il y avoit. Dans cette
„ vûe, il examina bien leur juste valeur, &
„ les fit mettre chacune dans un Sac, avec
„ le prix marqué dessus. Les Chalans s'y
„ rendirent en foule de toutes parts, quoi
„ qu'obligez d'*acheter Chat en poche*, com-
„ me dit le Proverbe. Il y en eut un, en-
„ tre autres, qui amorcé par le haut prix
„ d'un des Sacs le marchanda, l'obtint &
„ l'emporta sur les épaules. Arrivé sur un
„ Pont, à moitié chemin de son Logis, il
„ voulut se reposer & voir en même tems

„ sa-

„ sa belle aquisition: A l'ouverture du Sac
„ une petite Vieille montra le nez dont
„ il eut un tel dépit, qu'il l'alloit jetter dans
„ la Riviere. Mais la bonne Dame sup-
„ plia d'attendre au moins qu'elle l'eût in-
„ struit de sa Famille. Il apprit alors qu'el-
„ le étoit Sœur d'un grand *Mandarin*, qui
„ ne manqueroit pas d'enricher son Beau-
„ frere, des qu'il le connoitroit. Là-des-
„ sus il renferma son Sac, qu'il emporta
„ chez lui, & il eut une excellente Femme,
„ qui lui proucra toutes les richesses qu'el-
„ le lui avoit fait esperer du côté de son
„ Frere.

„ Si j'étois disposé à rêver une seconde
„ fois, il me semble que, sur ce Plan, je
„ pourrois former un Songe assez agréable.
„ Je suppose donc que toutes les Femmes
„ & Filles, qui sont à marier dans *Londres*
„ & *Westminister*, sont mises dans des Sacs,
„ avec l'étiquette du prix sur chaçun, &
„ portées au Marché public. Le premier
„ Sac vendu est évalué cinq mille Piéces:
„ A son ouverture, on y trouve une bra-
„ ve Ménagere, d'un air fort gracieux;
„ l'Acquereur, charmé de ses bonnes quali-
„ tez, la païe aussitôt, avec le plus grand
„ plaisir du monde. Le second Sac qu'on
„ ouvre n'est taxé qu'a cinq cens Pièces,
„ quoi qu'il renferme une Beauté célèbre.
„ On s'étonne de la voir reduite à un si bas
„ prix; mais l'on nous dit qu'elle auroit
„ valu dix mille Pièces, & que ce grand
„ rabais vient de ce qu'elle est une Gron-
„ deu-

XXXIX. DISCOURS.

Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis; hic & mare transit;
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.
Hor. A. P. vers. 344.

Un Ouvrage, qui plait & qui instruit en même tems, enrichit surement ses Libraires, est recherché même au-delà des mers & porte la gloire de son Auteur de siecle en siecle.

L'usage de la FABLE, est le meilleur moien qu'il y ait pour donner des Avis & des Instructions aux autres, sans qu'ils les prennent en mauvaise part.

IL n'y a rien que nous recevions avec plus de repugnance que les Avis. Celui qui nous les donne nous paroit choquer notre Discernement, & nous traiter comme des Enfans ou des Imbécilles. Nous prenons l'Instruction pour une Censure tacite, & le Zèle qu'on nous tèmoigne en cette occasion pour une démarche présomptueuse ou impertinente. Il faut avouer que celui qui nous donne ses avis exerce, à cet égard, quelque superiorité sur nous, & qu'il trouve, lors qu'il vient à nous comparer avec lui-même, que nous manquons ou de conduite ou de bon sens. C'est pour cela qu'on ne voit rien de si difficile que l'art de rendre ses avis agréables, que tous les Auteurs, anciens & modernes, se sont distinguez les uns des autres, suivant qu'ils ont excellé dans cet Art. Que n'a-t-on pas mis en u-

sage

sage pour adoucir l'amertume de cette Potion? Les uns nous insinuent leurs Préceptes dans les termes les mieux choisis; les autres y emploient la cadence des Vers la plus harmonieuse, les Pointes d'Esprit, les Maximes, Sentences & les Proverbes.

Mais, entre toutes les différentes manieres de communiquer ses avis, je trouve que la plus délicate, & celle qui Plait davantage à tout le monde, est la Fable, sous quelque forme qu'elle paroisse. En effet, si l'on examine de près cette voie d'instruire ou de corriger, on verra qu'elle surpasse toutes les autres, parce qu'elle est moins choquante, & moins exposée aux soupçons que je viens de marquer.

Nous en tomberons d'accord, si l'on observe, en premier lieu, que dans la lecture d'une Fable, l'Ecrivain nous laisse croire que nous sommes nos propres Conseillers. Nous le lisons pour l'amour des jolis Contes qu'il nous fait, & nous regardons ses Préceptes comme des consequences que nous en tirons nous-mêmes, plûtôt que comme des Instructions qu'il nous donne. La Morale qu'il y a s'insinue inperceptiblement; nous y sommes enseignez, & nous devenons plus sages & meilleurs sans y prendre garde; En un mot, on est si bien leurré par cette méthode, qu'on croit être son Directeur, pendant qu'on suit les lumieres d'un autre, & qu'ainsi l'on n'apperçoit pas ce qu'il y a de plus desagréable dans les Avis qu'on reçoit.

En

En deuxiéme lieu; si l'on reflechit sur la Nature Humaine, on verra que l'Esprit n'est jamais si content, que lors qu'il s'exerce d'une certaine maniere qui lui donne quelque idée de sa capacité & de ses perfections. Cet orgueil & ce disir ambitieux, qui est naturel à l'Ame, trouve bien son compte dans la lecteure d'une Fable; parce que, dans ces sortes de Pièces, un Lecteur fait, pour ainsi dire, la moitié de l'ouvrage; Chaque chose lui paroit être une de ses découvertes;il y est toujours occupé à faire l'application des Caractères & des Circonstances, & l'on peut soutenir à cet égard qu'il lit & qu'il compose en même tems. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareil cas, lors que l'Esprit est ainsi plein de lui-même, & charmé de ses propres découvertes, il se plaise beaucoup à la lecture de ce qui lui en fournit l'occasion. De là vient que * l'ABSALON & ACHITOPHEL a été un des Poëmes les plus populaires qui ait jamais paru en *Anglois*. Il est vrai que la poësie est très-belle; mais le fût-elle encore davantage, il n'auroit pas eu le même succès, si le Plan ne donnoit occasiion au Lecteur d'exercer son propre genie.

Cette voie indirecte de donner des avis est si innocente, que les Hommes les plus sages de l'Antiquité, comme on le peut voir dans l'Histoire, ont souvent emploïé la Fable pour donner quelque conseil à leurs Monarques. Chacun peut s'en rappeller divers

* Le fameux DRYDEN en est l'Auteur.

vers Exemples ; mais il y en a un fort joli dans un Conte *Persan*, que je n'estime pas moins pour cette petite extravagance Orientale qui s'y truve mélée.

L'Auteur nous dit que le Sultan MAHMOUD, par ses guerres continuelles au déhors, & sa tyrannie au-dedans, avoit presque dépeuplé ses Etats, où l'on ne voïoit que ruïne & misére. Son Visir, soit que ce fût nn Bourru ou un Enthousiaste, ce que l'Ecrivain ne marque pas:) prétendoit avoit appris d'un certain Dervis à entendre le langage des Oiseaux ; en sorte qu'il n'y en avoit aucun qui pût ouvrir le bec, sans que le Visir entendît d'abord ce qu'il vouloit dire. Un soir que l'Empereur & lui revenoient de la Chasse, ils virent deux Hiboux perchez sur un Arbre qu'il y avoit auprès d'une vieille muraille qui s'élevoit au milieu d'un grand amas de ruïnes. Le Sultan se mit à dire là-dessus, *Je voudrois bien savoir ce que ces deux Hiboux se disent l'un à l'autre ; prêtez bien l'oreille à leurs discours, & rendez m'en un fidéle compte.* Le Visir s'approcha donc de l'Arbre, avec un air fort attentif, & à son retour il dit au Sultan, *Sire, j'ai entendu une partie de leur conversation ; mais je n'ose vous découvrir sur quoi elle rouloit.* Le Sultan ne voulut pas se païer de ce cette reponse, & l'obligea de lui repéter mot pour mot tout ce que les Hiboux avoient dit. *Puis que vous me l'ordonnez*, reprit alors le Visir, *vous saurez que l'un de ces Hiboux a un Fils & l'autre*

une

une Fille, qu'ils parloient de les marier ensemble, & que le Pere du Fils disoit au Pere de la Fille, Mon Frere, je consens à ce Mariage, pourvû que vous donniez à votre Fille cinquante Villages ruïnez pour sa Dot. Là-dessus le Pere de la Fille lui a repliqué. Au lieu de cinquante, je lui en donnerai cinq cens, si vous voulez. Qu'il plaise à Dieu d'accorder une longue vie au Sultan MAHMOUD! *Pendant qu'il regnera sur nous, nous ne manquerons jamais de Villages ruïnez.*

L'Histore ajoute que le Sultan fut si touché de cette Fable, qu'il rebâtit les Villes & les Bourgs qu'on avoit détruit, & que depuis ce tems-là il eut toujours égard au bien de son Peuple.

Ceci me rappelle dans l'esprit un tour de Magie naturelle le plus inpertinent que l'on puisse concevoir, quoi qu'il nous soit enseigné par un Philosophe aussi célèbre que DEMOCRITE, je veux dire que, si l'on fait un mélange du sang de certains Oiseaux, qu'il nomme, il en vient un Serpent, dont la chair est d'une vertu si merveilleuse, que tous ceux qui en mangent deviennent experts dans le langage des Oiseaux, & entendent tout ce qu'ils se disent les uns aux autres. Je laisse à décider à des Philosophes plus habiles que moi, si le Dervis, dont il est parlé ci-dessus, n'auroit pas mangé de la chair d'un tel Sarpent.

O.

XL. DISCOURS.

——— ——— ——— afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

VIRG. Æneid. VI. 50.

Quand elle est animée de l'Esprit divin, qui la saisit alors.

LA Lettre suivante m'est venue de la part de cet excellent Ecclesiastique, * dont j'ai parlé plus d'une fois, qui est un des Membres de ma Coterie, & de ceux qui m'assistent dans mes *Speculations*. Elle roule sur quelques-unes des pensées qu'il a eues dans cette longue Maladie, dont il est attaqué, & qui sont d'un caractère fort serieux. La Voici mot pour mot.

MONSIEUR,

Pensées sur la Maladie, la Mort & le Jugement dernier.

„ L'indisposition qui me travaille depuis
„ long tems, est enfin devenue si forte,
„ qu'il faut qu'elle termine bientôt mes-
„ jours, ou qu'elle se détruise elle-mê-
„ me. Vous pouvez aisément concevoir,
„ que, dans l'état où je me trouve, il n'y
„ a point de vos DISCOURS que je lise
„ avec plus de plaisir que ceux qui roulent
„ sur la Pieté. Je voudrois de bon cœur
„ vous pouvoir fournir là-dessus quelques
„ le-

* Voiez Tome I. p. 17.

„ legers craïons, afin que vous les missiez
„ en œuvre. Si je pouvois énoncer, d'u-
„ ne maniere un peu vive, plusieurs pen-
„ sées très-serieuses, qui me sont venues
„ dans l'Esprit durant cette longue Mala-
„ die, je me flatte qu'elles ne seroient pas
„ desagréables au Public.

„ Entre toutes les pensées qui s'elvent
„ dans l'Esprit d'un Malade, qui a le tems
„ & la volonté de considerer sa fin prochai-
„ ne, il n'y en a point de plus naturelle que
„ celle qui lui dicte que son Ame toute
„ nuë & dépouillée du Corps va paroitre
„ devant son Créateur. Lors qu'un Hom-
„ me est persuadé, qu'aussitôt que cette U-
„ nion ne subsistera plus, il verra cet Etre
„ suprême, quil contemple aujourd'hui
„ de loin, & uniquement dans ses Ouvra-
„ ges; ou pour me servir de termes plus
„ philosophiques, lors que, par quelque
„ faculté de l'Ame, il aura une idée plus
„ distincte de la Divinité, & qu'il sera plus
„ sensible à sa presence, que nous ne le som-
„ mes aujourd'hui à celle de quelque Objet
„ qui frappe nos yeux, il faut qu'un Homme
„ soit plongé dans une indolence & une
„ stupidité presque inconcevable, s'il n'est
„ pas allarmé d'une telle pensée. Le Do-
„ cteur Sherlock, dans son excellent
„ Traité * *De la Mort*, nous a dépeint,

 „ sous

* Cet Ouvrage, & celui du même Auteur sur le *Jugement dernier*, ont été traduits en *François* par feu Mr. Mazel, & imprimez à *Amsterdam* chez H. Desbordes en 1696. On les trouve l'un & l'autre

„ sous des couleurs bien vives l'état de
„ l'Ame qui vient à être separée du Corps,
„ à l'égard de ce Monde invisible qui nous
„ environne de tous côtez, quoi que nous
„ soïons incapables de le découvrir à travers ce Monde grossier & materiel, qui
„ est proportionné ici bas à nos Sens.
„ Voici de quelle maniere il s'exprime:

„ *Puis que la Mort, qui nous fait quitter
„ ce Monde, n'est autre chose que la separation de nos Corps, elle nous enseigne que
„ c'est la seule union avec nos Corps qui
„ nous intercepte la vûe de l'autre Monde,
„ qui n'est pas si éloigné de nous qu'on pourroit bien se l'imaginer. A la verité le Trône
„ de Dieu est à une distance énorme de cette
„ Terre, au-dessus du troisième Ciel, où cet
„ Etre souverain déploie sa gloire à ces Esprits
„ bienheureux qui l'environnent; mais aussitot que nous sortons de ces Corps, nous entrons dans un autre Monde, ou, pour mieux
„ dire, puis que c'est toujours le même Ciel &
„ la même Terre nous entrons dans un nouvel
„ état de Vie. En effet vivre dans ces Corps,
„ c'est vivre dans ce Monde, & vivre hors
„ de*

tre chez P. HUMBERT, & les Freres WESTEIN. D'ailleurs on peut voir dans le Traité *de la Mort* à la p. 35. &c. § III. le passage, qui en est rapporte ici & qu'on a mieux aimé traduire de nouveau sur l'Original. Outre ces deux Ouvrages de Pieté du Dr. SHERLOCK, il y en a un troisiéme, intitulé, *De l'Immortalité de l'Ame & de la Vie éternelle* qui a éte aussi traduit en François & imprimé chez P. HUMBERT en 1708. On le trouve chez les mêmes Libraires marquez ci-dessus.

„ *de ces Corps, c'est passer dans un autre é-*
„ *tat: Car pendant que nos Ames sont at-*
„ *tachées à ces Corps, & qu'elles ne voient*
„ *qu'à travers ces Organes materiels, il n'y*
„ *a rien que de materiel qui puisse nous frap-*
„ *per; il n'y a rien, dis je, qui ne soit mê-*
„ *me grossier, qu'il peut reflechir la lumie-*
„ *re, & transmettre, avec elle, au fond de*
„ *l'œil, la figure & les couleurs des Objets.*
„ *Ainsi, quoique dans l'interieur de ce Mon-*
„ *de visible 'il y ait plus de magnificence, &*
„ *de beautés qu'il n'en paroit au debors, nous*
„ *n'en appercevons rien du tout, à cause de*
„ *cettte Chair qui nous enveloppe & qui*
„ *separe ce Monde visible de l'invisible: Mais*
„ *lors que nous venons à nous dépouillier de*
„ *ces Corps, une nouvelle Scène de miracles*
„ *étonnans se présente à notre vûe lors que*
„ *ces Organes materiels viennent à dispa-*
„ *roitre, l'Ame avec sa pénétration natu-*
„ *relle, voit ce qui lui étoit auparavant in-*
„ *visible: Nous sommes alors dans l'autre*
„ *Monde, lors que nous pouvons contempler*
„ *ses Objets: C'est ainsi que* S. PAUL *nous*
„ *dit, que* * tant que nous habitons dans
„ ce Corps, nous sommes éloginez du
„ Seigneur; mais qu'après être sortis de ce
„ Corps, nous demeurons avec le Sei-
„ gneur *Il me semble que cela suffit pour*
„ *nous guérir de notre attachement à ces*
„ *Corps, à moins que nous ne croïions qu'il*
„ *vaut mieux être enfermez dans une Pri-*

 „ *son,*

* 2. *Corinth.* V. 6, 8.

„ *son, & regarder toute notre vie à travers*
„ *une Grille, qui ne nous laisse entrevoir qu'u-*
„ *ne Perspective fort bornée, & qui n'est pas*
„ *même des plus charmantes, que d'être mis*
„ *en liberté & de contempler à loisir tous les*
„ *glorieux spectacles de l'Univers. Que ne*
„ *donnerions-nous pas à present pour jetter un*
„ *coûp d'œil sur ce Monde invisible, où le*
„ *premier pas que nous ferons, au sortir de*
„ *ces Corps, nous introduira? C'est là où il*
„ *y a des choses* * que l'œil n'a point vûes,
„ que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne
„ sont jamais venues dans l'esprit de l'Hom-
„ me: *La Mort nous ouvre les yeux, nous*
„ *étale une vaste Perspective, & nous offre*
„ *un nouveau Monde environné de gloire, que*
„ *nous ne saurions jamais voir, pendant que*
„ *nous sommes enveloppez d'un voile de chair,*
„ *dont nous ne devrions pas moins souhaiter*
„ *d'être délivrez, que d'une Cataracte qui*
„ *nous priveroit de la vûe.*

„ Comme un Homme qui réflechit ne
„ peut qu'être vivement touché de l'idée
„ qu'il comparoitra un jour devant celui
„ *qu'aucun ne peut voir & vivre*, il doit
„ être beaucoup plus touché lors qu'il pen-
„ se que cet Etre infini examinera toutes
„ les actions de sa vie passée, & qu'il le re-
„ compensera ou le punira selon qu'il aura
„ fait ou bien ou mal. Pour moi, je ne
„ croi pas qu'il y ait aucun autre Systême
„ de Rligion, que celui du Christianisme
„ qui

* 1. *Corinth.* II. 9.

„ qui soit capable de soutenir la Person„ ne du monde la plus vertueuse sous le „ poids de cette pensée. Qu'un Homme „ soit aussi innocent qu'il vous plairà, qu'il „ ait porté la Vertu au plus haut degré de „ perfection, auquel on puisse atteindre dans „ cette Vie, il lui restera toujours tant de „ pechez secrets, tant de foiblesses humai„ nes, tant de fautes d'ignorance, tant de „ passions & de préjugez, tant de paroles & „ de pensées mal conçues, en un mot, tant „ d'infirmité dans ses meilleures actions, „ que sans, le secours de l'Expiation „ que le Christianisme nous revèle, il lui „ seroit impossible d'être absous devant le „ Tribunal du souverain Juge, ou même „ *de subsister en sa présence.* Notre sainte Re„ ligion nous fournit les seuls moïens qu'il „ y ait pour abolir nos Crimes, & rendre „ acceptable notre obéissance imparfaite.

„ Il y a une excellente Pièce en *François* „ qui ne quadre pas mal à mon sujet, & „ que vous serez peut être bien aise de re„ voir ici. Elle est de feu Mr. DES BAR„ REAUX, qui étoit un des plus beaux „ Genies & des plus grands Libertins qu'il „ y eut en *France*; mais qui se repentit, à „ la fin de ses jours, d'une maniere écla„ tante. D'ailleurs M. BAYLE nous dit „ que c'est une Piéce d'*une grande beauté*, „ & le célébre Auteur de *la Rhétorique*, „ ou *l'Art de parler* * la cite comme

* Voïez page 168 de la derniere Edition, fait à *Amsterdam* chez la Veuve de P. MARRET en 1712.

„ un Sonnet *admirable*. La voici.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité;
Toujours tu prens plaisir à nous être propice;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice;
Ton intérêt s'oppose à ma felicité,
Et ta clémence même attend que je perisse.

Contente ton desir, puis qu'il t'est glorieux:
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est tems; rends moi guerre pour guerre:

J'adore en perissant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST.

„ Si ces pensées peuvent vous être de
„ quelque utilité, je vous prie de les met-
„ tre dans tout leur jour, & de me croire
„ avec sincerité, &c.

O.

XLI. DISCOURS.

Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis, quâ nulla priorum
Castaliam molli divertitur orbita clivo.

VIRG. Georg. III. 291.

L'Amour m'entraîne jusqu'au sommet le plus élevé & le plus solitaire du Parnasse*: Je me plais à m'y promener dans les lieux, où nos Ancêtres n'ont jamais été, & qui conduisent, par une douce pente, à la Fontaine* Castalie.

M. le SPECTATEUR,

„ JE me retirai l'autre soir un peu plus „ tard qu'à mon ordinaire, & je me trou„ vai si éveillé, que je pris VIRGILE, „ pour me divertir, jusqu'à ce que je sen„ tisse plus de disposition au sommeil. C'est „ l'Auteur que je choisis toujours en pareil „ cas; parce que, selon moi, il n'y en a „ point qui écrive d'une maniere si divine, „ si harmonieuse, ni si égale, qui calme „ l'Esprit & le dispose à une agréable mé„ lancholie; situation, que je prefere à tou„ te autre, pour la cloture de la Journée. „ Je lûs ces beaux traits, qu'on voit dans „ ses *Géorgiques*, où il se déclare entiere-

„ ment devoué au ſervice des Muſes, & „ ſi charmé de la Poëſie, qu'il ſouhaitoit „ avec ardeur de ſe tranſporter dans les „ Bôcages ſombres & les douces retraites „ du Mont *Hémus*. Je fermai le Livre & je „ m'allai coucher. Ce que j'avois lû fit „ une ſi grande impreſſion ſur mon Eſ- „ prit, qu'il me ſembla de voir accom- „ plir en ma Perſonne le ſouhait de VIR- „ GILE, & que j'en eus le Rêve ſuivant.

FICTION ſur les difficultez qu'il y a de parvenir à la VERTU & d'exceller dans la POESIE.

„ Tranſporté tout d'un coup dans les „ Plaines de la *Béotie*, j'apperçus le Mont „ *Parnaſſe* à l'extremité de l'Horiſon. Il „ me parut d'une ſi vaſte étendue, que je „ me ſerois fatigué long-tems à chercher „ un ſentier qui y menât tout droit, ſi je n'a- „ vois vû, à quelque diſtance, un Bôcage, „ qui me détermina d'abord à marcher de „ ce côté là, quoi que dans la Plaine, où „ il étoit ſitué, il n'y eût rien d'aſſez re- „ marquable pour fixer ma vûe. Lors que „ j'y fus arrivé, je le trouvai partagé en u- „ ne infinité de Promenades & d'Allées, qui „ s'élargiſſoient en divers endroits, où el- „ les formoient de beaux Cercles ou de „ grandes Ovales, environnez d'Ifs & de „ Cyprès, entre leſquels on voïoit des Ni- „ ches & des Grottes couvertes de Lierre. „ On n'y entendoit aucun autre bruit que „ celui d'un doux Zephir, qui remuoit un „ peu les feuilles des Arbres, & tout y pa- „ roiſſoit enſeveli dans un profond ſilence. „ Je fus charmé de la beauté de cette Solitu- „ de, & jamais de ma vie je n'avois pris

„ tan

„ tant de plaisir à être seul, & à m'entrete-
„ nir de mes pensées. Dans cet heureux
„ état, je me promenai d'un côté & d'au-
„ tre, sans choix & sans dessein, jusqu'à ce
„ qu'au bout d'une allée d'Arbres, je vis
„ trois Dames assises sur un Banc de ga-
„ zon, avec un Ruisseau qui couloit à leurs
„ piez & qui formoit un doux murmure. Je
„ les adorai comme les Divinitez tutelaires
„ du Bois, & je m'arrêtai pour les exami-
„ ner chacune en détail, Celle du milieu,
„ qui se nommoit la SOLITUDE, avoit les
„ bras croisez l'un sur l'autre, & parois-
„ soit plûtôt pensive & tout-à-fait recueil-
„ lie en elle-même, que chagrine ou affligée.
„ La Déesse du SILENCE, avec un doigt
„ sur la bouche, étoit à sa droite, & la
„ CONTEMPLATION, qui avoit les yeux
„ tournez vers le Ciel, étoit à sa gauche.
„ Devant celle-ci paroissoit un Globe cé-
„ leste, sur lequel on voïoit plusieurs Théo-
„ rêmes de Mathématique. Elle me pré-
„ vint avec la plus grande affabilité du
„ monde: *Ne craignez pas*, me dit elle;
„ *je sai quelle est votre intention, sans que*
„ *vous ouvriez la bouche; vous souhaiteriez*
„ *qu'on vous conduisît à la Montagne des*
„ *Muses: C'est ici le seul chemin par lequel*
„ *on y puisse aller, & il n'y a personne qui*
„ *soit aussi souvent employée que moi, pour*
„ *servir de Guide à ceux qui font ce voyage.*
„ Après avoir parlé de la sorte, elle se le-
„ va de sa place, & je m'abandonnai à sa
„ conduite; mais à mesure que nous tra-

„ versions le Bois, je ne pûs m'empêcher
„ de lui demander qui étoient ceux qu'on
„ admettoit dans cette agréable Retraite.
„ Assûrément, lui dis-je, il n'y a rien qui
„ puisse entrer ici que la Vertu & des Pen-
„ sées vertueuses: Tout le Bois semble ê-
„ tre destiné à la reception & au bonheur
„ de ceux qui ont suivi, pendant toute leur
„ vie, les lumieres de la Conscience, & qui
„ ont obéï aux ordres des Dieux. *Vous a-*
„ *vez raison*, me dit-elle, *& soyez persua-*
„ *dé que ce Lieu n'étoit d'abord destiné que*
„ *pour les Gens de bien: On n'y en admit*
„ *pas d'autres sous le Regne de* SATUR-
„ NE; *il n'y avoit que de saints Prêtres qui*
„ *eussent droit d'y entrer; ceux qui avoient*
„ *delivré leur Pays de l'oppression & de la*
„ *tyrannie venoient s'y reposer de leurs tra-*
„ *vaux; & l'on n'y voyoit que des Philoso-*
„ *phes que l'étude & l'amour de la Sagesse*
„ *avoient rendus capables d'une Conversa-*
„ *tion toute divine. Mais à présent ce Lieu*
„ *n'est pas moins dangereux, qu'il étoit au-*
„ *trefois à l'abri de tout péril: Le Vice a si*
„ *bien appris à contrefaire la Vertu, que sou-*
„ *vent il y entre sous ce deguisement. Voyez-*
„ *là, tout droit, vis à-vis de vous, la* VAN-
„ GEANCE, *qui marche d'un pas grave &*
„ *lent, revêtue des Habits de l'*HONNEUR.
„ *Tournez les yeux un peu à côté de celle-ci,*
„ *& vous verrez l'*AMBITION, *qui se*
„ *tient là debout toute seule; si vous lui de-*
„ *mandez son Nom, elle vous repondra*
„ *qu'elle est l'*EMULATION *ou la* GLOI-

„ RE.

„ RE. *Mais celle de toutes ces Indignes „ Créatures qui se glisse le plus souvent ici, „ malgré nous, est l'*INCONTINENCE, *qui „ occupe aujourd'hui la place d'un Dieu, au- „ quel ce Bôcage étoit entrefois entierement „ dévoué.* L'AMOUR *vertueux, suivi de „ l'*HYMEN, *& de toutes les* GRACES *„ qui l'accompagnent, a regné dans cet heu- „ reux sejour, une foule de Vertus lui ser- „ voient de Cortege, & il n'y avoit pas une „ seule Pensée deshonnête qui osât pretendre „ à y être admise. Oh! que la scène a bien „ changé de face, & qu'elle est rarement re- „ nouvellée par le petit nombre de ceux qui „ méprisent les sordides richesses, & qui se „ croient dignes de la compagnie d'un Dieu si „ charmant!*

„ La Déesse n'eut pas plûtôt achevé son „ discours, que nous arrivames à l'extre- „ mité du Bois, où commençoit une Plai- „ ne qui se terminoit au pié de la Monta- „ gne. Je me tins ici plus que jamais au- „ près d'elle, parceque divers Phantômes „ me sollicitoient à les prendre pour Gui- „ des, & qu'ils s'offroient de me conduire „ au Mont des Muses par un chemin plus- „ court. La VANITE', qui avoit séduit „ une infinité de Personnes, que je vis ro- „ der çà & là au bas de la Montagne, m'im- „ portuna plus que tous les autres. Je me „ détournai, avec indignation, de cette „ Troupe méprisable, & j'avertis la Déesse „ qui m'escortoit, que j'avois quelque es- „ perance de pouvoir monter une partie du

 „ che-

„ chemin ; mais que je craignois beaucoup
„ de n'avoir pas assez de force pour attein-
„ dre jusqu'à la plaine du sommet. Instruit
„ de sa propre bouche qu'il étoit impos-
„ sible de se tenir sur les côtez, & que, si
„ je n'avançois vers le haut, je tomberois
„ infalliblement jusques au bas, sans en
„ pouvoir revenir, je resolus de n'épargner
„ ni travail ni fatigue pour vaincre tous les
„ obstacles ; tant je souhaitois avec ardeur
„ le plasir que j'esperois goûter à la fin de
„ mon entreprise.

„ Il y avoit deux Sentiers qui condui-
„ soient au sommet de la Montagne, &
„ dont l'un étoit gardé par le Genie qui pré-
„ side sur le moment de notre naissance.
„ D'ailleurs il avoit ordre d'examiner les
„ différentes prétensions de ceux qui vou-
„ loient passer par ce chemin-là, & de n'y ad-
„ mettre que ceux que MELPOMENE avoit
„ regardé d'un œil favorable lors qu'ils é-
„ toient venus au Monde. L'autre Chemin
„ étoit gardé par la DILIGENCE, à la-
„ quelle s'adressoient plusieurs de ceux que
„ le Genie n'avoit pas daigné recevoir; mais
„ elle étoit si lente à leur acorder leur de-
„ mande & ils trouvoient ensuite le Che-
„ min si penible & si embarrassé que plu-
„ sieurs, après y avoir marché quelque
„ tems, aimoient mieux retourner en arrie-
„ re, que de continuer leur route ; & qu'il y
„ en avoit fort peu qui tinssent bon jusques
„ à la fin. Outre ces deux Sentiers, qui con-
„ duisoient chacun à part au sommet de la
„ Mon-

„ Montagne, il y en avoit un troisiéme for-
„ mé de ces deux-là, qui se joignoient à
„ une petite distance de l'entrée. Celui-ci
„ menoit tout droit au Trône d'Apol-
„ lon le petit nombre de ceux qui avoient
„ le bonheur de le découvrir. Je ne sai si
„ j'aurois eu le front de me présenter à l'u-
„ ne ou l'autre de ces deux Portes, si je
„ n'avois vû qu'un Homme, qui avoit
„ l'air d'un Païsan, & qui étoit suivi d'une
„ foule d'aimable Jeunesse de l'un & de
„ l'autre Sexe, demandoit qu'on les admît
„ tous sans exception. Sa vûe me fit sou-
„ venir de ce Païsan, dont on a mis la fi-
„ gure dans une Carte, & qui servit de
„ Guide au Prince Eugene, lors qu'il
„ passa les *Alpes*. Quoi qu'il en soit, il
„ avoit quantité de Papiers à la main, &
„ il en produisit plusieurs, qu'il dit tenir de
„ si bonne part, qu'il ne doutoit pas qu'A-
„ pollon ne les reçut comme d'excel-
„ lens Passeports, entre lesquels j'en crus
„ voir quelques uns de mon écriture. Du
„ reste toute la Bande y fut admise, & don-
„ na, par sa présence, un nouvel éclat &
„ de nouveaux plaisirs à cet heureux sejour.
„ D'ailleurs cet honnête Homme ne cher-
„ choit pas à y entrer lui-même; mais,
„ comme une espèce de Forêtier dans les
„ Plaines d'un Bois, il servoit à guider les
„ Passagers, qui, par leur mérite person-
„ nel ou les instructions qu'il leur procu-
„ roit, avoient les moïens de réussir dans
„ ce pénible voïage. Après l'avoir exami-

 „ né

„ né fort attentivement, je vous avouërai „ de bonne foi, mon cher Monsieur, qu'à „ son air obligeant & modeste, je le pris „ pour vous-même. D'un autre côté, nous „ ne fumes pas plûtôt entrez, qu'on nous „ aspergea, par trois fois, d'eau de la Fon- „ taine *Aganippe*, qui avoit la vertu de „ nous garantir de tous sortes de maux, „ à la reserve des traits de l'Envie, qui nous „ poursuivit jusques au bout de notre „ Course. Arrivez au sommet de la Mon- „ tagne, par le Sentier du milieu, nous ap- „ perçumes d'abord deux Figures, qui atti- „ rerent toute mon attention: L'une étoit u- „ ne jeune Nymphe dans la fleur de son âge „ & de sa beauté, qui avoit des asles aux é- „ paules & aux piez, & qui pouvoit se tran- „ sporter, en un instant, jusques aux Cli- „ mats les plus éloignez. Elle changeoit à „ toute heure d'Habits; on la voïoit quel- „ quefois mise de la maniere du monde la „ plus naturelle & la plus séante, & une au- „ tre fois elle paroissoit avec les Habits les „ plus extravagans & les plus ridicules qu'on „ se puisse imaginer. Il y avoit auprès d'elle „ un Homme d'un âge mûr & d'un air „ fort grave, qui corrigeoit ses bizarreries, „ qu'il lui montroit dans un Miroir, & qui „ ne cessoit de jetter ses ornemens affectez „ & mal-séans au bas de la Montagne, où „ ils étoient ramassez avec soin par les Ha- „ bitans de la Plaine, qui se faisoient un „ honneur de s'en parer. Cette Nymphe „ étoit l'IMAGINATION, Fille de la Li-

„ BER-

„ BERTÉ, la plus belle de toutes les Nymphes des Montagnes. Son Conseiller étoit le JUGEMENT, qui doit sa naissance au TEMS, & qui est le seul Fils qu'il reconnoisse pour légitime. Au milieu d'eux, il y avoit un jeune Garçon, nommé l'ESPRIT, auquel ils ont donné le jour, & qui étoit assis sur un Trône composé des Ouvrages des Auteurs les plus célèbres. Quoi que les *Grecs* & les *Romains* en fissent le plus grand nombre, je ne pûs que sentir une secrete joie de voir que nos Compatriotes dominoient sur tous les autres.

„ En état d'examiner à loisir cet agréable sejour, & plein d'une vigueur nouvelle, il me sembla que je voïois tous les Objets d'une maniere plus intime & plus satisfaisante, que je respirois un air plus pur, que j'étois sous un Ciel toûjours serain, & que le Soleil y éclairoit sans aucune interruption. Les deux sommets de la Montagne s'élevoient de part & d'autre, & formoient, au milieu d'une riante Vallée, le sejour des Muses, & de ceux qui avoient produit des Ouvrages dignes de l'immortalité. APOLLON y étoit assis sur un Trône d'Or, couvert d'un vieux Laurier, qui étendoit ses branches & son ombre au dessus de sa tête. Son Carquois & son Arc étoient à ses piez. Il tenoit sa Harpe à la main, pendant que les Muses, rangées autour de lui, célébroient, par des Hymnes, sa Victoi-

„ re

„ re sur le Serpent PYTHON, & chantoient „ quelquefois les Amours de LEUCOTHOÉ „ & de DAPHNIS. Après elles, HOMERE, VIRGILE & MILTON avoient „ leurs places. Il y avoit ensuite une foule d'Auteurs, entre lesquels je fus bien „ surpris de voir quelques *Lapons*, qui, „ malgré la grossiereté de leurs Habits, y „ avoient été reçus en dernier lieu. Je „ vis PINDARE se promener tout seul, „ sans que personne osât l'aborder, jusqu'à „ ce que * COWLEY se joignît a lui; mais „ fatigué à marcher sur ses traces, & pres„ que mis hors d'haleine, il le quitta pour „ suivre HORACE & ANACRÉON, avec „ lesquels il me parut se plaire infiniment.

„ Un peu plus loin je vis un autre grou„ pe d'Auteurs, vers lesquels je m'avançai, „ & je trouvai que c'étoit SOCRATE, qui „ dictoit à XENOPHON & à l'Esprit de „ PLATON; mais le Poëte MUSÉE a„ voit l'Auditoire le plus nombreux autour „ de lui. J'étois trop éloigné pour enten„ dre ce qu'il disoit, ou reconnoitre le vi„ sage de ses Auditeurs, quoi qu'il me sem„ bla d'y appercevoir VIRGILE, plein d'ad„ miration à l'ouïe de ses paroles harmo„ nieuses.

„ Enfin, tout juste au bord du sommet, „ je vis BOCCALINI, qui expedioit des „ Lettres au bas de la Montagne pour „ in-

* Fameux Poëte *Anglois*; dont il est parlé en divers endroits des Volumes précedens.

„ instruire les Hibitans de ce qui se pas-
„ soit sur le *Parnasse*; mais je m'appperçus
„ qu'il les écrivoit à la derobée, sans l'a-
„ veu des Muses, & sans qu'APOLLON
„ les revît. Elevé à cette hauteur & envi-
„ ronné d'un Ciel toujours serain, je pou-
„ vois découvrir les inquietudes & les pei-
„ nes infinies que les Hommes se donnoient
„ en bas, pour se fraïer un chemin à tra-
„ vers les labyrinthes de la Vie. Le sentier
„ de la Vertu me paroissoit vis-à-vis de cha-
„ cun d'eux; mais l'intérêt, ou quelque Es-
„ prit malin venoit les en éloigner à tout
„ moment. Ainsi je n'étois pas moins sensi-
„ ble à mon propre bonheur, que touché
„ de compassion à le vûe de leurs embar-
„ ras, dont ils n'avoient pas la force de
„ se délivrer. Ce contraste, si opposé au
„ calme que je goûtois, me reveilla en sur-
„ saut, & ne m'a laissé que l'esperance que
„ le recit de mon Songe ne vous déplaira
„ pas.

T.

XLII. DISCOURS.

Heu pietas! heu prisca fides!

Virg. Æneid. VI. 878.

Helas! quel amour n'avoit-il pas pour la Patrie! helas! quelle franchise du vieux tems ne remarquoit-on pas dans toute sa conduite!

Hier au soir à notre Cotterie, nous reçumes une triste nouvelle, qui nous affligea tous au dernier point. Je ne doute pas même que mes Lecteurs n'en soient touchez, lors qu'ils apprendront que le Chevalier Roger de Coverly est mort. Il finit ses jours dans sa Maison à la Campagne, après avoir été malade quelques semaines. Le Chevalier André Fréeport eut une Lettre d'un de ses Correspondans de ces Quartiers-là, qui lui annonce que ce bon Vieillard s'étoit enrhumé aux Assises de sa Province, lors qu'il y travailloit avec ardeur à obtenir l'effet d'une Requête, qu'il avoit dressée lui-même, & qui avoit eu tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Mais cette particularité vient d'un Juge de Paix *Whig*, qui étoit l'Ennemi & l'Antagoniste declaré du Chevalier. J'ai des Lettres du Chapelain & du Capitaine Sentry, qui n'en disent mot, quoi que remplies d'un détail, qui fait honneur à la memoi-

moire de ce bon Vieillard. Mon Ami le Sommelier, qui prit tant de soin de moi l'Eté dernier lors que j'étois à la Maison du défunt, m'en a écrit une dans la simplicité de son cœur. Il y a bien des Circonstances que les autres n'ont pas relevées, & c'est aussi pour cela que j'en vais faire part au Public, sans y rien ajouter ni diminuer.

Mon très-honoré MONSIEUR,

„ Sâchant que vous étiez le bon Ami de „ mon vieux Maître, je n'ai pû m'empê- „ cher de vous écrire la triste nouvelle de „ sa Mort, qui a affligé tout le Païs, aussi „ bien que ses pauvres Domestiques, qui „ l'aimoient, à coup sûr, plus que leur pro- „ pre vie. Je crains fort qu'il n'ait attrapé „ son Mal aux dernieres Assises de la Pro- „ vince, où il voulut aller, pour faire rendre „ justice à une pauvre Veuve, & à ses „ Enfans, qu'un Gentilhomme du voisinage „ opprimoit; car vous savez, Monsieur, que „ mon bon Maître étoit toûjours l'Ami du „ Pauvre & de l'Orphelin. A son retour, „ la premiere chose dont il se plaignit fut „ qu'il n'avoit plus de goût pour le Bœuf „ rôti n'aïant pu manger d'un Aloïau, „ qu'on lui avoit servi à l'ordinaire, & vous „ savez qu'il aimoit beaucoup cette piéce- „ là. Depuis ce moment, il empira de jour- „ en jour, quoi qu'il eût bon courage jus- „ ques à la fin. Il est vrai qu'une fois nous „ eumes grande esperance qu'il en revien-

„ droit,

„ droit à l'occasion d'une Civilité, que la
„ Dame Veuve, qu'il avoit courtisée les
„ quarante dernieres années de sa Vie, lui
„ envoïa faire; mais ce ne fut qu'une petite
„ lueur qui précéda sa Mort. Il a legué à
„ cette Dame, comme une marque de son
„ Amour, un Collier de grosses Perles, &
„ deux Bracelets d'argent enrichis de Joïaux, qui avoient appartenu à ma bonne
„ vieille Maîtresse la Mere de mon Chevalier. Il a legué au Chapelain le Hongre
„ blanc, qui est si beau, & qu'il montoit lui-même quand il alloit à la Chasse, parce
„ qu'il a cru qu'il en auroit grand soin, & il
„ vous a laissé tous ses Livres. D'ailleurs
„ il a donné au Chapelain une fort jolie
„ Maison, avec de bonnes terres qui en
„ dépendent. Le jour qu'il fit son Testament, le froid étoit si rude, qu'il laissa
„ pour Deuil à tous les Hommes de la Paroisse un Surtout de Frise, & à toutes
„ les Femmes une Capote noire. Ce fut
„ le plus triste spectacle du monde de le
„ voir dire adieu à ses pauvres Domestiques,
„ & nous louer tous de notre fidelité, pendant que nous pleurions à chaudes larmes, sans pouvoir ouvrir la bouche.
„ Comme nous avons presque tous grisonné au service de notre cher Maître, il nous
„ a laissé des Pensions, qui nous mettent
„ en état de vivre fort à notre aise le reste de nos jours. Il a fait plusieurs autres Legs charitables, qui ne sont pas venus jusques-ici à ma connoissance; mais
„ on

„ on soutient qu'il a laissé de l'argent pour
„ bâtir un Clocher à l'Eglise; car on lui a
„ entendu dire, il y a quelques tems, que,
„ s'il vivoit encore deux années, l'Eglise
„ de *Coverly* auroit un Clocher. Le Cha-
„ pelain dit à tout le monde qu'il a fait u-
„ ne très-belle fin, & il ne parle jamais de
„ lui que les larmes aux yeux. Il a été in-
„ humé, comme il l'avoit prescrit, avec
„ ses Ancêtres de COVERLY, à la gauche
„ de son Pere le Chevalier ARTHUR. Le
„ Cercueil fut porté par six de ses Fer-
„ miers & le Drap mortuaire par six des
„ principaux Juges: Toute la Paroisse en
„ Deuil & le cœur penétré de douleur sui-
„ voit le Corps, les Hommes avec leurs
„ Surtouts de Frise, & les Femmes avec
„ leurs Capotes. Le Capitaine SENTRY,
„ Neveu de mon Maître, s'est mis en pos-
„ session de tout le Bien. Lors que mon
„ vieux Maître le vit un peu avant sa Mort,
„ il lui serra la main, lui souhaita de jouïr
„ en paix de son Heritage; & le pria d'en
„ faire un bon usage, & de païer tous
„ les Legs & les Dons charitables, qu'il
„ laissoit, lui dit-il, comme des Redevan-
„ ces fondées sur ses terres. Le Capitaine
„ paroit fort civil, quoi qu'il ne dise pas
„ grand' chose. Il fait bien des caresses à
„ ceux que mon Maître aimoit, sans ou-
„ blier le vieux Chien de la Maison, qui
„ étoit le Favori de mon Maître, comme
„ vous savez. Si vous aviez entendu les
„ cris lamentables que cette pauvre Bête

„ poussa

„ poussa le jour que mon Maître mourut;
„ ils vous auroient percé le cœur. Il ne
„ s'est plus soucié de rien depuis ce mo-
„ ment, non plus que nous. Ce fut la
„ plus triste journée pour les Pauvres qu'il
„ y ait jamais eu dans la Providence de
„ *Worcester*. C'est tout ce que peut vous
„ dire *&c.*

EDOUARD POILBLANC.

P. S. „ Quelques semaines avant que
„ mon Maître mourût, il exigea qu'un Li-
„ vre, qui vous est adressé par la voie du
„ Roulier, fut donné, de sa part, à Mr.
„ le Chevalier FRÉEPORT.

Cette Lettre du pauvre Sommelier, quoi qu'écrite à sa maniere, nous donna une si haute idée de notre bon Ami défunt, qu'à sa lecture, il n'y eut pas un seul Membre de la Cotterie qui ne versât des larmes. A l'ouverture du Livre que je remis au Chevalier FRÉEPORT, il trouva que c'étoit un Recueil d'actes de Parlement. Il y avoit, entre autres, l'Acte d'Uniformité, dont quelques endroits, marquez de la propre main du défunt se rapportoient à deux ou trois Points, sur lesquels ils avoient disputé ensemble la derniere fois que Mr. DE COVERLY parut à la Cotterie. Le Chevalier FREEPORT, qui, dans une autre occasion, auroit badiné là-dessus, à la vûe de l'écriture du bon Vieillard, ne pût retenir ses larmes, & mit le Livre dans sa poche.

che. Le Capitaine SENTRY m'avertit, que son Oncle a laissé des Bagues & des Habits de deuil pour tous les Membres de la Societé.

O.

XLIII. DISCOURS.

—— Miserum est alienæ incumbere famæ,
Ne collapsa ruant subductis tecta columnis.
Juv. Sat. VIII. 76.

C'est un grand malheur de n'être appuïé que sur le mérite d'autrui! Les bâtimens soutenus de colomnes tombent dès qu'on les a retirées.

DISTRAIT aujourd'hui par d'autres occupations, il faut que j'entretienne mes Lecteurs à la maniere de ceux qui entrent dans une nouvelle Maison, qui regalent leurs Convives de ce qu'ils apportent eux-mêmes. Le premier Plat que je leur servirai est une Lettre que je viens de recevoir tout fraichement.

Mr. le SPECTATEUR,

„ C'est avec une douleur extrème que „ j'ai apris la Mort de Mr. DE COVERLY „ & je m'intéresse de tout mon cœur à l'af- „ fli- LETTRE sur quelques Epitaphes.

„ fliction que vous en témoignez. Il me
„ semble que vous auriez dû noircir les
„ bords de la Feuille volante où vous nous
„ annoncez une si triste Nouvelle, & que
„ l'Impression en auroit dû être en Cara-
„ ctère *Gothique*. On s'attend à voir son E-
„ pitaphe écrite de votre main, & que vous
„ remplirez sa place, dans la Cotterie, d'un
„ Membre aussi digne & aussi divertissant,
„ s'il est possible d'en trouver un tel. Je ne
„ doute pas que le Public ne vous recom-
„ mande bien des gens qui aspireront à ce
„ poste d'honneur.

„ Puis que nous en sommes sur le cha-
„ pitre de la Mort, & que j'ai parlé d'une
„ Epitaphe, je vous dirai, Monsieur, que
„ j'ai découvert un Cimétiere, où je croi
„ que vous passeriez une après-midi, avec
„ une grande satisfaction pour vous-même
„ & pour le Public: il appartient à l'Eglise
„ de *Stebon-Heath*, qu'on appelle commu-
„ nément *Stepny*. Je ne sai si les Habi-
„ tans de cette Paroisse ont un genie tout
„ singulier pour les Epitaphes, ou s'il y a
„ quelque Poëte chez eux qui entreprenne
„ cet Ouvrage en gros; mais il est certain
„ qu'il y a plus d'Inscriptions remarqua-
„ bles dans cet Endroit, que je n'en ai ja-
„ mais vû aucune autre part, & je puis dire
„ sans vanité qu'il n'y a point d'Homme en
„ *Angleterre* qui s'entende mieux que moi
„ en Pierres sépulcrales: Aussi ai-je fait u-
„ ne bonne partie de mes études dans les
„ Cimétieres. Qu'il me soit permis de vous

„ en

„ envoïer deux de ces Epitaphes, qui ser-
„ viront d'Exemple pour toutes les autres.
„ Elles sont écrites d'un stile bien différent;
„ la premiere est d'un stile diffus & prolixe,
„ la seconde d'un stile concis & serré. La
„ premiere tient du simple & du patheti-
„ que; la seconde a quelque chose de le-
„ ger, mais de vif & de nerveux. La pre-
„ miere est conçue en ces termes:

Ci gît Thomas Sapper, *Né dans la* Nouvelle Angleterre, *pourquoi est-il venu mourir à* Londres? *Il fut le troisiéme Fils de huit que son pere* Jean *eut de sa Mere* Marthe. *Il possédoit deja les bonnes graces de son Prince, quand la mort l'enleva à l'âge de vingt & trois ans, la petite verole le coucha au Tombeau, après en avoir fait autant neuf ans auparavant à sa Mere & à deux de ses freres. Ainsi le Pere reste seul à pleurer sa Femme & tous ses Enfans.*

„ Voici l'autre Epitaphe:

Ci gît le Corps de PAUL ARNOUT
Ouvrier en soie, & puis c'est tout.

„ Je ne saurois finir sans vous commu-
„ niquer une autre Epitaphe courte, que
„ j'ai vûe quelque part, quoi que je ne puis-
„ se pas me rappeller en quel endroit. La
„ pensée en est serieuse, &, selon moi,
„ la plus belle qu'on ait jamais emploïée
„ en pareil cas. Vous savez, Monsieur,

„ qu'il est ordinaire, après qu'on nous a „ dit le Nom de la Personne inhumée, de „ s'attacher à son Eloge. Celle-ci, que la „ Personne intéressée fit elle même quel- „ que tems avant sa Mort, est d'un tour „ bien opposé.

Hic jacet R. C. *in exspectatione diei supremi. Qualis erat dies iste indicabit.*

C'est-à-dire, " Ici gît *R. C.* dans l'at- „ tente du dernier Jour, qui découvrira ce „ qu'il étoit." Je suis &c.

MONSIEUR,

LETTRE écrite de *Cambridge* sur la Physionomie.

„ Après avoir relû dernierement votre „ DISCOURS sur la Physionomie, je ne „ doute pas que, si vous veniez faire un „ tour dans cette ancienne Université, vous „ n'y pussiez recevoir de grandes lumieres „ sur ce sujet; puis qu'il n'y a presque pas „ un jeune Etudiant qui ne donne des mar- „ ques certaines de son Humeur & de son „ Caractére suivant les règles de cet Art. „ Dans les Cours & dans les autres Villes, „ chacun fait violence à sa Mine, & tâche „ de paroitre comme le reste du monde; „ mais la Jeunesse de ce Lieu, qui n'est pas „ encore formée par la Conversation & l'u- „ sage du beau monde, donne un mouve- „ ment libre & négligé à toutes ses allures.

„ Vous avez si bien épluché tous les res- „ sorts de la Nature Humaine, que vous „ *sa-

* Voïez le LXVIII. du. I. Tome.

„ savez mieux que moi, sans doute, qu'il y „ a une liaison fort intime entre l'Homme „ exterieur & l'interieur, & que la moindre pensée n'a pas plûtôt commencé à „ s'élever dans l'Esprit, qu'il se fait une revolution proportionnée au dehors, qu'un „ Adepte en Physionomie peut découvrir „ aisément. De là vient que la valeur intrinseque & le mérite d'un Fils de notre „ bonne Mere l'Université se manifeste par „ les traits de son Visage, la tournure de „ sa Personne, le méchanisme de ses Habits, la disposition de ses Membres, sa démarche, son air, & par un nombre infini „ d'autres particularitez aussi remarquables. Ceux qui sont experts dans cet Art „ profitent souvent des yeux d'un Homme, „ pour connoitre l'état de son cerveau; l'examen de son Nez leur sert à juger de ses „ Facultez intellectuelles; une Oreille trop „ visible & impertinente passe chez eux „ pour une marque infaillible de reprobation, & que celui qui en est le maître ne „ craint ni Dieu ni les Hommes. Suivant ce „ Systême, un sourcil froncé, un regard „ morne & pesant, une démarche lente & „ compassée, avec les deux mains dans les „ poches de la Culote, designent un Esprit „ tourné du côté de la Logique, de la Métaphysique & des Mathématiques. C'est „ ainsi qu'une démarche irreguliere, qu'une „ Perruque chargée de poudre, dont l'un „ des coins est jetté sur l'épaule, qu'une „ Main dans le Gousset, & l'autre qui bran-

„ dille d'un air negligé, avec une pincée „ de véritable Tabac de *Barcelonne* entre „ le pouce & le premier doigt, & une bon- „ ne quantité du même sur la lèvre supe- „ rieure, sont le Type d'un Homme qui „ posséde les belles Lettres. D'ailleurs, un „ pas grave, lent & cadencé marque un „ Esprit tourné au Poëme Heroïque & à „ la Politique; un pas égal marque un Ge- „ nie qui est propre à l'Ode & à la Balla- „ de moderne; & une Veste deboutonnée, „ avec une Chemise de toile de *Hollan-* „ *de* qui éblouït les yeux des passans & „ qui morgue le froid, est le signe d'un „ panchant fatal pour l'Art militaire.

„ Je pourrois m'étendre beaucoup plus „ sur tous ces Articles; mais je sai à qui „ j'écris, Si vous pouvez y grêfer quelque „ Discours à votre mode, ou les tourner „ à l'avantage des Personnes intéressées, „ vous ferez une action digne du SPECTA- „ TEUR de la *Grande-Bretagne*, & vous „ obligerez en particulier *&c.*

XLIV. DIS-

XLIV. DISCOURS.

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

VIRG. Æneid. VI. 728.

De là sont venus les Hommes, les Bêtes à quatre piez, les Oiseaux, & les Monstres, que la Mer nourrit.

Observations sur la structure de l'UNIVERS, & sur le nombre infini d'Etres qu'il y a au-dessous & au-dessus de l'HOMME.

QUoi qu'il y ait un plaisir extraordinaire à contempler le Monde materiel, je veux dire ce Systême de Corps célestes que la Natute a formé, avec tant d'art, de la Matiere insensible, & les différentes relations que ces Corps ont les uns avec les autres; il y a toujours, ce me semble, quelque chose de plus étonnant & qui frappe davantage dans la contemplation du Monde *vital*, c'est-à-dire de tous ces Animaux, dont chaque Partie de l'Univers est ornée. Le Monde materiel n'est que l'écorce de l'Univers: Le Monde vital en fournit les Habitans.

Si nous examinons ces Parties du Monde materiel qui sont le plus près de nous, & qui deviennent ainsi le sujet de nos observations & de nos recherches, il est surprenant de penser au nombre infini d'Animaux qu'elles renferment. Chaque partie de la

Matiere est peuplée: Chaque Feuille verte nourrit un essain d'Habitans. A peine y a-t-il une seule Humeur dans le Corps de l'Homme, ou celui de tout autre Animal, où nos Micriscopes ne découvrent des Millions de Créatures vivantes. La surface des Animaux est aussi remplie d'autres Animaux, qui servent à leur tour de base & de pâture à d'autres: Que dis-je? Dans les Corps les plus solides, & dans le Marbre même, il y a des Cellules & des Cavitez qui fourmillent de ces Habitans, que leur petitesse dérobe à nos yeux. D'un autre côté, si nous envisageons certains Amas de la Nature & autres Corps plus lourds, nous voïons les Mers, les Lacs & les Rivieres abonder en plusieurs Espèces de Créatures vivantes: Nous voïons les Montagnes & les Marais, les Déserts & les Bois, remplis d'Oiseaux & de Bêtes à quatre piez, & que chaque partie de la Matiere fournit les nécessitez & les commoditez de la vie à toutes les armées de ses Habitans.

† L'Auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* tire, de cette considération, un très-bon Argument pour faire voir que toutes les Planetes doivent être habitées. En effet, puis qu'aucune partie de la Matiere qui nous est connue ne demeure inutile ou déserte, il s'ensuit, par la même raison, ou du moins il est fort probable, que ces vastes Corps, qui roulent à une distance si éloignée de nous, sont remplis d'Etres pro-

† Mr. DE FONTENELLE.

proportionnez aux Lieux & à l'état où ils se trouvent.

L'Existence n'est un Bien que pour les Etres douez de perception, & ne sert de rien, pour ainsi dire, à la Matiere inanimée, qu'en ce qu'elle est de quelque usage aux Etres qui sentent leur existence. De-là vient, suivant que nous le pouvons observer à l'égard des Corps qui nous environnent, que la Matiere n'est faite que pour être la base & le support des Animaux, & qu'ils n'y en a pas plus de l'une, qu'il n'en faut pour l'existence des autres.

La Bonté infinie est si communicative, qu'elle se plait à donner l'Existence à chaque degré d'Etre capable de perception. J'ai souvent medité la-dessus avec tant de plaisir, que je m'y étendrai volontiers, & que j'examinerai cette partie de l'Echelle d'Etres qui s'offre à notre connoissance.

Il y a quelques Créatures vivantes qui s'élevent tout juste au dessus de la Matiere insensible. Telle est, par exemple, pour n'en alleguer aucune autre, cette Espèce de Poissons à Coquille, formée en Cone, qui croît sur la superficie de certains Rochers, & qui meurt aussi-tôt qu'on l'en sépare. Il y a plusieurs autres Créatures qui ne sont qu'à un degré au-dessus de celles-là, & qui n'ont pour tous Sens que ceux de l'Atouchement & du Goût. On en voit d'autres qui ont de plus celui de l'Ouïe, d'autres celui de l'Odorat, & d'autres celui de la Vûe. On ne peut qu'admirer la

progreſſion graduelle que fait le Monde vital à travers une infinie varieté d'Eſpèces, avant qu'il arrive à une Créature complete & formée avec tous ſes Sens. Entre celles-ci même, le différent degré de perfection, à l'égard des Sens, dont un Animal jouït au-deſſus d'un autre, va ſi loin, que, malgré le même nom que le Sens porte en divers Animaux, on le croiroit preſque d'une autre nature. Si nous obſervons enſuite leurs perfections internes, leur Ruſe & leur Sagacité, ou ce qu'on appelle en général leur Inſtinct, nous trouverons qu'elles s'élevent de même imperceptiblement les unes au deſſus des autres, ſelon la diverſité des Animaux qui les poſſedent. Cette Progreſſion dans la Nature eſt ſi fort graduelle, que la plus parfaite Créature d'une Eſpèce inferieure approche beaucoup de la plus imparfaite de celle qui eſt immédiatement au-deſſus.

J'ai déja inſinué que la Bonté tranſcendante de l'Etre ſuprême, qui a ſoin de tous ſes Ouvrages, paroit manifeſtement en ce qu'il n'y a preſque point de Matiere, de celle qui nous eſt connue, qui ne ſoit remplie de Créatures vivantes; mais elle n'éclatte pas moins dans leur diverſité que dans leur multitude. S'il n'avoit fait qu'une Eſpèce d'Animaux, aucune des autres n'auroit jouï du bonheur de l'Exiſtence; & c'eſt pour cela même, que, dans la Création, il a reduit en Eſpèce chaque degré de Vie, chaque capacité d'Etre. Tout l'Entre-deux qu'il y a, depuis une Plante juſques à un Homme,

eſt

est rempli de diverses sortes de Créatures, qni s'élevent les unes au dessus des autres, par une gradation si aisée & si douce, que les passages & les petits détours d'une Espèce à une autre sont presque insensibles. Ce Vuide, ou ce Milieu, est si bien ménagé, qu'à peine y a-t-il un degré de Perception qui ne se manifeste dans quelque partie du Monde vital. Est-ce la Bonté ou la Sagesse du Maître de l'Univers, qui éclatte le plus dans cette conduite?

Outre les conséquences que j'ai tirées de ces Observations, il y en a une qui s'en déduit fort naturellement. Si l'Echelle des Etres s'éleve par une progression si reguliere jusques à l'Homme, nous avons droit de supposer qu'elle monte, par les mêmes degrez, entre les Etres qui sont d'une Nature superieur à la sienne, puis qu'il y a infiniment plus d'espace pour divers dégrez de perfection, entre l'Etre suprême & l'Homme, qu'il n'y en a entre l'Homme & le plus vil de tous les Insectes. Mr. LOCKE, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement Humain*, a conclu cette grande varieté d'Etres superieurs à nous, de la varieté qu'il y a entre ceux qui nous sont inferieurs. J'en citerai le passage au long, après avoir observé, que, malgré l'espace infini qu'il y a entre l'Homne & son Créateur, il est impossible que ce Vuide soit jamais rempli, puis qu'il y aura toujours une distance infinie entre l'Etre créé le plus parfait & le Pouvoir qui l'a produit.

* *Il me semble*, dit Mr. Locke, *qu'on peut conclurre probablement, de ce que dans tout le Monde visible & corporel nous ne remarquons aucun vuide, qu'il devroit y avoir plus d'Espèces de Créatures Intelligentes au-dessus de nous, qu'il n'y en a de sensibles & de materielles au dessous. En effet, en commençant depuis nous jusques aux Créatures les plus viles, c'est une descente qui se fait par de fort petits degrez, & par une suite continuée de choses qui dans chaque éloignement, différent fort peu l'une de l'autre. Il y a des Poissons qui ont des aîles, & à qui l'Air n'est pas étranger. D'ailleurs il y a des Oiseaux qui habitent dans l'Eau, qui ont le sang froid comme les Poissons, & dont la chair leur ressemble si fort par le gout, qu'on permet aux scrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des Animaux qui approchent si fort de l'Espèce des Oiseaux & des Bêtes à quatre piez, qu'ils tiennent le milieu entre-deux. Les Amphibies participent également des Animaux terrestres & des aquatiques. Les Veaux marins vivent sur la Terre & dans la Mer; & les Marsouins ont le sang chaud & les entrailles d'un Cochon, pour ne rien dire de ce qu'on rapporte des Sirenes ou des Hommes marins. Il y a des Bêtes qui semblent avoir autant de connoissance & de raison que quelques-uns de ces Animaux qu'on appelle Hommes; & il y a une si grande proximité en-*

* Voiez pag. 354. Liv. III. Ch. VI §. 12. de la Traduction de M. COSIE. Sec. Edit. d'amst. 1729.

entre les Animaux & les Vegetaux, que, si vous prenez le plus imparfait de l'un & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence considérable entre eux. Ainsi, jusqu'à-ce que nous arrivions aux plus basses & moins organisées parties de matiere, nous trouverons par tout que les differentes Espèces sont liées ensemble & ne différent que par des dégrez presque insensibles. Et lors que nous considerons la puissance & la sagesse infinie de l'Auteur de toutes choses, nous avons sujet de penser que c'est une chose conforme à la somptueuse harmonie de l'Univers, & au grand dessein, aussi-bien qu'à la bonté infinie de ce souverain Architecte, que les différentes Espèces de Créatures s'élevent aussi peu à peu, depuis nous, vers son infinie perfection, comme nous voïons qu'elles vont depuis nous en descendant par des dégrez presque insensibles. Cela une fois admis comme probable, nous avons raison de nous persuader qu'il y a beaucoup plus d'Espéces de Créatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignez en dégrez de perfection de l'Etre infini de DIEU, *que du plus bas état de l'Etre, & de ce qui aproche le plus du néant. Cependant nous n'avons aucune idée claire & distincte de toutes ces différentes Espéces.*

Dans ce Systême d'Etres créez, il n'y en a point de si merveilleux, ni qui soit aussi digne de notre attention particuliere que l'Homme qui tient le milieu entre la

Nature Animale & l'Intellectuelle, le Monde visible & l'invisible, & qui est ce Chaînon, dans la Chaîne des Etres, qu'on a souvent nommé † *le lien de l'un & de l'autre Monde.* En un mot, celui qui d'un côté peut regarder l'Etre infiniment parfait comme son Pere, les Anges, les Archanges & les Esprits du plus haut rang comme ses Freres, peut de l'autre * dire à *la Corruption; tu ès mon Pere, & aux Vers*, vous êtes *ma Mere & ma Sœur.*

O.

† Nexus utriusque Mundi.
* JOB XVII. 14.

XLV. DISCOURS.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis? —— —— —— ——
HOR. L. I. Ode XXV. 1.

Ne rougissons point de faire éclatter nos justes regrets.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre d'un bon MARI sur la mort de sa Femme. „ VOus avez témoigné une si juste estime pour l'état du Mariage, que c'est „ ce qui me fait hazarder à vous écrire cette „ Lettre, sans craindre de passer pour ridi- „ cule, & à vous avouer ingenûment, que „ quoi qu'il y aît déja trois Mois que j'ai „ per-

„ perdu une Epouse très agréable, ma douleur est aussi nouvelle que le premier jour. „ Au millieu même de la compagnie, lors „ qu'il y a quelque circonstance qui me rappelle sont souvenir, & que je me représente ce qu'elle auroit dit ou fait en telle „ ou telle occasion, qu'il vous est plus aisé d'imaginer qu'à moi de vous dépeindre, je m'attendris à un tel point, que je „ suis obligé de me retirer & de donner un „ libre cours à mes soupirs & à mes larmes, avant que de pouvoir me tranquilliser. Je vous prie donc, mon cher Monsieur, de vouloir considerer le Veuvage „ des Hommes, & leur donner vos bons „ avis là-dessus le plûtôt qu'il vous sera „ possible. Je ne doute pas que ceux qui en „ ont mal usé avec leurs Femmes, pendant „ qu'elles étoient en vie, ne traitent un pareil DISCOURS d'insipide & de ridicule; „ mais ceux qui ont eu des sentimens dignes „ de cet état, dont le nombre n'est pas si petit qu'on le croit, ne manqueront pas, à la „ lecture de chaque endroit qui touchera „ leur plaie, de verser quelque larme de „ pitié ou de consolation. Il arrive du moins „ par un effet de la Providence & de la „ Bonté divine, que l'Affliction diminue à „ mesure qu'elle s'évente & qu'elle se décharge, & qu'il y a quelque chose qui „ nous console au milieu de nos pleurs; ce „ qui peut venir, si je ne me trompe, du „ sentiment interieur où l'on est que notre „ Affliction est légitime & qu'elle est fondée

„ sur la Vertu. Ma douleur n'est pas à la
„ verité si violente qu'elle l'étoit d'abord,
„ & mon Esprit en est devenu plus calme
„ & plus tranquille. On pourroit donner
„ des Règles pour servir à la conduite des
„ Hommes en pareil cas, & les amener à
„ l'état où je me trouve, sans chagrin &
„ sans inquietude, rempli de douceur, de
„ bonté & de complaisance. Mais lors
„ qu'abandonné tout seul à la reflexion, je
„ me rappelle le triste souvenir de ma chere
„ Femme, que je me représente son air
„ consterné lors que j'étois en colere,
„ son humeur affable lors que je lui parois-
„ sois joïeux, & la maniere tendre dont
„ elle compatissoit à mes maux; je vous
„ avoue que je suis inconsolable, & que mes
„ yeux fondent en larmes comme si je ve-
„ nois de la voir expirer. Dans ce cruel
„ état, je suis interrompu par une jeunne &
„ charmante Créature, qui est ma Fille,
„ le vrai Portrait de ce que sa Mere étoit le
„ jour de ses Nôces. La pauvre Enfant tâ-
„ che de me consoler, mais oserai-je vous
„ dire que toute la consolation qu'elle me
„ donne ne sert qu'à faire couler mes larmes
„ plus aisément? Elle sait bien que sa pré-
„ sence redouble ma douleur, quoi qu'elle
„ me rejouïsse d'un autre côté. Oh! vous
„ autres Savans, dites-moi quel mot il y a
„ pour exprimer un Mouvement de l'Ame
„ qui n'a point eu de nom jusques-ici. Lors
„ quelle se met à genoux, & qu'elle me
„ supplie de modérer ma douleur, elle est
„ mon

„ mon Enfant ; lors que je la prens entre „ mes bras, & que je l'exhorte à n'insister point là-dessus, elle est mon Epouse, & la Consolatrice même dont je regrette la perte. Je l'oblige à sortir de la „ Chambre, je pleure à chaudes larmes, & „ je crie à haute voix que j'ai perdu sa Mere & que je la posséde en sa Personne.

„ Je souhaiterois, mon cher Monsieur, „ qu'il vous fût possible de sentir ces agréables agitations, & de convaincre les Débauchez de ce Monde qu'ils sont incapables de goûter le bonheur, dont les Personnes vertueuses jouïssent au milieu „ même de leurs disgraces.

„ Souffrez d'allieurs que je vous interrompe quelques momens de plus, & que „ je vous parle de la maniere dont ma „ Femme mourut. Elle prit congé de „ toute sa Famille, & endura la Vaine aplication de tous les Remedes qu'on lui „ fit avec la plus grande patience du monde. Lors que le Medecin lui eut annoncé qu'elle ne devoit plus compter sur la „ Vie, elle pria, du mieux, qu'elle pût, tous „ ceux qui étoient dans la Chambre de se „ retirer, à la reserve de moi seul. Ensuite elle me dit, qu'elle étoit resignée à la „ volonté de Dieu, & que je savois aussi „ bien qu'elle tout ce qui regardoit nos affaires temporelles; mais qu'elle avoit souhaité d'être seule avec moi, pour me rendre, sans aucune interruption, ses derniers devoirs, en présence de Dieu, &

„ me

„ me remercier de toutes mes bontez à son
„ égard. Elle ajouta qu'elle esperoit qu'à
„ l'article de ma Mort je sentirois la mê-
„ me consolation pour ma bienveillance
„ envers elle, qu'elle goûtoit pour s'être
„ acquitée de son devoir envers moi avec
„ tout l'honneur & toute la fidelité possi-
„ bles.
„ Je me retiens ici & je ne veux pas vous
„ dire que cette générosité me déchira le
„ cœur. Au lieu des reproches que j'en
„ devois attendre, pour m'être emporté
„ quelquefois contre elle, elle me remercie
„ de toutes mes bontez. Quelle grandeur
„ d'Ame! Quel ménagement! Et pouvoit-
„ on jamais avoir trop de bonté pour une
„ Femme de ce mérite? Ce fut alors que
„ tout ce que je lui avois dit en ma vie, que
„ toutes les occasions de chagrin & de joie
„ qu'il y avoit eu entre nous vinrent en
„ foule s'emparer de mon Esprit; & lors
„ que bientôt après je vis les symtomes
„ de la Mort se manifester sur ce cher Corps
„ que j'avois embrassé tant de fois avec ar-
„ deur; lors que je vis ces aimables yeux
„ se couvrir de nuages épais, & se fixer sur
„ moi dans leur dernier effort, je ne me pos-
„ sedai plus & je perdis toute patience. Elle
„ expira entre mes bras, & dans le trouble
„ qui m'agitoit, il me sembla que je voiois
„ son sein s'élever encore. Il y avoit sans
„ doute quelque petit reste de vie; Je lui
„ criai qu'elle venoit de me parler: Mais
„ helas! un Vertige me saisit, tout me parut
„ en

„ en mouvement autour de moi, & la meil-
„ leure des Femmes ne subsistoit plus.

„ L'Instruction qu'on peut tirer de ce
„ recit, & que je vous prie de faire valoir,
„ est, Que, dans tous les Gens de bien,
„ il y a une certaine égalité d'Ame, qui
„ éclate au milieu même de leurs afflictions,
„ & qui en diminue la violence. Quoi qu'ils
„ soient exposez aux mêmes revers que les
„ autres Hommes, le sentiment qu'ils ont
„ de leur Vertu en affoiblit le coup, & l'u-
„ tilité qu'ils reçoivent alors de celle-ci ne
„ sert qu'à lui donner plus de vigueur. Je
„ voulois vous engager à nous fournir des
„ Règles pour vaincre ces afflictions; mais
„ il me semble qu'il vaudroit mieux nous
„ enseigner la pratique de la Vertu, qui seu-
„ le nous rend capables de les soutenir.

„ Vous autres, Gens de Lettres, avez
„ ce qu'on appelle un goût fin & délicat
„ pour bién juger de tout ce qui est dit ou
„ fait à propos: Il y a quelque chose de
„ cette nature profondement gravé dans
„ l'Ame de tout honnête-Homme, qui a
„ de la candeur & de l'integrité. Il a un
„ souverain mépris pour tout ce qui est
„ faux, vicieux, ou indigne, quand tout
„ le monde l'approuveroit. D'ailleurs il est
„ très-sensible aux plaisirs & aux soufran-
„ ces qui lui conviennent, lors que son de-
„ voir l'y engage. Ne paroitre point affligé
„ lorsque la Bienséance & l'Amitié le de
„ mandent, est plûtôt, selon moi, la marque
„ d'un Stupide, que de ne sentir pas la beau-

„ té

„ té de quelque endroit de VIRGILE, „ Vous n'avez pas observé jusques-ici, Mr. „ le SPECTATEUR, que les Hommes bien „ faits & polis d'aujourd'hui se piquent d'ê- „ tre insensibles, & de n'avoir presque au- „ cune Humanité. Celui qui est toujours „ prêt à tuer son ennemi passe pour un „ brave, mais celui qui regrette la Fem- „ me qu'il a perdue & qu'il cherissoit n'est „ pas dans le même degré de reputation. „ Quel nombre infini de bonnes & de so- „ lides pensées ne nous communiqueriez- „ vous pas, si vous reflechissiez sur les Per- „ sonnes qui sont les plus capables de la „ tristesse, dont je viens de vous parler? J'o- „ se même avancer qu'après en avoir fait „ un serieux examen, vous trouvez que „ ce sont les plus braves & les plus sages „ qu'il y ait au Monde. Je suis *&c.*

F. I.

T.

XLVI.

XLVI. DISCOURS.

Vera redit facies, affimulata perit
PETR. Satyr. Cap. 80.

* *Chacun quitte fon perfonnage,*
Et banniffant la feinte, il reprend fon vifage.

Mr. le SPECTATEUR,

Sur les faux rapports qui fe débitent entre les différens Partis.

,, IL y a bien des années que je foutiens ,, hautement, qu'il y a très-peu de gens ,, qui puiffent voir ou entendre, c'eft-à-di- ,, re qui puiffent rapporter au jufte ce qu'ils ,, ont vû ou entendu, foit par incapacité ,, naturelle ou par préjugé; deux Caufes, ,, dont l'une ou l'autre fuffit pour mettre ,, prefque tout Homme qui vous parle hors ,, d'état de vous repréfenter les chofes com- ,, me il devroit. De-là vient que j'ai refo- ,, lu de ne rien croire de tout ce qu'on me ,, dit, & que j'ai le dernier mépris pour les ,, Hommes qui aiment à narrer. Je les ap- ,, pelle auffi des *Raconteurs de Faits*, quoi ,, que, felon mes idées, ils paffent toute ,, leur vie à n'en rapporter aucun.

,, Lors que le Prince EUGENE étoit ici, ,, il n'y eut pas moïen d'avoir une defcrip- ,, tion

* Voiez Tome I. pag. 327. du PETRONE *Latin*, & *François*, fuivant le MS, trouvé à *Belgrade* en 1688. nouv. Edit. *in* 8. 1709.

„ tion exacte de sa taille ni de sa figure, „ jusqu'à ce que vous, Mr. le Specta- „ teur, en eussiez rendu compte au pu- „ blic. Quand on veut rapporter ce qu'un „ autre a dit, on doit prendre garde que „ la force de l'expression consiste plus dans „ l'air du visage, le ton de la voix, ou le „ geste, que dans les paroles mêmes: Cel- „ les-ci repetées d'une tout autre maniere „ par ceux qui ne savent pas bien discerner „ les choses ont un sens très-différent de ce „ lui qu'elles avoient d'abord. J'avouë que „ cette Observation m'a valu beaucoup, & „ que j'en ai tiré un gros profit. Aussitôt „ que j'entendois quelqu'un narrer un Fait „ avec chaleur, & l'appuïer sur de grandes „ Autoritez, je ne manquois jamais de ga- „ ger tout ce qu'on vouloit que cela n'é- „ toit pas. A la verité, je ne fixois pas la ma- „ niere dont la chose étoit arrivée; mais „ comme une chose peut arriver de cent dif- „ férentes manieres, outre celle qui subsi- „ ste déja, il y avoit quatre vingt dix-neuf „ contre un que je gagnerois. Ce n'est pas „ tout, j'avois si bien trouvé le secret d'é- „ chaufer mon Homme dans le fort de sa „ Narration, que je l'engageois insensible- „ ment à y jetter du Merveilleux, &, s'il „ avoit quelque vivacité, il alloit ensuite „ de lui-même jusques à l'impossible. Au „ reste c'est toûjours ici le moment favora- „ ble auquel on doit fixer la Gageure. Mais „ il y faut proceder avec une délicatesse „ extrème & une grande circonspection,

„ puis

„ puisque sans cela on pourroit en venir à
„ une Dispute, qu'il faudroit vuider, suivant
„ l'ancien usage, à la pointe de l'Epée. J'ai
„ été fort heureux dans mes paris, & j'en
„ ai même gagné quelques-uns à ceux qui
„ se piquent d'avoir de très-bonnes Corres-
„ pondances, & à qui il en coûte bien cher
„ pour être mal-informez de ce qui se paf-
„ se plûtôt que le reste du monde.

„ Après avoir gagné une bonne Somme
„ en m'opposant aux bruits publics, je suis
„ parvenu à un si haut dégré d'inatention,
„ sur tout pour ce qui regarde les rapports
„ des différens Partis, que, lors qu'on me
„ croit le plus occupé à les entendre, je ne
„ sais pas un seul mot de ce qu'on dit, &
„ que je m'entretiens de mes propres pen-
„ sées, avec le plus grand calme du mon-
„ de, soit qu'elles roulent sur quelque cho-
„ se de serieux, ou de divertissant. Cette
„ inatention m'est devenue nécessaire à cau-
„ se d'un Acte de Parlement passé en der-
„ nier lieu, qui met tous ceux qui men-
„ tent en faveur de nos Partis à l'abri de
„ paїer leurs Gageures, & qui rend ainsi
„ tout-à-fait inutile la peine qu'on auroit
„ de les écouter. Cependant la Civilité o-
„ blige un honnête Homme de jouer le rô-
„ le d'une Personne fort attentive, dont la
„ véritable posture, dans les Caffez, con-
„ siste, si je ne me trompe, à s'accouder
„ sur une Table, & à se presser bien la
„ poitrine contre le bord; puis que votre

„ at-

„ attention est d'autant plus gracieuse, „ qu'elle vous donne plus de peine, & que „ le Discoureur s'imagine que vous y êtes „ insensible par le plaisir que vous prenez „ à l'entendre.

„ FRAPEFORT a causé bien des qué„ relles & des brouilleries mal à propos; „ & je vis l'autre jour un Homme, dans „ un Caffé, qui voulut m'en rendre compte, „ parce, disoit-il, qu'il y avoit été présent. „ Mais, par cela même, je ne crus pas „ qu'il s'en pût acquitter; parce qu'il me pa„ rut du nombre de ceux qui ne savent pas „ faire usage de leurs yeux ni de leurs o„ reilles, qui voient & qui entendent tout „ à rebours. Quoi qu'il en soit, je l'écou„ tai avec la même ardeur, que SHAKES„ PEAR attribue à un Forgeron dans qua„ tre Vers, dont voici le Sens.

Je vis l'autre jour en passant un Forgeron, qui, le marteau à la main, & Bouche ouverte, avaloit le merveilleux recit d'un Tailleur fanfaron.

„ J'avouë que les Déclamateurs des Caf„ fez ne causent plus chez moi la même „ surprise qu'ils y excitoient autrefois, per„ suadé qu'ils ont leurs vûes, & qu'ils s'at„ tendent à être recompensez de leur criail„ lerie. Quoi qu'il en soit, il y a deux „ sortes de ces Menteurs. Les uns ont „ un grand fonds d'Impudence & une

„ Me-

„ Memoire fort heureuſe; les autres joi- „ gnent à ces qualitez de la penétration & „ un ſtile doucereux & coulant. Ceux-ci „ n'ont que certains Chefs généraux, ſur „ leſquels ils pouſſent l'Eloquence auſſi „ loin qu'ils la peuvent porter, & je les „ nomme *Embelliſſeurs.* Les autres ne font „ que repeter ce qu'ils ont ouï dire, avec „ toute l'exactitude qu'on peut attendre de „ leur genie & de leur zèle, & je les nom- „ me *Répetiteurs.* Il y a quelques années „ que nous avions ici un Gaillard, qui, le „ matin à huit heures, débitoit un Men- „ ſonge à *Charings-Croſs*, & qui le pour- „ ſuivoit enſuite dans tous les Quartiers de „ la Ville juſques à huit heures du ſoir. „ Alors il ſe rendoit à une Cotterie de ſes „ Amis, qu'il divertiſſoit par le recit de la „ maniere dont on l'avoit critiqué au Caf- „ fé de Guillaume dans le *Covent Gar-* „ *den*, du danger que l'on y avoit trouvé „ au Caffé de Child, & des conſéquen- „ ces que l'on en tiroit pour les Fonds „ publics à celui de Jonathan. J'ai eu „ l'honneur de pourſuivre quelquefois, „ avec cet Eveillé, un de ſes Menſonges, „ & j'ai été préſent lors qu'on lui en a dé- „ peint l'Auteur à lui-même, tantôt com- „ me grand ou petit, tantôt comme noir „ ou blanc, tantôt comme un honnête „ Homme ou un Bélitre, ſuivant que le „ rapport ſe trouvoit conforme ou oppoſé „ au goût de ceux qui nous en parloient.

„ Ce-

„ Cela me fait ſouvenir de ce que j'ai „ ouï dire à un de nos ingenieux Ecrivains „ de Nouvelles. Lors qu'on le venoit „ prier d'inſerer un Avertiſſement, au bas „ de ſa Gazette, ſur un Aprenti qui avoit „ déſerté ſon Maître, ou ſur une Femme „ qui avoit abandonné ſon Mari, il exhor- „ toit le Rapporteur à ſe calmer un peu, „ avant que de lui dicter la deſcription de „ la Perſonne fugitive, convaincu qu'ani- „ mé de colere, il la dépeindroit ſi mal; „ qu'il feroit impoſſible de la trouver jamais „ à la vûe d'un tel Portrait. Je pourrois „ vous inſinuer pluſieurs Remarques de la „ même nature, qui ſerviroient à connoître „ l'eſprit & le genie de tous les Partis; mais „ je laiſſe à votre ſagacité le choix de per- „ fectionner ou de négliger cette Specula- „ tion. Je ſuis *&c.*

T

XLVII. DISCOURS.

——— ——— ——— Nunc augur Appollo,
Nunc Lyciæ sortes, nunc & Jove missus ab ipso
Interpres Divûm fert horrida jussa per auras.
Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat· ——— ——— ——— ——— ———

VIRG. Æneid. L. IV. 376.

Tantôt c'est Apollon *qui vous l'ordonne, tantôt ce sont les Oracles de* Lycie, *tantôt c'est le Messager des Dieux, que* Jupiter *vous envoie, & qui traverse les airs, pour vous annoncer des orders si cruels. Comme si les Dieux se mettoient fort en peine de vous, & que le soin de vos affaires leur causât la moindre inquiétude.*

Contre les Auteurs Chrétiens, qui mêlent, dans leur Poësie, les Fables & les Divinitez du Paganisme.

JE me plais infiniment à découvrir quelque beau Genie qui s'éleve entre mes Compatriotes. C'est pour cela que j'ai lû, avec un plaisir extrême, le *Recueil*, ou le *Mélange de diverses Pièces* que l'ingenieux Mr. POPE vient de publier, où il y en a plusieurs excellentes de sa façon. J'ai goûté le même plaisir à la lecture d'un Poëme, qui vient de paroitre, *sur l'Esperance d'une Paix prochaine*, & je me flatte qu'il obtiendra la juste recompense qu'il merite de ses Approbateurs. J'ai été charmé sur-tout de voir que l'Auteur ne s'amuse pas aux Fa-

bles tirées du Paganisme, & que, s'il en touche quelque chose, ce n'est que par une simple allusion.

Il y a quantité de nos Auteurs modernes, dont tout le savoir ne s'étend pas d'ordinaire au delà des *Métamorphoses* d'OVIDE, qui sont incapables de celébrer les actions d'un Heros sans y mêler des traits d'un jeune Ecolier. Si vous lisez un Poëme sur une belle Femme, écrit par un Auteur de cet ordre, vous verrez qu'il roule plûtôt sur VENUS ou sur HELENE, que sur la Personne interessée. J'ai entendu élever jusques aux nues une Piece écrite en Vers sur une fameux Heros; mais lors que j'ai demandé à son Admirateur qu'il m'en recitât quelques beaux endroits, il m'a repeté une Harangue d'APOLLON, ou une Description de POLYPHEME. Lors que, dans une autre Pièce, j'ai cherché les actions du Heros, qui en est le sujet, j'y ai trouvé les exploits de quelque Dieu de Riviere, où j'ai été contraint de suivre, d'un bout à l'autre, les emportemens & les violences d'une Furie. Quand nous sommes au Collége, il faut que nous apprenions le Systême de la Théologie païenne, & il nous est permis d'enrichir un Sujet de quelque Divinité du Paganisme, ou d'en faire la pointe d'une Epigramme; mais lors qu'on veut écrire le Panegyrique d'une Personne illustre, tout doit être marqué au coin de la Verité, & il seroit du dernier ridicule d'avoir recours aux JUPITERS ou aux JUNONS

Il

Il n'y a point de belle Penſée qui ne ſoit juſte, ni de Penſée qui puiſſe être juſte ſi elle n'eſt fondée ſur la verité, ou du moins ſur ce qui eſt admis pour tel.

Dans les Poëmes écrits en ſtile burleſque l'uſage de la Mythologie Païenne eſt non ſeulement excuſable, mais gracieux; parce que l'Auteur ne cherche qu'à divertir, & qu'il y réuſſit, lors qu'il accommode la pompe de l'Hiſtoire fabuleuſe des Païens à un Sujet bas, & que d'ailleurs il turlupine les Modernes qui emploient ce Jargon. Si quelqu'un croit qu'il eſt d'une abſolue néceſſité d'admettre ces Légendes du Paganiſme dans nos Pièces ſerieuſes, afin de leur donner un tour plus poëtique, il n'a qu'à lire avec attention les Paſtorales de Mr, Philips. On auroit cru qu'il étoit impoſſible qu'un tel Poëme ſe pût ſoutenir ſans le ſecours des Faunes & des Satyres, des Nymphes des Eaux & des Bois, & de toute la troupe des Dieux Champtêres. Mais nous voïons qu'il a donné plus de force & une beauté plus naturelle à ce genre de Poëſie, lors qu'à ces Fables ſurannèes il a ſubſtitué les idées ſuperſtitieuſes qui regnent parmi nos Bergers.

Homere & Virgile pouvoient relever la gloire de leurs Heros en mêlant leurs exploits avec les actions des Dieux; mais ſi un Auteur Chrétien recevoit le Syſtème du Paganiſme, s'il traitoit le Prince Eugene de Favori de Mars, ou s'il établiſſoit une fidèle correſpondance entre

BELLONE & le Maréchal de VILLARS, ce seroit une grande puerilité, & une faute impordonnable à un Poëte qui auroit plus de quinze ans. Un Genie qui ne sait pas décrire des réalitez, ni les mettre dans tout leur jour manque d'élevation, & c'est ce qui l'oblige de recourir à là vaine pompe de ces Fables usées: De à la vient aussi qu'un Homme qui peut faire une jolie description d'APPOLLON ou de BACCHUS, n'a pas l'art de tracer le Caractère d'aucun de ses Contemprains.

Pour remedier donc à une pratique si absurde & si ridicule, en qualité d'Inspecteur & de Censeur général de la *Grande-bretagne*, je vais publier l'Edit suivant.

„ D'AUTANT que, selon toutes les ap-
„ parences, on traitera bientôt d'une Paix
„ générale, que nous sommes informez d'ail-
„ leurs qu'il y a diverses Personnes spirituel-
„ les qui ont dessein d'emploïer leur veine
„ poëtique à célébrer un si heureux éve-
„ nement, & que nous voulons prevenir
„ autant qu'en nous est, cette grande ef-
„ fusion de Galimathias qui est fort à crain-
„ dre en pereille rencontre, Nous enjoi-
„ gnons expressément à tout Homme qui
„ écrira sur le sujet en question de se souvenir
„ qu'il est Chrétien, & quil ne doit pas sacri-
„ fier son Catéchisme à sa Poësie. Pour cet
„ effet, j'exige de lui en premier lieu, qu'il
„ composera lui-même ses Vers, sans at-
„ tendre qu'AAPOLLON lui en inspire aucun,
„ & sans invoquer aucune des Muses. Je lui
„ de

„ défens aussi positivement d'envoïer MERCURE avec quelque message ou quelque dépêche qui regarde la Paix, & je ne souffrirai point que MINERVE prenne la forme d'aucun des Plenipotentiaires emploïez à ce grand Ouvrage. D'ailleurs, je ne permettrai pas que les Destinées aient eu aucune part à la mort de tant de milliers d'Hommes qui ont été tuez dans cette Guerre ; puis qu'il est facile d'en rendre compte par le Systême Chrétien de la Poudre à Canon & des Balles. C'est pourquoi je ne veux point absolument que le Destin se mêle de couper le fil de la Vie Humaine sous quelque pretexte que ce puisse être, à moins que ce ne soit en faveur de la Rime. Et d'autant que nous avons grand sujet de craindre que NEPTUNE aura bien de l'ouvrage sur les bras dans les divers Poëmes qui sont déja sans doute sur, l'Enclume, je m'oppose à son entrée, si ce n'est dans une Métaphore, une Comparaison, ou quelque courte Allusion, & qu'en ce cas là même il ne soit admis qu'avec la plus grande circonspection du monde. J'ordonne la même chose à l'égard de tous ses Confreres, & j'ai resolu de condamner au feu tout Poëme où JUPITER est introduit la foudre à la main, où il tonne, ou exerce aucun autre acte d'une Autorité qui ne lui appartient pas: En un mot, j'en bannis tout Agent du Paganisme, & toute relation d'aucun Fait qu'on

„ ne sauroit croire en bonne conscience.
„ Bien entendu toujours qu'aucun de ces
„ reglemens ne s'étendra à plusieurs de nos
„ Poëtes Femeles, qui resteront en pleine
„ possession de leurs Dieux & de leurs Déesses,
„ ses, comme si cet Edit n'avoit jamais été
„ publié.

O.

XLVIII. DISCOURS.

Nos populo damus.

Non destinons ceci à l'usage du Peuple.

Sur les REVES faits à plaisir.

LA premiere fois qu'il me vint dans l'esprit de publier des Songes & des Rêves, je resolus de n'en donner aucun qui ne fût de mon invention. Mais divers Songeurs laborieux, qui ne le savoient pas, m'ont communiqué depuis long tems quantité de Pièces de cette nature, que j'ai supprimées jusques-ici, pour mettre à couvert leur reputation & la mienne. Si j'avois publié toutes celles qui me sont tombées entre les mains, tout mon Livre n'auroit presque formé qu'un Recueil de Visions. A la verité quelques-uns de mes Correspondans ont eu la modestie de me faire des excuses sur ce qu'ils étoient incapables de mieux rêver. J'ai, par exemple, entre mes Papiers, le Rêve d'un jeunne Homme, qui n'a pas encore quinze ans; j'en ai un autre d'une Personne de qualité, & un troisiéme inti-

titulé, *le Rêve des Dames.* D'ailleurs, tout le monde sait que, dans ces sortes de Pièces & les autres de la même nature, il faut toujours avoir quelque indulgence pour l'Age, la Condition & le Sexe de ceux qui les composent, Du reste, afin de prevenir cette inondation de Rêves, dont on m'accable tous les jours, je donnerai à tous ces Songeurs l'Avis d'EPICTETE, qui l'a exprimé d'une maniere fort simple & fort concise en ces mots: * *Ne racontez jamais,* dit-il, *vos Rêves; car quoi que vous puissiez trouver du plaisir à les reciter, un autre ne se plaira pas à les entendre.* Avec tout cela, j'en ai publié deux ou trois en dernier lieu, qui ne sont pas indignes de la curiosité du Public, & que j'ai reconnu n'être pas de ma façon. J'en ajouterai ici un autre, qui m'est venu d'*Ecosse*, écrit par un Homme qui se declare natif de ce Païs-là & qui pourroit bien être du nombre de ceux qui ont la seconde vûe, c'est-à-dire, de ces Gens qui ont des Visions, durant la veille & les yeux ouverts, qui leur annoncent l'a-

N 4 ve-

* Il semble que l'Auteur *Anglois* a cité ce passage de memoire, ou qu'il en a detourné un peu le sens pour l'accommoder à son sujet. Du moins, dans l'*Enchiridion* ou *la Philosophie d'*EPICETTE, je ne trouve qu'un seul endroit qui y ait quelque rapport, & qui est conçu en ces termes: *Quand vous serez en Compagnie, ne vous étendez jamais sur vos belles actions, ni sur les dangers que vous avez courus. Il ne faut pas que vous croyez que les autres aient autant de plaisir à vous entendre parler, comme vous avez de joie à les en entretenir.* Voïez p. 182. Sect. 53. de l'Edition impr. à *Rouen* en 1667.

venir. En effet j'y trouve quelque chose de l'Esprit de * JEAN BUNYAN ; mais il y a d'ailleurs un certain Sublime, que cet Ecrivain n'a jamais eu dont il étoit incapable. Aussi je ne doute pas qu'il ne soit du goût de la plûpart de mes Lecteurs du Commun, & qu'il ne serve à exercer l'Imagination de ceux qui penetrent au-delà de l'écorce. Enfin je les avertis les uns & les autres que c'est le dernier Rêve que je publierai de toute l'année. Le voici:

MONSIEUR,

LETTRE écrite de *Glascow* le 29. de *Septembre* 1712, & qui contient un REVE allégorique.

„ Dimanche dernier après-midi je fus à „ l'Eglise de ma Paroisse, où j'entendis un „ excellent Sermon sur ce qu'il n'y a rien „ de plus rainsonnable que la Vertu, ni de „ plus extravagant que le Vice. Le Prédi- „ cateur nous fit voir, entre autres choses, „ que, lorsque le Diable nous tente, il sup- „ pose toujours que nous sommes des En- „ ragez ou des Innocens, ou qu'il veut nous „ ren-

* C'etoit un Chaudronnier de *Londres*, qui s'est rendu célèbre par divers petits Ouvrages qu il a publiez, tant en Vers qu'en Prose, & dont le principal est intitulé *The Pilgrim s' Progress form this World te that which is tocoma*: &c. C'est-à-dire, *Le Voyage du Pelerin pour aller de ce Monde à l'autre detaillé sous la fiction d'une Rêve, où l'on voit la maniere dont il se met en chemin, les dangers qu'il y court, & son heureuse arrivée au Pays desiré.* Ce Livre est un *in* 12. de 200. pages sans la Preface, ou l'*Apologie de* l'*Auteur pour son Livre* qui en contient 8. & qui est écrite en Vers. Il en fit lui même une onziéme Edition augmentée qui parut à *Londres* en 1688.

„ rendre tels; & que, dans tout autre Cas
„ qui seroit aussi contraire à nos interêts,
„ nous ne souffririons jamais qu'on nous en
„ imposât d'une maniere si lourde. Je trou-
„ vai ses Preuves si judicieuses & si con-
„ vaincantes, qu'elles firent une grande
„ impression sur ma memoire, & que le
„ soir couché dans mon Lit, je méditai
„ là-dessus avec un plaisir incroïable, jus-
„ qu'à-ce que le sommeil s'empara de mes
„ yeux; & que mon Imagination occupée
„ de cet Objet en forma le Rêve suivant.

„ Il me sembla qu'éveillé d'un profond
„ sommeil, sans pouvoir bien me rappel-
„ ler le tems auquel je m'étois endormi,
„ j'entrois dans une vaste Plaine, où il y
„ avoit une infinité de Gens qui couroient
„ çà & là à travers plusieurs sentiers batus,
„ dont quelques uns alloient en droite li-
„ gne; mais dont la plûpart formoient une
„ espèce de Labyrinthe; quoi qu'il me pa-
„ rût ensuite que tous ceux-ci aboutissoient
„ au même endroit : en sorte que plu-
„ sieurs de ces Voïageurs qui sembloient
„ tenir des routes opposées se rencontroient
„ à la fin vis à-vis les uns des autres, au
„ grand étonnement de la plûpart d'entre-
„ eux.

„ Au milieu de la Plaine il y avoit une
„ grande Source, qu'on nommoit la Fon-
„ taine de l'*Amour propre*: Il en sortoit deux
„ petits Ruisseaux, dont l'un couloit vers
„ l'Est & l'autre à l'Ouest: Les eaux du
„ premier, qu'on appelloit le Ruisseau de la

„ *Sagesse céleste*, étoient d'une clarté surprenante, & d'un effet encore plus étonnant; celles de l'autre, qui se nommoit le Ruisseau de la *Sagesse mondaine*, étoient sales & bourbeuses, quoi que dans une agitation violente & continuelle; ce qui empêchoit les Voïageurs, dont je parlerai bientôt, de prendre garde au limon qu'elles charrioient; elles avoient aussi la vertu d'étourdir ceux qui en bûvoient d'une telle maniere, qu'ils se meprenoient à l'égard de tous les Objets qui frappoient leurs yeux. Du reste ces deux petits Ruisseaux se partageoient, tout auprès de leur source, en autant d'autres, qu'il y avoit de Sentiers droits & tortus, à côté desquels ils couroient jusques au bout de leurs différentes issues.

„ Je vis plusieurs Personnes qui sortoient de tems en tems de ces Sentiers, pour se rafraichir & boire de l'eau de ces rigoles, qui leur donnoit de la force & du courage & les disposoit à se bien acquitter de ce qu'ils entreprenoient. A l'extremité des Sentiers droits, qui aboutissoient tous à un seul point, j'apperçus une grande Colomne, toute de Diamant, aussi brillante que le Soleil, & dont les raïons avoient une certaine vertu atractive, qui engageoit tous ceux qui s'en approchoient, & qui avoient déja fait une bonne partie de leur voïage, à tourner leur vûe de ce côté-là, à marcher d'un pas ferme & constant dans le bon chemain, & à s'en former une

„ ha-

„ habitude, qui leur tenoit lieu de recom-
„ pense.

„ Au bout des Sentiers tortus il y avoit
„ une grande Colomne noire, du milieu de
„ laquelle on voïoit sortir une longue traî-
„ née de flammes, qui s'élevoient au dessus
„ des Nues, & qui éclairoient toute la Plai-
„ ne: Cette lumiere étoit même quelquefois
„ si puissante, qu'elle obscurcissoit les raïons
„ de l'autre Colomne: Ce n'est pas que cel-
„ le-ci eût rien perdu de son éclat naturel;
„ mais les Voïageurs qui abandonnoient par
„ hasard les Sentiers droits ne la voïoient
„ plus que de côté, & se trouvoient enve-
„ loppez dans les fumées de la noire, dont
„ la chaleur un peu brûlante les obligeoit à
„ regagner au-plûtôt leur propre Climat.

„ La Colomne noire me parut environ-
„ née d'une infinité de grands Monstres
„ hideux, qui jettoient sans cesse des Fi-
„ lets vers les Sentiers tortus, où ils attra-
„ poient quelquefois ceux des Voïageurs
„ qui s'y trouvoient, & lors qu'ils les a-
„ voient pris, ils les faisoient voler par-
„ dessus les murailles dans les Flammes de
„ la Colomne, d'où il n'y avoit plus moïen
„ de revenir.

„ Ces Monstres jettoient aussi quelque-
„ fois leurs Filets vers les Sentiers droits
„ pour tâcher de surprendre ceux qui s'en-
„ écartoient, dont la vûe s'affoiblissoit lors
„ qu'ils négligeoient de boire souvent de
„ l'eau pure de leurs rigoles, & qui par-là
„ venoient à s'égarer. Quoi qu'alors ils

„ n'évitassent le piege qu'on leur tendoit
„ qu'avec beaucoup de peine, il me fut im-
„ possible d'être informé si quelqu'un de
„ ceux qui avoient temoigné du zèle à mar-
„ cher dans les bons Sentiers avoit jamais
„ eu ce malheur.

„ Attentif à examiner un si étrange spe-
„ ctacle, j'en fus interrompu par une trou-
„ pe de Voïageurs qui couroient dans les
„ Chemins tortus. A leur approche, ils
„ m'exhorterent à les suivre; ils se mirent
„ d'abord à chanter & à danser, me pri-
„ rent par la main, & m'entraînerent mal-
„ gré moi. Après les avoir suivis long-tems,
„ je fus bien étonné de ne voir plus la Co-
„ lomne noire & embrasée; je regardai de
„ tous côtez sans rien découvrir; ce qui
„ me fit soupçonner que tout ce que j'avois
„ vû n'étoit qu'un Rêve; mais il me vint
„ alors dans l'esprit, que, si j'avois cru
„ voir ce qui n'étoit pas, je pouvois aussi-
„ bien me faire illusion à present & ne
„ voir pas ce qui existoit réellement. Je
„ me confirmai dans cette pensée par l'ef-
„ fet que l'eau de la *Sagesse mondaine* fit
„ sur moi; car je n'en eus pas plûtôt ava-
„ lé tant soit peu pour la seconde fois, que
„ ma tête en fût toute troublée, ce qui
„ m'obligea de m'arrêter tout d'un coup,
„ dans la crainte qu'il n'y eût quelque char-
„ me, ou quelque sorcelerie. Occupé à
„ reflechir sur ce que je devois faire, &
„ à qui je pourrois m'adresser dans cet é-
„ tat, j'apperçus, à quelque distance de
„ moi,

„ moi, un Homme, qui me faisoit signe „ de la tête & des mains d'aller vers lui. „ Je lui criai que *je ne savois pas le chemin.* Là-dessus il me dit à haute voix de „ sortir au plûtôt du sentier où j'étois, puis „ que, si j'y demeurois un moment de „ plus, je risquois d'être pris dans un Filet qui pendoit sur ma tête & qui étoit „ prêt à m'enlacer; que d'illeurs il s'étonnoit que je fûsse assez aveuglé, ou assez étourdi, pour ne voir pas le danger „ qui me ménacoit, & qu'aussitôt que je „ serois hors du mauvais chemin, il viendroit me joindre pour me conduire en „ lieu de sûreté. Je lui obéïs sans replique, & alors il m'apporta, dans le creux „ de sa main, un peu d'eau de la *Sagesse Céleste*, qui me fut très-salutaire & qui „ me décilla si bien les yeux, que je revis „ distinctement la grande Colomne brûlante; mais la vûe du Filet, que j'apperçus si près de moi, me remplît d'une telle fraïeur, que je m'enfuïs aussi loin qu'il „ me fut possible tout d'une haleine, sans „ regarder en arriere.

„ Ensuite mon Liberateur m'adressa la „ parole en ces mots: *Vous êtes échappé „ par le plus grand miracle du monde; l'eau „ que vous buviez a la vertu d'enforceler „ tous ceux qui en goutent, & de là vient „ que vous n'avez pas été saisi d'horreur à „ la vûe de toutes les disgraces & de la misere de ce Lieu, puis qu'outre cette bande „ d'Aveugles & de Fous, avec qui vous é-*

„ *gent d'autres à leur guise, qu'ils se flattent* „ *leur pouvoir être du meme secours.*

„ Il me fit voir plusieurs autres sortes de „ Fous, dont la seule vûe me dégoûta de „ ce Lieu. Enfin il me conduisit aux Sen- „ tiers droits, où je trouvai un véritable & „ solide plaisir, qui dura pendant toute la „ route, jusqu'à ce que nous arrivames vis- „ à-vis de la Colomne brillante. Alors ma „ joie s'accrût à un tel point, qu'incapable „ de la soutenir je m'éveillai en sursaut, „ bien mortifié de voir éclipser tout d'un „ coup une si agréable Apparition.

XLIX. DISCOURS.

'Οδ' εἰς τὸ σῶφρον ἐπ' ἀρετήν τ' ἄγων ἔρως,
Ζηλωτὸς ἀνθρώποισιν ——— ——— ———

EURIP. Oedip. vers. 17.

L'Amour qui conduit à la Chasteté & à la Vertu est digne de la recherche des Hommes.

Nouvelles Reflexions sur l'état du MARIAGE.

JE m'informe, de tems en tems, du succès que mes DISCOURS ont dans la Ville, & j'ai appris avec plaisir que ceux en particulier qui roulent sur le Mariage, ont été bien reçus. En effet, un de mes Amis, qui est Membre du Collége des Docteurs en Droit Civil, m'avertit qu'en dernier lieu il s'y est expédié plus de Licences pour les Mariages qu'à l'ordinaire. J'apprens aussi qu'il y a divers jeunes & beaux Messieurs qui ont resolu d'embrasser la premie-

re bonne occasion qui se présentera pour devenir Chefs de Familles. L'un deux m'écrit qu'il est sur le point de s'engager dans cet heureux état, pourvu que je le cautionne, comme je le fais ici, qu'un Homme peut se montrer en bonne Compagnie, après qu'il est marié, & qu'il ne doit pas avoir honte de marquer de la tendresse à une Femme, qui s'est mise en sa puissance pour le reste de ses jours.

J'ai reçu d'autres Lettres sur le même sujet, qui m'accusent de chercher à faire une Revolution dans le Monde Galant, & à bannir de la Societé une bonne partie du feu, de l'esprit, de la vivacité, des traits satiriques & facetieux qui regnoient dans le dernier siècle. Ce n'est pas tout, elles se plaignent de ce qu'à l'avenir un jeune Homme n'aura plus honte d'avoir changé d'état & qu'il ne sera plus déconcerté par les railleries de ses Amis, ni contraint d'avouër qu'il s'est marié uniquement pour jouïr du Bien d'une riche Heritiere, ou de supposer qu'il la maltraite, pour ne s'attirer pas le ridicule Nom de tendre Epoux.

S'il m'est permis de dire ma pensée à l'égard d'une infinité d'Ecrits qui étoient autrefois en vogue parmi nous, & qui passoient pour enjouëz, spirituels & galants, ils sont tels, qu'on seroit presque tenté de croire qu'il y avoit une Conspiration entre les beaux Esprits de ce tems-là pour bannir toute Naissance légitime de notre Isle. L'état du Mariage servoit de But ordinaire à

toute

toute sorte de Boufons & de Comédiens, de même qu'à tous les Barbouilleurs de Satires & de Libelles, qui s'exerçoient à y lancer leurs traits; & il n'y avoit point d'agréable Cotterie, qui n'en fît une espèce de jouët & d'amusement. Ces Critiques badins & de bonne humeur avoïent décidé entre eux que le titre de *Sober Man*, c'est-à-dire, d'*Homme sage & modeste*, ne signifieroit qu'un *Sot* ou un *Hebeté*. Ce fut à-peu près vers le même tems, si je ne me trompe, que le mot *Good-nature*, qui est d'une si grande emphase dans notre Langue, qu'on ne sauroit guére bien l'exprimer dans une autre, & qui signifie un *bon Naturel, doux, humain*, &c. que ce mot-là, dis-je, commença à devenir suspect, & qu'il risqua d'être emploïé pour signifier tout le contraire, je veux dire *Bêtise*.

Le but que je me suis proposé, dans tous mes Ecrits, a été de rétablir, autant qu'il m'étoit possible, les justes idées des choses. Je l'ai essaïé déja sur l'Article du Mariage; plusieurs de mes DISCOURS ont roulé là-dessus, & j'y vais ajouter ici quelques Nouvelles Observations.

Il semble que nos Gentilshommes bienfaits & polis ne trouvent rien de plus indispensable, ni qui leur donne plus de relief, dans le beau monde, que d'être amoureux. *Un Chevalier errant*, dit le célèbre *Don* QUICHOTE, *sans Maitresse est comme un Arbre sans feuilles*; & parmi nous, un Homme à la mode, qui ne soupire pas auprès de quel-

quelque Belle, pouroit aussi bien se flatter d'être mis de pié en cap, sans avoir sa Perruque sur la tête. Nous avons une infinité d'Amoureux en Prose: Tous nos Versificateurs sont Amans de profession; & à peine y a-t-il un seul Poëte, bon ou mauvais, qui n'ait quelque DULCINÉE, feinte ou réelle, pour exercer sa Veine.

Si l'Amour donne quelque plaisir délicat, l'Amitié conjugale en doit procurer sans doute de plus vifs, de plus rafinez & de plus longue durée. Il n'y a point de Comparaison entre l'envie ridicule d'attirer les yeux des Dames, dont vous ne devenez l'Esclave que pour vous amuser, ou perdre le tems, & dont vous ne connoissez peut-être que les seuls traits du visage; & un effort regulier & sincere de vous rendre estimable, en qualité d'Ami & d'Amant, à celle que vous avez choisie pour vous servir de fidèle Compagne le reste de vos jours. L'un est la source de mille fadaises, d'artifices impertinens, de mensonges & peut-être de cruautez; ou tout au plus il ne s'éleve qu'à une espèce d'Education qu'on reçoit dans une Ecole de Danse, & qui donne à la Personne un air plus dégagé. L'autre est la racine d'un grand nombre de Vertus solides & de Qualitez agréables; elle cultive l'Esprit, & sert en même tems à polir les manieres. La Passion qu'on a pour une Maîtresse, lors même que la plus grande sincerité se met de la partie, ressemble trop à l'ardeur de la Fièvre, mais celle qu'on a pour une Fem-

ne ressemble à la chaleur naturelle.

Il m'est venu souvent dans l'Esprit que, si les Lettres écrites à des Femmes, par des Maris d'un bon naturel, étoient comparées avec celles que des Galans écrivent à leurs Maîtresses, les premieres, malgré l'inégalité du Stile, l'emporteroient de beaucoup sur les autres. L'Amitié, la Tendresse & la Constance, exprimées d'une maniere simple, ont plus d'éloquence noble & naturelle, que tous les Transports amoureux, les Eloges extravagans & les viles Adorations d'un Esclave. Si nous étions admis à fouiller dans le Cabinet de la belle Narcisse, parmi les tas des Lettres qu'elle a reçues de ses différens Admirateurs, & qu'elle y garde toutes avec le même soin, combien n'y en trouverions nous pas dont la lecture souleveroit le cœur de tout autre que de celle qui s'y voit flattée? Mais que le sage Benevole, dont la Conversation avec ses Amis est si pleine de bon sens & de gaieté, écriroit bien d'un autre stile à sa Femme, qui est le digne Objet de toute sa tendresse! En public & en particulier, dans toutes les occasions de la Vie, il paroit orné de toutes les bonnes qualitez qui forment l'honnête Homme. Hors de chez lui, il est estimé & respecté de tout le monde, on l'adore dans sa maison & il y jouït d'un bonheur tranquille. La satisfaction qu'il y goute produit en lui une complaisance, qui se tourne en Habitude, qui éclate sur son visage, donne de la vivacité à

son

son esprit, & assaisonne toute sa Conversation. Ceux-là même qui le connoissent, sans l'avoir jamais vû dans son Domestique, ont part aux douces influences de l'heureux état où il s'y trouve: Du moins, s'il est le plus fidèle de tous les Amis & d'un entretien si agréable, on le doit en grande partie à ce qu'il est le meilleur & le plus aimé de tous les Maris.

Il y a un plaisir très-sensible à voir de si beaux Exemples de la Vie domestique. Lors que deux Personnes qui ont l'Esprit & le cœur bien-fait sont non seulement unies par les mêmes intérêts & les mêmes affections; mais aussi par leur goût pour les mêmes qualitez, les mêmes plaisirs & les mêmes divertissemens, il semble que le bonheur du Lien conjugal ne puisse jamais s'élever plus haut. PLINE le jeune, un des Hommes les plus sensez, & des Ecrivains les plus polis qu'il y eût dans le Siècle où il vivoit, nous a laissé, dans sa Lettre à HISPULLA, Tante de sa Femme, une des plus agréables Piéces en ce genre que j'aie lu de ma vie. Je vais en donner ici la traduction, qui servira de clôture à mon Discours; & je ne doute pas que mes Lecteurs ne conviennent avec moi que l'Amitié conjugale y est dépeinte d'une maniere si naïve & si délicate, qu'elle paroit telle que je l'ai représentée, c'est-à-dire un Ornement aussi bien qu'une Vertu.

PLINE *à* HISPULLA.

* „ Persuadé que vous êtes d'un très bon „ naturel; que vous aimiez autant votre „ Frere qu'il vous aimoit; que sa Fille n'a „ pas seulement trouvé en vous une amitié „ de Tante, mais toute la tendresse du Pe- „ re qu'elle a perdu; je vais vous dire des „ choses qui vous plairont infiniment. Vo- „ tre Niece ne degenere point. Chaque jour „ elle se montre digne de son Pere, digne „ de son Ayeul, digne de vous. Elle a „ beaucoup d'esprit, beaucoup de retenuë, „ beaucoup de tendresse pour moi, marque „ d'une Vertu bien pure. D'ailleurs elle „ aime les Lettres, & c'est l'envie de me „ plaire qui a tourné ses inclinations de ce „ côté-là. Elle a continuellement mes Ou- „ vrages entre les mains, elle ne cesse de „ les lire, elle les apprend par cœur. Vous „ ne pouvez vous imaginer, ni son inquie- „ tude avant que je plaide, ni sa joie lors „ que j'ai plaidé. Elle charge toujours quel- „ qu'un de venir en diligence lui apprendre, „ quels applaudissemens j'ai reçus, quel suc- „ cès a eu la Cause. S'il m'arrive de lire „ quelque Pièce en public, elle fait se mé- „ nager une place, où derriere un rideau „ elle écoute avidement les louanges que „ l'on me donne. Elle chante mes Vers: „ & instruite par l'Amour seul, le plus ex- „ cel-

* Cette Lettre est la XIX. du IV. Livre. Je me suis servi de la Traduction de Mr. de SACI.

„ cellent de tous les maftres, elle fait redi-
„ re à fa Lyre, ce qu'exprime fa voix. J'ai
„ donc raifon de me promettre que le tems
„ ne fera que cimenter de plus en plus no-
„ tre union. Car elle n'aime en moi ni la
„ jeuneffe ni la figure, qui deperiffent cha-
„ que jour; mais la gloire qui ne perit ja-
„ mais. Eh que pouvois-je attendre autre
„ chofe d'une perfonne élevée fous vos
„ yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien
„ pris que de vertueux & d'honnête dans
„ votre commerce, & dont les éloges per-
„ petuels qu'elle vous entendoit faire de
„ moi, ont fait naftre l'amour? Vos fenti-
„ mens pour ma Mere que vous refpeĉtiez
„ comme la vôtre, & la part que vous pre-
„ niez à mon éducation, vous ont accou-
„ tumée à me vanter dès ma plus tendre
„ enfance; & dès lors à promettre de moi,
„ tout ce que ma Femme s'en imagine au-
„ jourd'hui. Nous vous remercions à l'en-
„ vi. Moi, de ce qu'elle eft ma Femme;
„ elle, de ce que je fuis fon Mari: tous
„ deux, de ce que vous avez uni deux per-
„ fonnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

L. DIS-

L. DISCOURS.

Singula quæque locum teneant fortita decenter.

HOR. A. P. verf. 92.

Il faut que chacun tienne le rang qui lui est échu en partage & qui lui convinet.

Sur le rang que tiennent les AUTEURS & ceux qui ont quelque relation avec le Monde favant.

A l'ouïe de plufieurs Difputes qu'il y a euës en dernier lieu fur le rang & la préféance, je me fuis amufé à faire quelques obfervations fur ce qui fe paffe dans le Monde favant à l'égard de ce Point capital. Par le Monde favant, j'entens en général tous ceux qui fe mêlent, en quelque maniere que ce puiffe être des Ouvrages de Litterature, foit qu'ils les écrivent eux-mêmes, qu'ils les impriment, ou qu'ils les recitent. Pour commencer par les Ecrivains, j'ai obfervé que dans toutes les Societez & les Compagnies, l'Auteur d'un *in Folio* fe met au-deffus de l'Auteur d'un *in Quarto*; que l'Auteur d'un *Quarto* fe place au deffus de celui d'un *Octavo*: & que les autres fuivent par degré jufques à l'Auteur d'un Livre en *vingt-quatre*. Cette Diftinction eft fi bien obfervée, que, dans une Affemblée de Savans, j'ai vu l'Ecrivain d'un *in Folio* fe mettre dans un Fauteuil, pendant que l'Auteur d'un *in-Douze*, par une jufte déference à fa qualité fuperieure, n'ofoit prendre qu'un Tabouret. En un mot, les Auteurs fe

se placent en compagnie à peu près de la même maniere qu'on range leurs Livres sur des Tablettes.

Le plus petit Auteur d'un Livre qui se met dans la poche a sous lui tous les Ecrivains de Brochures. A l'égard de ceux-ci, ils n'ont le pas que sur les Auteurs de Feuilles volantes, & sur toute la Confrerie de ceux qui publient leurs Ouvrages à certains jours fixes, ou tous les jours de la semaine. Pour ses Auteurs de cette derniere Classe, je ne vois pas qu'ils aient reglé jusques ici le rang qu'ils doivent tenir entre eux.

En mon particulier, j'ai été si rigide à observer le Cerémonial qui prévaut dans le Monde savant, que je n'ai jamais eu l'audace de prendre le pas sur un Auteur de Brochures, jusqu'à ce que mes Feuilles volantes eussent formé deux Volumes *in Octavo*. Alors je dévançai non seulement tous ces Ecrivains, mais tout Auteur de la *Grande-Brétagne*, qui n'avoit publié qu'un *Octavo*. J'ai appris aussi de mon Libraire, que six *Octavos* ont toujours été regardez comme un juste équivalent d'un *in Folio*; ce que je remarque à dessein, parce que je ne voudrois pas que le Monde savant se scandalisât, si, après la publication d'une demi-douzaine de Volumes j'occupe la place qui m'est dûe en pareil cas. Lors que mes Forces dispersées seront ainsi réunies, & qu'elles formeront ensemble des Corps reguliers, je me flatte de faire assez bonne figure à leur tête.

Si

Si ces Reglemens, qui ont été reçus, de tems immémorial, dans la Republique des Lettres, furent d'abord établis pour encourager notre Manufacture de Papier, c'est ce que je laisse à la discussion des autres. Je remarquerai seulement ici que tous nos Libraires & Imprimeurs prennent le pas les uns sur les autres, suivant la différence du Merite specifié ci-dessus, qu'ont les Auteurs auxquels ils appartiennent.

Je viens à l'Article de la preséance, que la sagesse de nos Loix a établie entre les trois savantes Professions. Il seroit inutile de parler ici du rang qu'on allouë, dans chacune de ces Facultez, aux Docteurs, qui ne s'élevent pas si haut que nos Chevaliers, mais qui sont un degré au-dessus de nos Ecuïers. Ceux-ci, qui forment un Corps d'Ignorans & sans étude, sont aussi mis tous ensemble dans la même Classe au-dessous des trois savantes Professions. Je destine cette remarque à plusieurs de nos Ecuïers Campagnards, dont la lecture ne va pas jusques à celle de * *L'Etat présent de l'Angleterre*, & qui usurpent souvent une preséance qui ne leur est pas dûe par les Loix de leur Païs. Leur manque de savoir, qui les a mis dans ce Poste, peut excuser en quelque maniere leur mauvaise conduite à cet égard, & nos Professeurs devroient leur pardonner lors qu'ils viennent à faillir sur cet

* Ouvrage composé d'abord en *Anglois* par le Dr. CHAMBERLAYNE, & ensuite en *Anglois*, & en *François* par GUY MIECE.

Article, puis qu'ils sont dans un état d'ignorance, ou qu'ils ne sayent pas distinguer, comme on s'exprime d'ordinaire, leur main droite d'avec leur main gauche.

Il y a une autre Classe de Personnes qui sont au service & aux gages du Monde savant, qui se reglent en toute occasion par des Loix affectées à leurs Corps; je veux dire les Acteurs & les Actrices. Par exemple, c'est un Principe fixe & incontestable entre eux, qu'un Acteur de Tragedie a toûjours le pas sur un Comédien; & tout le monde sait que le *Jean Potage*, qui nous fait rire, est toujours placé au bout de la Table, & que, dans tout regal, il cede sans repugnance à la dignité du Brodequin. C'est aussi une Maxime du Théatre, *Une fois Roi toujours Roi.* De-là vient qu'on trouveroit fort absurde que Mr. BULLOCK, malgré sa taille avantageuse & sa bonne mine, s'assît à la droite d'un Heros, quand même celui-ci n'auroit que cinq piez de haut. La même distinction est observée parmi les Actrices. Les Reines & les Heroïnes conservent leur rang en particulier, pendant que les Dames d'honneur & les Femmes de Chambre s'y tiennent dans le respect.

J'ajouterai seulement ici que, par la même raison, tous les Ecrivains de Tragedie comptent que c'est leur droit d'être assis, servis, ou saluez avant les Poëtes Comiques. Pour ceux qui s'exercent dans la Tragi-Comédie, ils prennent d'ordinaire leur place entre les Auteurs de l'un ou de

l'autre côté. Les Poëtes tragiques & les heroïques sont en dispute depuis long-tems sur la prefeance. ARISTOTE donnoit le pas aux premiers; mais Mr. DRYDEN & plusieurs autres n'ont jamais voulu se soumettre à cette décision. Les Ecrivains en stile burlesque ont la même déference pour les Auteurs Heroïques, que les Poëtes Comiques rendent à leurs mornes & graves Freres qui s'adonnent à la Tragedie.

Par ce petit Recueil de Loix, l'Ordre est conservé & la Distinction maintenuë dans toute la Republique des Lettres.

O.

LI. DISCOURS.

Sic visum Veneri; cui placet impares
Formas, atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.
HOR. L. I. Ode XXXII. 13.

VENUS *le veut ainsi, & se fait un plaisir cruel de réunir sous un joug d'airain des personnes, qui ne sauroient s'accorder.*

Ceux qui se Moquent du MARIAGE y tombent souvent eux mêmes, &c

IL est assez ordinaire à ceux qui ont le plus turlupiné le Mariage d'entrer à la fin dans la Confrerie qu'ils ont tournée en ridicule, & de voir leurs traits piquans retomber sur leurs têtes. Je n'ai presque jamais

se rendent malheureux. mais connu un Ennemi des Femmes, qui, tôt ou tard, n'aît eu sujet de s'en repentir. Le Mariage, qui est une Benediction pour un autre, devient à son égard un veritable supplice. Mr. CONGREVE, dans sa Comedie intitulée *Le vieux Garçon*, nous le represente, avec beaucoup d'esprit & d'enjouëment, comme un Exemple de cet ordre. En un mot, ceux qui se sont le plus distinguez par leurs railleries du beau Sexe en général en font souvent amande honorable par le choix d'une des plus indignes Créatures que l'on puisse trouver. L'*Hymen* se plait à la vengeance, & il exerce la Loi du talion sur ceux qui se moquent de ses mysteres.

Mon Ami Mr. HONEYCOMB, qui s'égaïoit si bien à draper les Femmes dans deux de ses Lettres, † que j'ai communiquées en dernier lieu au Public, leur en a fait une ample reparation par le Mariage qu'il vient de contracter avec la Fille d'un de ses Fermiers. Nous en eumes la nouvelle à notre Cotterie par la derniere Poste, & notre Jurisconsulte du *Temple* veut à tout prix qu'il ait épousé une jeune Laitiere: Mais, dans la Lettre qu'il m'a écrite là-dessus, il donne à sa démarche le plus beau tour qu'il lui est possible, & il nous insinue une idée plus avantageuse de sa Femme. J'avouë qu'à l'ouverture de sa Lettre, lors que je vis l'épithete de *Mon illustre*

† Voïez le DISC. XXXIII, & le XXXVIII.

lustre Ami, au lieu de celle de *Mon cher Spectateur*, dont il m'honoroit autrefois, & qu'il s'étoit signé au bas tout du long, je soupçonnai qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. En un mot, le gai, le bruïant, le vain Mr. HONEYCOMB, qui en avoit conté à tous les bons Partis de la Ville pendant l'espace de plus de trente années consécutives, & qui se vantoit d'avoir reçu des faveurs de quelques Dames qu'il n'avoit jamais vûes, Mr. HONEYCOMB, dis-je, s'est enfin marié à une simple Campagnarde du plus bas étage.

Sa Lettre nous offre le Portrait d'un Débauché converti. Le Caractère du sage & de l'honnête Epoux y est mêlé avec celui du Courtisan de la Ville, & il emprunte quelque relief de ces petits tours affectez qui ont souvent rendu la compagnie de mon Ami assez agréable. Voïons ce qu'il dit lui-même pour se justifier.

Mon illustre Ami,

„ Je ne doute pas que vous ne vous étonniez, avec mes autres Amis, de ce qu'après avoir passé trente années de suite au milieu de la fumée & des galanteries de la Ville, je sois devenu tout d'un coup amoureux de la Vie champêtre. Si mon Chien de Receveur ne s'étoit enfui sans regler ses Comptes, je serois encore plongé dans le desordre, & dans les „ brouil-

LETTRE de M. HONEYCOMB sur son Mariage.

„ brouillards qui s'élevent de votre Charbon. Mais, depuis mon retour forcé à la Campagne, je m'y plais tant, que j'ai resolu d'y vivre & d'y mourir. J'arpente tous les jours mes terres, & peu s'en faut que je ne remplisse ma Lettre de Zephirs, de Bocages, de Fleurs, de Prairies & de Ruisseaux. La simplicité des mœurs, dont je vous ai entendu parler si souvent, & qui regne ici dans toute sa perfection, me charme au de-là de tout ce qu'on peut concevoir. Pour vous en donner un Exemple, je vous apprendrai, & par votre moïen à toute la Cotterie, que je me suis marié avec une Fille d'un de mes Fermiers. Elle est née d'honnêtes Gens, & quoi qu'elle n'aît point de Dot, elle est enrichie d'une grande Vertu. La douceur de son naturel, la simplicité de ses mœurs, la fraicheur de son teint, la tournure aisée de sa taille & sa bonne mine me charmoient toutes les fois que je la voïois, & faisoient plus d'impression sur moi sous un Habit de Grisette, que la plus belle Femme de la Ville ou de la Cour vêtue de Bracard n'en avoit jamais fait. En un mot, elle est d'une trempe à me donner un bon Héritier; & si par son moïen je ne puis laisser à mes enfans ce qu'on appelle injustement les Dons de la Naissance, qui regardent les Titres d'honneur & un Parentage noble, je me flatte de leur procurer

„ les

„ les Dons les plus réels & les plus estimables de la Naissance, je veux dire des „ Corps robustes & vigoureux. Pour vos „ Femmes du grand monde & bien élevées, „ il feroit inutile de vous dire que je les „ connois. J'ai eu ma part dans leurs bonnes graces; mais rompons là-dessus. Je „ tâcherai de vivre à l'avenir en honnête „ Homme, & de me gouverner en bon Pere de Famille, je m'attirerai sans doute „ les railleries de la Ville, & l'on m'appliquera la Chanson, *L'ennemi du Mariage enfin s'est marié*, mais je suis prêt à les „ soutenir. J'ai turlupiné les autres en mon „ tems. Pour vous dire le vrai, je voïois „ une si grosse foule de jeunes Godelureaux & de petits Maîtres devenir à la „ mode, que mon Poste dans les ruelles „ des Dames n'étoit guère plus tenable. „ Ce n'est pas tout, une certaine roideur „ attaquoit mes membres, & me privoit de „ cet air gentil que j'avois eu autrefois. „ D'ailleurs, je ne vous ferai plus aujourd'hui un mystère de mon âge; il y a plus „ de douze ans que j'en avois quarante-huit.

„ Au reste, puis que ma retraite à la „ Campagne laissera une place vacante dans „ la Cotterie, je souhriterois que vous la „ remplissiez de mon Ami FEU-ARDENT. „ Il a un grand fond de vivacité, & il connoit bien la Ville. Pour moi, j'emploïerai „ tous mes efforts à vivre d'une maniere „ convenable à mon état, en sage & pru-

 „ dent

„ dent Chef de Famille, en bon Mari, &
„ en tendre Pere, si le cas y échet, & à
„ vous témoigner en toute occasion que
„ je suis,

O.

„ Votre très-humble serviteur
„ & fidèle Ami,

GUILLAUME HONEYCOMB.

LII. DISCOURS.

Qui mare & terras variisque mundum
Temperat horis.
Unde nec majus generatur ipso;
Nec viget quicquam simile, aut secundum.
HOR. L. I. Ode XII. 15.

La Terre & la Mer sont soumises à ses volontez. C'est par sa providence qu'une invariable vicissitude de Saisons conserve l'Univers. Aucun Dieu n'est au-dessus de lui, & aucun d'eux ne peut se vanter de lui être égal, non pas même d'en approcher.

Sur l'idée qu'on doit avoir de DIEU.

SIMONIDE, interrogé par DENYS le Tyran sur l'Idée qu'on doit avoir de Dieu, le pria de lui accorder un jour entier pour y reflechir. Après que ce jour fut expiré, il lui en demanda deux; & ensuite, au lieu de lui rendre reponse, il lui demandoit toujours le double du tems pour y bien penser. Plus cet Homme aussi bon Poëte que Phi-

Philosophe, méditoit sur la nature de Dieu, plus il se voïoit engagé dans un labyrinthe, où il se perdoit, & dont il ne trouvoit point d'issue.

Si l'on examine l'idée que les Philosophes avoient de l'Etre suprême, par les lumieres de la Raison, on verra qu'elle se reduit à ceci: Qu'il possede toutes les perfections d'un Etre spirituel; Mais comme nous n'avons point d'idée de ces perfections, à moins qu'elles ne se découvrent dans nos Ames, nous joignons à chacune le titre d'infini, & ce qui est une Faculté dans l'Esprit de l'Homme devient un Attribut de la Divinité. Notre existence est bornée au tems & au lieu, l'Etre suprême remplit tout de sa présence infinie, & habite dans l'Eternité. Nous jouïssons de quelque pouvoir & d'une legere connoissance, l'Etre suprême est toutpuissant & connoit toutes choses. En un mot, toutes les perfections de nos Ames réunies ensemble, avec le titre d'infini que nous y joignons par-dessus, forment l'idée que nous avons du souverain Monarque de l'Univers.

Quoi que tout Homme qui reflechit puisse avoir fait cette remarque, je produirai à cette occasion l'Autorité de M. LOCKE, qui s'exprime en ces termes: * *Si nous examinons*, dit-il, *l'Idée que nous avons de cet Etre suprême & incompréhensible, nous trouve-*

* Voïez son *Essai sur l'Entendement Humain*, traduit par Mr: COSTE. P. 241. §. 33. sec. Ed. d'Amst. 1723.

verons que nous l'acquerons par la même voie, & que les Idées complexes *que nous avons de* DIEU *& des Esprits purs, sont composées des* Idées simples *que nous recevons de la* Reflexion. *Par exemple, après avoir formé, par la consideration de ce que nous éprouvons en nous-mêmes, les idées d'*existence *& de* durée, *de* connoissance, *de* puissance, *de* plaisir, *de* bonheur, *& de plusieurs autres qualitez & puissances, qu'il est plus avantageux d'avoir que de n'avoir pas, lors que nous voulons former l'idée la plus convenable à l'Etre suprême, qu'il nous est possible d'imaginer, nous étendons chacune de ces Idées par le moïen de celle que nous avons de l'*Infini, *& joignant toutes ces Idées ensemble, nous formons notre Idée complexe de* DIEU.

Il n'est pas impossible qu'il y ait une grande varieté de Perfections spirituelles, outre celles qui se trouvent dans nos Ames, mais il est impossible que nous aïons l'idée d'aucune sorte de Perfection, à moins qu'il n'y en ait quelque petit raïon & quelque legere semence en nous mêmes. Il faudroit donc pousser la temerité jusques à l'excès, si nous décidions que tous les Attributs de l'Etre suprême se bornent à ceux que nous concevons dans son idée. On peut bien assûrer une chose, que, s'il y a quelque sorte de Perfection qui ne soit pas tracée dans nos Ames, elle appartient à la Nature Divine dans toute son étenduë.

Plusieurs grands Philosophes ont cru que l'Ame separée du Corps peut avoir de nou-

vél-

velles Facultez, qu'elle ne sauroit mettre en usage durant cette Vie; mais si ces Facultez ne repondent point à des Attributs de la Nature Divine qui nous sont inconnus, & qui nous fourniront dans la suite de nouveaux sujets de l'admirer & de le bénir, c'est ce que nous ignorons absolument. Nous devons acquiescer à ceci, comme je viens de le dire, que le souverain Maître de l'Univers jouït de toutes les Perfections possibles, soit à l'égard de l'espèce ou du degré, pour m'expimer selon notre maniere de concevoir les choses. J'ajouterai, qu'après avoir poussé notre Idée de l'Etre infini aussi haut que l'Esprit Humain est capable de s'élever, elle sera toujours infiniment au dessous de ce qu'il est en lui-même. *Sa grandeur ne connoit point de bornes:* La plus exaltée de ses Créatures ne peut la sonder, & il n'y a que lui seul qui se puisse comprendre.

Les reflexions de JESUS Fils de SIRACH, envisagées sous cette vûë, sont très-justes & bien sublimes. † *Il a fait,* dit-il, *que tout tend à sa fin par un ordre stable, & sa parole regle toutes choses. Nous multiplierons les discours, & les paroles nous manqueront; mais l'abregé de tous ce qui se peut dire est qu'il est l'ame de tout. Que pouvons-nous dire pour relever sa gloire? Car le Tout-puissant est au-dessus de tout ses ouvrages. Le Seigneur est terrible, il est souverainement grand, & sa-*

O 6

† *Ecclesiastique*, Chap. XLIII. 28. 36. suivant la traduction de Mr. DE SACI.

sa puissance est merveilleuse. Portez la gloire du Seigneur le plus haut que vous pourrez, elle éclatera au dessus, (& sa magnificence ne peut être assez admirée.) Vous, qui benissez le Seigneur, relevez sa grandeur autant que vous pourrez, car il est au dessus de toutes louanges. En relevant sa grandeur, fortifiez-vous de plus en plus: car vous ne comprendrez jamais ce qu'il est. Qui le pourra voir & le representer tel qu'il est? *Qui dira sa grandeur selon qu'elle est dès le commencement? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachez qui sont plus grands que ceux que nous connoissons; car nous n'en voïons qu'un petit nombre.*

Je n'ai parlé jusques-ici de l'Etre suprême que suivant les lumieres de la Raison & de la Philosophie. Si nous voulons approfondir toutes les merveilles de sa Misericorde, il faut avoir recours à la Revelation, qui nous le represente, non seulement comme un Etre environné de gloire & d'une puissance infinie, mais comme plein de bonté & de justice dans ses Dispensations envers le Gente Humain. Ceci est à la portée de tout le monde, & quoi qu'on ne puisse trop mediter là-dessus, je me bornerai au respect & à l'adoration que toutes ses Créatures lui doivent. Pour nous en former une sainte habitude, nous devrions souvent le rappeller dans nos Esprits, & nous humilier, en sa présence, à la vûe de notre indignité & de ses adorables perfections. Un tel respect

pect gravé dans le cœur est une sorte de Priere continuelle, & fait partie du service raisonnable que l'Ame doit à celui qui l'a créée.

Cette Habitude étoufferoit en nous jusques aux moindres semences d'orgueil & de vaine gloire, qui s'élevent dans l'Esprit de ceux, dont les pensées roulent plûtôt sur les avantages qu'ils ont au dessus de leurs semblables, que sur la distance infinie qu'il y a entre eux & le souverain Modèle de toute perfection. Elle exciteroit d'ailleurs nos desirs & nos efforts pour nous unir à lui par tous les actes que la Religion & la Vertu nous prescrivent. En particulier cet Hommage constant que nous rendrions à l'Etre suprême banniroit du milieu de nous la malheureuse coûtume qu'on y a d'emploïer son Nom à tort & à travers, & dans les occasions les plus frivoles.

Ceci me rappelle un excellent * Sermon prononcé aux funerailles d'un Gentilhomme qui faisoit honneur à sa Patrie, & qui a été un des plus actifs, aussi bien qu'un des plus heureux Observateurs des Ouvrages de la Nature qu'il y ait jamais eu dans notre

* Feu Mr. BURNET, Evêque de *Salisbury*, est l'Auteur de cette Oraison funèbre, & le Gentilhomme, qu'elle regarde, étoit le fameux M. ROBERT BOYLE. Voïez ce que Mr. RICOTIER en a dit dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête de sa Traduction du Livre du Dr. CLARKE, intitulé, *De l'existence & des Attributs de Dieu*, &c. Impr. à *Amsterdam* chez J. F. BERNARD en 1717 & pour la seconde fois en 1727 avec des Corrections & des augmentations. On le trouve aussi chez les WETSTEIN & SMITH. Voïez pag. XIV. XV. *&c.*

Isle. Voici de quelle maniere le Prédicateur y parle de ce philosophe Chrétien. „ Je n'ai connu personne de ma vie, *dit-* „ *il*, qui eût une si profonde venération „ pour le souverain Monarque de l'Uni- „ vers. Il ne prononçoit jamais le Nom de „ Dieu, sans faire une petite pause dans „ son discours, & il étoit si exact à cet é- „ gard, qu'un de ses bons Amis, qui l'avoit „ fréquenté plus de vingt années de suite „ m'a dit qu'il ne se souvient pas de l'y a- „ voir jamais vû manquer une seule fois.

Tout le monde sait la venération que les *Juifs* avoient pour un Nom, si grand, si saint & si admirable. Ils ne vouloient pas même souffrir qu'il entrât dans leurs Discours de pieté. Que peut-on donc penser de ceux qui emploient un Nom si auguste & si redoutable au milieu de la Colere ou de la Joie, & lors qu'ils sont animez des Passions les plus impertinentes? Que dira-t-on de ceux qui l'admettent dans les Questions & les Asseverations les plus familieres, dans les Discours & les Ouvrages les plus badins & les plus enjouez; pour ne rien dire de ceux qui le profanent par des Sermons Diaboliques & des Parjures abominables? Ce seroit insulter la Raison que de vouloir dépeindre l'horreur & l'infamie d'une telle pratique. Il suffit de la nommer, pour en convaincre tous ceux en qui les lumieres de la Nature ne sont pas absolument éteintes, & auxquels il reste encore quelque Principe de Religion. O.

LIII. DIS-

LIII. DISCOURS.

Imò duas dabo inquit ille adolescens, una si
parum est :
Et si duarum pœnitebit, inquit, addentur duæ.
PLAUT. Stich. Act IV. Sc. I. 44.

S'il n'en a pas assez d'une, dit ce jeune Homme, je lui en donnerai deux; & si deux ne lui suffisent pas, j'y en ajouterai deux autres.

Mr. le SPECTATEUR,

„ VOus nous avez donné de très bons „ DISCOURS sur cette cruelle & „ dénaturée coûtume des Peres & des Meres, qui obligent leurs Enfans de se marier contre leur inclination. Sans une „ plus longue préface, je vous exposerai „ mon Cas à cet égard, & je vous en laisserai le Juge. Mon Pere & ma Mere, „ qui sont déja avancez en âge, souhaiteroient fort de me voir établi, comme ils „ parlent, moi qui suis leurs Fils aîné. Je „ ne le souhaite pas moins qu'eux; mais le „ malheur est que je dois m'établir à leur „ fantaisie & non pas à la mienne. C'est „ là-dessus qu'ils me tourmentent tous les „ jours, parce que je n'ai pû aimer jusques-ici, malgré moi & mes dents, une des „ Filles d'un Gentilhomme de notre voisinage, qui en a quatre, dont, par un excès de leur genérosité, ils veulent bien „ me donner le choix. JANOT, me dit

LETTRE d'un jeune Homme, qui se plaint de ce que ses Pàrens le veulent marier avec toute autre qu'avec sa Maîtresse.

„ mon

„ mon Pere, *Mademoiselle* CATO *est une* „ *Fille de mérite.* Cela est vrai, Monsieur; „ mais elle est un peu trop agée pour moi. „ *Mon Fils elle n'en sera que d'autant plus* „ *discrete & bonne Ménagere.* Ensuite ma „ Mere vient à la charge, *Est-ce que Mlle.* „ BABET *n'est pas d'une grande beauté?* „ Oui, Madame; mais elle n'a point de „ Conversation, je ne lui trouve ni feu, „ ni agrement, ni esprit dans le Discours, „ non plus que dans la Mine. *Je l'avoüe,* „ *mon Fils; & c'est pour cela même qu'elle* „ *sera d'une humeur aisée, douce, obligean-* „ *te & traitable.* Après avoir essuïé cet „ assaut, une vieille Tante, qui est du „ nombre de ces bonnes Femmes qui lisent „ des Comédies avec les Lunettes sur le „ nez, vient m'en livrer un autre: & me „ dire, *Mon neveu, que pensez vous de la* „ *grande Mlle.* DOROTHE'E? Ce que „ j'en pense? Vraîment, je croi qu'elle est „ haute de six piez & deux pouces. *Bon,* „ *voilà, qui va bien, vous en raillerez tant* „ *qu'il vous plairra; mais une taille avan-* „ *tageuse donne un air noble & majestueux.* „ *Allons; laissez-moi faire,* dit enfin une „ de mes Cousines qui demeure dans la „ Maison, *je lui trouverai bien ce qu'il lui* „ *faut: Vous ne pensez pas à la jolie Mlle.* „ FANCHON *Qu'en dites vous, mon* „ *cher Cousin! Elle ne peut que vous plaire.* „ Ah! ma chere Cousine, je suis votre „ tres humble serviteur; il lui manque tout „ juste ce que sa Soeur aînée a de trop.

Fort

,, *Fort bien* replique-t-elle, *Monsieur le délicat! Vous n'avez que vingt-deux ans passez, &, dans six Mois, Madlle* FANCHON *entrera dans sa treiziéme: de sorte qu'elle peut apprendre tout ce que l'on voudra. D'ailleurs elle sera si obéïssante; peut-être qu'elle pleurera de tems en tems; mais elle ne sera jamais en colere.* C'est ainsi que l'on dispose de moi dans une affaire, où je suis plus intéressé que personne. Lors même qu'il m'arrive de parler avec éloge de quelque jeune Demoiselle, on ne manque pas de me dire d'abord que l'une ou l'autre de ces quatre Sœurs a les mêmes bonnes qualitez. Vous voïez, par ce petit échantillon, Mr. le SPECTATEUR, que je dois mener une vie bien agréable. Quoi qu'il en soit, je vous avouerai de bonne foi, qu'il y a déja trois ans passez que je suis éperdûment amoureux d'une jeune Demoiselle, que je nommerai, s'il vous plait, LA MIRABEL. Je l'ai souvent proposée à mon Pere & à ma Mere avec tout le respect d'un Fils obéïssant; mais avec toute l'impatience d'un Homme qui est charmé de l'Objet qu'il aime. Je vous prie, Monsieur, de penser à ces trois Années. Quelles inquiétudes accablantes ne dois je pas avoir essuïé? A quel triste & déplorable état n'ai-je pas été reduit durant un espace de trois longues Années accomplies; Ah! c'est-là ce qui me desole. L'air, l'esprit

,, &

„ & l'humeur de LA MIRABEL surpas-
„ sent tout ce que l'Imagination la plus
„ vive & la plus délicate en peut conce-
„ voir ; & quoi que vous passiez pour un
„ Juge très-expert de la Beauté, de la
„ Vertu & de la Politesse, entre tous les
„ Caractères de vos Dames illustres, il n'y
„ en a pas un seul qui soit préferable au
„ sien. En un mot, on ne peut lui reproc-
„ her qu'une double injustice, si tant est
„ qu'elle en puisse commettre quelqu'une
„ à mon égard ; je veux dire qu'elle n'est pas
„ moins aveugle pour mes défauts, que
„ pour ses bonnes qualitez. Je suis *&c.*

TRISTANT LE FERU.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une jeune Demoiselle engagée dans un Coche public avec des insolens qui ne lui dirent que des obscenitez.

„ Lors que vous avez censuré nos jeu-
„ nes Etourdis qui se piquent de faire les
„ Cochers dans la Ville & à la Campagne,
„ je souhaiterois que vous eussiez emploïé
„ quelques uns de ces momens à examiner
„ ce qui se passe dans l'interieur de ces Voi-
„ tures. Je sai bien que j'ai souffert ma bon-
„ ne part de l'insolence & de la brutalité
„ de quelques-uns de ces Messieurs, avec
„ qui je me suis trouvée en dernier lieu
„ dans un Coche qui alloit d'*Essex* à *Lon-*
„ *dres*. Je ne doute pas même qu'après
„ avoir entendu ma Rélation, vous ne con-
„ veniez avec moi qu'il y en a plusieurs de
„ ceux qui se disent Gentilshommes qui ne
„ de-

,, devroient jamais avoir d'autre place que
,, celle du Cocher. Elévée dès mon en-
,, fance dans la Modestie & dans la Ver-
,, tu, je n'ai rien oublié, quoi qu'assez jeu-
,, ne, pour maintenir ce Caractère; mais
,, Lundi dernier il y eut huit jours que je
,, revins par malheur en Ville. Je ne fus
,, pas plûtôt dans le Carrosse, que deux In-
,, connus, habillez en Gentilshommes,
,, m'attaquerent de la maniere du monde la
,, plus indigne & me tinrent des discours si
,, abominables, que je n'oserois vous les re-
,, péter, qu'ainsi je n'aurois pas dû enten-
,, dre. Il n'y avoit que la brieveté du voïage
,, qui pût me consoler. Imaginez-vous,
,, Monsieur, quelle persecution ce doit être
,, pour un Caractère chaste & verteux, &
,, afin que vous puissiez traiter ce Sujet d'u-
,, ne maniere aussi vive qu'il le demande, re-
,, présentez-vous votre Femme ou votre
,, Fille, si vous avez l'une ou l'autre, en pa-
,, reil cas, & jugez du châtiment que mérite-
,, roient de tels Dragons. L'un d'eux, qui se
,, disoit Capitaine, ne nous entretint durant
,, toute la route, que de Questions fades &
,, ridicules, ou de Chansons obscènes. Prê-
,, te à crever de dépit & de honte, je blâ-
,, mois la Nature de ce qu'elle ne nous a-
,, voit pas accordé les moïens de fermer
,, nos Oreilles aussi aisément que nos yeux.
,, Mais n'étoit-ce pas une espèce d'Enléve-
,, ment? Pour quoi faut-il qu'il y ait des
,, Complices à cet égard plûtôt que dans le
,, Meurtre? Pourquoi est ce que toute Per-
,, son-

„ sonne qui insulte la Chasteté ne souffriroit pas la mort ? Je suis bien persuadée „ que ces Diables incarnez la méritoient „ avec justice. Pouvez vous trouver une „ plus belle occasion pour signaler votre „ zèle ? Si vous ne l'embrassez pas avec ardeur, sâchez que je ne lirai plus vos „ Discours. Est-ce que tout Impertinent „ aura le privilege de me tourmenter dans „ un Coche, où je n'aïe ma place aussi bien „ que lui ? Regardez-nous s'il vous plait, „ reduites à ce cruel état, comme le Sexe „ le plus foible, qui n'a rien pour se défendre, & je croi qu'il n'est pas moins „ indigne d'un Gentilhomme d'appeller une „ Femme en Duel, que de dire des obscenitez en sa présence, sur tout lors qu'elle „ ne peut se retirer.

„ Permettez-moi de vous raconter ici une Avanture, que vous tournerez, s'il „ vous plait, à votre maniere, afin qu'elle „ puisse mieux soutenir la vûe du Public „ J'ai connu un Gentilhomme, qui avoit „ très-bonne opinion des Officiers de l'Armée, & qui un jour en invita dix ou „ douze à souper chez lui. Il pria en même tems deux ou trois de ses Amis, qui „ éttoient fort prevenus contre les Gens de „ cette Proféssion, qui censuroient beaucoup leurs mauvaises mœurs. Un des „ principaux Officiers y amena deux jeunes Capitaines de son Regiment, qui venoient de prendre le parti des Armes, & „ qui ne furent pas plûtôt à table, qu'ils se

„ mirent

„ mirent à boire des Santez infames, & à te-
„ nir les discours les plus impudiques. Leur
„ Hôte, aussi confus qu'il se peut, & cha-
„ grin de voir l'embarras de ses Amis, pria
„ la Compagnie de ne trouver pas mauvais
„ qu'il leur apprit une Avanture arrivée à
„ un Homme illustre, a un certain Mr.
„ Locke, dont vous parlez souvent vous-
„ même. * Ce Philosophe, leur dit-il, fut
„ prié un jour à dîner avec les Seigneurs
„ Hallifax, Anglesey & Shaftsbury,
„ trois des plus beaux Genies qu'il y eut
„ alors en *Angleterre*. Aussitôt après le re-
„ pas, on se mit à jouer aux Cartes, & à
„ se livrer aux differentes passions que le
„ bon & le mauvais succés ont accoûtumé
„ de produire dans le Jeu. Mr. Locke,
„ ennuïé de voir un pareil exercice, se
„ retira vers une Fenêtre, où il s'amusa
„ quelque tems à écrire sur une Feuille de
„ papier. Mylord Anglesey, qui s'en
„ apperçut à la fin, lui demanda ce qu'il é-
„ crivoit: *Mylord*, lui repondit Mr. Loc-
„ ke, *le pliasir & l'avantage que je me*
„ *flattois de trouver ajourd'hui dans la con-*
„ *versation des plus grands Hommes du sie-*
„ *cle m'a presque empeché de fermer l'œil de*
„ *toute la nuit passée, & je viens d'écrire ce*
„ *qui c'est dit depuis une heure ou deux.* Sen-
„ sibles à cette raillerie, ils furent bien ai-
„ ses de composer avec lui & de jetter leurs
Cartes

* Voyez de quelle maniere M. LE CLERC a rapporté ce fait *Bibliotheque choisie*, Tome IV. page 357.

„ Cartes dans le feu, s'il y abandonnoit son „ petit Recueil; & là-dessus ils lierent une „ Conversation digne de leurs talens. Vous „ ne devineriez peut-être pas, si je ne vous „ le disois, que ce Recit, approuvé des Of- „ ficiers superieurs, eut une telle influence „ sur les deux jeunes Capitaines que, cou- „ verts de honte & de confusion, ils se reti- „ rerent d'abord. Du reste s'il vous paroit „ trop long, & quil soit de votre goût, „ vous n'avez qu'à l'abreger, ou en faire „ tout ce qu'il vous plaira, mais il me sem- „ ble qu'il renferme une bonne Moralité.

„ Ce n'est pas tout, Monsieur; j'ai „ ouï dire que vous êtes aussi habile Ma- „ chiniste que cèlèbre Spectateur. Je vous „ prie donc très-humblement de vouloir „ inventer quelque sorte de Cadenat, & „ d'acorder un plein-Pouvoir, signé de „ votre main & cacheté de votre Seau, à „ toutes les Personnes modestes, soit Hom- „ mes ou Femmes, de l'appliquer à la bou- „ che de tous les Impertinens de l'ordre „ de ceux dont je viens de vous entrete- „ nir. Je souhaiterois d'ailleurs que vous „ publiassiez un Edit, par lequel il fut en- „ joint à toute personne modeste, qui ne „ voudroit pas perdre contenance, de ne „ pas se hasarder, après un certain jour „ fixe, à voïager sans avoir un de ces „ Cadenats dans la poche. Il me semble „ qu'un de vos Discours un peu se- „ vere là-dessus pourroit bien tenir lieu „ d'un pareil Cadenat; mais il faudroit

„ en

„ en marquer le prix au bas 2. ſ. , avec le
„ Nom du Libraire, qui le débiteroit, & y
„ donner pour Avis que lors qu'une Per-
„ ſonne ſe rendra coupable d'un tel Crime,
„ la Partie lezée aura droit de lui produire
„ cette Pièce, & d'en faire la lecture à hau-
„ te voix devant toute la Compagnie. Le
„ Criminel ſeroit bien endurci, s'il pou-
„ voit reſiſter à une telle reprimande, & ſi
„ elle ne ſuffit pas vous n'avez qu'à or-
„ donner toute autre punition que vous ju-
„ gerez convenable. Je ſuis &c.

T. MAR. CHASTELAIN.

VII. DISCOURS.

Rarus enim fermè ſenſus communis in illâ Fortunâ. —— —— —— —— ——

Juv. Sat VIII. 73.

Il eſt fort rare qu'on conſerve le Sens commun dans une ſi haute fortune.

Mr. le SPECTATEUR,

„ JE n'ai que dix-neuf ans, je ſuis Fille
„ unique d'un Pere & d'une Mere fort
„ riches, & l'on m'a traitée juſques ici a-
„ vec une indulgence qui n'a pas trop fa-
„ vorisé mon Education. J'ai peut être u-
„ ne envie exraordinaire d'apprendre ce qui
„ eſt

LETRRE de Mlle RICHE ſur la ſotte complaiſance qu'on a

pour les Filles de qualité & en partilier pour les belles & les riches.

„ est convenable à mon Sexe & à ma Qualité; mais la dispute à mon égard, d'aussi loin que je puis me souvenir, a toujours été de savoir s'il étoit à propos, que l'Enfant fît ou ne fît pas telle chose? Si telle ou telle nourriture étoit la plus saine pour la jeune Demoiselle? Ce mêts ne valoit rien pour ma taille, cet autre pour mon teint, & ce troisiéme pour mes yex. J'ose vous dire, sans aucune exageration, que, depuis l'age de dix ans, je ne sache pas avoir jamais touché la Terre avec mes piez: Un Carosse ou une Chaise à Porteurs ont toujours servi à me faire passer d'un lieu à un autre. Tous ceux qui se mêloient de m'instruire prônnoient par tout les jolies choses que je disois, & la maniere sensée dont je m'étois conduite en telle & telle occasion. Voilà quel a été mon sort jusqu'a l'âge de quinze ans, & depuis cet âge, on n'en a pas mieux usé à mon égard, quoi qu'on aît pris un autre tour. Je suis devenue si terrible, ne vous en deplaise, que tout Homme qui me parle risque de perdre sa liberté. Il y en a plusieurs qui ont de l'esprit & du savoir qui se rendent chez nous, & lors que je me trouve en si bonne Compagnie, je me plais à leur faire diverses Qestions; mais, au lieu de m'y repondre, on me dit je ne sai quoi sur mes yeux brillans. Il semble, Monsieur, qu'on ait inventé un Langage exprès

„ pour

„ pour entretenir les Femmes; & il n'y „ a que le petit nombre de ceux qui ont „ veritablement ce qu'on doit appeller u- „ ne bonne Education, & que je n'en trou- „ ve guére en mon chemin, qui nous puis- „ sent parler sans flatter notre Sexe. En- „ tre la plûpart de ceux qui se qualifient „ Gentilshommes, il m'est impossible d'ou- „ vrir la bouche sur aucun sujet, sans ex- „ citer l'un ou l'autre à me dire, *Oh! un* „ *tel Gentilhomme, qui est si bien tourné,* „ *doit savoir à fond tout ce que vous deman-* „ *dez; il n'y a personne qui ne se fasse un* „ *vrai plaisir de vous instruire là dessus.* En „ un mot, je suis d'une si grande beauté, „ que je tue tous ceux qui m'approchent, „ si habile, que je n'ai besoin d'aucune „ instruction; & si bien élevée, qu'on me „ traite comme une Innocente, puis qu'on „ ne daigne pas me repondre sur le pié „ d'Amie, ou de simple Connoissance. „ Aïez la bonté, Monsieur, d'avoir égard „ au deplorable état où nous autres Beau- „ tez & riches Partis nous voïons exposées, „ & de ne permettre pas qu'on nous fasse „ tourner la cervelle par des flatteries in- „ dignes.

„ J'ai une Femme de Chambre qui est „ adonnée à ce malheureux mêtier, & qui „ l'exerce avec beaucoup d'art. Je me di- „ vertissois d'abord de certaines absurditez „ dont elle accompagnoit tous ses éloges. „ Elle me disoit quelquefois, suivant le sti- „ le de sa Province, qu'il n'y avoit person-

„ ne qui ne reconnût que sa jeune Dame
„ étoit émaillée du plus beau rouge & du
„ plus beau blanc que l'on puisse voir au
„ monde. Elle ajoutoit une autre fois que
„ j'avois tout l'air d'une certaine BABET
„ DOBSON de son Village, qui fut cause
„ que le Meunier se pendit, & qu'ensuite
„ il hanta un Champ, où ils avoient accoû-
„ tumé de se promener ensemble. Avec
„ tout cela, cette fine Mouche peut faire
„ tomber des Lettres sous mes yeux, glis-
„ ser un Billet dans l'un de mes Gands,
„ & me soutenir en face qu'elle ne sait rien
„ de tout ce manège. Depuis mes plus
„ tendres années jusques à ce jour, je ne
„ sâche pas que personne en ait jamais usé
„ envers moi comme il auroit dû; & si je
„ ne m'étois appliquée à la lecture de quel-
„ ques bons Livres qui me plaisent, il ne
„ me resteroit pas aujourd'hui une étincelle
„ de Sens commun. Ne seroit il pas digne
„ de vous de fixer des règles pour nous di-
„ riger en tel cas, & d'avertir le Public que
„ nous autres Belles attendons, aussi bien
„ que les autres, qu'on nous reponde clai-
„ rement & avec franchise? Pourquoi faut-
„ il, Monsieur, que je sois déroutée dans
„ toutes mes actions, parce que j'ai bon air
„ & le teint beau & que je suis dans la
„ fleur de ma jeunesse? Pourquoi faut-il
„ qu'on me donne de fausses idées du Bien
„ & du Mal, par cela seul que je posse-
„ de les avantages de la Beauté & de la
„ Fortune, comme si c'étoit un Crime?
„ En

„ En verité, Monsieur, l'hommage ridicu-
„ le que nous rendent les Personnes dont je
„ viens de vous parler, joint au peu de soin
„ qu'on prend de notre Education, ne peut
„ que nous exposer à l'Ignorance & à l'Or-
„ gueuil, si ce n'est pas même au Vice. Je
„ soûmets très-humblement à vos sages
„ reflexions tout ce que vous venez de
„ lire, & je suis, &c.

CHARLOTE RICHE.

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'étois un riche Epicier de la Ville, &
„ aussi heureux que diligent; mais je n'étois
„ pas marié, & vous savez qu'il y a des
„ Femmes. J'aurois bien souhaité qu'une
„ en particulier, qui venoit à ma Bouti-
„ que, voulût être la mienne, mais je crai-
„ gnois qu'elle n'y consentiroit jamais. Ce-
„ pendant, pour réussir à lui faire ma Cour,
„ je lui vendois à meilleur marché que je
„ n'achettois dans l'esperance d'achetter à
„ meilleur marché que je ne vendois. Vous
„ ne devez pas douter qu'elle ne revînt sou-
„ vent elle-même, qu'elle ne me procurât
„ plusieurs Chalands au prix que je lui don-
„ nois mes Denrées, & qu'elle ne crût me
„ rendre un bon office. Vous ne douterez
„ pas non-plus que ce ne fût-là un mer-
„ veilleux Négoce, & qui ne dût bien m'en-
„ richir. En un mot, j'étois sur le point
„ de faire banqueroute, lors que je lui dé-

LETTRE d'un Epicier amoureux.

„ clarai mon Amour, & qu'elle me re-
„ pondit qu'elle étoit mariée. Il me ref-
„ toit alors tout juſte dequoi ne pas mou-
„ rir de faim, & je compte aujourd'hui
„ de retablir ma fortune par la perte de
„ tous ces Chalands. Je ſuis &c.

JEREMIE ACTIONAIRE.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une Idole de Caffé, ſur un Avocat qui lui en contoit.

„ Je ſuis du nombre de ces Idoles *, dont
„ il vous a plu de parler dans un de vos
„ DISCOURS, & j'ai ma Niche dans le
„ Reduit d'un Caffé. Il ſeroit inutile de
„ vous dire les égards que je dois avoir
„ pour nos Chalands, & les importunitez
„ que j'en ſouffre. Mais il y en a un ſur
„ tout qui me ſerre d'auſſi près que les
„ *François* ſerroient *Boucbain*. Sa gravi-
„ té le rend fort circonſpect, & il fait ſes
„ approches avec toute la regularité d'un ha-
„ bile Ingenieur. Vous ne devez pas dou-
„ ter de ſon Eloquence, puis qu'il eſt A-
„ vocat, & comme il n'a guére occaſion
„ de l'emploïer à *Weſtminſter*, il en a d'au-
„ tant plus pour m'en regaler moi-même.
„ Que peut donc faire une pauvre Créa-
„ ture fragile? Je ſuis bien diſpoſée a me
„ rendre; mais il voudroit que ce fût à diſ-
„ cretion, & moi je voudrois que ce fût
„ avec diſcretion. D'ailleurs, pendant que
„ nous parlementons ainſi l'un & l'autre,
„ nous

* Voïez Tome I. pag. 447.

„ nous négligeons nos interêts reciproques.
„ A mesure que son attaque se renforce,
„ mon Thé s'affoiblit; & lors qu'il s'amuse
„ à plaider à mon Barreau, il n'y a personne qui le vienne consulter que des miserables qui le païent d'un grand-merci.
„ Conseillez-lui, mon cher Monsieur, de n'insister pas sur de rudes conditions,
„ & de ne pas contredire, par ses desirs dereglez, l'heureuse physionomie de son visage. Si nous étions d'accord, nous pourrions nous fixer à quelque chose, aussitôt que nous aurions determiné quel parti nous seroit le plus avantageux, ou de consulter à la Maison, ou de tenir Caffé, ou de plaider à *Westminster*.
„ Je suis *&c.*

T. LUCINDE PARLEMENTIER.

LV. DISCOURS.

Spem longam reseces; ——— ——— ———
Hor. L. I. Ode XI. 7.

Renoncez à des esperances qui s'étendent trop loin.

J'AI dejà traité dans un de mes DISCOURS*, de l'Esperance en général; celui ci roulera sur l'Esperance vaine & ridicule à l'égard des Biens temporels, qui est une

Reflexions sur les vaines ESPERANCES des Hommes à l'é-

* C'est dans le XVI. de ce Vol.

gard des Biens temporels. une source inépuisable de chagrin & de calamitez dans la Vie humaine.

HORACE inculque souvent ce Precepte, Que nous ne devons former ici bas aucune Esperance trop vaste, ni pour une trop longue durée. La brieveté & l'incertitude de la Vie rend une telle Esperance vaine & deraisonnable. Le Tombeau est caché entre nous & l'Objet après lequel nous courons: Si un Homme vit assez longtems pour jouïr d'un Bien qu'il souhaite avec ardeur, il y en a dix mille qui sont fauchez au milieu de leur poursuite.

Il arrive encore malheureusement, qu'une Esperance ne meurt pas plûtôt en nous, qu'une autre lui succède & s'éleve à sa place. Nous nous imaginons que nous serions heureux & contens si nous pouvions obtenir tels ou tels avantages; mais soit à cause de leur vuide, ou de l'inquietude naturelle de nos Esprits, nous ne sommes pas plûtôt arrivez à ce but, que nous étendons nos esperances à une autre. Nous trouvons toujours de nouvelles Scènes & d'agréables Perspectives au delà de celles qui nous paroissoient de loin & qui terminoient d'abord notre vûe.

Les Conséquences qui naissent de ces Reflexions se reduisent à celles-ci, que nous devons prendre garde que nos Esperances n'aillent pas trop loin; que nous devons bien connoitre les Objets où elles tendent, pour savoir s'ils sont d'une telle nature qu'ils puissent raisonnablement nous procurer le fruit

fruit que nous attendons de leur jouïssance, & s'ils sont tels que nous soïons presque sûrs de les obtenir, en cas que notre vie s'étende jusques là. Si nous esperons des choses trop éloignées par rapport à la briéveté de nos jours, il peut arriver que la Mort nous enlevera au milieu de notre course après elles. Si nous esperons des choses, dont nous n'avons pas bien examiné la valeur, notre mortification sera plus grande que le plaisir qui nous reviendra de leur jouïssance. Si nous esperons ce qui n'est pas en notre pouvoir d'obtenir, nous agissons & nous pensons en vain, & nous rendons la Vie un Songe plus réel encore qu'elle n'est en effet.

La plûpart des malheurs & des infortunes de la Vie doivent leur origine au peu de soin qu'on a d'examiner l'un ou l'autre de ces Articles. Ce sont les Ecueils où les Amans fougueux échouent tous les jours, & sur lesquels le Banqueroutier, le Politique, le Chimiste & l'Homme à Projets ont fait naufrage dans tous les siècles. Ceux qui ont l'Imagination vive & l'Esprit ambitieux négligent d'ordinaire les Biens de la Fortune qui sont à leur portée, & courent après quelque chose qui brille de loin à leur vûë; ils renoncent à un Bonheur solide & réel, pour ce qui est éclatant & chimerique; en un mot ils méprisent un Bien qu'ils peuvent acquerir pour un autre qui sera toujours hors de leur portée. L'Esperance bâtit ses Projets sur une longue Vie; elle court après cer-

certains Points fixes & imaginaires de Bonheur; elle embrasse des impossibilitez; & par ce moïen elle plonge souvent les Hommes dans la Misere, la Ruïne & la Honte.

Ce que je viens de dire peut servir de Moralité à un Conte *Arabe*, que Mr. GALLAND a traduit en *François* avec plusieurs autres. Il y a une simplicité si naturelle, quoi qu'extravagante, que je ne doute pas que mes Lecteurs n'y trouvent autant de plaisir que j'y en ai trouvé moi-même, & que, s'ils viennent à reflechir sur les agréables Chimeres dont l'Esperance les a quelquefois repus, ils ne se croient Cousins germains du Verrier *Persan*.

„ * ALNASCHAR, *à ce que nous dit*
„ *le Conte*, fut un vrai paresseux durant la
„ vie de son Pere; Mais, à sa mort, il
„ n'en eût pas plûtôt herité de cent Drach-
„ mes d'argent, qu'il les emploïa en Ver-
„ res, en Bouteilles, & autres Pièces de
„ Verrerie, qu'il acheta d'un Marchand en
„ gros. Il mit le tout dans un Panier à
„ jour, & loua une fort petite Boutique,
„ où il s'assit, le Panier devant lui & le
„ dos appuïé contre le mur, en attendant
„ qu'on vînt acheter de sa marchandise.
„ Dans cette attitude, les yeux attachez sur
„ son Panier, il se mit à rêver, & dans sa
„ Rêverie il prononça les paroles suivantes
„ assez haut pour être entendu d'un Tail-
„ leur

* Voyez *Les mille & une Nuit*, *Contes Arabes*, &c. Tome V. pag. 80. &c. Edit. de la *Haye* en 1706. & se trouve à *Amsterdam* chez les *Wetstein* & *Smith*.

,, leur qu'il avoit pour Voisin : *Ce Pa-*
,, *nier* dit-il, *me coute cent Drachmes, &*
,, *c'est tout ce qui j'ai au monde. J'en fe-*
,, *rai bien deux cens Drachmes à le ven-*
,, *dre en détail, & de ces deux cens Drach-*
,, *mes, que j'emploierai encore en Verreries,*
,, *j'en ferai quatre cens. A continuer ainsi,*
,, *j'amasserai à la longue quatre mille Drach-*
,, *mes. De quatre mille Drachmes, j'irai*
,, *aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en*
,, *aurai dix mille, j'abandonnerai aussi-tôt*
,, *la Verreire pour me faire Jouaillier. Je*
,, *ferai commerce de Diamans, de Perles &*
,, *de toute sorte de Pierreries. Possedant*
,, *alors des richesses à souhait, j'achetterai*
,, *une belle Maison, de grandes Terres, des*
,, *Esclaves, des Eunuques, des Chevaux;*
,, *je ferai bonne chere & du bruit dans le*
,, *monde. Je ferai venir chez moi tout ce*
,, *qui se trouvera dans la Ville de Joueurs*
,, *d'Instrumens, de Danseurs & de Danseu-*
,, *ses. Je n'en demeurerai pas là, & j'amas-*
,, *serai, s'il plait à Dieu, jusqu'à cent*
,, *mille Drachmes. Lors que je me verrai*
,, *riche de cent mille Drachmes, je m'esti-*
,, *merai autant qu'un Prince, & j'envoie-*
,, *rai demander en mariage la fille du Grand*
,, *Visir, en faisant représenter à ce Ministre*
,, *que j'aurai entendu dire des merveilles de*
,, *la beauté, de la sagesse, de l'esprit & de*
,, *toutes les autres qualitez de sa fille, &*
,, *enfin que je lui donnerai mille Pièces d'or*
,, *pour la premiere nuit de nos nôces. Si le*
,, *Visir étoit assez mal-honnête pour me refu-*

„ *ser sa fille, ce qui ne sauroit arriver : j'i-*
„ *rois l'enlever à sa barbe, & l'amenerois*
„ *malgré lui chez moi.*

„ *D'abord que j'aurai épousé la fille du*
„ *Grand Visir, je lui acheterai dix Eunu-*
„ *ques noirs des plus jeunes & des mieux*
„ *faits. Je m'habillerai comme un Prince;*
„ *& monté sur un beau Cheval, qui aura*
„ *une selle de fin or, avec une housse d'étoffe*
„ *d'or relevée de Diamans & de Perles;*
„ *j'irai par la Ville accompagné d'Esclaves*
„ *devant & derriere moi, & me rendrai à*
„ *l'Hôtel du Visir aux yeux des grands &*
„ *des petits, qui me feront de profondes*
„ *reverences. En descendant chez le Vi-*
„ *sir au pié de son Esclaier, je monterai*
„ *au milieu de mes gens rangez en deux*
„ *files à droit & à gauche; & le Grand*
„ *Visir, en me recevant comme son Gen-*
„ *dre, me cédera sa place & se mettra*
„ *au-dessous de moi pour me faire plus*
„ *d'honneur. Si cela arrive, comme je l'es-*
„ *pere, deux de mes gens auront chacun*
„ *une Bourse de mille pieces d'or que je leur*
„ *aurai fait apporter. J'en prendrai une,*
„ *& la lui presentant:* Voilà, *lui dirai je,*
„ les mille pieces d'or que j'ai promises
„ pour la premiere nuit de mon mari-
„ age, *& lui offrant l'autre:* Tenez, *a-*
„ *jouterai-je*, je vous en donne encore au-
„ tant, pour vous marquer que je suis hom-
„ me de parole, & que je donne plus que
„ je ne promets. *Après une action com-*
„ *me celle là, on ne parlera dans le mon-*
„ *de*

„ *de que de ma genérosité.*

„ *Je reviendrai chez moi avec la même*
„ *pompe. Ma Femme m'envoïera quelque*
„ *Officier pour me complimenter sur la vi-*
„ *site que j'aurai faite au Visir son pere;*
„ *j'honorerai l'Officier d'une belle Robe,*
„ *& le renvoïerai avec un riche present.*
„ *Si elle s'avise de m'en envoier un, je ne*
„ *l'accepterai pas, & je congedierai le por-*
„ *teur. Je ne permettrai pas qu'elle sor-*
„ *te de son Appartement pour quelque cause*
„ *que ce soit, que je n'en sois averti; &*
„ *quand je voudrai bien y entrer, ce sera*
„ *d'une maniere qui lui imprimera du res-*
„ *pect pour moi. Lors que je me retirerai*
„ *le soir avec elle, je serai assis à la place*
„ *d'honneur, où j'affecterai un air grave sans*
„ *tourner la tête à droit ou à gauche: Je*
„ *parlerai peu; & pendant que ma Femme,*
„ *belle comme la pleine Lune, demeurera*
„ *debout devant moi avec tous ses atours, je*
„ *ne ferai pas semblant de la voir. Les Fem-*
„ *mes, qui seront autour d'elle, me diront:*
„ Notre cher Seigneur & Maître, voilà vô-
„ tre Epouse, votre humble Servante de-
„ vant vous: elle attend que vous la caref-
„ siez, & elle est bien mortifiée de ce que
„ vous ne daignez pas seulement la regar-
„ der. Elle est fatiguée d'être si long tems
„ debout; dites-lui au moins de s'asseoir.
„ *Mais je serai inexorable à leurs prieres:*
„ *je lui tournerai le dos toute la nuit, & je*
„ *ne lui dirai pas un seul mot. Le lende-*
„ *main elle ne manquera pas de se plaindre*

„ *de mes airs méprisans & de mon orgueil*
„ *à sa Mere, & j'en aurai la joie au cœur.*
„ *Sa Mere viendra me trouver, me baisera*
„ *les mains avec respect, & me dira:* Seigneur, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma Fille & de vous approcher d'elle. Je vous assûre qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous aime de toute son ame. *Mais ma Belle-Mere aura beau parler, je ne lui repondrai pas une syllabe, & je demeurrai ferme dans ma gravité. Alors mon Epouse me presentera un Verre de vin, & me dira les larmes aux yeux;* Mon Cœur, ma chere Ame, mon aimable Seigneur, je vous conjure, par les faveurs dont le Ciel vous comble, de me faire la grace de recevoir ce Verre de vin de la main de votre très-humble servante. *Je me garderai bien de la regarder encore & de lui réponde.* Mon charmant Epoux, *continuera-t elle, en redoublant ses pleurs & en m'approchant le Verre de la bouche,* je ne cesserai pas que je n'aïe obtenu que vous bûviez. *Alors, fatigué de ses prieres, je lui lancerai un regard terrible, & lui donnerai un bon soufflet sur la jouë, en la repoussant du pié si vigoureusement, qu'elle irai tomber bien loin au-delà du Sofa.*

„ ALNASCHAR étoit tellement absorbé dans ces Visions chimeriques, qu'il représenta l'action avec son pié, comme si elle eût été réelle; & par malheur il en frappa si rudement son Panier plein de

„ Ver

„ Verrerie, qu'il le jetta du haut de sa
„ Boutique dans la Ruë, de maniere que
„ toute cette Verreie, qui étoit le fondement de sa grandeur, fut brisée en mille
„ morceaux.

O. *TYPHON SUDOUEST.

* C'est un mot Grec qui signifie un Orage subit & violent, & dont les Levantins se servent encore aujourd'hui, en termes de Marine. On l'appelle en François *Tourbillon*, *Grain de Vent*, ou *dragon de Vent*.

LVI. DISCOURS.

O verrè Phrygiæ, neque enim Phryges! ——
VIRG. Æneid. IX. 617.

O *vous*, *qui êtes plutot de véritables* Phrygiennes *que des* Phrygiens!

J'ETOIS l'autre jour dans la Boutique de mon Libraire, lors qu'une jolie Demoiselle, qui parroissoit avoir environ dix-huit ans, y descendit de son Carosse, passa tout auprès de moi, & lui fit signe de s'avancer jusques au bout de son Comptoir, où elle lui dit quelque chose à l'oreille d'un air fort attentif, & lui donna en même tems une Lettre: Ensuite elle appuïa le bout de son Eventail sur la main du Libraire, acheva de lui dire ce qu'elle vouloit & se retira. J'observai qu'elle rougissoit au millieu de son dis-

discours, & qu'informée que j'étois l'Homme du visage court, dont elle avoit lû si souvent les Speculations, elle tourna la tête pour me regarder du coin de l'œil. Ce n'est pas tout, lors qu'elle repassa devant moi, elle me sourit d'un air gracieux & m'honnora d'une reverence. Mais elle sortit de la Boutique, & remonta en Carosse d'une maniere si leste, après avoir ordonné au Valet de la faire conduire où il savoit, qu'à peine eus-je le tems de lui rendre le salut. Dès qu'elle fut partie, mon Libraire me remit une Lettre, adressée *A l'ingenieux Sepctateur*, que cette jeune Dame l'avoit prié de me donner en mains propres, & de me dire que, si je la publiois incessamment, je ne l'obligerois pas elle seule, mais une troupe de mes Amies qui lisent ma Feuille volante autour de la Table à Thé. Je l'ouvris donc, resolu de la publier quoi qu'elle pût contenir; & si quelques-uns de mes Lecteurs étoient assez critiques pour la desapprouver, je ne doute pas qu'ils n'en fussent charmez aussi bien que moi, s'ils avoient vû l'aimable personne qui l'à écrite.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur les Damoiseaux qui devroient s'emplo-

„ Vous êtes toûjours prêt à recevoir tout „ ce qu'on peut vous insinuer ou vous pro„ poser d'utile au Public; & je me flatte que „ vous jugerez tel un Expedient qui vous „ fournira les moïens d'emploïer la Race „ la plus fainéante de tout le Roïaume, je „ veux

„ veux dire ces Hommes qu'on distingue par les Noms de Damoiseaux, de Petits Maîtres, &c. Vous savez que ces beaux Messieurs ne sont pas faits pour les Emplois mâles, & que, faute d'occupation, ils se voient souvent exposés aux Vapeurs aussi bien que les Dames. D'un autre côté, vous n'ignorez pas que les Franges à nœuds sont revenues à la mode, & que c'est un assez joli amusement. Je souhaiterois donc qu'il vous plût de le recommander à ces Messieurs, puisque par-là ils peuvent se rendre utiles aux Dames qu'ils admirent. C'est d'ailleurs une Exercice, qui ne détourne d'aucune sorte de Jeu, ni d'aucun autre Divertissement; qu'on peut faire à la Comedie, en Carosse, auprès de la Table à Thé; en un mot, dans tous les Lieux où ils se rendent pour l'amour des Dames, si vous en exceptez l'Eglise, où je vous prie, s'il vous plait, de le défendre, pour éviter toute équivoque? Ainsi je compte qu'ils s'y adonneront volontiers. Outre cela, c'est une Occupation qui admet bien des graces, comme on peut le voir dans le beau Sexe, & qui doit encourager d'autant plus les Damoiseaux à l'embrasser: Par exemple, elle fait paroitre, avec tout l'avantage possible, une Main blanche & un Brillant magnifique; & laisse les yeux, les Pensées & la Langue en pleine liberté de s'emploier comme à l'ordinaire. Enfin, elle me paroit si convenable à tous

ier à nouer des Franges.

„ égards,

„ égards qu'il est intuile d'en relever le prix
„ par la satisfaction que ces Maîtres Noueurs auront de voir leur Ouvrage mêlé
„ dans une Frange avec celui d'une belle
„ Dame, pour laquelle & avec laquelle
„ ils l'auront fait. En verité Mr. le Spectateur, je suis ravie d'avoir trouvé
„ quelque chose à la portée de ces Messieurs; puis qu'il seroit fort triste qu'une
„ si grande Partie du Roïaume demeurât
„ en friche & les bras croisez. Je ne vous
„ retiendrai pas plus longtems, & je me
„ borne à vous dire que je suis toûjours du
„ nombre de celles qui lisent vos Feuilles
„ volantes & qui vous admirent le plus.

C. B.

„ *P. S.* Le plûtôt qu'on mettra ces beaux
„ Messieurs en œuvre ne sera que le mieux;
„ puis qu'il y a quantité de belles Franges
„ commencées qui n'attendent qu'un nouveau renfort de mains.

L'autre Pièce dont je regalerai mes Lecteurs contient la Description d'une espèce d'Hommes, que je ne sâche pas d'avoir envisagez, quoi qu'assez communs dans le Monde, dans le même point de vûe, où ils sont placez dans la Lettre suivante.

Mr. le Spectateur,

LETTRE sur les Hommes

„ Vous avez si bien raisonné en dernier
„ lieu sur l'Amour conjugal, qu'il n'y a
„ nul

„ nul doute que vous ne découragiez, dans „ les démarches qui précedent cette Union „ toute pratique qui a plûtôt en vûe l'Intérêt sordide que le véritable Bonheur. „ D'un autre côté, il ne se peut que vous „ n'aïez observé que la plûpart de nos jeunes & jolies Demoiselles se piquent de „ suivre l'exemple des Dames les plus graves, & de retenir à leur service, par „ quelque petit encouragement, un aussi „ grand nombre qu'elles peuvent d'Adorateurs inutiles & surnumeraires, qu'elles „ emploient comme des Appeaux, & qu'elles nomment d'ordinaire des *Chausse-piez.* „ Ceux-ci ne doivent jamais savoir à quel „ point elles se chaussent; mais lors qu'elles „ trouvent Chaussure à leur pié, & qu'il „ s'offre un Bon Parti, ils servent à l'animer & à le piquer au Jeu, jusqu'à ce „ qu'il soit arrivé au point qu'il faut. Ce „ n'est pas tout, Madame DESMARIZIERES, cette grave Matrone, croit qu'il „ est très convenable que toute Famille sage & prudente ait plusieurs de ces Outils „ autour de la Maison, pour s'en servir „ au besoin, & que tout Galand doit produire un Certificat de sa qualité de Chausse-pié, avant que d'être admis pour „ Chaussure. Une certaine Dame, que je „ pourrois nommer s'il le falloit, a présentement à son service plus de Chausse piez de „ toutes les tailles, de tous les Païs, & de „ toutes les couleurs, qu'elle n'a jamais eu „ de Souliers neufs en sa Vie. J'ai connu une

Qui servent de *Chausse-piez* aux Dames.

„ Fem-

„ Femme, qui, après s'être servie d'un
„ Chausse pié bien des années de suite, & a-
„ voir vû qu'il ne réussissoit pas dans cet em-
„ ploi, le convertit enfin en Soulier. Je se-
„ rois fort trompé, ou votre bon Ami Mr.
„ HONEYCOMB étoit un vieux Chausse pié de
„ rebut, avant qu'il se mariât en dernier
„ lieu. Pour moi, je vous déclare ingenû-
„ ment que j'ai été un véritable Chausse-
„ pié depuis plus de vingt années, dont j'ai
„ passé plus de cinq à servir ma premiere
„ Maîtresse, avant qu'elle trouvât Chaus-
„ sure qui lui convînt. J'avouë d'ailleurs
„ que, malgré la foule de ses Courtisans,
„ je me crus toûjours le meilleur Soulier
„ de sa Boutique, & que je ne découvris
„ ma destinée qu'un Mois avant son Ma-
„ riage. Ce revers, qui faillit à me causer
„ la mort, me rendit si soupçonneux, que,
„ sur quelques manieres un peu desobli-
„ geantes de ma seconde Maîtresse, je lui
„ dis qu'elle me prenoit sans doute pour
„ son Chausse-pié. Là dessus, ma chere
„ *Climène*, qui étoit une franche Coquette
„ de son naturel, me répondit que j'étois
„ un Hypocondriaque, & que je pourrois
„ aussi bien m'imaginer être un Oeuf ou un
„ Pot de terre. Mais fort peu de tems a-
„ près elle me fit connoitre que je ne m'é-
„ tois pas trompé à cet égard. Je vous en-
„ nuïerois, mon cher Monsieur, si je vous
„ racontois la Vie d'un malheureux Chaus-
„ se-pié, & si je vous donnois le triste &
„ long récit de mes propres souffrances.
„ J'aime

„ J'aime donc mieux vous exhorter à une „ entreprise qui me paroit digne de votre „ Poste, je veux dire à décider en quels Cas „ il peut être permis à une Dame de se servir, avec honneur, d'un Chausse-pié, & „ si une Fille qui est au-dessous de vingtcinq ans, ou une Veuve qui n'a pas été „ trois années dans cet état, peut avoir un „ tel privilege; comme aussi à resoudre toutes les autres difficultez qui vous viendront naturellement dans l'Esprit sur un „ Article de cette importance. Je suis &c.

O.

LVII. DISCOURS.

* Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

Arat. in Phænom, vers. 5.

Car c'est de lui que nous tirons notre origine.

Mr. le Spectateur,

„ IL est fort à propos qu'en certaines occasions extraordinaires de la vie, on „ fasse souvenir les Grands & les Personnes d'un rang distingué, de leur naissance illustre & de ce qu'elle exige d'eux; „ afin

De la Nature Humaine, & de l'Immortalité de l'Ame.

* Voyez ces mots citez par S. PAUL dans les *Act. des Apôt.* Chap. XVII. 28.

„ afin que cette idée les éloigne de tout ce
„ qui est bas, lâche ou criminel, & les a-
„ nime à des actions louables. C'est ainsi
„ que la Noblesse devient un principe de
„ Vertu, & qu'elle produit le Mérite,
„ dont elle a été d'abord la recompense.
„ C'est pour cela même, si je ne me
„ trompe, que, dans quelques-uns de vos
„ Discours, vous avez défendu *la di-*
„ *gnité de la Nature Humaine.* Mais vous
„ savez bien que tout le monde n'est pas
„ d'accord là-dessus, puis qu'il y a des Au-
„ teurs qui en ont une tout autre idée, &
„ que l'on a écrit des Livres, en forme de
„ Maxime, pour montrer * *la fausseté des*
„ *Vertus Humaines.* Il semble que ces re-
„ flexions tiennent presque toujours de
„ l'humeur & du caractère de ceux qui les
„ font. Les Politiques attribuent les plus
„ belles actions des Hommes à l'artifice &
„ à la ruse: D'autres, chagrins & desolez
„ d'avoir essuïé mille rébufades, ou mauvais
„ traitemens, prennent les vapeurs de leur
„ Rate pour les lumieres de la Philosophie:
„ Ceux qui sont plongez dans le Vice, &
„ qui ne sauroient se distinguer par quel-
„ que bon endroit, cherchent à ruïner
„ jusques aux apparences du vrai Mérite,
„ qui semble leur reprocher le desordre où
„ ils vivent: Enfin les Esprits satiriques en-
„ veniment tout, & nous le dépeignent
„ avec les couleurs les plus noires. De
„ tou-

* C'est le titre d'un Ouvrage, composé par Mr. Esprit.

„ toutes ces différentes mains, nous avons
„ des Portraits de la Nature Humaine qui
„ ressemblent à ceux que les *Italiens* appel-
„ lent *Caracaturas*, dont l'art consiste à y
„ laisser, au milieu des proportions dislo-
„ quées & des traits chargez, quelque res-
„ semblance qui distingue la Personne; mais
„ d'une telle maniere que la Beauté la plus
„ agréable y paroit le Monstre le plus af-
„ freux.

„ On peut dire que c'est manquer de
„ bonne foi de mettre ainsi à niveau les
„ plus honnêtes Gens avec les plus infames
„ & de vouloir dégrader toute l'Espèce
„ pour les fautes des Particuliers. C'est le
„ moïen d'empêcher non seulement qu'on
„ ait bonne opinion des autres, mais qu'on
„ ait pour soi-même ce respect, qui est le
„ grand préservatif de l'Innocence, & l'a-
„ me de la Vertu.

„ J'avouë qu'il y a dans l'Homme un
„ mélange étonnant de Beauté & de Lai-
„ deur, de Sagesse & de Folie, de Vertu
„ & de Vice: Un pareil contraste se voit
„ dans un nombre infini de Personnes, &
„ chaque Individu est, à certains égards, ou
„ en certaines occasions, si opposé à lui-
„ même, que l'Homme paroit la plus in-
„ constante & la plus déreglée Créature de
„ l'Univers. Ainsi la Question, en fait
„ de Morale sur la dignité de la Nature
„ Humaine, ressemble, du premier coup
„ d'œil, à une de ces Questions épineu-
„ ses de la Physique, ou les Argumens de

„ l'un

„ l'un & de l'autre côté paroissent être d'une
„ égale force. Mais, pour avoir une juste
„ idée là-dessus, j'emprunterai ici une ex-
„ cellente Reflexion de Mr. de PASCAL,
„ qui met la chose dans tout son jour.

„ * *Il est dangereux*, dit-il, *de trop faire*
„ *voir à l'Homme combien il est égal aux*
„ *Bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est*
„ *encore dangereux de lui faire trop voir sa*
„ *grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus*
„ *dangereux de lui laisser ignorer l'une & l'au-*
„ *tre. Mais il est très-avantageux de lui*
„ *représenter l'une & l'autre.* Quelques
„ imperfections qu'il y ait dans notre Na-
„ ture, la Religion & la Vertu servent à
„ les corriger, autant qu'il est possible dans
„ l'état où nous sommes. D'ailleurs, ce
„ n'est pas un petit encouragement pour
„ des Ames bien nées de penser, que nous
„ en serons tout-à-fait delivrez à la sortie
„ de ces Corps mortels. Cette maniere so-
„ lemnelle & sublime, dont les *Juifs* sa-
„ luoient leurs Rois, en ces termes, † *O*
„ *Roi, vis éternellement!* peut être adres-
„ sée au plus chetif & au plus méprisé de
„ tous les Hommes, malgré toutes les ca-
„ lamitez & les disgraces dont il est envi-
„ ronné. Quiconque croit l'*immortalité de*
„ *l'Ame* n'a pas besoin d'une meilleure preu-
„ ve de la dignité de sa Nature, ni d'un
„ plus fort motif pour l'engager à la pra-
„ tique de la Vertu.

„ Cet-

* Voiez les *Pensées* Chap. XXIII. 5. 7.
† DAN. II. 4. &c.

„ Cette Reflexion me conduit naturellement à un Sujet que * j'ai touché dans une de mes Lettres precedentes, & je ne puis que goûter un vrai plaisir à me rappeller ce que CICERON a dit là-dessus dans la clôture de son Livre intitulé, *De la Vieillesse*. Tous ceux qui ont lû cet Ouvrage se peuvent souvenir que le vieux CATON y est représenté comme celui qui parle, ou qui enseigne, & que SCIPION & LELIUS y jouënt le rôle de ses Disciples, ou de ses Auditeurs. Du bord de la fosse, où il avoit déja un pié, ce vénérable Personnage se transporte, pour ainsi dire, dans une Vie à venir, & s'éleve à la contemplation de cette partie immortelle de lui-même, & à celle de son existence après la Mort. Enfin, † puis que vous avez publié quelques Argumens pour l'immortalité de l'Ame, tirez des lumieres de la Raison & de celles du Christianisme, je croi que vos Lecteurs ne seront pas fâchez de voir briller cette grande Verité dans les Ecrits de l'Orateur *Romain*.

„ § *Quant à l'origine éternelle des Ames*, dit CATON, *je ne voi pas qu'on en puisse douter*, *s'il est vrai que les Hommes viennent au Monde munis d'un grand nombre de connoissances. Or une grande* „ *mar-*

* Voïez le V. DISC. du III. Tome.

† Voïez le XVIII. DISC. du I. Tome.

§ Voïez la Traduction de Mr. DU BOIS de l'Académie *Françoise*, p. 107, 116. Seconde Edition de *Paris* en 1698.

„ *marque que cela est ainsi, c'est la facilité* „ *& la promptitude avec laquelle les En-* „ *fans apprennent des Arts très difficiles, &* „ *où il y a une infinité de choses à compren-* „ *dre: ce qui donne lieu de croire qu'elles* „ *ne leur sont pas nouvelles, & qu'en les* „ *leur apprenant, on ne fait que leur en rap-* „ *peller la memoire. C'est ce que nous ap-* „ *prend notre bon Ami* Platon.

„ *Je puis ajouter, à ce que je viens de* „ *dire, le discours que le premier* Cyrus „ *fit à ses Enfans sur le point de mourir, &* „ *qui est rapporté par* Xenophon, Gar- „ dez-vous bien de croire, mes chers En- „ fans, *leur dit-il*, que je ne sois plus rien, „ ou que je ne sois nulle part, quand je „ vous aurai quitez. Car dans le tems mê- „ me que j'étois avec vous, vous ne voi- „ ïez point mon Esprit; mais ce que vous „ me voïez faire vous faisoit penser qu'il „ y en avoit un dans mon Corps. Ne dou- „ tez donc point que cet Esprit ne subsiste, „ après même qu'il en sera separé, quoi „ qu'il ne se manifeste plus par aucune a- „ ction. Car rendroit-on aux grands Hom- „ mes les honneurs qu'on leur rend après „ leur mort, si leur Esprit étoit sans aucu- „ ne action qui pût en faire durer la me- „ moire. Pour moi, je n'ai jamais pû me „ persuader, que nos Esprits ne vivent „ qu'autant qu'ils sont dans nos Corps, & „ qu'ils meurent quand ils en sortent, ni „ qu'ils demeurent dépourvûs d'intelligen- „ ce & de sagesse, lors qu'ils sont dégagez

„ d'un

„ d'un Corps qui n'a par lui-même ni sens
„ ni raison. Je croi au contraire que, quand
„ l'Esprit dégagé de la matiere se trouve
„ dans toute la pureté & toute la simplici-
„ té de sa nature c'est alors qu'il a le plus
„ de lumiere & de sagesse. A la mort, on
„ voit ce que deviennent les parties dont nos
„ Corps sont composez; & elles retournent
„ d'où elles ont été tirées. Mais l'Esprit,
„ qui est d'un autre nature, ne se voit, ni
„ quand il est dans le Corps, ni quand il en
„ sort. Rien n'est plus semblable à la Mort
„ que le Sommeil. Or c'est pendant le
„ sommeil que l'Esprit fait le mieux voir
„ qu'il est quelque chose de divin. Car c'est
„ alors qu'étant moins occupé du Corps, il
„ perce dans l'avenir, & y découvre une
„ infinité de choses. Que sera-ce donc
„ quand il en sera entierement dégagé? Ce-
„ la étant donc ainsi, il est de votre devoir
„ de m'honorer comme un Dieu après ma
„ mort. Mais quand l'esprit mourroit a-
„ vec le Corps, toujours le respect que vous
„ devez aux Dieux, qui gouvernement l'U-
„ nivers, & qui le tiennent dans un si
„ bel ordre, devroit-il vous obliger de
„ censerver des sentimens de tendresse &
„ de veneration pour ma memoire.

„ *Volià ce que disoit* CIRUS *sur le point*
„ *de mourir. Mais, si vous le voulez bien,*
„ *revenons de chez les Etrangers à ce que*
„ *nous trouvons parmi nous Jamais on ne*
„ *me persuadera, mon cher* SCIPION, *que*
„ *ni votre Pere,* PAUL EMILE, *ni vos*

„ *deux ayeuls*, PAUL & SCIPION l'Africain, *ni le Pere de celui ci, ni son Oncele, ni tant d'autres grands Hommes, dont il n'est pas besoin de faire le dénombrement, eussent entrepris tant de grandes choses; dont la posterité conserveroit la memoire, s'ils n'eussent vû clairement, que l'avenir même le plus éloigné ne les regardoit pas moins que le present. Et pour me vanter aussi à mon tour, selon la coûtume des Vieillards, croïez-vous que j'eusse travaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à la Guerre & dans l'interieur de la République, si la gloire de mes travaux eût du finir avec ma vie? N'aurois-je pas sans comparaison mieux fait de la passer dans le repos, sans m'embarrasser d'aucune sorte d'affaire? Mais mon Ame, s'élevant en quelque sorte au-dessus du tems que j'avois à vivre, a toujours porté ses vûes jusqu'à la posterité; & j'ai toujours compté que ce seroit après la fin de cette vie mortelle que je serois le plus vivant. C'est ainsi que tous les grands Hommes comptent; & si l'Ame n'étoit immortelle, ils ne feroient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.*

„ *Mais de plus, d'où vient que les plus sages sont ceux qui prennent la mort le plus en gré; & que plus on est dépourvû de sagesse, plus on est fâché de mourir? N'est-ce pas que plus l'Esprit a d'étendue & de lumiere, plus il voit clairement que la mort n'est qu'un passage à quelque cho-*

„ *se*

„ *se de meilleur, & que moins il en a, moins*
„ *il le voit? Pour moi, je brûle d'ardeur de*
„ *me rejoindre à vos Peres, pour qui j'ai eu*
„ *tant d'amour & de veneration; & non*
„ *seulement à ces grands Hommes que j'ai*
„ *connus; mais à ceux même dont j'ai entendu*
„ *parler, & dont j'ai lû ou écrit moi-même*
„ *les actions. Je vais donc vers eux avec*
„ *tant de joie, qu'on auroit peine à me retenir*
„ *& on ne me feroit pas plaisir de me*
„ *refondre, comme* PELIAS, *pour me renouveller*
„ *& me faire recommencer à vivre. --*
„ *O heureux jour, que celui où je sortirai de*
„ *cette foule impure & corrompuë, pour me*
„ *rejoindre à cette divine & heureuse troupe*
„ *de grandes Ames, qui ont quitté la Terre*
„ *avant moi! J'y trouverai, nom seulement*
„ *ces grands Hommes dont j'ai parlé; mais*
„ *encore mon cher* CATON, *que je puis dire*
„ *avoir été un des meilleurs Hommes, du meilleur*
„ *naturel & des plus fidéles à ses devoirs*
„ *qu'on ait jamais vûs. J'ai mis son corps*
„ *sur le bucher, au lieu qu'il auroit dûmettre*
„ *le mien Mais son Ame ne m'a point*
„ *quitté; & sans me perdre de vûe, il n'a fait*
„ *que me devancer dans un Pays où il voyoit*
„ *que je le rejoindrois bientôt. Si j'ai soutenu*
„ *la perte d'un tel Fils avec quelque fermeté,*
„ *ce n'est pas que je n'en fusse touché jusqu'au*
„ *vif; mais je me suis consolé par la*
„ *pensée que nous n'étoient pas separez pour*
„ *long-tems.*

„ Je suis &c.

LVIII. DISCOURS.

Et sibi præferri se gaudet. —— —— ——
OVID. Metam. L. II. 434.

Il se réjouit de voir qu'on le prefere à lui-même.

Defense du SPECTATER contre ses Critiques.

LORS que je me suis trouvé en Compagnie, où l'on a parlé de mes Feuilles volantes, j'ai goûté un plaisir extrème à voir que ceux qui cherchent à blâmer le SPECTATEUR avouënt que certaines Lettres, qu'il a publiées, sont aussi bonnes, ou meilleures qu'aucune de ses Pièces. Là-dessus on cite plusieurs de ces Lettres fort enjouées, que les uns attribuent au SPECTATEUR lui-même, & d'autres à ses Correspondans. * Telles sont celles du Valetudinaire de l'Inspecteur sur les Enseignes de *Londres*, du Maître pour l'exercice de l'Evantail, sur la Jupe de baleine, sur NICOLAS HART le Dormeur périodique, de Mr. le Chevalier ENVILLE, & quantité d'autres de la même nature. Comme il n'y a rien que j'aime tant que de mortifier les Esprits envieux & malins, pour bien assener mon coup, je dois les avetir qu'ils m'ont souvent loué sans y prendre garde, & qu'ils

* Voïez Tome I. p. 119. & 138. Tome II. p. 60. & 159. & 342. Tome III. p. 327.

qu'ils ont approuvé mes Ecrits lors qu'ils s'imaginoient d'y trouver à redire. J'ai entendu plusieurs de ces infortunez Genies démontrer d'une maniere invincible, que j'étois incapable de composer une Lettre, que j'avois écrite le jour precedent. J'en ai même entendu quelques uns lâcher des expressions ambigues & insinuer à la Compagnie qu'ils m'avoient fait l'honneur de m'écrire eux-mêmes telle ou telle Lettre en particulier, qui étoit alors sur le tapis & dont on parloit avec éloge. Ces impitoïables Critiques apprehendent tant de m'attribuer ce qui ne m'appartient pas, qu'ils ne veulent pas décider si * le Lion, le Sanglier & les Pots de Fleurs de la Comédie ne m'ont point écrit les Lettres qui me sont venues sous leurs Noms. J'avertirai donc ces Messieurs que je me plais souvent à debiter mes pensées sous le Nom emprunté de quelqu'un de mes Correspondans ou le Personnage feint de quelque Anonyme, & cela pour les raisons suivantes: En premier lieu, par un trait de politique, semblable à celle de ceux qui ne veulent se dire les Autres d'une Raillerie qu'après l'avoir hasardée sous le nom d'un autre. En deuxième lieu, parce que je voudrois arracher quelques louanges de ceux qui n'applaudissent jamais à quoi que ce soit, dont l'Auteur est connu & certain. En troisiéme lieu, parce que cela m'a fourni l'occasion de varier les Caractères infini-

* Il en est parlé dans quelques DISCOURS, que l'on n'a pas jugé à propos de traduire.

ment plus, que si j'avois toujours soutenu mon rôle de SPECTATEUR. En quatrième lieu, parce que ma Dignité en auroit souffert, si j'avois publié sous mon Nom toutes ces Pièces badines que j'ai attribuées à d'autres. En cinquième & dernier lieu, parce que ces Lettres amènent plus naturellement les Reflexions qui viennent ensuite, & qui leur servent de clôture.

Il y a d'autres Envieux qui m'ont aussi fait un honneur tout particlier, quoi que sans dessein. Ceux-ci veulent à tout prix que j'aie traduit ou emprunté plusieurs de mes pensées de Livres qui sont écrits en d'autres Langues. J'ai ouï dire qu'un certain Gentilhomme, plus renommé pour sa belle Bibliotheque que pour son Savoir, l'a soutenu plus d'une fois en Compagnie. Mais quand il accuseroit juste, je suis persuadé qu'il n'en fait rien par lui-même; & s'il avoit lû les Livres qu'il a ramassez, il trouveroit que son Accusation est très-mal fondée. Les veritables Savans me justifierônt là dessus, & j'ai été si éloigné de pécher à cet égard, que j'ai poussé peut-être le scruple trop loin en citant les Auteurs de certaines pensées, que j'aurois pû m'arroger sans faire aucun tort. Dans le fond ce reproche m'est honnorable, & je dois plûtot m'en glorifier, que tacher de le combattre.

Quelques-uns sont si acharnez à m'enlever le peut de reputation qui peut me revenir de ces DISCOURS, qu'ils attribuent quel-

quelques-uns des meilleurs à ces * Manuscrits imaginaires, d'où j'ai pretendu les avoir tirez. D'autres attaquent là-dessus ma bonne foi plûtôt que mon Esprit, & de-là vient que j'y suis plus sensible. Ils soutiennent qu'un Auteur est coupable de Mensonge ou de Fausseté, lors qu'il cite au Public des Manuscrits qu'il n'a jamais vûs, ou qu'il lui dépeint des Scènes qui n'ont jamais subsisté que dans son idée. Mais ces Messieurs devroient considerer qu'il n'y a ni Fable ni Parabole qui ne soit exposée à cette objection, & qu'on ne dût bannir de tous les Livres, si tant est qu'on ne puisse avancer que des Faits réels. D'ailleurs il me semble que, par la maniere dont je m'exprime dans ces endroits-là, tout Lecteur peut aisément distinguer les réalitez des fictions.

La Critique ne se borne pas ici. Les uns voudroient que mes Discours ne roulassent que sur des sujets divertissans, & les autres n'en peuvent souffrir aucun, à moins que leur but immédiat ne tende à l'avancement de la Religion & des Sciences. Qu'ils debattent la chose entre eux : Pour moi, je ne m'en mêlerai point, puis que ma conduite est approuvée en partie de l'un ou de l'autre côté. Si j'étois serieux, ou badin, mal-à-propos, je meriterois la Censure de mes Lecteurs ; ou s'il y avoit quelque chose dans mes Ecrits qui ne fût pour le moins innocent, ou si le gros n'en étoit destiné de

 bon-

* Tels sont ceux, dont il est parlé Tome I. p 236, & 389, & 432. Tome II. p. 33. &c.

bonne foi à decourager le Vice & l'Ignorance, & à soutenir les Interêts de la Vertu & du veritable Savoir, je serois plus rigide à me condamner moi-même que le Public n'est dispofé à l'être. Quoi qu'il en soit, je prie mes Lecteurs de regarder chaque Discours comme un Traité a part, & independant de tout ce qui le precede ou qui le suit.

Pour conclusion, je vais donner ici une Lettre qui m'a été réellement envoïée, aussi bien que quelques unes de celles que j'ai publiées, & dont je suis fort redevable à ceux qui me les ont écrites.

Monsieur,

„ J'ai été ce matin dans une Compagnie
„ de Personnes qui vous honnorent, & où
„ nous avons lû avec un plaisir incroïable,
„ les remarques de Ciceron sur l'action
„ de l'Orateur * accommodées au Théatre
„ *Anglois*; quoi que, pour vous le dire en
„ passant, nous aïons senti un véritable
„ chagrin d'y voir qu'un autre de vos Mem-
„ bres vous abandonne. Le pauvre Mr. de
„ Coverley est mort, l'illustre Eccle-
„ siastique se meurt. Le Capitaine Sentry
„ s'est mis en possession d'un bel He-
„ ritage, Mr. Honeycomb s'est marié
„ à

* C'est à cause de cela même qu'on n'a pas traduit le DISCOURS, où elles se trouvent, & où il y a divers passages citez de quelques Pièces *Angloises*.

„ à la Fille d'un de ses Fermiers. & le Ju-
„ risconsulte du *Temple* se retire pour s'ap-
„ pliquer à ce qui regarde sa Profession.
„ Quelle sera enfin l'issue de tout ceci?
„ Nous craignons fort que cela ne présa-
„ ge rien de bon au Public. Si vous ne fi-
„ xez au plûtôt un jour pour choisir de
„ nouveaux Membres, vous ne sauriez
„ nous ôter de l'esprit que nous allons
„ perdre le SPECTATEUR de la *Gran-*
„ *de-Bretagne*. J'ai ouï dire qu'un gros
„ Parti de nos Dames a resolu de vous
„ presenter une Requête là-dessus, & je
„ ne doute pas, si vous nous en donnez
„ le tems, que vous n'en receviez de tous
„ les Quartiers du Roïaume, pour vous
„ prier de vouloir continuer un Ouvra-
„ ge si utile. Aïez la bonté de nous de-
„ livrer de cette inquietude, & vous obli-
„ gerez par là tous vos Lecteurs; mais
„ d'une façon toute particuliere celui qui
„ est &c.

O. * PHILO-SPEC.

* C'est-à-dire, *Celui qui aime le* SPECTATEUR.

trouvé la circulation du sang, & que nos Anatomistes modernes ont fait plusieurs autres decouvertes de grande importance, nous voïons de nouveaux miracles dans la structure du Corps Humain, & nous appercevons, en plusieures de ses parties, divers usages considerables qui étoient inconnus aux Anciens. En un mot, le Corps de l'Homme est un Sujet qui peut subir l'examen le plus rigoureux. Quoi que du premier coup d'œil, & sans en avoir qu'une connoissnce très-superficielle, il paroisse formé avec toute la sagesse possible; plus on le recherche, plus on l'approfondit, & plus il augmente notre surprise & notre admiration. Ce que je viens de dire du Corps Humain peut s'appliquer au Corps de tous les Animaux, qui ont servi de matiere aux observations des Anatomistes.

Le Corps d'un Animal est un Objet proportionné à nos Sens. C'est un Systême particulier de la Providence, renfermé dans des bornes fort étroites. L'Oeil le peut embrasser, &, par un examen réïteré, le contempler dans toutes ses parties. Si le Corps de toute la Terre, ou même de tout l'Univers, étoit assujetti de cette maniere à la recherche de nos Sens, & qu'il ne fut pas d'une trop vaste étendue pour la foiblesse de nos yeux & de nos mains, il n'y a nul doute qu'il ne nous parût aussi habilement construit que la fabrique de notre Corps. Nous verrions, dans toutes ses parties en gros & en détail, la même enchaînure & la même de-

dépendance, la même néceſſité & le même uſage, la même beauté & la même harmonie, que nous obſervons dans le Corps de chaque Animal.

Plus notre Raiſon a de l'étendue, & plus elle eſt capable de reflechir ſur les Objets immenſes, plus elle décovre de traits de Sageſſe & de Providence dans les Ouvrages de la Création. Un Chevalier Newton, qui eſt une des Merveilles de notre ſiècle, peut enviſager tout un Syſtème de Planetes; en examinerle poids, le nombre & la meſure; & en tirer autant de bonnes Démonſtrations d'une Puiſſance & d'une Sageſſe infinie, qu'un Eſprit plus borné en peut recueillir du Syſtème du Corps Humain.

Mais pour revenir à nos ſpéculations ſur l'Anatomie, je conſidererai ici la ſtructure du Corps des Animaux dans une certaine vûe, qui fait voir, ſelon moi, que celui qui les a formez eſt un Etre tout-puiſſant & tout ſage, avce une évidence qui vaut celle de mille Démonſtrations. Je croi que nous pouvons poſer d'abord comme une Principe inconteſtable, que le Hazard ne peut jamais agir d'une maniere uniforme & conſtante. Si l'on jettoit toujours le même nombre avec dix mille Dez, ou ſi chaque Coup ſurpaſſoit toujours cinq fois le Nombre du coup precedent, ou qu'il fut toujours cent fois au-deſſous, qui ne s'imagineroit qu'il y a quelque Puiſſance inviſible qui dirige le coup? C'eſt auſſi la méthode que nous obſervons dans les Ouvrages de la Nature.

Cha-

Chaque ſorte d'Animal eſt variée par differentes groſſeurs, dont chaque eſt la baſe d'une differente Eſpèce. Qu'on parcoure toutes les ſortes de Chiens ou de Lions, & l'on trouvera que la plûpart des Ouvrages de la Nature ſont publiez, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, en divers Formats, en grand & en petit Volume. Si nous jettons les yeux ſur les Reptiles, ou ſur les Animaux qui vivent dans l'Eau, nous y voïons les mêmes repetitions entre pluſieurs Eſpèces, qui ne different guère les unes des autres que par la taille & la groſſeur. La même Créature, qui paroit en grand, eſt copiée en diverſes proportions, juſqu'à ce qu'elle ſe reduit en Miniature. Il ne ſeroit pas moins ennuïeux, qu'inutile pour ceux qui ſont verſez dans l'Hiſtoire naturelle des Animaux, ſi je leur donnois ici des Exemples de cette conduite reguliere de la Providence. La magnifique Harmonie de l'Univers eſt telle, que nous y pouvons obſerver un nombre infini de *Conſonances* qui roulent ſur le même *Ton*. Je pourrois étendre cette idée juſques aux parties inſenſibles de la Nature, où l'on voit la Matiere diſpoſée en divers Syſtèmes *ſimilaires*, ſoit qu'on examine les Etoiles & les Planetes, ou les Pierres, les Vegetaux & les autres Corps ſublunaires. En un mot, Dieu a fait voir les richeſſes de ſa bonté & de ſa puiſſance, non ſeulement dans la production de pluſieurs Eſpèces originales & primitives; mais auſſi dans la multitude de

celles qui en descendent par dégrez, & qui forment de nouvelles Espèces.

Portons cette pensee plus loin : Chaque Créature vivante, considerée en elle-même, a diverses parties fort compliquées, qui sont des Copies exactes de quelques autres de ses parties compliquées de la même maniere. Un Oeil auroit sufi pour l'entretien & la conservation d'un Animal ; mais, afin d'améliorer son état, la Nature lui en a donné un autre, placé, avec une exactitude mathématique, dans la même situation avantageuse, & qui est à tous égards de la même grosseur & de la même contexture. Le Hasard pourroit il être si exact & si uniforme dans ses operations ? Quand un million de Dez jettez en l'air ameneroient deux fois de suite le même nombre, cela n'approcheroit pas de l'autre merveille. Mais lors que nous voions cette ressemblance dans les Bras, les Mains & les Doigts, lors que nous voions qu'une moitié du Corps repond exactement à l'autre dans tous ces petits traits délicats, sans lesquels un Homme auroit très-bien pû subsister ; lors que nous voions souvent une partie repetée cent fois dans le même Corps, quoi qu'elle soit composée d'un nombre infini de fibres entrelacées les unes avec les autres d'une maniere étonnante, & que ces parties different entre elles pour la grosseur ou la petitesse, selon que l'exige l'endroit où elles se trouvent ; lors, dis-je, que nous voions tout cela, il faut être bien aveugle pour n'y pas découvrir

vrir le doigt de Dieu. Ces parties doubles, sans lesquelles un Homme auroit pû subsister, quoi que non pas si bien qu'avec elles, sont une démonstration évidente de la Sagesse infinie du Créateur; & cette grande conformité, qui est entre les vaisseaux multipliez du même Corps, prouve manifestement qu'ils ne sauroient être l'Ouvrage du Hasard. Cette Démonstration reçoit un nouveau dégré de force, si nous l'appliquons à chaque Animal & à chaque Insecte en particulier, qui nous est connu, aussi bien qu'à ce nombre infini de Créatures vivantes qui sont trop petites pour être l'objet de nos yeux; & si nous examinons la ressemblance qui se voit à plusieurs égards entre les differentes Espéces d'Animaux, autant qu'elle convient à l'état où chacune d'elles se trouve. Il est beaucoup plus probable que cent millions de Dez jettez au hazard ameneroient cent millions de fois le même Nombre, qu'il ne l'est de s'imaginer que le Corps d'aucun Animal puisse être organisé par le concours fortuit des atomes de la Matiere. Mais de vouloir que le même Hasard se trouve dans un nombre infini d'Exemples, il faut être d'une crédulité impossible à concevoir. Que sera-ce, si nous reflechissons sur les deux Sexes dans chaque Espèce de Créature vivante, sur les ressemblances qu'ils ont l'un avec l'autre, & sur ce qui les distingue nécessairement pour servir à l'entretien de ce Monde animé?

Il y a plusieurs autres Démonstrations de l'Etre suprême, aussi bien que de la Sagesse, de la Puissance & de Bonté infinies qui éclattent dans la formation du Corps d'une Créature vivante, pour lesquelles je renvoie mes Lecteurs à d'autres Ouvrages, & en particulier au sixième Livre du Poëme intitulé * *La Creation*, où la fabrique du Corps Humain est décrite avec beaucoup d'élegance & de netteté. Mais je me suis étendu sur la Pensée qui fait le principal sujet de ce Discours, parce que je ne l'ai pas vûe ailleurs si developée.

O.

* Le Chevalier RICHARD BLACKMORE, Docteur en Medecine, est l'Auteur de ce Poëme.

LX. DISCOURS.

Numquam ita quisquam bene subducta ratione ad vitam fuit,
Quin res, ætas, usus semper aliquid adportet novi,
Aliquid moneat, ut illa, quæ te scire credas, nescias,
Et, quæ tibi putaris prima, in experiundo ut repudies.

TERENT. Adelph. Act. V. Sc. II. 1.

Jamais personne n'a si bien reglé & supputé tout ce qui regarde la conduite de sa vie, que les affaires, l'âge, l'experience ne lui apprennent encore quelque chose de nouveau, & ne lui fassent connoitre qu'il ne sait rien de ce qu'il croïoit le mieux savoir, de maniere que dans la pratique on se voit souvent obligé de rejetter ce qu'on avoit cru le plus avantageux.

DANS la Lettre suivante, que j'ai reçue du Capitaine SENTRY, il y a des sentimens qui marquent, si je ne me trompe, une égalité d'Ame, un Esprit ferme & raisonnable, aussi bien disposé à soutenir la mauvaise que la bonne fortune.

De

De *Converley-Hall* le 15/26 *Novembre* 1712.

MONSIEUR,

LETTRE du Capitaine SENTRY, sur l'usage qu'il fait de son Bien.

„ Parvenu à l'Heritage de mon très-ho-
„ noré Oncle le Chevalier DE COVER-
„ LEY, j'ai de la peine à soutenir la mê-
„ me figure que cet honnête Homme de
„ la vieille roche faisoit avec son Bien, dont
„ il jouïssoit d'une maniere si agréable. Je
„ ne saurois reflechir sur son Caractére, s'il
„ m'est permis de le dire, avec tout le res-
„ pect qui lui est dû & que ses grands bien-
„ faits exigent de moi, sans me rappeller
„ une Verité, qu'il me semble avoir appri-
„ se dans votre Cotterie, c'est, Qu'un Hom-
„ me plein d'ardeur & qui a le cœur bon,
„ quoi que d'ailleurs d'un assez petit Genie,
„ l'emporte de beaucoup dans la Societé
„ civile sur celui qui possede les plus beaux
„ talens, mais qui est d'une humeur froide
„ & indolente. Helas! pourquoi aurois-je
„ honte de relever les foibles de mon illu-
„ stre Parent? Ses petites bizarreries & son
„ insuffisance pour la conversation des per-
„ sonnes les plus polies sont mortes avec
„ lui; mais le souvenir de ses grandes &
„ bonnes qualitez fait honneur à sa memoi-
„ re. Que dis-je? Ce contraste donne du
„ relief à son mérite; puis qu'il a laissé a-
„ près lui une telle reputation, qu'il ne se-
„ roit pas indigne de l'Homme le plus sa-
„ ge d'emploïer toute sa vie pour en acque-
„ rir une pareille. Je vous avertirai en pas-
„ sant que plusieurs de vos Lecteurs ont

„ mal

„ mal-pris un endroit qui se trouve à la fin „ d'un de vos DISCOURS *, où vous „ rapportez ce que le Chevalier DE CO- „ VERLEY dit à l'Hôtesse de *Spring-Gar-* „ *den*. Je sai que vous y avez mis cette „ circonstance pour donner un Exemple „ de la simplicité & de l'innocence de ses „ mœurs, qui lui faisoient croire qu'il étoit „ aisé de ramener une de ces malheureu- „ ses à son devoir, plûtôt que pour insinuer „ qu'il eût aucun dessein de se rendre cri- „ minel avec elle. Mais il y a peu de Le- „ cteurs qui puissent entrer dans la finesse „ d'un Caractère.

„ Quoi qu'il en soit, j'ai sur tout en vûe „ de vous dépeindre ici la situation de mon „ Esprit, & le plaisir que je me promets „ dans la jouïssance de ma nouvelle For- „ tune. J'ai gardé tous les Domestiques & „ autres qui étoient au service de feu mon „ Oncle, excepté ceux qui avoient besoin „ d'être congediez, & auxquels j'ai distri- „ bué de petits Etablissemens qui se trou- „ vent dans l'enceinte de mon Domaine. „ Pour ceux dont il m'avoit chargé d'une „ maniere positive, & dont il avoit dressé „ lui-même une Liste, je les ai mis chez „ des Fermiers qui ont renouvellé leurs „ Baux avec moi, qui doivent les entrete- „ nir durant toute leur vie, & à qui j'ai „ accordé, en leur faveur, de si grands a- „ vantages, qu'il sera toûjours de leur in- „ térêt d'en avoir un soin tout particulier.

„ D'ail-

* Voïez Tome IV. pag. 139.

„ D'ailleurs, j'ai trouvé en Caisse une bon-
„ ne Somme, dont je dispose entre mes
„ Vassaux sur le pié de l'Intérét ordinaire,
„ mais j'ai plûtôt égard à leurs nécessitez
„ qu'à la sûreté de mon Capital. D'un au-
„ tre côté, j'exige de ceux qui m'ont de
„ grandes obligations de cautionner pour
„ leur pauvre Jeunesse, soit Filles ou Gar-
„ çons, qui méritent d'être aidez pour s'é-
„ tablir dans le monde. Ainsi je me flatte
„ de regler si bien mes affaires, que ma ge-
„ nérosité servira plûtôt à augmenter qu'à
„ diminuer mon Revenu. En un mot, je
„ ne prêterai mon argent qu'à des Person-
„ nes indigentes, sous la Caution de cel-
„ les qui ne le sont plus par les bienfaits
„ qu'elles ont reçu de ma Famille ou de
„ moi-même. De sorte que ceux-ci peuvent
„ se rendre utiles à leurs proches, avec le
„ secours de ma Bourse, qui leur sera toû-
„ jours ouverte à ce prix-là. J'ai emploïé
„ déja quatre mille Livres Sterlin de cette
„ maniere, & vous seriez étonné si je vous
„ disois le nombre de personnes qui en pro-
„ fitent. Ce n'est pas tout, à l'égard des
„ Orphelins, que le Chevalier m'a recom-
„ mandez, & qui n'ont rien au monde, je
„ leur fournis dequoi les mettre en Apren-
„ tissage, sous la Caution de leurs Parens
„ ou de leurs Amis, & avec cette Clause,
„ que, s'ils viennent à mourir avant que le
„ terme de leur Engagement soit fini, Je ne
„ serai point tenu à le païer. Ce qui obli-
„ ge les Parens & les Maîtres à prendre un
„ soin

„ soin extraordinaire de ces jeunes Garçons „ qui, après être sortis de leur Aprentissa- „ ge, peuvent donner deux ou trois années „ de leur tems à ceux qui ont cautionné & „ fourni cette Somme pour eux. Voilà ce „ qui est passé de plus considerable en ce „ genre depuis que je suis entré en posses- „ sion de mon Heritage; mais soïez per- „ suadé que je chercherai toûjours les occa- „ sions de me rendre utile à tous mes Voi- „ sins, & de travailler à l'avancement de „ leur bonheur, aussi bien que de leur in- „ térêt.

„ Permettez-moi de vous exposer ici un „ petit Etablissement que j'ai fait, qui est dû „ au train de vie que j'ai mené autrefois, & „ qui me donnera, si je ne me trompe, „ beaucoup de satisfaction le reste de mes „ jours de quelque durée qu'ils puissent „ être.

„ Chacun est prevenu en faveur de l'E- „ ducation qu'il a euë dès sa jeunesse, & je „ ne sai s'il n'y auroit pas du foible à vou- „ loir y renoncer. Un tel préjugé ressem- „ ble à celui qu'on a pour sa Patrie, que „ l'on prefere à tous les autres Païs du „ Monde. Après avoir emploïé ma jeu- „ nesse dans les armes, j'ai toujours cru, „ depuis ce tems-là, que les Officiers qui „ conservent la Modestie, la bonté du „ Cœur, la Justice & l'Humanité sont les „ Hommes les plus dignes & les plus estima- „ bles qu'il y ait. Etre exposé, la plûpart du „ tems, à de cruels dangers, à de pénibles „ veil-

„ veilles, à de furieuses allarmes on à de „ rudes marches, & en passer le reste dans „ l'observation exacte des règles de la Ver„ tu & de la Vie civile, est un Métier, ou „ plûtôt un Heroïsme, qui ne devroit pas „ essuïer le mauvais traitement qu'il reçoit „ d'ordinaire. Comptez, mon cher Mon„ sieur, que, s'il n'y avoit pas bon nombre „ d'Officiers de ce mérite, nous n'aurions „ jamais vû les glorieux Evenemens qui „ sont arrivez de nos jours. Ce qui for„ me le Caractère d'un véritable Soldat est „ le contre pié de celui qui paroit en Habit „ rouge, qui fait grand bruit, qui est inso„ lent, & qui veut l'emporter de haute lut„ te par tout où il se trouve. Mais je vou„ lois vous dire que pour honorer la Pro„ fession des armes, j'ai destiné une certai„ ne Somme à tenir table ouverte pour ces „ braves Officiers, qui ont bien servi leur „ Patrie, & qui voudront, de tems en tems, „ passer toute l'année, ou la belle Saison, „ à *Coverley Hall.* Ils y trouveront des „ Chevaux & des Valets à leur service, a„ vec toutes les commoditez de la vie, & „ les agrémens que peut fournir une belle „ Campagne. Si le Colonel BEAURE„ GARD vouloit me faire cet honneur, il „ n'y a point d'Homme au monde qui fût „ mieux venu que lui auprès de moi. Il a „ une si parfaite connoissance de sa Profes„ sion, une si grande franchise, des manie„ res si honnêtes, & le cœur si bon, que son „ Exemple pourroit animer ceux qui lui

„ res-

„ ressemblent à me rendre visite. Quoi qu'il „ en soit, j'avertirai ici Messieurs les Offi- „ ciers qu'ils doivent se tenir pour invitez „ ou non, suivant que leur Caractère ap- „ proche, ou s'éloigne du sien.

„ D'un autre côté, quoi que je sois de- „ venu Gentilhomme Campagnard, mes A- „ mis ne doivent pas craindre que je les en- „ gage à passer les bornes de la Temperan- „ ce & de la Sobrieté. Non, Monsieur; „ j'aurai toûjours assez de ces Principes de „ Vertu & de Bienséance, que nous culti- „ vions dans notre Cotterie, pour avoir en „ horreur tous les plaisirs dereglez : Mais „ je me souviendrai sur tout de ce que no- „ tre cher Ciceron dit, que le plaisir de „ manger consiste dans le desir, & non pas „ dans le rassasiement. D'ailleurs ceux qui „ poursuivent la Volupté avec le plus d'ar- „ deur n'y arrivent presque jamais. Enfin je „ ne saurois m'empêcher de vous témoi- „ gner, à vous qui êtes un Philosophe, la „ satisfaction que j'eus hier de lire, dans cet „ Orateur *Romain*, qu'un Noble d'*Athenes*, „ après avoir soupé chez Platon, lui „ fit ce beau Compliment le jour ensuite, „ *Les repas que vous donnez à vos Amis ne* „ *plaisent pas seulement le jour même, mais* „ *encore le lendemain.* Je suis *&c.*

T. Guill. Sentry.

LXI. DISCOURS.

Si vulnus tibi, monstrata radice vel herbâ,
Non fieret levius; fugeres radice vel herbâ
Proficiente nihil curarier. —— ——
Hor. L. II. Epist. II. 149.

Si en te servant d'une racine ou d'une herbe, qu'on t'auroit enseignée pour guerir une plaie, tu n'en recevois aucun soulagement, tu cesserois d'employer un remede inutile.

Il est très-difficile de louer quelqu'un sans le déconcerter. Mais un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, & quelques-uns de ses Amis ont trouvé le secret d'épargner ma modestie. Ils ont approuvé quelques-uns de mes Discours d'une maniere si indirecte & en même tems si enjouée, que, si quelqu'un de mes Lecteurs me croit digne de blâme pour avoir publié les éloges qu'ils me donnent, il m'avouera que je ne mériterois pas moins sa critique, si j'avois supprimé le tour ingenieux qu'ils emploient pour m'honnorer de leurs louanges.

Monsieur,

„ Je me trouve souvent dans une Com-
„ pagnie de beaux Esprits de l'un & de l'au-
„ tre Sexe, où nous raisonnons d'ordinaire
„ sur

„ fur vos DISCOURS, ou fur les Sujets que „ vous y avez traitez. Mardi dernier nous „ parlâmes de ces deux Volumes que vous „ venez d'en publier. Les uns louoient ce „ DISCOURS-ci, les autres celui-là, & il „ n'y eut prefque pas une feule Perfonne „ qui n'eût fon Difcours favori. Là-def- „ fus un Savant de la troupe nous dit, qu'il „ ne feroit pas mal de rendre à M. le SPEC- „ TATEUR le même hommage qu'on rend „ tous les jours à Mr. le Chevalier GUIL- „ LAUME READ, au Dr. GRANT, à „ Mr. MOOR l'Apoticaire, & à d'autres „ habiles Medecins, dont les Patiens font „ publier la Guerifon qu'ils en ont obtenue, „ avec les differentes Maladies qui les affli- „ geoient. La propofition fut reçue avec „ applaudiffement & la Dame, chez qui „ nous étions, fit apporter vos deux der- „ niers Volumes, qu'elle avoit en grand „ Papier, avec des Feuillets blancs entre- „ deux, deftinez à fon ufage. On les mit „ fur la Fenêtre, où chacun fe rendit à fon „ tour, & dreffa un Avertiffement en fti- „ le de ces petites Pièces ingenieufes, qu'on „ voit d'ordinaire au bas de nos Gazettes. „ Lors que nous eumes achevé ces Eloges, „ nous nous divertimes à les lire auprès du „ feu, & nous refolumes d'une commune „ voix, *Nemine contradicente*, que nous les „ ferions tranfcrire, pour vous les envoïer. „ Celui qui avoit fait l'ouverture écrivit le „ premier fon Avertiffement à la tête du „ Livre, & les autres fuivirent par ordre.

„ REMEDIUM *efficax & universum*;
„ ou, Remede efficace & universel, pro-
„ pre à guérir tous ceux qui sont attaquez
„ de Malice, d'Orgueil, d'Esprit de Par-
„ ti, ou de tout autre Vice auquel la Na-
„ ture Humaine est sujette, avec une Mé-
„ thode aisée pour connoître lors qu'on
„ en est infecté. Ce Panacée est aussi in-
„ nocent que le Pain; il est agréable au
„ goût & n'oblige point à garder la Mai-
„ son. Il n'a pas son égal dans tout l'U-
„ nivers, comme quantité de Seigneurs &
„ de Gentilshommes l'ont éprouvé en
„ plusieurs endroits du Roïaume.
„ NB. Chaque Famille en devroit être
„ toûjours bien pourvûe.

Sur les deux DISCOURS *qui traitent de la Jalousie, & qui sont le* XLIII. *& le* XLIV. *du* II. *Volume.*

„ JE soussigné, âgé de soixante sept
„ ans, après avoir été affligé, plusieurs an-
„ nées de suite d'inquiétudes mortelles,
„ de craintes & de vapeurs, causées par
„ la jeunesse & la beauté de ma Femme
„ MARIE, âgée de vingt-cinq ans, cer-
„ tifie, pour le bien du Public, que j'ai
„ été soulagé d'une façon tout extraordi-
„ naire par les deux Purgations suivantes,
„ que j'ai prises deux Matins consecutifs
„ avec une Tasse de Chocolat.

GUILL. FELÉ

Pour le bien des Pauvres.

„ Par un principe de Charité envers
„ ceux qui ont la demangeaiſon de courir
„ au lever des Grands, & qui ſont reduits
„ à mendier leur pain tous les jours à la
„ porte de leurs Chambres, je ſouſſigné
„ certifie qu'après avoir langui pluſieurs
„ années, ſous le poids de cette Maladie
„ à la mode, j'en ai été guéri par un Re-
„ mede, qui eſt contenu dans une Feuil-
„ le volante, marquée Disc. LXI. Tom.
„ II. & qui ſe vend chez Mlle. Balowin,
„ où chacun peut l'avoir pour le prix
„ d'un Sou.

A. B.

„ Remede infaillible pour la *Melan-*
„ *cholie Hypocondriaque*, & qui ſe trou-
„ ve dans les Feuilles volantes marquées
„ Vol. II. Disc. LIV. & LIX. & Vol.
„ III. Disc. IV. XI. XXIII. & XXVII.
„ comme il a été épouvé par moi,

Charles Bienaise.

„ Je ſouſſigné certifie & déclare qu'a-
„ près avoir été ſujet à une fâcheuſe in-
„ temperance de Langue, qui ſe manife-
„ ſtoit par diverſes Queſtions inutiles &
„ impertinentes, je ne ſuis plus retombé
„ dans la même foibleſſe depuis que j'ai
„ lû la Recette contenue dans le XV.
„ Disc. du III. Volume.

Christophl. Caket.

„ Le Cosmetique *de la Grande-„ Bretagne*, ou Essai *sur la* Modes-„ tie. Vol. III. Disc. XVII. qui excite „ un si beau rouge sur les jouës de celles „ qui sont blanches ou pâles, qu'on ne sau-„ roit le distinguer du teint naturel, & „ dont l'Amie la plus intime ne sauroit dé-„ couvrir l'artifice. Il n'y a pas le moin-„ dre Fard, & ce remede ne cause jamais „ aucun mal. Il rend le visage agréable, „ & ne s'ôte pas aisément. En un mot, „ il ne se trouve ni Eau artificielle, ni „ Poudre, ni Fard, qui en approche & „ c'est le meilleur Cosmetique qu'il y ait „ au Monde, comme je l'ai experimenté „ moi-même & le certifie ici par mon „ Seing,

Marthe Beauregard.

„ Je soussigné, Membre de la Paroisse „ de St. *James*, & d'un temperament qui „ abonde en Acides, certifie qu'après a-„ voir mis en usage une Recette inserée „ dans le XLVIII. Disc. du II. Vol., où „ l'Auteur recommande un Exercice fort „ sain, nommé *le bon Naturel*, j'ai trouvé „ qu'il n'y a rien de meilleur pour adou-„ cir le sang.

Pierre Furie.

„ JE soussigné certifie qu'après avoir
„ souffert long-tems du mal de Rate, &
„ m'être engagé, par le conseil de mes
„ Amis, à prendre durant quelques jours
„ de * l'*Acier*, tel qu'il est infusé dans les
„ Disc. XLVII, LII, LXIV, *&c.* du
„ II. Volume, j'en ai ressenti un si heu-
„ reux effet, que je me trouvai gai, dis-
„ pos & tranquille, C'est pourquoi je les
„ recommande à tous ceux qui sont atta-
„ quez de la même maladie.

GEORGE TRISTAN.

On m'a envoïé plusieurs autres Avertissemens de cette nature, qui pourroient ennuïer mes Lecteurs, si je les donnois ici tous à la fois: Il vaut donc mieux en reserver quelques-uns pour une autre occasion.

O.

* En Anglois *Steele*; ce qui fait allusion au Chevalier de ce Nom, qui est un des principaux Auteurs de cet Ouvrage; mais il est impossible de la retenir en François.

LXII. DISCOURS.

Quamvis digressu veteris confusus amici,
Laudo tamen. ——— ——— ——— ———

Juv. Sat. III. 1.

Quoi que je sois sensiblement touché du départ de mon ancien Ami, je ne puis cependant desapprouver son dessein.

La plûpart des Hommes cherchent le repos sans le trouver.

JE croi que la plûpart des gens commencent à s'établir dans le Monde avec la resolution de s'éloigner du tumulte des affaires, & de mener une vie tranquille, d'abord qu'ils seront à leur aise. Le malheur est que nous cherchons toujours quelque pretexte pour retarder l'exécution de ce dessein jusqu'à ce que la Mort nous enleve & le fait évanouïr. Entre tous les Hommes qui forment ce beau projet, il n'y en a point qui aient tant de peine à se détacher du Monde, que ceux qui ont vieilli dans le rude travail d'accumuler des richesses. Ils sont si attentifs au Gain, & si occupez de cet unique desir, qu'il leur est très-difficile de donner une autre pente à leur Ame, & de la tourner vers ces Objets, qui malgré leur convenance avec tous les periodes de la Vie, quadrent sur tout avec le dernier. * Horace nous décrit un vieux Usurier si charmé des plaisirs de la vie champêtre, qu'il ra-

* Epod. II. 67.

ramassa tout son argent pour acquerir un Bien de Campagne ; mais quelle en fût l'issue ? Peu de jours après il remit son argent à l'interêt.

Je suis tombé dans cette enchainure de pensées à l'occasion d'un Entretien que j'eus la semaine derniere avec mon illustre Ami le Chevalier Freeport, qui a tant d'éloquence naturelle, de bon sens & de probité, que je me fais toujours un vrai plaisir de l'entendre raisonner. Comme nous étions tous deux ensemble, aujourd'hui les seuls Membres qui restent de notre Cotterie, il me dépeignoit plusieurs Scènes de la vie active & laborieuse, avec quantité de ces heureux tours, qu'il auroit appellé une autre fois des coups de bonne fortune, & qu'il nomma, dans la situation où il se trouvoit alors, des graces, des faveurs du Ciel, & des benedictions que Dieu se plait à repandre sur l'honnête industrie des Hommes. " Il „ faut que vous sâchiez, ajouta-t-il, mon „ bon Ami, que je suis si accoûtumé à m'en„ visager sous l'idée d'un Créancier & d'un„ Débiteur, que je règle souvent mes Comp„ tes, à l'égard du Ciel & de mon Ame, sur „ le même pié. En ce cas, lors que je tour„ ne les yeux sur le *Debet*, j'y trouve un si „ grand nombre d'Articles, que mon Arith„ metique est à bout, & qu'il m'est impos„ sible de les supputer; mais lors que j'exa„ mine le *Crédit*, je n'y vois presque pas „ un seul Article. Cependant, quoi que „ très persuadé que mon Créateur ne me

 „ doit

„ doit rien & que je lui dois tout, je suis
„ resolu d'emploïer tous mes efforts à rè-
„ gler mes Comptes avec lui. Ne soïez
„ donc pas surpris, mon cher Ami, si vous
„ entendez dire à l'avenir que je mène
„ une vie plus retirée, & si vous ne me
„ voïez plus paroître à ce Rendez vous.

Je ne pûs qu'approuver une si bonne resolution, malgré la perte qui m'en reviendra. Cet honnête Chevalier s'est expliqué depuis d'une maniere plus étendue dans la Lettre suivante, que je viens de recevoir.

Mon cher SPECTATEUR,

LETTRE du Chev. FREEPORT sur sa retraite à la Campagne.

„ Vous savez que nos Amis de la Cotte-
„ rie ne cessoient de me railler, toutes les
„ fois que je parlois de ma retraite, & qu'ils
„ m'appliquoient un de nos Proverbes qui
„ dit, Qu'*un Marchand n'est jamais satis-*
„ *fait, s'il ne gagne encore quelque chose de-*
„ *plus*; avec tout cela je puis vous appren-
„ dre aujourd'hui qu'il y en a un au Mon-
„ de qui croit avoir assez gagné, & qui est
„ bien resolu à passer le reste de sa vie dans
„ la jouïssance de ce qu'il possede. Vous
„ avez une idée si favorable de mon cœur,
„ qu'il est presque inutile de vous dire que
„ j'appelle jouïr de mon Bien, l'emploïer
„ au service & à l'avantage du Public. La
„ plus grande partie de ce Bien a été jusques-
„ ici d'une nature inconstante & volatile,
„ exposée aux flots de la mer ou aux revolu-
„ tions des Fonds publics; mais je l'ai fixée

„ en

„ en quelque maniere par l'achat de bonnes Fermes & de Terres solides. Je l'ai mise à l'abri de l'incertitude des Fonds Nationaux, des Vents & des Orages, & j'en ai acquis un beau Domaine. C'est ce qui me fournira l'occasion d'être charitable à ma mode, je veux dire de faire travailler mes pauvres Voisins, & de les mettre en état de vivre à leur aise par leur industrie. Mes Jardins, mes Viviers, mes Terres labourables & mes Pâturages seront mes divers Hôpitaux, ou plûtôt mes Atteliers, où j'ai resolu d'entretenir quantité de Personnes indigentes, qui meurent aujourd'hui de faim dans mon voisinage. J'ai une grande étendue de terres en friche qui se peuvent cultiver, dont les unes sont déja destinées dans mon Esprit au labourage, les autres à des Enclos, à des Bois, ou à être dessechées. En un mot, puis que j'ai ma bonne portion de la surface de cette Isle, je veux la rendre aussi belle qu'aucune autre qui se voie dans tout le Roïaume; du moins il n'y aura pas un seul pouce de terre qui ne soit cultivé de la maniere qui tournera le plus au profit de son Maître. Si lors que je faisois mon Négoce par Mer, je l'avois disposé en sorte qu'il n'y avoit pas un vent de la Boussole qui n'amenât quelcun de mes Vaisseaux dans nos Ports; je me flate que devenu Campagnard, je reglerai si bien toutes choses, qu'une Ondée de Pluie, ou que les raïons du Soleil ne tomberont ja-

„ mais sur mes terres, sans en améliorer
„ quelcune, & l'aider à produire les fruits
„ de la Saison.

„ D'ailleurs vous n'ignorez pas que j'ai
„ toujours cru que la Vie est mal em-
„ ploïée, si elle n'est utile aux autres à quel-
„ que égard. Mais lors que je vais me pro-
„ mener tout seul à Cheval, & prendre l'air
„ dans la Bruiere, qui est voisine de ma
„ Maison, plusieurs autres pensées me vien-
„ nent occuper l'Esprit. Il me semble
„ qu'un Homme de mon âge peut trouver
„ assez à faire chez lui, soit qu'il veuille
„ mettre son Esprit dans une bonne assiéte,
„ ou se préparer pour un autre Monde, ou
„ se familiariser avec la Mort. Je vous di-
„ rai donc, qu'outre le moïen de me rendre
„ utile au Public, dont je vous ai parlé ci-
„ dessus, je cherche actuellement un en-
„ droit commode pour y bâtir une Maison,
„ à laquelle j'attacherai de bons revenus an-
„ nuels, pour servir à l'entretien d'une dou-
„ zaine de vieux Laboureurs qui ne seront
„ plus en état de travailler. Quel plaisir ne
„ sera-ce pas pour moi d'aller prier Dieu
„ deux fois par jour, avec des Hommes de
„ mon âge, qui penseront plûtôt, aussi-bien
„ que moi, à se disposer à la Mort, qu'à
„ s'occuper des soins & des embarras de la
„ vie? Je me souviens d'avoir appris, au
„ Collège, un bon Mot, qui dit que *la fin
„ couronne l'œuvre.* Vous savez mieux que
„ moi s'il est de Virgile ou d'Horace;
„ mais je ne cherche qu'à me l'appliquer.

„ Si

„ Si vos affaires vous permettent de venir
„ prendre quelquefois l'air de la Campa-
„ gne avec moi, vous y trouverez un A-
„ partement que je vous destine, & vous
„ y mangerez tous les jours du Bœuf ou
„ du Mouton de mes Pâturages, du Pois-
„ son de mes Viviers, & du Fruit de mes
„ Jardins. Vous pourrez sortir de ma Mai-
„ son & y rentrer quand il vous plaira,
„ sans que personne s'en formalise; en un
„ mot, vous y serez aussi bien venu que
„ vous pouvez l'attendre de &c.

ANDRE' FREEPORT.

Au reste, puis que les Membres de ma Cotterie sont presque tous dispersez, je consulterai au premier jour, mes Lecteurs sur un Projet qui m'est venu dans l'Esprit pour en établir une autre.

O.

LXIII. DISCOURS.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

HOR. A. P. Vers. 138.

Que chantera-t-il, qui reponde à de si magnifiques promesses?

DEPUIS le dérangement survenu à la Cotterie, dont je me suis déclaré souvent

Des Mésures que l'Auteur

veut prendre pour renouveler sa COTTERIE.

vent un des Membres, plusieurs Personnes me sollicitent, par des Lettres, des Requêtes & des Recommandations, à les nommer lors qu'on en viendra à un nouveau choix. J'ai même sujet de me plaindre de ce qu'on a mis en usage à cette occasion, diverses pratiques sourdes & indirectes. Un certain Gentilhomme de la Campagne n'eut pas plûtôt appris la mort du Chevalier de COVERLEY, qu'il mit en perce toute sa Biere forte, pour l'emploïer à gagner les voix du tiers & du quart. D'ailleurs il m'écrivit que, si je voulois le faire choisir à la place du défunt, il m'envoïeroit un Barril de la plus excellente Biere du Mois d'*Octobre* que j'eusse bû de ma vie. Les Dames sont fort en peine de savoir qui je nommerai à la place de Mr. HONEYCOMB. Quelques unes croïent à la verité que ce Gentilhomme ne prenoit pas leurs interêts assez à cœur; & c'est pour cela même qu'elles souhaiteroient avoir dans notre Cotterie une Personne de leur Sexe qui les y représentât. Un Citoïen, qui cache son Nom sous les deux lettres Y. Z., m'écrit qu'il a vingt & une Action dans la Compagnie d'*Afrique*, & il m'offre cette une qui fait le nombre impair, si je veux l'aider à obtenir la place du Chevalier FREEPORT; ce qui serviroit beaucoup, à ce qu'il s'imagine, à relever le credit de ce Fonds-là. J'ai plusieurs Lettres de ceux qui aspirent à succeder au Capitaine SENTRY, datées du Caffé de JEANETTE MAN, & d'autres écri-

tes

tes d'un Caffé proche de St. PAUL, qui me viennent de ceux qui voudroient obtenir la place vacante par la mort de mon illustre Ami le Théologien, que je ne saurois me rappeller sans une grande veneration.

Apès avoir bien pesé toutes ces démarches, avec les Rémontrances que l'on m'a faites là-dessus, & avoir reflechi sur la haine que je m'attirerois si la nomination des nouveaux Membres venoit à dépendre de moi seul, pour éviter les reproches d'injustice, de partialité, de corruption, & de telles autres qualitez que j'ai en horreur, dont on ne manqueroit pas de me noircir, j'ai formé le Plan que vous allez voir.

J'ai resolu d'expedier des Ordres par écrit à toutes les Cotteries qui se trouvent dan les Villes de *Londres* & de *Westminster*, afin que chacune d'elles choisisse le plus digne Membre de son Corps, & qu'elle m'en remette le Nom avant Notre Dame du Mois de *Mars*, auquel tems j'en viendrai à une décision finale.

J'ai par-là tout sujet de me flatter que la Cotterie, sur laquelle je présiderai, sera la fleur & la quintessence de toutes les autres. Je n'ai communiqué ce Projet qu'à un seul de mes intimes Amis, que j'ai loué deux ou trois fois pour son heureux talent à forger des Quolibets. La seule objection qu'il y trouve est, que je m'attirerai des Ennemis si je m'arroge un tel Despotisme, & que mes Envieux, au lieu de me donner le titre ordinaire de SPECTATEUR, m'appelle-

 ront

ront peut-être le *Chef des Conteurs*.

Mais pour revenir à mon dessein, tout le monde sait que j'ai paru d'abord, dans cet Ouvrage, sous le Caractère d'un Homme taciturne; & il me semble de l'avoir si bien soutenu, que je ne croi pas avoir lâché trois Periodes dans l'espace de presque deux années consecutives. Je me plais tant aux Monosyllabes, que, dans les Conversations que j'ai rapportées des autres, je n'y ai guère mis de mon crû qu'un Oui ou qu'un Non. De sorte que mes Lecteurs ont ainsi perdu quantité de bonnes choses que j'avois dans l'Esprit, & que je n'ai pas voulu mettre au jour.

Quoi qu'il en soit, pour diversifier mon Caractère, & faire voir au monde que je puis bien parler quand il me plait, j'ai resolu de babiller tout mon soûl dans la nouvelle Cotterie que je vais établir. Mais, afin d'y proceder avec toute la regularité possible, je veux que, dès le premier rendez-vous qu'elle aura, *on m'y ouvre la bouche* dans toutes les formes requises, & qu'on y suive un certain Rituel que j'ai par devers moi, où sont contenues teutes les Cérémonies qui se pratiquent à l'ouverture de la bouche d'un Cardinal. J'ai aussi examiné les anciens Formulaires que PYTHAGORE observoit lors qu'un de ses Disciples obtenoit la liberté de parler, après avoir fait son Aprentissage du Silence. D'ailleurs, puis que mon Nom a déja paru dans les Gazettes des Païs étrangers pour de moindres oc-

occasions que celle-ci, je ne doute pas que, dans les premiers Avis qu'elles auront de la *Grande Bretagne*, elles n'annoncent à toute l'*Europe* que *la bouche du* SPECTATEUR *doit être ouverte le vingt-cinquième du Mois de* Mars *prochain*. Peut-être qu'alors je publierai une Relation fort utile des procedures qu'on observera dans cette Solemnité & des Personnes qui s'y trouveront. Mais c'est à quoi je ne m'engage pas absolument.

O.

LXIV. DISCOURS.

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.
Hor. L. I. Epist. XIV. 36.

Je ne me repens pas d'avoir badiné autrefois; mais j'aurois honte de continuer le même badinage.

Des effets du DISCOURS précedent & des LETTRES qu'il attira à Auteur.

LE Plan que je viens de publier pour le choix des nouveaux Membres qui doivent entrer dans ma Cotterie m'a attiré diverses Lettres de toutes parts. Un certain Homme à Projets m'écrit que, selon toutes les apparences, la Solemnite de l'*Ouverture de ma bouche* y amenera une grande foule de Spectateurs, & la dessus il me propo-

pofe de la celébrer dans la Halle des Papetiers, afin que tout le monde y foit à fon aife. D'ailleurs, il veut fe charger lui-même de toute la dépenfe, pourvû qu'il aït la permiffion d'y élever des Echafaudages & des Galeries de tous côtez, & de louer les places. Un Libraire m'a écrit, pour me fupplier très-humblement qu'il lui foit permis de faire imprimer le Difcours que je prononcerai dans cette augufte Affemblée. On m'écrit auffi de tous côtez qu'il y a de grandes brigues dans plufieurs Cotteries de la Ville, pour le choix d'une Perfonne propre à expedier avec moi les affaires épineufes qui fe préfenteront à notre Bureau. Trois de ces Cotteries ont déja procedé à cette éléction, mais il y en a une qui s'eft partagée & qui a nommé deux Membres, au lieu d'un. Si je vois que mes Ennemis prennent avantage de mon filence pour m'attaquer, ou fi quelque autre Cas l'exige, puis que les Elections fe trouvent fi avancées, nous pourrions bien nous affembler avant le jour fixé; ou fi les chofes continuent felon mes defirs, peut-être que je renvoïerai l'Affembée plus loin, mais quelque parti que je prenne à cet égard, je ne manquerai pas d'en avertir le Public.

Cependant je fuis très fenfible à l'intérêt que cette grande Ville témoigne prendre au deffein que j'ai formé d'abandonner cet Ouvrage. Ce neft pas une moindre fatisfaction pour moi de voir, qu'à l'ouïe de cette nouvelle on a pris l'allarme dans quelques en-

endroits les plus reculez du Roïaume, d'où j'ai reçu diverses Lettres qui contiennent de grandes plaintes à cette occasion. Il y en a une, entre autres, datée de *Berwik* sur la *Twede*, qui me plait beaucoup. L'Auteur y compare l'Office que j'ai exercé, depuis quelque tems, dans ces Roïaumes, à la Culture d'un vaste Jardin, " qu'il ne
,, suffit pas, *dit il*, de sarcler une fois pour
,, toutes & d'abandonner ensuite; mais
,, qu'il faut cultiver tous les jours, ou la
,, terre, qu'on a d'abord sarclée, sera bien-
,, tôt couverte de méchantes herbes." Un autre me représente qu'il y a divers Excès sur le point d'éclorre, qui ne manqueront pas, à ce qu'il croit, de paroitre dans toute leur étendue aussi-tôt qu'on ne me verra plus la Verge à la main. ,, Il n'y a nul
,, doute, *continue t-il*, que les Coifures des
,, Dames ne viennent a pousser de nouvel-
,, les tiges d'abord qu'elles sauront qu'el-
,, les ne sont plus sous les yeux du SPEC-
,, TATEUR; & j'ai déja vû des Chapeaux,
,, sous les bras des Etrangers, d'une si va-
,, ste circonference, qu'il est à craindre q'uils
,, n'obscurcissent notre Isle de leur ombre
,, un Mois ou deux après que vous aurez
,, quitté la Plume." Mais, de toutes ces Lettres il n'y en a pas une qui me paroisse si bien tournée que la suivante; elle me rejouït d'autant plus, qu'elle m'est écrite par quelques-uns des Membres d'un illustre Corps que j'honnererai toute ma vie, & où mes Speculations (je ne saurois le dire sans une

une secrete vainité) ont eu un accueil très-favorable. Il est ordinaire aux Poëtes qui publient leurs Ouvrages de mettre à la tête des Vers qui sont faits à leur honneur. Ce n'est pas qu'ils se plaisent à y voir leurs éloges; mais c'est de peur que ces belles Pièces de leurs Amis ne viennent à se perdre. Je dois me servir de la même apologie, pour la publication de la Lettre suivante, où j'ai laissé tout l'encens qui m'y est prodigué à pleines mains avec trop de bonté, quoi que mes Correspondans puissent témoigner, qu'en d'autres occasions, j'ai presque toûjours effacé tous ces endroits avantageux des Lettres qu'ils m'ont écrites. La voici donc telle que je l'ai reçuë.

A *Oxford* le 25. de *Nov.* 1712.

LETTRE de quelques Membres de l'Université d'*Oxford* sur le DISCOURS précedent.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Malgré votre invicible taciturnité, vous „ avez trouvé le secret d'être de la plus a„ gréable societé du monde: Cette espèce „ de Conversation que vous soutenez avec „ la Ville a toûjours le bonheur de plaire „ à ceux qui ont du goût & du loisir, & de „ ne choquer jamais ceux qui sont dans „ l'embarras & le tumulte des affaires. Vous „ ne demandez jamais audience qu'a *propos* „ & dans ces heureux momens qu'HORA-

„ CE

„ CE appelle * *dextro tempore*: Vous avez
„ aussi le talent d'observer cette Règle de
„ Politique, que le même Auteur donnoit
„ à son Ami lors qu'il le chargea de pré-
„ senter ses Ouvrages à AUGUSTE: N'en
„ venez pas là, lui dit-il, s'il n'est en par-
„ faite santé, s'il n'est de bonne humeur,
„ & s'il ne demande lui-même à les voir:

† *Si validus, si lætus erit, si denique poscet.*

„ Vous ne commencez jamais à parler que
„ lors qu'on souhaite de vous entendre, &
„ si quelque personne témoigne du chagrin
„ ce n'est que quand vous ne parlez plus.
„ Mais je me laisse entraîner insensiblement
„ à des reflexions qui ne répondent pas à
„ mon but principal: Je voulois vous aver-
„ tir qu'il y a quelques-uns des sinceres Ad-
„ mirateurs de vos DISCOURS inimita-
„ bles, qui pourroient vous adresser, sans
„ aucune flatterie, la même Salutation qu'on
„ emploïoit à l'égard des Princes Orientaux,
„ & vous dire, *O illustre* SPECTATEUR,
„ *puissiez vous vivre éternellement!* Je vou-
„ lois, dis-je, vous avertir que ces Admi-
„ rateurs craignent, avec Mr. § PHILO-
„ SPEC, que l'ecclipse de vos meilleurs A-
„ mis ne présage bientôt la vôtre. Nous ne
„ trouvons pas à la verité qu'il y ait aucun
„ su-

* Lib. II. Sat. I. 18.
† Lib. I. Epist. XIII. 3.
§ Voïez la Lettre, qui est à la fin du LVIII. DISC. de ce Vol.

„ sujet légitime de se plaindre de la maniere dont vous avez fait disparoitre ce venerable Corps : Non, le Monde n'étoit pas digne de votre savant Théologien : Mr. HONEYCOMB ne pouvoit guère plus, avec honneur, vivre dans le Célibat. Le Jurisconsulte du *Temple* devoit enfin s'appliquer à l'étude des Loix ; & la Mort de Mr. DE COVERLEY a été la plus belle action de sa vie. Avec tout cela, nous avons ressenti une vive douleur, dans la crainte où nous sommes de perdre un Entretien si exquis & si utile. Nous ne pouvons même reflechir sans inquietude sur ce que, pour humer notre Caffé le matin, & le suspendre, presque en l'air, entre nos lèvres & l'oreille droite, nous n'aurons plus que les miserables Nouvelles de nos Gazetiers. Aussi avons-nous resolu de ne pas vous congedier si vite. Mais puisque la Saison des Cerises, pour me servir de cette Métaphore que vous avez mis en usage quelque part, tend vers sa fin, & que le Marché en est rempli nous en secherons une bonne quantité, pour nous regaler de ce Fruit délicieux aussi longtems qu'il nous sera possible. Il est vrai qu'alors elles n'approchent pas du goût de celles qui sont fraiches ; mais, avec tout ce desavantage, elles piquent agréablement le pelais, & valent mieux pour un Dessert que tout autre Fruit qui est de saison. Pour parler clair & d'une maniere simple, nous avons commencé

„ quel-

„ quelques-uns d'entre nous à relire vos
„ Ouvrages & nous y destinions deux soirs
„ de la semaine. Avant que de nous sépa-
„ rer, nous buvons toûjours à votre santé,
„ & nous vous remercions en termes géné-
„ raux du profit qui nous revient de cette
„ seconde lecture. Nous croïons d'ailleurs
„ que cet Etablissement est plus utile qu'au-
„ cune autre de vos Cotteries, sans en ex-
„ cepter même * celle des *Laids*. Nous
„ avons un avantage manifeste sur les Mem-
„ bres de cette fameuse Societé, à l'égard
„ de votre conversation. Du moins, quoi
„ qu'ils se puissent vanter de jouïr quelque-
„ fois de votre présence corporelle, ils ne
„ sauroient jamais vous arracher un seul
„ mot de la bouche. Au lieu qu'avec nous,
„ vous êtes le contrepié de ce que † PHE-
„ DRIE auroit voulu que sa Maîtresse fût
„ dans la compagnie de son Rival, c'est-à-
„ dire, que *vous êtes présent, malgré votre*
„ *absence*. Nous vous obligeons à parler
„ aussi peu & aussi long-tems qu'il nous
„ plait, & sâchez que votre Langue n'est
„ presque jamais en repos de toute la soi-
„ rée. Je me flatte que vous jetterez un
„ œuil favorable sur une Societé qui doit
„ son origne à l'émulation de ses Mem-
„ bres, qui disputent entre eux à qui aura le
„ plus d'estime pour vos beaux DISCOURS,
„ & qui n'en manquent pas pour votre Per-
„ sonne.

* Voïez le XIII. DIS. du I. Tome, p. 85, 89.
† TERENCE *Ennuch*. Act. I. Sc. II. vers. 112.

,, sonne. J'ose même vous assûrer que vous
,, ne troverez aucune part quatre Admi-
,, rateurs plus sinceres, ni qui vous soient
,, plus dévouëz que vos tres-humbles ser-
,, viteurs.

TF. GS. JT. ET.

XLV. DISCOURS.

—— —— Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

VIRG. Georg. III. 8.

Il faut que je cherche une nouvelle route pour m'élever au dessus du commun, & me rendre célèbre dans le monde.

ELOGE de quelques Genies extraordinaire.

L'ESSAI qu'on va lire n'est pas de ma façon, mais j'en suis redevable à l'ingenieux Auteur d'un Poëme qui vient de paroitre & qui est intitulé ODE *au Créateur de l'uivers, à l'occasion des Fragmens* d'ORPHÉE.

,, Je me souviens d'avoir lû, dans un cé-
,, lèbre Auteur *François*, *qu'aucn Homme*
,, *n'a jamais poussé ses talens naturels aussi*
,, *loin qu'ils auroient pû s'étendre*. Je n'exa-
,, minerai pas si cela est vrai à toute rigueur.
,, Il suffit de dire, que les Hommes capables
,, de la plus grande application, & qui ont
,, le

„ le plus d'acquis peuvent trouver bien du „ vuide & du tems perdu, dans leur vie „ passée, dont ils auroient pû faire un meilleur usage. En effet, à peine y a-t-il une seule Personne au Monde capable de „ reflechir sur elle-même, qui ne pense, „ tôt au tard, que, si elle recommençoit à „ vivre, elle n'emploîât beaucoup mieux „ son tems.

„ L'Esprit est le plus porté à se faire ce „ reproche ingenu, lors qu'il voit des Hommes qui ont surpassé de beaucoup la plûpart des autres, dans les Sciences, les „ Arts, ou quelque autre Perfection digne de notre estime.

„ Un des plus vastes Genies & des mieux „ cultivez qu'il y ait jamais eu parmi nous, „ ou chez les Etrangers, étoit celui du „ Chevalier FRANÇOIS BACON, ou „ Lord VERULAM. Ce grand Homme, „ par la force extraordinaire & l'étendue „ de son Genie, & par un Etude infatigable, avoit fait un si prodigieux amas de „ Connoissances, qu'il nous est impossible „ de le regarder sans admiration. Il semble qu'il eût embrassé tout ce qui se trouvoit dans les Livres qui avoient paru avant lui; & non content de cela, il ouvrit „ un si grand nombre de nouvelles routes pour approfondir les Sciences, qu'un „ seul Homme, jouït-il de la vie la plus „ longue, ne sauroit jamais les parcourir „ toutes. De là vient qu'il n'en fit, pour „ ainsi dire, que tracer la superficie, à l'e-

„ xem-

„ xemple des Voïageurs sur Mer, qui ne „ donnent qu'un profil grossier des Cotes, „ ou des Points de Terre qui leur sont inconnues, & dont ils laissent une recherche plus exacte à ceux, qui viendront „ après eux.

„ L'illustre Mr. BOYLE semble avoir été „ destiné par la Nature à succeder au travail & aux recherches de ce Genie extraordinaire que je viens de nommer. „ Par le nombre infini de ses Experiences; „ il a rempli, en grande partie, ces Plans „ & ces Profils de Science, que son Predecesseur avoit craïonnez. Il a passé toute „ sa vie à la poursuite des Ouvrages de la „ Nature, à travers cette infinie varieté de „ métamorphoses & de changemens, aussi „ bien que dans la plus raisonnable & la „ plus sincere adoration de son Créateur.

„ Il n'y a que très-peu d'Esprits de cet „ ordre, qui aient étendu leur connoissance, dans les Etudes qu'ils ont poursuivies, aussi loin que ces deux-là, mais je „ ne doute pas qu'à cette occasion, ceux „ de mes Lecteurs qui savent ce qui se „ passe dans la République des Lettres „ ne s'en rappellent un troisième*, qui est „ encore plein de vie & qui fait la Gloire „ de nôtre Nation. Il a pénétré si avant „ dans les secrets de la Nature & dans les „ Mathématiques, que ses progrés, qui vont „ au

* L'Auteur veut parler de Mr. le Chevalier NEWTON.

„ au-delà de tout ce que les autres avoient
„ découvert, nous fournissent un exemple
„ étonnant de la vaste capacité de l'Esprit
„ Humain, & nous démontrent que le su-
„ jet de ses recherches est un fonds inépui-
„ sable; tant il est vrai ce que dit l'Ecritu-
„ re, * que l'*Homme sage, qui veut com-
„ prendre les œuvres de Dieu d'un bout à
„ l'autre, ne sauroit jamais y parvenir.*

„ Je ne puis me dispenser d'ajouter ici un
„ nouveau Caractére, qui est à la verité,
„ d'une espèc differente de ceux-là, mais
„ qui sert à prouver la force merveilleuse
„ de la nature & de l'Application, & nous
„ donne l'Exemple le plus singulier d'un
„ Genie universel que j'aie rencontré de ma
„ vie. Je veux parler de LEONARDO
„ DA VINCI, Peintre *Italien*, issu d'une
„ Famille noble en *Toscane*, & qui vivoit
„ vers le commencement du seizième siecle.
„ Il étoit si habile dans les Pièces histori-
„ ques, que, selon quelques-uns, il sur-
„ passoit à cet égard tous ceux qui l'avoient
„ precedé. Il est certain qu'il excita l'envie
„ de MICHEL ANGE, qui étoit son Con-
„ temporain, & que ce fut, par l'étude de
„ ses Ouvrages, que RAPHAEL lui-même
„ apprit sa belle maniere de dessiner. Il
„ étoit expert dans la Sculpture & l'Archi-
„ tecture; il entendoit l'Anatomie, les Ma-
„ thématiques & la Méchanique. On par-
„ le de l'Aqueduc, qui va depuis la Rivie-
„ re d'*Adda* jusques à *Milan*, comme d'un

* *Ecclesiaste*, Chap. III. 11, & VIII. 17.

„ Ouvrage de ſon invention. Il Poſſedoit
„ diverſes Langues; il avoit étudié l'Hiſtoi-
„ re, la Philoſophie, la Poëſie & la Muſi-
„ que. Je ne ſaurois m'empêcher d'obſer-
„ ver ici, quoi que cela ſoit inutile à mon
„ but, que tous ceux qui ont parlé de ce
„ fameux Peintre ont auſſi relevé la perfe-
„ ction de ſon Corps. Les exemples qu'on
„ allègue de ſa force ſont preſque incroïa-
„ bles. Il étoit bien-fait de ſa perſonne, &
„ d'une adreſſe ſurprenante dans tous les
„ Exercices d'un Gentilhomme. En un
„ mot, on nous aſſûre que les bonnes qua-
„ litez de ſon cœur repondoient aux talens
„ de ſon Eſprit, qu'il étoit honnête, gené-
„ reux & d'une humeur trés-douce. Je n'en
„ dirois plus rien, ſi la curioſité de mes Le-
„ ćteurs ne demandoit que je leur appriſſe u-
„ ne circonſtance auſſi remarquable de ſa
„ mort, qu'il étoit lui-meme d'un Cara-
„ ćtère diſtingué. La reputation de ſes
„ Ouvrages lui avoit acquis une eſtime ſi
„ générale, qu'il fut invité à la Cour de
„ *France*, où il tomba malade, quelque
„ tems après ſon arrivée. Senſible à l'ho-
„ neur que le Roi FRANÇOIS I. lui fit de
„ lui rendre viſite, il voulut ſe mettre ſur
„ ſon ſéant, attaqué preſque auſſitôt d'u-
„ ne défaillance, il expira entre les bras
„ de ce grand Monarque.

„ Il eſt impoſſible de reflechir ſur des
„ Exemples de cette nature, ſans admirer
„ l'étendue merveilleuſe de 'Eſprit Hu-
„ main, qui peut faire de tels progrès dans
„ les

„ les Sciences, & avoir une si grande va-
„ rieté d'idées sans aucun embarras & sans
„ qu'elles se confondent. N'est-il donc pas
„ bien raisonnable d'inferer de-là que cet
„ Esprit tire son origine de Dieu? Et puis
„ que la Matiere insensible est douée d'u-
„ ne capacité naturelle de durer toujours,
„ à moins qu'elle ne soit anéantie par la
„ toute puissance divine, quelle absurdi-
„ té n'y auroit-il pas à s'imaginer qu'un
„ Etre beaucop plus parfait ne jouït pas
„ du même privilege?

„ D'un autre côté, si nous tournons les
„ yeux sur les Nations barbares qui se trou-
„ vent dans les *Indes*, & dont les Voïa-
„ geurs nous entretiennent, on y voit des
„ Peuples entiers qui ont à peine les pre-
„ mieres étincelles de la Raison, & dont
„ presque toutes les idées se bornent à cel-
„ les des Sens & des Apetits naturels. Il
„ semble que ce sont de vastes Deserts in-
„ cultes de la Nature Humaine, & lors
„ qu'on vient à comparer ces Individus
„ avec ceux qui excellent dans les Arts
„ & dans les Siences, il est difficile de
„ se persuader que ce soient des Créatures
„ de la même Espèce.

„ Quelques-uns croient que les Ames
„ des Hommes sont naturellement toutes
„ égales, & que la grande disparité, qu'on
„ y observe d'ordinaire, vient de la diffe-
„ rente organisation ou structure des Corps
„ auxquels elles sont unies. Mais, de quel.
„ que source que vienne cette premiere dis-

„ parité, la seconde, ou celle qu'on voit „ entre leurs talens acquis, doit son origine „ à la difference accidentelle de leur Education, de leur Fortune, ou de leur train „ de vie. L'Ame est une espèce de Diamant brute, qui a besoin d'art, de travail „ & de tems pour le polir. Il y a quantité „ de bons Genies qui se perdent, faute de „ tout cela, ou qui demeurent incultes, „ comme un Joïau qui reste dans la Mine.

„ Un des plus forts motifs qui excite les „ Hommes à se surpasser les uns le autres „ dans les Arts & dans les Sciences, qu'ils „ estiment le plus, est la Passion naturelle „ qu'ils ont pour la Gloire, & qu'on ne „ doit jamais decourager, quoi que l'excès „ en soit vicieux. Quelques Ecrivains de „ Morale sont peut être un peu trop rigides à decrediter ce Principe, que la Nature semble avoir gravé dans l'Ame comme un ressort capable de mettre en mouvement toutes ses facultez cachées, & „ qui se déploie toujours avec le plus de „ force dans les Ames les plus génereuses. „ Les Hommes, dont les Caractères ont „ brillé avec le plus d'éclat chez les anciens „ Romains, paroissoient avoir été vivement „ animez de ce Principe. CICERON, „ dont le savoir & les services, qu'il rendoit à sa Patrie, sont si bien connus, en „ étoit enflammé jusques à la fureur; * Il „ presse chaudement LUCCEIUS, qui écrivoit l'Histoire de ces tems-là d'être „ fort

* Epistol. ad Familiar. Lib. V. Epist. 12.

„ fort exact à détailler toutes les particula-
„ ritez de son Consulat, & de s'en acqui-
„ ter au plutôt, afin qu'il eût le plasir de
„ goûter durant sa vie, un peu de cet hon-
„ neur qu'il prevoïoit devoir être un jour
„ rendu à sa memorie· C'étoit l'ambition
„ d'un grand Genie, mais il pèche dans le
„ degré, puis qu'il sollicite son Ami de re-
„ lever ses actions avec plus d'éloge que
„ *les loix de l'Historien & la Verité même ne*
„ *le premettent.* PLINE le jeunne paroit
„ avoir eu la même passion pour la Re-
„ nommée, quoi qu'elle fût plus chaste &
„ plus modeste. La maniere ingenue dont
„ il l'avouë à son Ami CAPITON, qui lui
„ conseilloit d'écrire l'Histoire, est très-
„ belle, & l'éleve à une certaine Grandeur
„ qu'on ne sauroit attribuer à la Vanité.
„ * *Pour moi*, dit-il, *rien ne me touche si*
„ *fort*, *qu'une reputation à l'épreuve des*
„ *tems*, *rien ne me paroit plus digne d'un*
„ *Homme*, *sur tout de clui qui n'aïant rien*
„ *à se reprocher est tranquille sur les juge-*
„ *mens de la postérite.*

„ Il me semble que je ne dois pas finir
„ ce Discours, sans intéresser tous mes
„ Lecteurs dans le Sujet dont il traite. Ainsi
„ je poserai pour Maxime, que, bien que
„ tous ne puissent pas briller dans les Scien-
„ ces ou les beaux Arts, *chacun peut ex-*
„ *celler en quelque chose.* L'Ame possede
„ à cet égard une certanie Faculté vegetati-
„ ve, s'il m'est permis de la nommer ainsi,

* Voiez la VIII. Lettre du V. Livre.

„ qui ne fauroit demeurer tout-à-fait inu-
„ tille. Si la Culture n'en forme pas un
„ Jardin magnifique & regulier, elle pouf-
„ fera d'elle-même des Herbes fauvages
„ ou des Fleurs, qui le feront encore plus.

LXVI. DISCOURS.

Sufpendit picta vultum, mentemque tabellâ.
HOR. L. II. Epift l. 97.

Un Tableau bienfait attachoit fes regards & enlevoit fon admiration.

Mr. le SPECTATEUR,

Les Peintres ANGLOIS l'emportent fur tous les autres à l'égard des PORTRAITS.

„ PUIS que l'Academie de Peinture, „ qu'on vient d'établir à *Londres*, vous „ a fait, & s'eft fait à elle-même l'honneur „ de vous choifir pour un de fes Directeurs, „ cet Art, auffi noble qu'aimable, auquel „ vos deviez déja vos regards en qualité „ de SPECTATEUR, s'eft acquis un nou- „ veau droit fur vous, & vous paroiffez „ doublement engagé à prendre foin de „ fes interêts.

„ L'honneur de notre Patrie n'eft pas „ moins intereffé dans ce que je vais dire: „ Nous avons (& peut être que les autres „ Nations l'ont de même que nous) une „ fauffe Humilité Nationale, auffi-bien „ qu'un Orgueil National; & quoi que

„ nous

„ nous nous vantions de surpasser tout le
„ monde en des choses, où les autres excel-
„ lent sur nous, il y en a quelques-unes où
„ nous attribuons aux Etrangers une supe-
„ riorité que nous possedons nous mêmes.
„ C'est ce qui arrive en particulier dans
„ l'Art de faire des Portraits, ou de repre-
„ senter les Visages au naturel.

„ La Peinture est un Art d'une si vaste
„ étendue, qu'il n'y a pas un seul Homme
„ vivant qui le possede dans toutes ses par-
„ ties; il suffit que les uns réussissent à
„ peindre des Visages, les autres à repre-
„ senter l'Histoire, ou les Batailles, ou les
„ Païsages, ou les Temps, ou les Fruits,
„ ou les Fleurs, ou les Grotesques, ou les
„ Escarmouches, &c. Bien plus, jamais
„ Homme n'a excellé dans toutes les bran-
„ ches de chacun de ces Arts, ainsi que
„ je prens la liberté de nommer chacune
„ de ces différentes espèces.

„ D'ailleurs, comme un Homme peut
„ être habile à representer un Païsage, quoi
„ qu'il ne réussisse guere bien à peindre un
„ Visage, ou une Histoire, & ainsi du res-
„ te; de même une Nation peut exceller
„ dans quelque genre de Peinture, quoi-
„ que les autres soient cultivez plus heureu-
„ sement sous quelque autre Climat.

„ *l'Italie* peut avoir la préference sur
„ tous les autres païs pour l'Histore; la
„ *Hollande* pour le Grotesque, aussi bien
„ que pour l'exactitude & la finesse de l'ou-
„ vrage; la *France* pour les Pièces gaies,

,, gentilles & folâtres; & l'*Angleterre* pour ,, les Portraits: Mais vouloir attribuer l'honneur de toutes ces sortes de Peintures à ,, l'une ou à l'autre de ces Nations sous ombre qu'elle excelle dans quelqu'une de ces ,, parties, c'est adjuger le prix de la Poesie Heroïque, Dramatique, Lyrique ou ,, Burlesque à celui qui reussit dans quelqu'un de ces genres là.

,, Il est raisonnable de supposer qu'un Art ,, doit atteindre à sa plus haute perfection ,, là où se trouvent les plus grands Genies, ,, où il y a le plus de secours & d'encouragement. Examinons sur ce pié-là notre ,, Nation à l'égard des Portraits. Il n'y a ,, point de Gens au Monde qui se plaisent ,, tant que les *Anglois* à voir leur figure ,, peinte, ou celle de leurs Parens ou de ,, leurs Amis; soit que cela vienne de leur ,, bonté naturelle, ou de l'inclination qu'ils ,, ont pour la Peinture, & de ce qu'ils ne ,, sont pas encouragez à estimer les Tableaux religieux, dont la pureté de notre ,, Culte n'admet pas le libre usage, ou de ,, quelque autre cause que l'on voudra. Les ,, secours que nous avons ne le cédent point ,, à ceux de toute autre Nation, ou plûtôt ,, ils les surpassent; du moins ce que les ,, Statues & les Bas-reliefs antiques, dont ,, l'*Italie* jouït, sont pour les Peintres en ,, Histoire, les beaux Visages, dont tout ,, l'Univers reconnoit que l'*Angleterre* abonde, le sont pour ceux qui s'attachent ,, aux Portraits: D'ailleurs nous avons un

,, plus

„ plus grand nombre de ces sortes d'Ouvrages des plus habiles Maîtres dans ce dernier genre, que n'en possede aucune autre Nation, & nous n'en manquons pas de ceux qui ont excellé dans toutes les autres Parties de la Peinture. Pour ce qui est de l'encouragement, les richesses & la genérosité de la Nation *Angloise* le poussent si loin, que les Artistes n'ont aucun sujet de s'en plaindre.

„ Aussi n'y a-t il en effet aucun Païs au Monde, où l'on réüssisse si bien dans les Portraits qu'en *Angleterre*: Je ne sai si vous avez eu occasion de le remarquer; mais je l'ai observé moi-même, & je me crois Juge assez compétent à cet égard. J'ai vû ce qui se fait ailleurs, & je puis vous assûrer que l'honneur de cette branche de la Peinture nous est du avec justice. Pour la confirmation de cette verité, j'en appelle au témoignage de tous les Connoisseurs. Si quelques Etrangers nous ont souvent, ou presque toujours, surpassez là-dessus, ont doit l'attribuer aux avantages qu'ils ont trouvez ici, joints à leur industrie & à leur capacité naturelle, mais il n'y a point d'autre Nation qui s'y soit jamais distinguée d'une maniere à pouvoir servir de fondement a cet Eloge. D'un autre côté, on n'a vû, parmi nous, ni *François* ni *Italien*, malgré tous nos préjugez en leur faveur, qui ait joui longtems de la reputation d'exceller à faire des Portraits.

„ C'est un honneur qui est dû, il y a près „ d'un siècle, à notre seule Patrie; de sorte „ qu'au lieu de courir en *Italie* ou quelque „ autre part, ceux qui se destinent à faire „ des Portraits devroient s'y appliquer en „ *Angleterre*. C'est-la où ils doivent se „ rendre de *Hollande*, de *France*, d'*Italie*, „ d'*Allemagne*, &c. comme celui qui veut „ s'adonner à toute autre sorte de Peinture „ doit l'exercer dans les Lieux où elle est „ arrivée à sa plus haute perfection. On „ dit que la Bienheureuse Vierge descen- „ dit du Ciel & se présenta devant S. „ LUC, afin qu'il la tirât au naturel: „ J'ose avancer que, si l'envie lui pre- „ noit d'avoir un autre Portrait, elle vien- „ droit en *Angleterre*: & je ne doute pas „ que le Chevalier * GODEFROI KNEL- „ LER, qui est aujourd'hui le Président „ de votre Academie ne s'en acquittât „ mieux eu égard aux progrès qu'il a faits „ depuis son arrivée dans ce Roïaume, „ qu'aucun Etranger qu'il y ait au Monde, „ Je suis, avec tout le respect imaginable, „ *&c.*

* Il est *Allemand*, natif de *Lubeck*, & il passa en *Angleterre* vers la fin du regne de CHARLES II.

LXVII.

LXVII. DISCOURS.

Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina
 pastus,
Frigida sub terra tumidum quem bruma tege-
 bat;
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juven-
 tâ,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad Solem, & linguis micat ore tri.
 sulcis.

Virg. Æneid. III. 471.

Il est tel qu'un Serpent, qui, après avoir passé tout l'Hiver sous terre, en sort dans la belle Saison, se repaît de Plantes envenimées, se dépouille de sa peau, acquiert un nouvel éclat, se dresse aux raïons du Soleil, & tire sa langue à trois pointes.

† Lors que je renonçai à l'Emploi de * Spectateur, j'avertis le Public que mon dessein étoit de former une nouvelle Cotterie, & d'y faire ouvrir ma Bouche avec toute la solemnité requise. Mais sur ce que je ne trouvai pas aussi facile, que je me l'étois d'abord imaginé, de vaincre un Silence qui avoit duré cinquante années consecutives, je ne voulus pas me hasarder à Paroitre dans le Mon- de

† Moïens que le Spectateur a mis en usage pour s'accoûtumer à parler, depuis qu'on lui a ouvert la bouche en grande ceremonie.

* Voïez le LXIII. DISC.

de sur le pié d'un Homme qui parle comme les autres, jusqu'à ce que j'eusse acquis un libre & parfait usage de ma Langue.

Je garderai pour une autre-fois l'Histoire de la Cotterie ou des Cotteries, dont je suis à présent, moi indigne, un des Membres babillards, & je rapporterai ici ce merveilleux changement qui m'est arrivé, & qui me paroit aussi remarquable qu'aucun autre cité dans l'Histoire; depuis celui qui arriva au Fils de CRESUS, après avoir été plusieurs années aussi muet ou plus muet que moi-même.

A la premiere ouverture de ma Bouche, je fis un Discours d'environ une demi douzaine de Periodes bien tournées; mais j'en devins si enroué, qu'au lieu d'avoir recouvré l'usage de ma Langue, je craignis trois jours de suite de l'avoir absolument perdu. Ajoutez à cela que les Muscles de mes jouës, peu accoûtumez à s'étendre, en souffrirent une si vive douleur, que, sans une resolution invincible & une perseverance à toute épreuve, je n'aurois pas manqué de retomber dans mon ancien état & de revenir à mes Monosyllabes.

Ensuite j'essaiai de parler à diverses reprises, & pour n'être pas effraié de ma voix, ce qui m'est arrivé en plus d'une rencontre, je lisois tout haut dans ma Chambre, & souvent je me suis arrêté au milieu de la Ruë pour appeller un Fiacre, quoi que je n'en visse aucun à portée qui pût m'entendre.

Lors que je me fus ainsi accoûtumé

peu

peu à peu au ton de ma voix, je profitai de toutes les occasions qui s'offroient pour la mettre en usage. Mais je ne me souciois guère de parler tout seul, ni de m'attirer toute l'attention de ceux avec qui je conversois; de sorte que, durant quelque tems, je m'allai promener tous les matins dans le Parc de St. *James*, où je faisois Chorus avec une troupe de *François*. J'avouë que ma Modestie étoit fort soulagée par l'humeur communicative de ces Messieurs-là, qui sont si sociables, qu'ils ne se croient jamais plus divertissans que lors qu'ils causent tous à la fois.

Il me vint ensuite dans l'Esprit que je tirerois un grand avantage de la compagnie des Dames, & que j'aurois occasion de parler avec plus de liberté, lors que je ne serois pas obligé de reflechir par avance. Je me glissai donc dans une Assemblée du beau Sexe; mais il me fut impossible d'y entrelarder un seul mot, & je trouvai que, si je ne changeois pas incessamment de batterie, je risquois de me voir reduit à ma premiere taciturnité.

Depuis ce tems-là les Caffez ont été mes principaux Rendez-vous, où j'ai fait le plus de progrès; &, pour en venir à bout, j'ai eu un soin tout particulier de n'être jamais de l'avis des autres. J'étois *Tory* au Caffé de BUTTON, & *Whig* à celui de CHILD; tantôt je faisois l'Apologie de * l'*Anglois*, &

* Deux Feuilles volantes, qui paroissoient alors deux

& tantôt celle de l'*Examinateur*, suivant que l'un ou l'autre me tournoit mieux à compte; Quelques-uns me croient grand Ennemi du Roi de *France*, quoi qu'au pié de la lettre, je ne l'aie mis en jeu que pour aider à la Conversation. En un mot, je clabaude & je dispute dans la seule vuë de m'exercer; & j'ai porté la chose si loin, que je faillis une fois à être percé au travers du Corps pour avoir été un peu trop libre avec mes Superieurs.

Enfin, je suis un tout autre Homme que je n'étois; on n'a jamais rien vû de si opposé, † *nil fuit umquam Sic dispar sibi.* Mes anciens Amis ont de la peine à me reconnoitre: & un *Juif* me demanda, l'autre jour, au Caffé de JONATHAN, si je n'étois pas de la Famille d'un Gentilhomme muet qu'il y avoit vû diverses fois? Mais il y a huit jours ou environ qu'occupé au même endroit à disputer chaudement avec un jeune Avocat du *Temple*, je fus charmé de voir que son Camarade le tira par la manche, & le pria de se retirer, s'il ne vouloit que ce vieux Fou le mît sur le carreau à force de parler.

J'ai

deux ou trois fois la semaine, & qui rouloient sur les affaires du tems. L'*Anglois* venoit de la plume d'un *Whig*, & l'*Examinateur* de celle d'un *Tory*. Voïez ce qui est dit de l'un & de l'autre dans les *Oeuvres diverses de Mr.* RICHSTEELE *sur les affaires de la* Gr. Bretagne, *traduites de l'Anglois* & Imprimé à *Amsterdam* chez *D. Mortier* en 1715. Voïez p. 11, *&c.* *Suplem. de la Crise*, p. 156. *&c.*

† HOR. L. I. Sat. III. 18.

J'ai fait de si heureux progrès dans l'Art du Babil, que je paroitrai en Public avec ce nouveau talent, afin que mes Compatriotes en puissent recueillir les fruits.

Ceux qui se sont trouvez aux Disputes publiques qui se font dans nos Academies, savent que d'ordinaire on y soutient des Herésies dans la seule vûe de s'exercer & de pousser un Argument. J'ai entendu moimême un Théologien raisonner demi heure de suite comme un *Socinien* des plus hardis, quoi qu'il fût très Orthodoxe le reste de ses jours. J'ai suivi à peu près la même méthode pour acquerir l'usage libre de ma Langue, & j'ai parlé plus d'une année entiere, non pas tant pour l'avantage de mes Auditeurs que pour le mien propre. Mais puis que j'ai enfin obtenu cette faculté, j'ai resolu d'en faire un bon usage, & de n'ouvrir jamais la bouche à l'avenir que pour dire la verité en conscience. Lors qu'un Homme apprend à faire des armes, il s'exerce sur tous ceux qui se présentent, Amis ou Ennemis; mais lors qu'il y est devenu Maître, il ne tire jamais l'Epée que pour ce qu'il croit être le bon Parti.

Avec tout cela, de peur que cette Allusion ne donne à mes Lecteurs une fausse idée de mon dessein, je les avertirai que je ne suis d'aucun Parti, que je n'ai à cœur que les intérêts de la Verité & de la Vertu, & que je n'ai d'autre Ennemi à combattre que le Vice & la Folie. Quoi que je fasse aujourd'hui plus de bruit dans le Monde

que

que je n'y en ai fait autrefois, je veux continuer à y vivre en SPECTATEUR indifferent. Mon but n'eſt pas d'augmenter le nombre des *Whigs* ou des *Torys* ; mais celui des Perſonnes ſages & vertueuſes. Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'il n'y eût point de Fautes communes aux deux Partis, qui ſuffiſent bien pour donner de l'exercice à ma plume, ſans en venir à celles qui ſont propres à chacun d'eux.

Si * *la ſûreté ſe trouve dans la multitude des Conſeillers*, il n'y a point de Nation au Monde qui ſoit plus aſſûrée que la nôtre. Preſque tous nos Galetas ſont habitez par des Politiques, qui veillent à la conſervation de nos Droits & de nos Privileges, & qui ſe garantiſſent à peine de mourir de faim, pour maintenir leurs Compatriotes dans la jouïſſance de leurs revenus.

Quoi que ces infortunez Politiques aient excité une cruelle fermentation dans tous les Eſprits, bien loin d'attiſer davantage le feu mon but principal ſera de l'éteindre & d'inſpirer à tous mes Compatriotes une bienveillance mutuelle. De quelques fautes dont chacun des Partis ſoit coupable, elles empirent plûtôt qu'elles ne diminuent par les reproches qu'ils ſe font l'un à l'autre. Le moïen le plûs ſûr pour ramèner un Homme à ſon devoir eſt de lui recommander les principes de l'Honneur & de la Vertu, de la bonne Foi & de la Religion: Pendant qu'il les ſuit, quelque Parti qu'il ait em-

* Prov. XI. 14.

embrassé, il ne peut qu'être bon *Anglois*, & qu'aimer sa Patrie.

A l'égard des Personnes intéressées dans la composition de cet Ouvrage, on les nommera lors qu'elles jugeront à propos de se manifester au Public; mais jusques à ce tems là mes Lecteurs auront la bonté, s'il leur plait, de suspendre leur curiosité, & de s'informer plûtôt de ce qui est écrit que de ceux qui l'écrivent.

Après avoir ainsi ajusté tous les Préliminaires requis avec mes Lecteurs, sans les embarrasser d'aucun autre Préambule, je suivrai mon ancienne Methode, & je les entretiendrai de tout ce qui s'offrira d'utile dans le cours de mes Speculations.

LXVIII. DISCOURS.

Quippe domum timet ambiguam, Tyriosque bilingues.

VIRG. Æneid. I. 665.

Elle craint l'irresolution de cette Famille & l'humeur des Tyriens *adonnez au Mensonge.*

Sur l'abus qu'on fait des COMPLIMENS.

IL *n'y a rien*, dit PLATON, *qui plaise davantage que la Verité, soit qu'on l'entende dire aux autres, ou qu'on la dise soi-même.* C'est pour cela qu'on ne voit pas de Compagnie si agréable que celle de l'Homme intègre, qui écoute sans aucun

des-

dessein de trahir, & qui parle sans aucun dessein de tromper.

Entre tous les éloges qu'on donne à CATON, je ne sâche pas qu'il y en ait aucun qui lui fasse plus d'honneur que ce que PLUTARQUE en dit à l'occasion d'un Avocat qui plaidoit devant un des Préteurs. Cet Avocat ne produisoit qu'un seul Témoin dans un Cas où la Loi en exigeoit deux, & sur ce qu'il insistoit sur l'integrité de ce Témoin, le Préteur lui repondit, „ Que là où „ la Loi en exigeoit deux, il ne se borne- „ roit pas à un seul, quand ce seroit CA- „ TON lui-même." Un tel discours, de la bouche d'un Homme qui se trouvoit à la tête d'une Cour de Justice, lors que CATON étoit encore en vie, nous fait voir, mieux que mille Exemples, la haute réputation, où ce grand Homme s'étoit élevé, entre ses Contemporains, à l'égard de l'Honneur & de la bonne foi.

Lors que cette Candeur inflexible est un peu adoucie par les règles de la Politesse & de la bonne Education, il n'y a point de Vertu plus éclatante dans tout le cercle des Devoirs de la Societé civile. Avec tout cela, on doit bien prendre garde à ne se polir pas aux dépens de la Sincerité, & à n'acquerir pas des manieres honnêtes au préjudice de sa Vertu.

Ce sujet est traité avec beaucoup d'exactitude dans un * Sermon fort éloquent d'un cé-

* C'est peut-être le même qui est cité dans le II. Tome du SPECT. p. 67. &c.

célèbre Prédicateur de la *Grande-Bretagne*. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici deux ou trois passages, pour servir d'introduction à une Lettre assez curieuse, que je destine aujourd'hui au principal entretien de mes Lecteurs.

„ Cette ancienne Simplicité *Angloise*, „ dit-il, cette Candeur noble & génereu„ se, cette Franchise naturelle, qui mar„ que toûjours une véritable grandeur d'A„ me, & qui est d'ordinaire accompagnée „ d'un courage invincible, est presque „ éteinte parmi nous.

„ Le Stile de la Conversation est aujour„ d'hui si enflé de vains Complimens, & si „ surchargé, pour ainsi dire, de protesta„ tions de services & de respects, que si un „ Homme, qui vivoit il y a un ou deux siè„ cles, revenoit au Monde, il auroit be„ soin au pié de la lettre d'un Dictionaire „ pour l'aider à entendre sa propre Langue, „ & pour savoir la juste valeur intrinseque „ des Phrases à la mode. Que dis-je? Il „ auroit d'abord de la peine à se figurer à „ quel bas prix se reduisent, dans le cours „ ordinaire de cette Monnoie, les Expres„ sions les plus fortes & les plus énergiques „ d'Amitié & d'obéïssance; & lors qu'il en „ seroit instruit, il lui faudroit bien du tems „ avant que de pouvoir s'entretenir avec les „ autres sur le même pié, de bonne grace „ & en bonne conscience."

La Lettre suivante, qui me paroit fort curieuse, peut servir d'Exemple à ce passage de

de notre illustre Prélat. On dit qu'elle fut écrite, sous le regne de CHARLES II, par un Ambassadeur de *Bantam*, un peu après son arrivée en cette Isle.

MON MAÎTRE,

LETTRE d'un Ambassadeur de *Bantam* à son Prince.

„ Les Gens, avec lesquels je suis, ont „ leurs Langues plus éloignées de leur „ cœur que *Londres* n'est de *Bantam*, & tu „ sais que les Habitans d'une de ces Places „ ignorent ce qui se fait dans l'autre. Ils „ t'appellent toi & tes Sujets des Barbares, „ parce que nous parlons comme nous pen-„ sons ; & ils se traitent eux-mêmes de Peu-„ ple civilisé, parce qu'ils disoient toute au-„ tre chose que ce qu'ils pensent : Ils don-„ nent le titre de Grossiereté à la Franchi-„ se, & de Politesse au Mensonge. Dès que „ j'eus débarqué en ce Païs, un *Anglois*, „ qui me fut envoïé de la part du Monar-„ que de l'Isle, pour me recevoir, me dit, „ *Qu'il étoit bien fâché de la Tempête sur-„ venue un peu avant mon arrivée.* J'eus „ quelque chagrin de voir qu'il s'affligeoit „ à mon occasion ; mais en moins d'un quart „ d'heure il se mit à sourire, & il me parut „ aussi gai, que s'il eût été insensible à „ mon malheur. Un autre qui vint avec „ lui me fit dire par mon Interprête, *Qu'il „ auroit une joie extrème de me rendre quel-„ que service, & qu'il m'offroit tout ce qui „ étoit en son pouvoir.* Là-dessus je le pri-„ ai de se charger d'un de mes Porteman-

teaux ;

„ teaux; mais, au lieu de me servir, com-
„ me il me l'avoit promis, il en sourit, &
„ ordonna à un autre de prendre le Pa-
„ quet. Je logeai les sept ou huit premiers
„ jours chez un Hôte, qui me dit *de re-*
„ *garder sa Maison comme la mienne, &*
„ *d'en user de même que si j'étois chez moi.*
„ En conséquence de cette permission, j'en-
„ trepris, dès le lendemain, d'abattre une
„ des murailles, pour respirer en plus grand
„ air, & d'empaqueter quelques-uns des
„ Meubles, dans le dessein de t'en faire pré-
„ sent! Mais cet insigne Maraut ne me vit
„ pas plûtôt occupé à cet ouvrage, qu'il
„ m'envoïa dire de le discontinuer, & qu'il
„ ne prétendoit point qu'on fît de pareils
„ desordres chez lui. Peu de tems après,
„ un certain Homme, pour qui j'avois de-
„ mandé quelque faveur de celui qu'on ap-
„ pelle ici le Grand Trésorier, qui est le
„ principal Officier de la Couronne, me
„ dit qu'il m'avoit *des obligations infinies,*
„ & qu'il s'en souviendroit *éternellement.*
„ Surpris d'une gratitude si excessive, je ne
„ pûs m'empêcher de dire, Quel service y
„ a-t-il qu'un Homme puisse rendre à un
„ autre, pour l'obliger dans toute l'éter-
„ nité! Quoi qu'il en soit, je ne lui deman-
„ dai pour toute recompense, si ce n'est
„ qu'il voulût me prêter sa Fille aînée
„ pendant mon sejour en ce Païs; mais je
„ trouvai bientôt qu'il étoit aussi perfide
„ que le reste de ses Compatriotes.

„ La premiere fois que je me rendis à
la

„ la Cour, peu s'en fallut qu'un des grands „ Seigneurs ne me fit perdre contenance, sur „ ce qu'il me demanda *mille pardons*, pour „ m'avoir marché sur le pié par megarde. „ Ils appellent cette sorte de Mensonge un „ Compliment, & lors qu'ils veulent être „ civils à l'égard d'une Personne distinguée, „ ils lui disent des Faussetez, pour lesquel- „ les tu ordonnerois qu'un de tes Ministres „ d'Etat reçut cent coups de bâton sur la „ plante de ses piez. Je ne sai de quelle ma- „ niere je pourrai négocier la moindre cho- „ se avec ces gens, puis qu'on ne sauroit „ presque compter sur leur parole. Lors „ que je vais rendre visite au Scribe du Roi, „ on me dit d'ordinaire qu'il n'est pas au „ Logis, quoi qu'il n'y ait quelquefois qu'un „ moment que je l'y ai vû entrer moi-mê- „ me. Tu croirois, à les entendre, qu'ils „ sont tous Medecins; car la premiere „ Question, qu'ils me font toûjours, est „ de me demander, *Comment je me porte?* „ D'ailleurs, ils me le demandent plus de „ cent fois par jour. Ce n'est pas tout; ils „ ne s'informent pas seulement de ma san- „ té; mais ils me la souhaitent bonne d'u- „ ne maniere plus solemnelle, avec une Ra- „ sade à la main, lors que je suis à table a- „ vec eux; quoi que d'un autre côté ils vou- „ droient m'engager à boire de leurs Li- „ queurs jusques à me rendre malade com- „ me j'en ai fait l'experience. Ils boivent „ souvent aussi à ta santé en grande céré- „ monie; mais je dois plûtôt l'attendre de

„ ta

„ ta bonne constitution, que de la sincerité
„ de leurs vœux. Puisse ton Esclave échap-
„ per sain & sauf de cette race d'Hypocri-
„ tes, & vivre assez long-tems pour se pro-
„ sterner encore une fois à tes piez dans la
„ Cité Roïale de *Bantam*.

LXIX. DISCOURS.

Qui fit, *Mæcenas*, ut nemo quam fibi fortem,
Seu Ratio dederit, feu Fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diverfa fequentes;
O fortunati Mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contrà Mercator, navim jactantibus Auftris,
Militia eft potior: quid enim? concurritur; horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta
Agricolam laudat Juris Legumque peritus,
Sub galli cantum Confultor ubi oftia pulfat.
Ille, datis vadibus, qui rure extractus in urbem eft,
Solos felices viventes clamat in urbe.
Cætera de genere hoc (adeo funt multa) loquacem
Delaffare valent *Fabium* Ne te morer, audi
Quò rem deducam. Si quis Deus, En ego, dicat,
Jam faciam quod vultis: eris tu, qui modò Miles,
Mercator: tu Confultus modò, Rufticus: hinc vos,
Vos hinc, mutatis difcedite partibus Eia.)
Quid ftatis; nolint. Atqui licet effe beatis.

Hor. L. I. Sat. I. 1-- 19.

D'où

D'où vient, Mécéne, *que chacun se deplait dans l'état de vie, où il se trouve engagé, soit par son choix, soit par hazard; & qu'il vante toujours le bonheur des autres professions? Heureux les Marchands! dit le Soldat accablé du poids de ses armes & épuisé de fatigues. Heureux les Gens de guerre! dit le Marchand; qui voit son vaisseau batu par la tempête: car enfin les plus grandes allarmes d'un Soldat sont courtes. Est-il aux prises avec l'Ennemi? un moment decide entre la mort & la Victoire. Le Jurisconsulte, qui entend des plaideurs frapper à sa porte dès le point du jour, pour le consulter, porte envie au laboureur. Ce laboureur se trouve-t-il chargé d'une Caution, qui l'oblige à quitter sa Campagne pour venir à* Rome, *il ne trouve d'heureux que ceux qui vivent dans les Villes. Combien voit-on d'exemples de cette nature?* Fabius, *tout grand parleur qu'il est, ne pourroit suffire à les rapporter tous. Mais pour vous épargner un detail qui nous meneroit trop loin, voici où j'en veux venir. Je suppose qu'un Dieu dise à tous ces gens là: je suis prêt d'arranger les choses, comme vous l'entendez. Vous Soldat, je vous fais Marchand; & vous Jurisconsulte je consens que vous quittiez la Ville pour vivre à la compagne! Voila l'échange fait à votre gré: que chacun de vous se range maintenant à son poste. Allons.... Quoi? ... Qu'est ce qui vous arrête? Ils n'en veu-*

lent rien faire. Cependant leur prétendu bonheur est entre leurs mains.

REVE sur les défauts & les Calamitez des Hommes.

C'EST une Pensée fort célèbre de SOCRATE, que, si toutes les Calamitez de la Nature Humaine étoient mises ensemble, pour être également distribuées à tous les Individus de notre Espèce, ceux qui se croient aujourd'hui les plus malheureux prefereroient la portion qu'ils en avoient d'abord à celle qui leur seroit tombée depuis en partage. HORACE a poussé cette Remarque plus loin dans les Vers, qu'on voit à la tête de ce DISCOURS, où il insinue que les embarras ou les desastres, sous lesquels nous gemissons, nous deviennent plus supportables que ne le seroient ceux de toute autre personne en cas que nous pûssions changer d'état avec elle.

Assis dans mon Fauteuil, & occupé à reflechir sur ces deux Observations, je m'endormis insensiblement. Bientôt après je crus entendre JUPITER prononcer un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Hommes de venir se décharger de leurs Griefs & de leurs Soucis, & de les mettre tous en un monceau. Pour cet effet, il leur donna rendez vous dans une vaste Plaine, au milieu de laquelle je me postai. Je vis alors, avec un plaisir extrême, tous les Individus de mon Espece marcher les uns après les autres; & se débarrasser de leurs fardeaux, qui formerent d'abord une Montagne si haute, qu'elle me parut s'élever au-dessus des Nuës. Il

Il y avoit une certaine Dame d'une taille mince & dégagée, qui étoit fort active en cette occasion. Dans l'une de ses mains elle portoit un Miroir qui servoit à grossir les Objets & sa Robe abatue étoit couverte d'une infinité de Spectres & de Figures grotesques travaillées en broderie, qui paroissoient aux yeux des Spectateurs, à mesure qu'elle flotoit au gré du Vent. Elle avoit quelque chose de sauvage & d'égaré dans les yeux, & se nommoit l'IMAGINATION. Elle conduisoit tout le monde au lieu marqué, après les avoir aidez obligeamment à faire leur Paquet, & à le mettre sur leurs épaules. Le cœur me saignoit de voir mes semblables gemir sous le poids de leurs fardeaux & le prodigieux amas de leurs calamitez.

Avec tout cela, il y eut bien des Acteurs qui me divertirent en cette rencontre. J'en vis un qui portoit, avec beaucoup de soin, un Paquet caché sous un vieux Manteau en broderie, & dès qu'il l'eut jetté sur les autres, j'apperçus que c'étoit la Pauvreté. Un autre, après bien des soupirs & presque hors d'haleine, jetta son Paquet par terre, & je découvris que ce paquet étoit sa Femme.

D'ailleurs il y avoit une infinité d'Amoureux chargez de plaisans Fardeaux, composez de Dards & de Flammes; Quoi qu'ils soupirassent à toute outrance, & qu'on eût dit que leur cœur alloit se fendre sous le poids de leurs calamitez, ils ne pouvoient se resoudre à s'en débarrasser, dès qu'ils étoient à portée du Monceau; mais après

quelques foibles efforts, ils secouoient la tête, & s'en retournoient aussi chargez qu'ils étoient venus. Je vis quantité de vieilles Femmes qui jettoient leurs rides, & de jeunes qui se dépouilloient de leur teint basané. Il y avoit des Tas immenses de Nez rouges, de grosses Lèvres & de Dents cariées. Je fus surpris à la verité de voir que les Défauts corporels composoient la plus grande partie de cette Montagne. Je ne savois d'abord que croire d'un Homme qui me parut de loin chargé d'un fardeau plus gros qu'aucun des autres, & qui dominoit sur ses épaules; mais je trouvai à son approche que c'étoit une Bosse naturelle, dont il se défit avec le plus grand plaisir du monde. On y voïoit aussi toutes sortes de Maladies, quoi que je ne pûs m'empêcher d'observer qu'il y en avoit beaucoup plus d'imaginaires que de réelles. Je pris garde sur-tout à un petit Paquet, qui étoit une complication de tous les Maux auxquels la Nature Humaine est sujette, que diverses Personnes bien-faites avoient dans la main, & qu'on nommoit la Rate. Mais ce qui me surprit plus que tout fut de voir, qu'on ne jettoit aucun Vice, ni aucun Défaut de l'Esprit ou du Cœur dans le Monceau des Calamitez Humaines: J'en fus d'autant plus étonné, que j'avois conclu en moi même que chacun profiteroit de cettte occasion pour se délivrer de ses Passions, de ses Préjugez & de ses Foiblesses.

J'observai en particulier un abominable Débauché, que je croïois être venu ici pour

y jetter ses Crimes, mais après avoir examiné son Paquet, je n'y trouvai que sa Memoire qui l'embarrassoit. Il fut suivi d'un autre indigne Fripon, qui congedia sa Modestie, au lieu de renoncer à son Ignorance.

Lors que tout le monde se fut ainsi déchargé de son Paquet, le Phantôme, qui avoit été si actif en cette occasion, ne me vit pas plûtôt simple Spectateur de la Scène, qu'il s'approcha de moi, & que, malgré mon inquietude, il me présenta tout d'un coup son Miroir. Dès que j'y vis mon petit Visage court; qui me parut alors dans toute sa laideur naturelle, j'en fus presque effraié. La grandeur excessive de ses traits m'en dégoûta d'une telle maniere, que je le jettai comme un Masque. Il arriva par bonheur qu'un de mes Voisins venoit de jetter le sien, qu'il croïoit trop long pour lui. Il est vrai qu'il me parut d'une longueur prodigieuse, & que le menton seul étoit sans hyperbole aussi long que tout mon visage. Nous eumes par-là le moïen de nous amender tous deux, & chacun fut en pleine liberté de changer sa disgrace avec celle d'un autre.

Je ne saurois exprimer le plaisir que je ressentis à la vûe de cette délivrance universelle; mais lors que nous examinames les divers materiaux, dont cette Montagne de miseres étoit composée, à peine se trouvat-il un seul Homme qui ne découvrît ce qu'il prenoit pour des biens & des avantages de la Vie, & qui ne s'étonnât de voir que ceux qui les avoient d'abord possedez les

d'Appetit, & du Souci avec la Douleur.

Les Femmes étoient fort occupées entre elles à négocier de leurs défauts, l'une donnoit une tresse de cheveux gris pour une tumeur maligne; l'autre changeoit une taille courte avec un dos rond; une troisième acceptoit un visage laid pour une reputation délabrée: Mais il n'y en avoit pas une seule qui ne trouvât le défaut nouvellement contracté beaucoup plus desagréable que n'étoit le premier. Je fis la même remarque à l'égard de toute autre Misere que chaque Invidu s'attira, au lieu de celle qu'il avoit d'abord, mais je ne determinerai pas si cela venoit de ce que tous les maux qui nous arrivent sont en quelque maniere proportionnez à notre état & à nos forces, ou de ce que la Coûtume nous les rend plus supportables.

Quoi qu'il en soit, je ne pus m'empêcher d'avoir pitié de ce pauvre Gentilhomme qui étoit venu chargé d'une Bosse, & qui se retira fort droit & bien tourné avec une pierre dans la Vessie; comme aussi de l'autre qui avoit fait ce beau troc avec lui, & qui honteux de son nouveau Paquet n'osoit regarder une troupe de Dames qui l'avoient admiré autrefois.

Je ne dois pas oublier ma propre Avanture. Mon Ami au long visage n'eut pas plûtôt pris mon court Minois, qu'il fit la figure du monde la plus grotesque. Après l'avoir un peu consideré, il n'y eut pas moïen de me retenir: j'éclatai de rire à

son nez, & je le déconcertai, tout serieux qu'il étoit. Sensible à ce ridicule, il me parut avoir honte de son troc: Pour moi, je n'eus pas grand sujet d'être content du mien; puis qu'au lieu de me toucher le front, je portai de doigt sur ma lèvre superieure. D'ailleurs, mon Nez étoit si long, qu'en passant la main sur le visage, pour grater quelque autre endroit, je lui donnai deux ou trois rudes coups. Je vis auprès de moi deux Messieurs qui avoient fait un troc aussi ridicule d'une paire de grosses Jambes courtes & tortues avec deux longues Jambes de fuseau maigres & décharnées. On auroit dit à les voir que l'un d'eux étoit monté sur des Echasses, & qu'il étoit si élevé dans les airs au-dessus de sa hauteur ordinaire, que la tête lui en tournoit; pendant que l'autre faisoit des Cercles & qu'il avoit de la peine à marcher droit sur ses Colomnes torses. A la vûe de celui-ci, qui me parut d'une humeur enjouée, je tirai une Ligne avec ma Canne; que je fichai en terre, & je lui voulus parier une Bouteille de Vin que, dans l'espace d'un quart-d'heure, il n'arriveroit pas jusques à ma Canne, a marcher toujours sur cette Ligne.

Enfin tout l'Amas des Calamitez humaines fut distribué entre les deux Sexes, qui donnoient un fort triste spectacle, à mesure qu'ils se promenoient d'un côte & d'autre & qu'ils chanceloient sous le poids de leurs divers Fardeaux. Toute la Plaine retentit de murmures, de soupirs & de lamentations;

tions; jusqu'à-ce que JUPITER, ému de compassion envers eux, permit de nouveau à chacun de quitter son Fardeau, & de reprendre celui qu'il avoit d'abord. Ils y donnerent tous les mains avec beaucoup de plaisir, & le Phantôme, qui les avoit entraînez dans cette erreur grossiere, eut ordre de se retiter. Une Déesse, dont la démarche étoit ferme & grave, l'air serieux, mais gai, fut envoïée à sa place. De tems en tems elle tournoit les yeux vers le Ciel, & les fixoit sur JUPITER. D'ailleurs, elle se nommoit la PATIENCE. Dès qu'elle se fut mise auprès du Mont des Calamitez, je remarquai, avec admiration, que leur volume diminua à un tel point, qu'il ne parut pas d'un tiers si gros qu'il l'étoit auparavant. Ensuite elle rendit à chacun son premier Fardeau, & leur enseigna de quelle maniere ils devoient s'y prendre pour en diminuer le poids, ou du moins le faire devenir plus supportable. Alors ils se retirerent, fort contens de ce que leur choix à l'égard des Maux de cette vie n'avoit pas eu lieu; & de ce que la distribution en étoit laissée à la Providence.

Outre les bonnes Moralitez qu'on peut tirer de cette Vision, j'ai appris par là moi-même à ne murmurer jamais de mes infortunes, à n'envier pas non plus le bonheur d'autrui; puis qu'il est impossible de juger sainement des souffrances d'un autre. C'est pourquoi j'ai resolu de ne mépriser jamais les plaintes de mes semblables, mais d'avoir pour eux des sentimens d'humanité & de compassion.

LXX. DISCOURS.

———— Verba intermissa retentat.
Ovid. Metam. L. I. Vers. 746.

Il tâche de recouvrer la parole qu'il avoit presque perdue.

TOUT le monde a entendu parler du fameux Devin, qui, suivant l'opinion du Vulgaire, s'est rendu muet à force d'étudier: C'est aussi pour cela, à ce qu'on croit, qu'il rend tous ses Oracles par écrit. Que cette circonstance soit vraie, ou non, il est toujours sûr que l'aveugle TIRESIAS n'étoit pas plus célèbre dans l'ancienne *Grèce*, que notre Muet l'a été, depuis quelques années, dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*. Je n'en dirai pas davantage sur cet habile Pronostiqueur, qui m'a honoré de la Lettre suivante.

De ma Cellule, le 24. de *Juin* 1714.

MONSIEUR,

LETTRE d'un fameux DEVIN qui ne donnoit ses Oracles que par écrit.

„ Informé que vous avez recouvré depuis peu l'usage de votre Langue, j'ai „ quelque envie de vous imiter, afin de pouvoir devenir au pié de la lettre un Diseur „ de bonne Avanture. Je suis las de ma „ taciturnité, & d'avoir servi ma Patrie longues années sous le titre du Docteur „ muet. Je prophetiserai dans la suite de

„ vive

„ vive voix, & *je jaserai* de *l'avenir*, aussi „ bien que la Pie, dont parle Mr. LEE, „ & qui, comme vous savez, étoit, une „ grande Devineresse parmi les Anciens. „ J'ai mieux aimé jusques-ici recevoir des „ Questions & y reponde par écrit, afin „ d'éviter l'ennui & l'embarras des Dispu- „ tes, où entrent presque toujours ceux „ qui me cousultent, parce qu'ils ne croient „ jamas avoir assez de Prédictions pour leur „ argent. En un mot, je suis à peu près „ dans le cas de ces Animaux discrets, „ qu'on nomme Singes, & qui pourroient „ bien parler s'ils vouloient, à ce que nous „ disent les *Indiens*; mais qui s'en abstien- „ nent, afin qu'on ne les oblige pas de tra- „ vailler. J'ai gagné ma vie jusques-ici „ sans avoir fait usage de ma Langue; mais „ j'ai resolu d'ouvrir la bouche dans la sui- „ te, pour avoir de quoi la remplir. Si je „ parois un peu stérile à l'égard des mots „ dans mes premieres Solutions, ou dans „ mes Reponses, je me flatte qu'on ne l'at- „ tribuera point à aucun manque de pene- „ tration, mais plûtôt à une longue suspen- „ sion de l'usage de la parole. Je ne doute „ pas de rappeller ainsi toutes mes ancien- „ nes Pratiques; car si je leur ai promis des „ Amans ou des Maris, des Richesses ou u- „ ne bonne Fortune, mon dessein est de leur „ confirmer de vive voix ce que je leur ai „ donné par écrit. Si vous m'honnorez de „ votre Visite, vous aurez les prémices de „ l'ouverture de ma Bouche, & vous pour-

„ rez former s'il vous plait, un Dialogue „ très-agréable de la Conversation de deux „ Muets. Excusez, je vous prie, mon cher „ Monsieur, la liberté que se donne celui „ qui a été depuis long-tems, quoi que dans „ un silence respectueux, votre Admirateur.

CORNEILLE AGRIPPA.

J'ai reçu la Lettre suivante, ou plûtôt le Billet doux, que vous allez voir, d'une jeunne Eveillée, qui me felicite de la même chose.

Mon cher Mr. le BABILLARD,

Billet d'une CAQUETEUSE, qui félicite le SPECTATEUR sur l'ouverture de sa Bouche.

„ Je suis Membre d'une Societé de Filles, „ qui se nomment la Cotterie des *Caqueteuses*, & j'ai ordre de toutes les Sœurs „ de vous feliciter sur ce que vous avez enfin obtenu l'usage de votre Langue. Nous „ avons toutes une grande envie de vous „ entendre causer, & s'il vous plait de nous „ honorer un soir de votre présence, nous „ avons resolu d'une commune voix que, „ de dix Minutes, vous en aurez une, pour „ babiller sans interruption. Je suis *&c.*

S. T.

P. S. „ Vous nous trouverez chez Myla„dy ISABEAU CLIQUET, qui donnera or„dre à son Portier, qu'en cas qu'un Gen„tilhomme un peu âgé, & qui a le visa„ge court, la demande, il l'admette sans „ lui faire aucune question.

En train de rapporter les félicitations que

j'ai reçues de quelqus-uns de mes Correspondans, j'en ajouterai ici une ou deux autres de la même nature.

D'*Oxford* le 25. de *Juin* 1714.

MONSIEUR,

LETTRE de quelques Membres de l'Université d'*Oxford* sur le même sujet.

„ Nous sommes charmez ici de l'ouverture de votre Bouche, & nous ouvrons souvent la nôtre pour aprouver votre dessein, sur tout la resolution que vous avez prise de retenir votre ancienne taciturnité sur tous les différens qui regardent nos Partis. Nous ne doutons pas que vous ne soïez un aussi grand Orateur que le Chevalier * HUDIBRAS, de qui le Poëme chante agréablement, que,

Jamais il n'ouvre la bouche,
Que son Eloquence ne touche.

„ S'il vous plait de nous envoïer cette demi-douzaine de Periodes bien tournées, qui produisirent un si terrible effet sur les muscles de votre machoire, nous les déposerons tout auprès d'un ancien Manuscrit des Oraisons de CICERON. Nous convenons du moins avec vous qu'on ne trouve pas dans toute l'Histoire un accident plus remarquable, depuis celui que arriva au Fils de CRESUS, quoi que vous auriez pû monter plus haut, & y joindre celui de l'Anesse de BALAAM. Nous sommes dans l'impatience de voir

* Voïez la Note qui est au bas de la page 414. du II. Volume.

„ quelques-unes de vos nouvelles Productions, & nous serons aussi attentifs à „ toutes les paroles que vous laisserez échapper que l'étoient autrefois ceux qui „ examinoient la Tête artificielle & parlante que le Moine ROGER BACON avoit „ fabriquée dans cette Ville. Nous sommes „ avec sincerité, *&c.*

B. R. T. D. *&c.*

Du Temple du milieu, le 24. *Juin* 1714.

LETTRE d'un Jurisconsulte sur le même sujet.

Mon cher SPECTATEUR,

„ Je suis ravi d'appendre que vous commencez à babiller; & je trouve, par votre derniere Vision, que vous y êtes déja „ si bien fait, que vous ne sauriez vous „ empêcher de causer tout endormi. Permettez seulement que je vous avertisse de „ parler comme les autres Hommes, & de „ n'être pas assez ridicule pour éviter ce „ qu'il vous plait de nommer les Phrases à „ la mode. Est-ce que vous voulez devenir „ *Bantamois*, ou nous rendre tous *Quakers*? Je vous assûre que la Politesse ne „ fait aucun tort à ma sincerité, lors que „ je me dis à toute épreuve,

„ MONSIEUR,

„ Votre tres-humble serviteur,
„ & constant Admirateur,
FRANCHEVILLE.

FIN

TA-

TABLE DES MATIERES.

Lurs

Nom

Celle

HERA-

LET-

Exem-

Pli-

Sher·

Fin de la Table.

